

A. Lucas.



"Joseph" (pièce Biblique)
pp 177-245
// Baour-Lormian + Méhul

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME VI.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51;

ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,

Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.

MDCCCXXII.

LA MÉPRISE
VOLONTAIRE,
OU
LA DOUBLE LEÇON,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, MÊLÉE DE CHANTS,

Représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 5 juin 1805.

NOTICE

SUR LA MÉPRISE VOLONTAIRE.

Je dois le sujet de cette petite pièce à un article du *Spectateur anglais*. Ce sujet convenait bien plus à une comédie qu'à un opéra : cependant il obtint du succès ; mais il en aurait obtenu davantage, si le principal rôle en femme eût été joué par l'une de ces actrices que l'opinion publique encourage, et qui trouvent dans cet appui du public une confiance qui ne peut qu'accroître le talent. L'actrice estimable qui s'était chargée de représenter le caractère d'une femme qui a dû à son éducation les mœurs et les habitudes d'un homme, avait trop peu de confiance dans ses moyens pour se délivrer de la timidité qu'elle portait dans tous ses rôles : cette timidité, jointe aux graces de sa personne, en l'éloignant de la vérité, jeta sur le personnage que j'avais mis en scène, une indécision de caractère qui devait nuire, et qui en effet nuisit à l'ensemble de mon petit drame que je crois assez bien conçu. A ce défaut d'exécution dans la représentation, il s'en joignit un

autre qui ne tenait qu'à moi seul. En puisant dans une chronique étrangère, je n'avais point assez réfléchi que ce petit sujet, qui est tout-à-fait dans les mœurs anglaises, cessait d'être vrai aux yeux des Français. En effet, ce ridicule d'aimer les chevaux, la chasse et tous les exercices qui ne conviennent qu'aux hommes, ne pouvait être senti que par un petit nombre d'individus qui connaissent bien les mœurs de nos voisins, ou plutôt de nos voisines. Le parterre français (et peut-être n'a-t-il pas tort) rapporte tout à lui seul; et il est difficile de l'amuser par la peinture d'un ridicule qui n'est pas de sa connaissance. Quel intérêt pouvait-il prendre à une femme qui n'a de femme que le nom? Quelques années plus tard, il aurait pu reconnaître le modèle du jeune homme qui semble appartenir à l'autre sexe par la niaiserie de ses goûts, par son ignorance des exercices du corps, enfin, par toute la sottise de son éducation: mais au moment où j'ai donné ma pièce, il n'existait plus de jeunes gens de cette espèce, et la révolution ayant donné une éducation toute guerrière à nos jeunes Français, ce personnage a dû paraître une anomalie. Cependant il ne produisit point un mauvais effet à la représentation, parce qu'il se trouvait être le contraste assez plaisant de mon héroïne. Cette bluette comique,

qui aurait pu l'être davantage, si, pour le développement de mes caractères, je n'avais été retenu dans les bornes d'un opéra, cache une grande pensée qui a pu fournir à *Fabre d'Églantine* le sujet de sa comédie en cinq actes, intitulée *les Précepteurs;* et comme ce ne sont pas de ces grandes pensées qui doivent inspirer de petits ouvrages, si j'avais pu me rappeler la pièce de mon infortuné confrère (*), je me serais gardé de traiter un sujet qui exige une scène plus vaste que celle de l'opéra-comique.

L'ouvrage est peu de chose et le nom seul fait tout,

a dit Piron dans sa *Métromanie.* J'ai connu toute la vérité que renferme ce vers à l'instant de la représentation de ma petite pièce. Le hasard m'ayant fait connaître madame de Carcado, et passer quelque temps à sa maison de campagne, je fus tout étonné de rencontrer une jeune personne qui réunissait au talent de la peinture celui de la musique; elle portait ce dernier à une perfection rare; et le célèbre Tarchi, qui lui avait donné des leçons de composition, avait une si haute idée de son écolière, que je résolus de

(*) Il a péri sur l'échafaud, pendant nos troubles politiques, avec la faction qui se composait des Danton, des Camille Desmoulins, etc.

lui donner ce petit ouvrage. Je ne doute pas qu'elle n'eût un jour peut-être égalé son maître, si les comédiens, par une prévention qui tenait à son titre de femme, ne lui avaient promptement fermé la carrière. Pendant toutes les répétitions de l'ouvrage, acteurs et musiciens étaient devenus les sincères admirateurs du talent de mon jeune compositeur; ils ne savaient qu'admirer le plus ou du chant ou de la variété des accompagnements; tous cherchaient à deviner quel était l'artiste inconnu qui allait tout-à-coup briller sur la scène lyrique: l'un donnait l'ouvrage à un jeune étranger nouvellement arrivé de Rome; l'autre à un maître consommé de l'École française, qui voulait garder l'incognito. Enfin, le jour de la représentation arriva; et s'il se manifesta quelques signes de mécontentement, la musique n'eut point à les partager; elle obtint, au contraire, un brillant succès. Mais lorsqu'à la fin de la pièce, on eut, selon l'usage, fait connaître les noms des auteurs, le public fut tout surpris de savoir qu'il devait le plaisir qu'il avait éprouvé à une jeune demoiselle de 19 ans; Par galanterie, il redoubla les applaudissements. Mais il n'en fut pas de même des vieux amateurs et de plusieurs des acteurs qui avaient admiré la musique pendant les répétitions; ils changèrent complètement d'opinion; et, comme il leur sem-

blait impossible qu'une jeune demoiselle pût composer la musique d'un opéra, pendant les douze ou quinze représentations que la pièce obtint, ils trouvèrent convenable de déprécier dans le monde l'ouvrage qu'ils avaient admiré avant de connaître le nom de son auteur. Telles sont pourtant les petites jalousies, ou les préventions de coterie, qu'elles suffisent souvent pour vous faire prendre en dégoût un art que l'on eût peut-être cultivé avec le plus grand honneur. Je sais qu'un jeune artiste, par sa qualité d'homme, peut triompher de ces obstacles; mais il n'en est pas ainsi d'une demoiselle, dont la timidité s'effraie d'une première contrariété. Certes, mademoiselle le Sénéchal de Carcado avait tout ce qu'il fallait pour parcourir avec succès la brillante carrière du théâtre; mais je conçois que cette première injustice, que le public n'a point partagée, ait pu l'en dégoûter tout-à-fait : peut-être aura-t-elle senti que les plaisirs d'un doux intérieur étaient préférables à l'avantage de faire un peu de bruit dans le monde, et que les femmes devaient se contenter de plaire par leurs charmes naturels, et de contribuer à notre bonheur par leur esprit et leur caractère.

PERSONNAGES.

SAINT ALBÉ.

VALMONT, neveu de SAINT ALBÉ.

HENRI.

ÉLIZA, sœur de HENRI.

CHARLES, domestique de VALMONT.

PLUSIEURS DOMESTIQUES, personnages muets.

La scène se passe dans un château éloigné de Londres.

LA MÉPRISE
VOLONTAIRE.

Le théâtre représente un riche salon de campagne.

SCÈNE I.

VALMONT, CHARLES.

VALMONT.

Eh bien! Charles, Eliza ne paraît pas encore?

CHARLES.

Non, monsieur : d'après ce que m'ont dit les gens de la maison, elle est partie hier matin pour la chasse.

VALMONT.

Pour la chasse! je vois qu'on ne m'a pas trompé sur son caractère.

CHARLES.

Elle ignorait sans doute notre arrivée; quand nous sommes entrés hier dans la maison, je ne pus m'empêcher de rire de l'étonnement de votre oncle. Comment! s'est-il écrié, elle n'est pas ici! le futur arrive, et la prétendue s'en va! Puis, la lunette à la main, il parcourait le parc, les appartements, lorgnait les vieilles femmes de chambre... Heureusement on sert

le souper, le neveu soupire, l'oncle boit, et tout se termine à l'amiable : mais ce matin, gare la tempête!

VALMONT.

A-t-elle emmené beaucoup de monde avec elle?

CHARLES.

Chiens, chevaux et piqueurs; toute sa société.

VALMONT.

Quelle femme singulière! je l'ai connue bien différente.

CHARLES.

Mais vous, monsieur, qui êtes un homme raisonnable, penseur, presque philosophe, comment songez-vous à vous marier à une demoiselle qui, dit-on, n'a rien de la femme qu'une charmante figure, qu'elle hâle tous les jours au grand air, ou qu'elle brûle au soleil? Elle monte à cheval comme le plus grand écuyer; toujours armée, chassant la grosse bête comme un braconnier, ajustant comme un garde-chasse; enfin, c'est un diable : autant vaudrait épouser un dragon.

VALMONT.

Ton portrait est chargé; ses torts sont plutôt ceux de son père, officier irlandais, le plus grand chasseur de l'Angleterre : retiré dans ce comté, n'ayant qu'elle auprès de lui, il se plut à lui donner ses goûts et ses talents. Aussi a-t-elle ce ton, cette familiarité que donnent la société des hommes; mais au milieu de ses défauts, qui lui dérobent quelques graces, elle possède un jugement sain, une sensibilité vraie, et toutes les vertus nécessaires au bonheur de la vie.

CHARLES.

Eh! mais! vous en parlez comme un amant; vous l'aimez donc? vous l'avez donc vue?

VALMONT.

Il y a six ans que je vins passer quelques mois dans ce château; mais sa mère vivait alors, et elle n'avait aucun des défauts qu'on lui reproche maintenant.

CHARLES.

Votre oncle a donné sa parole, épousez : vous ne serez peut-être pas toujours le maître à la maison; mais le mariage est avantageux, votre prétendue est unique héritière....

VALMONT.

Unique héritière! où donc as-tu pris cela? Eliza a deux frères, dont l'un est maintenant au service, et le plus jeune est encore en ce momeut dans le voisinage, chez une vieille tante, dévote et ridicule.

CHARLES.

Ah! ah! si le jeune homme a aussi bien profité des leçons de la vieille dévote, que la demoiselle a profité des leçons du vieil officier irlandais, il doit avoir les manières aussi mystiques, aussi *femmelettes* que votre prétendue a le ton ferme et résolu...

VALMONT.

Et c'est ce qui est arrivé, grace à son imbécile tante : ce jeune homme, inhabile à tous les exercices du corps, a été élevé comme une demoiselle; il ne s'occupe que de niaiseries, et cache sous les habits d'un homme, les préjugés d'une vieille femme, et la timidité d'un enfant.

CHARLES.

Je le vois d'ici, avec son air pincé, timide, embarrassé; nos jeunes gens d'aujourd'hui ne ressemblent guère à cet orignal; mais quel est donc ce joli garçon qui nous arrive? il a l'air un peu niais.

VALMONT.

Cette ressemblance avec Éliza... ce ne peut être que ce jeune frère si ridicule.

CHARLES.

Oh! le sot élève! j'aurais dû le reconnaître.

SCÈNE II.

VALMONT, CHARLES, HENRI.

HENRI, entrant d'un air timide et dans un désordre un peu caricature.

Ah! monsieur, pardon.... je venais.... je ne m'attendais pas....

VALMONT.

Je ne crois pas me tromper, en saluant en vous le frère d'Éliza?

HENRI.

Oui, monsieur, je suis le jeune Henri Bembrock.

CHARLES.

Bembrock! Quel nom rude pour un si doux jeune homme!

HENRI, se regardant dans la glace.

Oh! mon dieu, comme me voilà fait! je suis tout défrisé; si ma tante me voyait, que dirait-elle?

VALMONT.

Et votre sœur?

HENRI.

C'est elle qui est venue demander à ma tante la permission de m'emmener à ses noces; car elle va se marier, ma sœur.

VALMONT.

Et paraît-elle contente?

HENRI.

Oh! mon dieu, oui; elle dit que M. Valmont est un bon homme, un peu triste, qui n'a pas trop ses goûts; mais il faudra bien, dit-elle, qu'il s'habitue à son caractère. Oh! elle est drôle ma sœur, elle parle du mariage comme de rien du tout: elle m'en a tant parlé pendant le chemin...... que moi, je ne savais plus que lui dire.

CHARLES.

Bon jeune homme!

VALMONT.

Si vous avez fait la route ensemble, pourquoi n'est-elle pas ici?

HENRI.

Ce sont les perdrix qui en sont la cause: ses chiens s'arrêtent, les piqueurs crient; jusqu'à mon cheval, qui a voulu s'en mêler: oh! j'ai eu une peur!...

CHARLES.

Quoi! une aventure! ah! contez-nous cela.

TRIO.

HENRI.

Dès la matin, du château de ma tante,
Avec ma sœur, je partais tout joyeux;
Mais jugez de mon épouvante,
On me donne un cheval fougueux.

VALMONT, CHARLES, riant.

Ah! je frissonne d'épouvante,
On lui donne un cheval fougueux;
Mais voyez donc quelle imprudence!

HENRI.

Je vous le dis en confidence;
Lorsque je suis sur un cheval,
Je tremble de m'y tenir mal.

VALMONT, CHARLES.

Je crois bien que sur un cheval,
Vous devez vous tenir très-mal.

HENRI.

Il m'emporte dans la campagne;
En vain j'appelle du secours.

VALMONT, CHARLES.

Hélas! je tremble pour ses jours.

HENRI.

Ma foi, je tremblais pour mes jours.
Moi, du plus haut de la montagne,
J'appelle toujours Éliza;
Le cheval entendant cela,
Plus vivement toujours s'en va,
Et petata, et petata,
Il se cabre par ci, par là,
Et petata, et petata.

Moi, ne sachant plus que faire
De ce maudit animal,
Je m'accroche à sa crinière;
Mais, ma foi, j'ai fait très-mal,
Car soudain dans la poussière,
Par un brusque pétata,
J'ai comblé toute une ornière :
J'en suis quitte pour cela.
Ah! si jamais du château de ma tante,
On me voit sortir à cheval....

VALMONT, CHARLES, riant.

Vous n'aimez donc point le cheval?
L'ardeur de ce bel animal...

HENRI.

Tout cela n'a rien qui me tente,
Je n'aime point un animal
Qui peut me faire tant de mal.

HENRI.

Vous voyez dans quel état je suis.

CHARLES.

Pauvre enfant! Mais aussi, pourquoi ne savez-vous pas vous tenir à cheval?

VALMONT.

En effet, un jeune homme de votre âge devrait être adroit à tous les exercices du corps.

HENRI.

On l'a bien dit à ma tante; mais elle prétend qu'il faudrait m'envoyer à Londres.

VALMONT.

Et pourquoi ne pas vous y envoyer?

HENRI.

Oh! c'est une ville terrible pour la jeunesse, une ville de perdition....; elle dit qu'on y voit des femmes qui.... enfin, ma tante craint qu'on ne me pervertisse.

CHARLES.

Ce serait vraiment dommage.

HENRI.

Mais je suis tout froissé de ma chute; et ma toilette.....

CHARLES.

Eh bien! puis-je vous être bon à quelque chose? agissez sans cérémonie.

HENRI.

Vous êtes bien honnête, monsieur; j'ai apporté pour la noce un habit superbe.

CHARLES.

Eh bien! nous mettrons notre habit neuf.

HENRI, *saluant d'un air timide et gauche.*

Monsieur!... certainement.... je suis.... Oh! la vilaine chose que les grands voyages.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

VALMONT, SEUL.

Ce jeune homme, qui n'offre que l'extérieur de la simplicité, eût peut-être honoré son pays par de grands talents, si un homme, ce que j'appelle un homme, se fût chargé de cultiver cette jeune plante. Comment son

père a-t-il laissé cette femme?.... voilà l'effet d'une complaisance mal entendue; mais Eliza.... Oh! Eliza a de l'esprit, et je gage qu'éclairée sur ses défauts;.... mais, si en piquant son amour-propre.... j'essayais.... oh! l'idée est excellente!... une simple plaisanterie fait quelquefois plus d'effet que les plus belles maximes; cependant la leçon est forte; et si j'allais en être la victime.... il n'importe! je veux éprouver ainsi son caractère. O chère Eliza! quel serait mon bonheur, si je pouvais te revoir encore aussi parfaite que tu le parus autrefois à mes yeux!

AIR.

Éliza, pardonne une ruse
Qui doit assurer ton bonheur;
Si la raison en vain m'excuse,
Que mon amour soit ton vengeur!
Pourquoi renoncer à des graces,
A des attraits si séduisants?
Ah! crois-moi, ne suis point nos traces,
Quitte nos goûts et nos penchants.

Éliza, pardonne une ruse
Qui doit assurer ton bonheur;
Si la raison en vain m'excuse,
Que mon amour soit ton vengeur!

SCÈNE IV.

VALMONT, CHARLES.

VALMONT.

Ah! tu reviens à propos, j'ai un projet, tu pourras me servir; mais d'abord, dis-moi, sais-tu mentir?

CHARLES.

Oui, monsieur, très-bien, dieu merci.

VALMONT.

Tu as de l'adresse? de l'impudence?

CHARLES.

Je peux m'en vanter.

VALMONT.

Tu soutiendras effrontément....

CHARLES.

Tout ce que vous voudrez.

VALMONT.

Estimable garçon! tu me seras d'un grand secours...

CHARLES, voyant venir Saint Albe du dehors.

Monsieur votre oncle!

VALMONT.

Quelque chose que tu m'entendes lui dire, songe à ne pas me démentir.

SCÈNE V.

VALMONT, CHARLES, SAINT ALBE.

SAINT ALBE.

Eh bien! mon neveu, as-tu reçu des nouvelles de la prétendue? possèderons-nous enfin cette belle invisible? et le futur bientôt....

VALMONT.

Elle n'aime pas le futur, j'ai lieu de le penser.

SAINT ALBE.

Elle ne nous attendait pas encore: je gage qu'elle est dans le voisinage.

VALMONT.

Vous a-t-on parlé de ses goûts, de ses occupations?

SAINT ALBE.

Mais je crois bien que ses occupations sont celles de toutes les femmes, des niaiseries, des modes, des rubans; enfin tous les joujoux qui plaisent à ces jolis enfants.

VALMONT.

Ah! bon!

SAINT ALBE.

Lorsqu'il fut question de votre mariage, je me gardai bien de demander à mon vieil ami des détails sur le caractère de sa fille. Ecoutez tous les pères, ils n'ont jamais que des enfants parfaits. A l'instant de sa mort, il fit jurer à sa fille qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que toi; et fût-elle laide à faire peur, tracassière comme ma défunte, tu l'épouseras, parce que telle fut la volonté de mon ami, et telle est maintenant la mienne.

VALMONT.

Je ne me refuse point à cet hymen; cependant...

SAINT ALBE.

Mais, que diable as-tu donc? depuis ton arrivée ici, je te vois distrait, embarrassé; crains-tu de te marier, d'avoir une femme qui te fasse enrager? bagatelle!... J'ai été tourmenté trente ans de ma vie, et me voilà: on s'habitue à tout.... même à sa femme!

VALMONT.

Si je savais être malheureux, je renoncerais à des

nœuds qui font le supplice de la vie, quand ils n'en font pas la félicité.

SAINT ALBE.

Oui, chez les pauvres gens; mais chez les gens riches, c'est bien différent; chacun va de son côté, et tout s'arrange : mais, dis-moi donc la cause qui te fait m'ennuyer ainsi de ta morale et de tes craintes.

VALMONT.

Mes craintes sont fondées : Eliza aime un riche gentilhomme du voisinage; esclave de la parole qu'elle a donnée à son père mourant, elle voudrait que la rupture vînt de nous. Son frère est dans la confidence; ce jeune officier, ami intime de l'amant de sa sœur, s'est chargé de l'exécution du projet.

CHARLES, à part.

Pour un philosophe, il ne ment pas mal.

SAINT ALBE.

Et quel est donc ce grand projet?

VALMONT.

Il doit s'offrir à nos yeux sous les habits d'Eliza, et la sœur au contraire....

SAINT ALBE.

Doit passer pour le frère : quelle folie! une jeune fille sous les habits d'un jeune homme! et le jeune homme sous les habits d'une demoiselle! Mais quel est donc le but de ce travestissement ridicule?

VALMONT.

De m'éloigner par des manières, un ton désagréables; enfin, de faire naître en moi la plus forte répugnance....

SAINT ALBE.

Et qui diable t'a conté tout cela?

VALMONT.

C'est Charles, qui tantôt....

CHARLES.

Oui, monsieur, c'est moi..... (*A part.*) Je veux que le diable m'emporte....

SAINT ALBE.

Et comment as-tu fait cette belle découverte?

VALMONT.

Par le domestique du jeune homme.

CHARLES.

Oui, monsieur, par son domestique.... que j'ai connu autrefois.... dans mon dernier voyage (*à part*) à Cracovie.

SAINT ALBE.

Ah! ces *blancs-becs*, vouloir se jouer du vieil ami de leur père! ils me le paieront: et où sont-ils ces étourdis?

VALMONT.

Oh! ils ne vont pas tarder sans doute; gardez-vous de rien faire paraître;.... moi je sors, afin de...

SAINT ALBE.

Je sais ce que j'ai à faire.

VALMONT, bas à Charles.

Charles, suis-moi, tu sauras le motif et le but de mon stratagème.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

SAINT ALBE, SEUL.

En vérité, je ne conçois rien à ce projet ridicule ; et si je ne connaissais la sagesse de mon neveu, je croirais qu'il veut.... (*On entend un bruit de chasse dans la cour.*) Mais, que diable! peuvent-ils espérer de me tromper?... Quoique j'aie la vue basse.... à leur ton, à leurs manières, je les aurais bientôt devinés.

CHOEUR DES CHASSEURS, en dehors.

Non, non, jamais on ne se lasse
De courir les bois et les champs,
Et les jeux d'une belle chasse
Sont ma foi des plaisirs charmants.

SCÈNE VII.

SAINT ALBE, ELIZA, *suivie de domestiques.*

ELIZA, en amazone et le fusil à la main.

Très-bonne chasse, mes amis ; envoyez du gibier chez tous mes voisins, prenez soin de ma meute; que l'on dresse ma *Diane*, que l'on panse Attalante, et qu'on s'informe enfin si César est perdu.

SAINT ALBE, à part, la lorgnant.

Elle parle comme un général d'armée.

ELIZA, s'asseyant cavalièrement.

Je gage que j'ai fait aujourd'hui plus de dix lieues.

SAINT ALBE, à part.

C'est beaucoup pour une femme.

ELIZA, aux domestiques.

M. de Saint Albe et son neveu sont arrivés, m'a-t-on dit : qu'on leur fasse des excuses de ma part, et qu'on leur dise que je me ferai un plaisir de les recevoir quand ils le désireront.

SAINT ALBE, d'un ton ironique.

M. de Saint Albe a l'honneur de saluer mademoiselle Eliza.

ELIZA, se levant vivement.

Ah! enchantée! j'avais un vrai désir de vous connaître. Permettez-moi de vous témoigner tout le plaisir que me fait la visite du vieil ami de mon père.

(Elle l'embrasse.)

SAINT ALBE, tout étonné.

Mademoiselle.... certainement.... (*A part.*) Voilà la première fois qu'une demoiselle vient m'embrasser.

ELIZA, lui prenant la main et la secouant.

Sans nous connaître, nous sommes amis, vous le savez.

SAINT ALBE.

C'est bien de l'honneur. (*A part.*) En effet, ces manières là ne sont pas d'une femme.

ELIZA.

Vous me voyez dans un grand négligé, comme une personne qui revient de la chasse.

SAINT ALBE.

Ah! vous revenez de la chasse? (*A part.*) Le caractère perce toujours.

ELIZA.

C'est un plaisir que j'idolâtre.

SAINT ALBE.

A-t-elle été heureuse?

ELIZA, avec transport.

Charmante!

AIR.

Le ciel était serein, et déja la campagne
S'éclairait des premiers rayons;
Je donne le signal; l'écho de la montagne
Porte l'effroi dans nos vallons.
Alors je fais sonner la chasse,
On appelle chiens et valets;
Et je suis bientôt sur la trace
Des faibles hôtes des forêts.
Puis répandus dans la campagne,
Des chevaux le hennissement,
Des chiens le lointain aboîment,
De nos armes le feu roulant,
Pan, pan, pan, pan, pan,
Troublent l'écho de la montagne,
Qui rend ce bruit plus éclatant.
Non, non, jamais je ne me lasse
De courir les bois et les champs,
Et les jeux d'une belle chasse,
Ma foi, sont des plaisirs charmants.

SAINT ALBE, à part, qui l'a examinée et imité ses gestes.

C'est pis qu'un homme, c'est un diable.

ELIZA.

Vous et votre cher neveu, vous arrivez sans doute en cet instant de la capitale?

SAINT ALBE.

Oui, ma belle demoiselle.

ELIZA, en riant.

Je ne la connais pas la capitale, et je n'ai nulle envie de la connaître. Si j'en crois ce qu'on en dit, les femmes y sont belles, les hommes galants, on y passe les jours dans les plaisirs, dans les fêtes; mais ce sont de ces jouissances que je ne saurais envier; j'aime ce pays, mes goûts me sont chers : s'il me fallait habiter la ville, je serais obligée de me conformer aux usages reçus, de passer mon tems à faire dix toilettes, à dire des riens, à plaire à des gens qu'on n'aime point, à lire des romans, à médire; et toutes ces occupations frivoles ne conviennent aucunement à mon caractère.

SAINT ALBE.

Je le crois. (*A part.*) Ce sont des armes qu'il lui faut.

ELIZA.

Et votre neveu, où donc est-il? je brûle d'envie de le revoir.

SAINT ALBE.

C'est de la franchise.

ELIZA.

Son caractère froid et taciturne s'accordera, je l'espère, avec le mien; il me plut quand il vint voir mon père; mais le tems m'aura peut-être effacée de sa mémoire.

SAINT ALBE.

Ah! mademoiselle, croyez que le temps n'a fait... (*A part.*) J'ai de la peine à garder mon sérieux.

ELIZA.

Non, je ne m'aveugle pas. J'avais quatorze ans quand il me vit; j'étais alors d'une timidité ridicule....

SAINT ALBE.

Oh! vous êtes bien changée! (*A part.*) Le petit traître!...

ELIZA.

Mais, songe-t-on à nous faire dîner? aimez-vous la bonne chère, le bon vin?

SAINT ALBE.

Mais oui, pas mal....

ELIZA.

Soyez tranquille, mon père était un fin gourmet; nous avons ici une cave choisie: je bois peu, mais j'aime à verser à boire; les hommes, vers la fin du repas, ont une gaieté charmante; l'esprit vient presque toujours quand la raison commence à s'en aller; la conversation s'anime, on attaque, on rispote; il naît un aimable désordre dont il sort souvent des traits, qui joints à la liberté dont on jouit, portent la gaieté sur tous les visages, la franchise sur toutes les lèvres, et l'ivresse du plaisir dans tous les cœurs.

SAINT ALBE, à part.

Le gaillard aime la table.

ELIZA.

Allons, allons, nous trinquerons, mon cher oncle.

SAINT ALBE, à part.

Il est tout-à-fait drôle ce jeune homme.

ELIZA, à Henri qui arrive.

Ah! je vous présente mon frère.

SAINT ALBE, à part.

C'est-à-dire sa sœur. Quelle plaisante tournure! ah! ah! ah!

SCÈNE VIII.

HENRI, SAINT ALBE, ELIZA.

HENRI, paré, ayant à son côté un bouquet.

Ah! te voilà pourtant, ma chère Eliza; c'est bien mal à toi de m'avoir donné ce grand cheval.... je suis tombé.

SAINT ALBE, à part.

La petite ne sait pas s'y tenir.

ELIZA.

Bah! c'est un mouton. Quelle parure! quel bouquet!

HENRI.

C'est pour tes noces.

SAINT ALBE, à part.

Les femmes! toujours de la coquetterie! (*La lorgnant.*) Elle me paraît jolie.

HENRI.

Mais, que vais-je faire ici? j'ai peur de m'ennuyer, je n'ai pas mes crayons, sans cela je finirais mes belles fleurs.

SAINT ALBE.

Ah! vous dessinez des fleurs?

HENRI.

A ravir, et je découpe très-bien à présent. Bon! un métier!...

ELIZA.

Comment, est-ce que tu brodes?

HENRI.

Oh! mais je fais de tout moi. Je sais tout....

ELIZA.

Excepté ce que tu devrais savoir.

HENRI, qui prépare le métier, à Saint Albe qui le lorgne de près.

Mais, monsieur, pourquoi me regardez-vous donc comme cela?... cela m'embarrasse.

SAINT ALBE, à part.

Elle rougit!

ELIZA.

C'est que M. de Saint Albe trouve en nous une ressemblance ordinaire entre frère et sœur.

SAINT ALBE.

Oui, oui, vous vous ressemblez; mais j'aime mieux la figure de ce petit cavalier. Il existe dans ses traits une candeur, une innocence....

ELIZA.

Une autre femme se fâcherait, à ma place, de ce singulier compliment; mais moi....

SAINT-ALBE.

Oh! vous, vous ne ressemblez pas aux autres femmes.

HENRI.

Ma sœur est pourtant bien jolie.

SAINT-ALBE, la lorgnant.

Oui, cette petite figure brune n'est pas mal; mais elle est trop décidée. Vous, c'est bien différent; cet

habit seulement ne vous va pas bien, il vous donne un air gauche et embarrassé.

HENRI.

Ah! il est pourtant joli mon habit.

SAINT-ALBE.

Eh bien! non, une robe vous irait beaucoup mieux.

HENRI.

Une robe! à moi! une robe! ma sœur l'entends-tu?

ÉLIZA.

M. de Saint-Albe veut rire.

SAINT-ALBE.

Non, mademoiselle. Comme je pense qu'un habit d'homme vous irait très-bien aussi.

ÉLIZA.

A moi! quelle folie! mais votre âge.... si je ne supposais que votre tête...

HENRI, avec la plus grande douceur.

Oui, ma sœur, monsieur est fou.

SAINT-ALBE, en colère.

Ah! je suis fou! je suis fou! Apprenez, ma chère demoiselle....

HENRI.

Il me prend pour une demoiselle! Ah, ah, ah!

SAINT-ALBE.

Et quant à vous, mon petit monsieur....

ÉLIZA.

Et moi qui suis un monsieur! Ah, ah, ah!

SAINT-ALBE.

Je vais trouver mon neveu, et bientôt vous aurez de mes nouvelles.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

HENRI, ÉLIZA.

HENRI.

Le singulier vieillard!

ÉLIZA.

Je n'y conçois rien; nous traiter de la sorte! cela cache quelque mystère. Il se peut que l'âge ait altéré la raison de M. de Saint-Albe; mais sans doute son neveu.... Son neveu, dont le souvenir m'est encore cher.... Je le vois s'approcher, attendons qu'il s'explique, et ne l'engageons par aucune prévenance à me montrer un intérêt qui n'est peut-être pas dans son cœur. Tenons-nous à l'écart, et voyons-le venir.

HENRI.

Moi, qui déteste déja toute la famille, pour éviter ce monsieur, je vais m'occuper de cet ouvrage.

(Il se met au métier de broderie.)

SCÈNE X.

HENRI, ÉLIZA, VALMONT.

VALMONT, les regarde et sourit d'un air malin. — A Henri.

Vous me paraissez bien occupée; vous travaillez avec une grace infinie.

HENRI.

Mais, monsieur....

VALMONT.

L'hommage que je rends à vos talents ne saurait vous paraître une offense.

ÉLIZA, à part.

Il se moque de mon pauvre frère.

VALMONT, apercevant Éliza, lui fait un signe de tête.

Ah! je ne vous avais pas vu! serviteur.

ÉLIZA, à part.

Quel ton cavalier!

(Valmont revient auprès de Henri et le regarde broder.)

ÉLIZA, à part.

Puisqu'il ne me dit rien adressons-lui la parole. (*Haut.*) Monsieur, ce pays vous plaît-il? les sites vous en paraissent-ils agréables?

VALMONT.

Charmants! j'y ai vu l'objet que mon cœur chérit depuis long-temps.

ÉLIZA, à part.

A la fin! (*Haut.*) Quoi! vous n'avez pas perdu tout-à-fait le souvenir....

VALMONT.

Peut-on oublier les charmes d'une figure décente, la grace de l'innocence, la voix douce et touchante de la candeur?

ÉLIZA, à part.

Il ne m'a pas oubliée!

VALMONT, du ton dont on parle à un homme.

A propos, avez-vous fait bonne chasse?

ÉLIZA, *étonnée.*

Quelle question! comment, si j'ai fait....

VALMONT.

Oui, si vous avez rapporté beaucoup de gibier? On dit que vous êtes d'une adresse rare, que vous avez des chiens excellents : le cheval que vous montiez en revenant, vous a-t-il coûté cher? c'est une belle bête.

ÉLIZA, *plus étonnée.*

Mais, monsieur...

VALMONT.

Vous avez dans tout le pays une réputation effrayante. Personne n'ose vous disputer le prix de l'adresse. Eh bien! moi, je gage mille guinées que je tire le pistolet mieux que vous.

ÉLIZA, *emportée par un premier mouvement.*

Eh bien!... je.... (*Revenant à elle.*) Cette proposition dans cet instant me paraît... (*A part.*) Je ne sais que lui dire.

VALMONT, *retournant à Henri.*

Les fleurs naissent sous vos doigts.

ÉLIZA.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Henri, éloignez-vous, je veux parler à M. Valmont. (*A part.*) Pénétrons un mystère....

VALMONT, *à Henri qui sort.*

Quoi! vous partez déja? (*A part.*) Du courage! dût-elle me haïr, poursuivons notre ruse. (*A Éliza.*) Eh bien! mon pari vous plaît-il?

SCÈNE XI.

VALMONT, ÉLIZA.

DUO.

ÉLIZA.

Monsieur, point de plaisanterie,
De grace, laissons tout cela:
Répondez-moi, je vous en prie,
Vous rappelez-vous Éliza?..

VALMONT.

Oui, toujours mon ame attendrie
Doit se rappeler Éliza;
Ses charmes et sa modestie
Resteront toujours gravés là.

ÉLIZA, avec joie.

Eh quoi! votre cœur se rappelle
Qu'elle sut vous charmer un jour?

VALMONT.

Ah! ce cœur, toujours plus fidèle,
Lui conserve le même amour.

ÉLIZA.

A peine au sortir de l'enfance,
Elle ignorait l'art de charmer.

VALMONT.

Sa candeur et son innocence,
Voilà ce qui sut m'enflammer.

ÉLIZA, à part.

De plaisir mon ame est ravie,
Je craignais qu'il ne m'aimât pas.

VALMONT, à part.

Reprenons la plaisanterie,
Et résistons à ses appas.

ÉLIZA.

Quoi! Valmont, vous m'aimez encore?

VALMONT, d'un ton froid.

Que parlez-vous de vous aimer?

ÉLIZA.

Eh bien! si votre cœur m'adore,
A votre tour vous sûtes m'enflammer.

VALMONT, riant.

Y pensez-vous? vous voulez rire!

ÉLIZA.

Vous devez posséder ma main.

VALMONT.

Quoi! votre main, c'est un délire!

ÉLIZA, piquée.

Mais, d'où vient donc un tel dédain?

VALMONT.

Cessez cette plaisanterie,
Car elle est trop folle entre nous:
Moi que je devienne l'époux
D'un major de cavalerie!

ÉLIZA.

D'un major de cavalerie!

(A part.)

De dépit, de fureur, je reste anéantie!

VALMONT, à part.

De dépit, de fureur, elle est anéantie!

(Haut.)

Votre sœur a su me charmer
Par ses vertus, son innocence;
Hélas! malgré son inconstance,
Je ne puis cesser de l'aimer.

ÉLIZA, à part.

Quel démon, ou quel génie,
Me poursuit en ce moment?
Mais calmons notre furie;
D'une insigne raillerie
Sachons quel est l'artisan.

VALMONT.

De cette plaisanterie
Je crains la suite vraiment;
Calmons au moins sa furie;
Et que cette raillerie
Reprenne le ton plaisant.

ÉLIZA, à part.

Dissimulons ma colère. (*Haut.*) Ainsi, j'offre à M. Valmont l'extérieur d'un militaire, et cet habit même.....

VALMONT.

Appartient à votre sœur.

ÉLIZA.

Ah! et ma sœur sans doute...

VALMONT.

S'est aussi métamorphosée.

ÉLIZA.

Votre oncle nous a fait tantôt le même compliment.

Moi, j'ai cru un instant que sa tête était dérangée; mais il faut que ce soit nous qui ayons tort; car enfin on ne peut pas supposer qu'une famille tout entière soit composée de fous.

VALMONT.

Oh! pour peu qu'on ait de raison, on s'aperçoit tout de suite de la ruse.

ÉLIZA.

Et quel était le but de notre ruse?

VALMONT.

Vous le savez mieux que moi.

ÉLIZA.

Ah! peut-être avions-nous le projet de nous amuser à vos dépens?

VALMONT.

Et celui de rompre un hymen exigé par votre père mourant; cet hymen déplaisait à la famille.

ÉLIZA.

Ah! ah! Eh bien, nous pouvons nous flatter, je crois, d'avoir réussi.

VALMONT.

Sans doute; mais il fallait faire durer l'erreur un peu plus long-temps. Vous n'avez pas mis assez d'art dans votre conduite : quand je n'aurais pas été prévenu d'avance de votre bizarre espièglerie, à la première vue, j'aurais reconnu le mensonge. Il fallait d'abord que votre sœur oubliât tous ces petits ouvrages de femme, et qu'elle prît le ton libre et courageux d'un jeune homme. Quant à vous, votre tâche était plus difficile; et quoiqu'une taille fine, une cer-

taine délicatesse dans les traits, vous donnent la possibilité d'exécuter ce badinage, il ne fallait pas laisser échapper de ces mots qui n'appartiennent point au beau sexe; il fallait surtout avoir dans le maintien de la timidité, dans les mouvements de la grace, enfin il fallait paraître femme.

ÉLIZA.

Il fallait paraître femme!

VALMONT.

Bien loin de cela, vous oubliez tout de suite votre rôle, vous vous trahissez par une vivacité un peu soldatesque, vous agissez avec une certaine roideur.... (*Elle frappe du pied et marche avec emportement.*) Tenez, dans ce moment encore, est-ce qu'une femme a jamais marché de la sorte? Non, ses mouvements, ses gestes, sont moelleux, arrondis; elle met de la gentillesse dans ses humeurs, de la grace même dans ses emportements; aussi un homme sous des habits étrangers à son sexe, quelqu'étude qu'il fasse, ne pourra jamais passer pour une femme, et surtout pour une jolie femme.

ÉLIZA.

C'est donc à mon ton libre, au peu de graces de ma personne, que vous avez reconnu la supercherie?

VALMONT.

Un de mes valets qui vous a servi autrefois, m'a d'abord prévenu; mais....

ÉLIZA.

Un de vos valets qui m'a servie....

VALMONT.

Oui, lorsque vous étiez au régiment.

ÉLIZA.

Quand j'étais au régiment, moi?

VALMONT.

Mais oui; *Charles*, vous devez vous le rappeler.

ÉLIZA.

Quel impudent coquin!

VALMONT.

Ah! vous vous emportez!

ÉLIZA.

Si je rencontre ce drôle, je lui coupe les oreilles.

VALMONT.

Eh bien! voyez, vous ne vous souvenez plus de votre habit.

SCÈNE XII.

ÉLIZA, CHARLES, VALMONT.

CHARLES.

Monsieur, je venais vous avertir....

VALMONT, à Charles.

Sauve-toi, mon ami, madame en veut à tes oreilles.

CHARLES.

Vous faites bien de me prévenir.

ÉLIZA.

Non, ne craignez rien, restez.

CHARLES.

Oui, mais à quelque distance.

ÉLIZA.

C'est donc vous, misérable, qui prétendez m'avoir servie à l'armée?

CHARLES,

Non, monsieur, ce n'est pas vous.

ÉLIZA.

Monsieur!

CHARLES.

Eh bien! non, c'est madame que j'ai connue capitaine de dragons.

ÉLIZA.

Moi, moi, dragon!

CHARLES.

Un des plus braves encore! vous pouvez vous en vanter.

ÉLIZA.

Je suis d'une fureur!....

CHARLES.

Si monsieur voulait être madame, que ne m'avertissait-il?

ÉLIZA.

Mais, traître!....

CHARLES.

Monsieur sait bien que je l'ai toujours fidèlement servi dans tous les petits travestissements qu'il entreprenait, quand il voulait rire aux dépens de quelqu'un.

ÉLIZA.

Regardez-moi bien, monsieur Charles: mon frère, qui peut-être a quelque ressemblance avec moi, a-t-il ces traits, ces yeux, cette taille?

CHARLES.

Oh! je sais bien que mon maître était d'une figure charmante!

ÉLIZA.

Comment, vous persistez encore?

CHARLES.

Mais monsieur, puis-je empêcher mes yeux de vous reconnaître? Pouvez-vous m'empêcher de vous avoir servi? J'ai peut-être eu tort de le dire, j'ignorais que vous voulussiez tromper monsieur Valmont et son oncle; si j'avais pu le deviner, j'aurais soutenu effrontément que vous êtes mademoiselle Eliza.

VALMONT.

Eh bien!

ÉLIZA.

Eh bien! monsieur, ce valet est un malheureux qui, si je ne me respectais en ce moment, ne périrait que de ma main.

CHARLES.

De grace, ne me laissez pas assommer! il le ferait comme il le dit.

VALMONT, à Eliza.

Calmez-vous.

ÉLIZA.

Monsieur Valmont, il est impossible que vous puissiez croire les sots propos de ce valet?

VALMONT.

Ce sont moins les rapports de ce valet que les manières bizarres....

ÉLIZA.

Monsieur!...

VALMONT.

Je vais vous fâcher; mais je vous dirai la vérité. Vous avez voulu me jouer un tour, moi je vous dois une leçon.

ÉLIZA.

Une leçon?

VALMONT.

Je suis un peu sauvage, je l'avoue: je supporte une plaisanterie; mais je ne saurais souffrir plus long-tems cette folie de garnison. Ainsi, sans chercher à vous faire expliquer davantage sur votre véritable sexe, je repars à l'instant même, avec le regret cruel de n'avoir pas trouvé dans celle que j'aimai si long-tems, tout ce qu'elle promit d'être un jour.

ÉLIZA.

Je vous écoute avec un étonnement.... Existé-je? est-ce à moi que l'on parle ainsi? suis-je donc une insensée? l'oncle, le neveu, ce misérable, sont-ils venus de cent milles pour m'insulter, pour m'outrager par une méprise volontaire, et dois-je plus long-tems supporter cette injure? Je suis seule ici, je ne dois rien attendre du faible frère que l'on a raison peut-être de prendre pour une femme.... Eh bien! moi seule, je saurai me venger. Monsieur, ce drôle est un fripon, il m'a outragée; si vous ne le chassez à l'instant de ma présence, j'appelle mes gens et je le fais traiter comme il le mérite.

CHARLES.

Monsieur, vous êtes mon maître, et vous ne souffrirez pas....

VALMONT.

Ne crains rien; on doit savoir que qui s'attaque à mes gens....

ÉLIZA.

Et que m'importe votre protection, je punis ceux qui m'outragent!

VALMONT.

Je défends ceux qui m'appartiennent.

ÉLIZA.

Vous ne le sauverez pas de ma colère.

VALMONT.

Je le sauverai de toute vengeance.

ÉLIZA.

Monsieur, vous apprendrez vous-même qu'on n'outrage pas impunément une femme!

VALMONT, en éclatant de rire.

Une femme! Ah! ah! ah!

ÉLIZA, dans la plus grande colère.

C'en est trop! je ne puis supporter plus long-tems.... (*Elle prend deux pistolets qui sont dans un secrétaire ouvert.*) Et si mon sexe me permettait de me livrer à ma fureur..... ces armes bientôt.....

VALMONT.

Très-bien trouvé! Pour me prouver que vous êtes une femme, vous allez me proposer un duel!

ÉLIZA.

Ce n'est point mon intention; mais votre injure.... est telle....

VALMONT.

C'est un défi.... j'accepte!

CHARLES.

Non, mon cher maître, vous n'irez pas; le capitaine est un diable!

ÉLIZA, trépignant.

Le capitaine! scélérat!

CHARLES.

Oui, oui, je le soutiens, madame a tué trois hommes au régiment!

ÉLIZA, dans la plus grande fureur, couche en joue Charles, Valmont l'arrête.

J'ai tué trois hommes! moi, traître! tu seras le quatrième!

CHARLES.

Au secours! au secours! je suis mort!

SCÈNE XIII.

SAINT ALBE, HENRI, CHARLES, VALMONT, ÉLIZA,

QUINQUE.

CHARLES, VALMONT, retenant Eliza.

Ah! de grace, laissez ces armes;
Pourquoi ces cris, cette fureur?

SAINT ALBE, arrivant d'un côté.

O ciel! qui cause ces alarmes?
Pourquoi ces cris, cette fureur?

HENRI, arrivant d'un côté opposé.

Pourquoi ces cris, pourquoi ces armes?
Veut-on se battre? ah! dieu, ma sœur!

(Il tombe sur un siége.)

ÉLIZA.

Un trop juste courroux m'enflamme,
Je dois me venger d'un méchant.

SAINT ALBE, VALMONT, CHARLES.

L'effroi s'empare de son ame,
Respectez cet air innocent.
Ayez pitié de sa jeunesse.

HENRI.

Que se passe-t-il donc, monsieur?

ÉLIZA.

Ce grand imbécile! avoir peur!

SAINT ALBE, VALMONT, CHARLES.

Ayez pitié de sa faiblesse.

HENRI.

Je vois tout le monde en fureur.

ÉLIZA.

L'on m'outrage, l'on m'injurie,
Et je n'ai pas un seul vengeur!

SAINT ALBE, VALMONT, CHARLES.

Votre sœur craint pour votre vie;
Calmez, calmez votre fureur.

ÉLIZA.

Ah! que n'ai-je perdu la vie!
Pour moi ce serait un bonheur.

HENRI.

Hélas! hélas! daignez m'instruire;
De ce courroux mon cœur surpris....
Ces cris, ce bruit et ce délire,
Hélas! ont troublé mes esprits!

SAINT ALBE.

Bientôt nous pourrons vous instruire,
Reprenez d'abord vos esprits;
Mais de ces cris, de ce délire,
Tout comme vous je suis surpris.

ÉLIZA.

Ah! grands dieux! quel est mon martyre!
Reprenons pourtant mes esprits,
A cet affront, à ce délire,
Opposons un juste mépris.

VALMONT.

Ah! je souffre de son martyre,
Je mets le trouble en ses esprits;
Ma leçon pourra me conduire
A n'obtenir que ses mépris.

CHARLES.

La leçon pourra vous conduire
A n'obtenir que ses mépris;
Pour moi, je ne dois pas en rire,
Je puis être traité bien pis.

SAINT ALBE.

Je ne demande pas quelle est la cause de tout ce

bruit (*montrant Éliza*); je me doute bien que cette mauvaise tête....

VALMONT.

Mon oncle!...

SAINT ALBE.

Allons, mon neveu, quittons cette maison. (*A Henri.*) Mademoiselle, vous pouvez prendre le mari qui vous plaît. Nous renonçons de bon cœur à votre alliance. (*A Éliza.*) Quant à vous, monsieur, vous êtes un impertinent qui méritez autre chose qu'une réprimande: de retour à Londres, j'écris à votre colonel; oui, monsieur, à votre colonel! et vous aurez au moins trois mois d'arrêt. Adieu, serviteur; Valmont, suivez-moi, et toi, Charles, viens faire charger les voitures.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

VALMONT, HENRI, ÉLIZA.

ÉLIZA.

Opposons le silence à ce délire universel.

HENRI.

Tout le monde est fou dans la maison.

VALMONT, d'un ton froid.

Je connais l'importance d'un défi.... Croyez qu'avant de quitter ces lieux, je saurai vous satisfaire; je vous attendrai dans la grande allée, au bas du parc.

ÉLIZA, très-embarrassée.

Monsieur.... je..... vous.... cependant votre oncle....

VALMONT.

Mon oncle ne doit rien changer à nos projets. Vous avez le désir de m'arracher la vie, je me livre à votre fureur.

ÉLIZA, émue.

Valmont!.... est-il possible? croyez-vous.... (*A part.*) Malgré moi mon cœur....

VALMONT.

Apportez vos armes, nous nous battrons sans témoins. Combat à mort, je vous en avertis.

ÉLIZA.

Ah! dieu!

VALMONT, à part.

Des larmes roulent dans ses yeux. Sortons, je me précipiterais à ses pieds.

SCÈNE XV.

HENRI, ÉLIZA.

ÉLIZA, s'asseyant.

La douleur me suffoque; ce Valmont, il a voulu se jouer de nous; tout le monde était dans la confidence; c'est une leçon qu'il a voulu me donner, je saurai m'en venger.

HENRI.

Certainement, on se moque de moi; m'appeler mademoiselle!

ÉLIZA.

Ont-ils tort? cet air efféminé.... un homme qui ne s'occupe que de niaiseries!

HENRI.

On ne m'a appris que cela.

ÉLIZA.

N'est-il pas honteux de te voir broder?

HENRI.

Il est bien plus étonnant que tu ne le saches pas.

ÉLIZA.

A dix-huit ans, ne dire que des naïvetés ridicules!

HENRI.

Ma tante dit qu'on ne te ferait pas ce reproche.

ÉLIZA.

Ne savoir seulement pas conduire un cheval!

HENRI.

Toi, tu t'y entends trop bien.

ÉLIZA.

Avoir peur de pistolets comme un enfant!

HENRI.

Moi, je les vois dans tes mains, et je t'entends jurer....

ÉLIZA.

Cela n'est pas vrai.

HENRI.

Je l'ai entendu.

ÉLIZA.

Tu m'impatientes, morbleu!

HENRI.

Ah! dans ce moment encore! Tu as beau dire, si je ne te connaissais pas, à ta manière de parler, d'agir, de marcher, je croirais vraiment que tu es un homme.

ÉLIZA.

Et toi, ta gaucherie, ta voix, tes goûts, tes occupations, tout porte à croire que tes habits cachent une femme.

HENRI.

Eh bien! ils n'ont donc pas tort de s'être mépris.

ÉLIZA.

Moi, je pourrai du moins me corriger de mes défauts; mais qui pourra maintenant te donner le courage?

HENRI.

Le courage! ah! tu crois que je manque de courage?

ÉLIZA.

Sauras-tu jamais me venger de l'outrage que l'on me fait?

HENRI.

Te venger! eh bien, qu'est-ce qu'il faut faire pour te venger?

ÉLIZA.

Ce que tu ne feras point. Demander raison de cette injure à Valmont.

HENRI.

Bon! je lui demanderai la raison....

ÉLIZA.

Et le punir d'avoir osé m'insulter.

HENRI.

Je le punirai, je ne te dis que cela; je sens déja que je me mets en colère.

ÉLIZA, avec sensibilité.

Ce Valmont que j'estimais, que j'aimais, me jouer de la sorte! j'en pleure de dépit!

HENRI, à part.

Prendre pour une femme un jeune homme de mon âge!.... je suis d'une fureur!....

ÉLIZA.

Je ne sais ce qui me tient, de quitter tous mes goûts, de devenir coquette, et de l'épouser par vengeance!

HENRI.

Je suis tellement courroucé, que j'irais volontiers chercher querelle à tout le monde.

ÉLIZA.

Prouvons-lui que je saurai, tout comme une autre, me parer élégamment, prendre un air timide, employer toutes les ressources de la coquetterie; enfin prouvons-lui que je suis femme,... en le désespérant.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

HENRI, SEUL.

Parce qu'on voit que je ne suis pas trop querelleur de mon naturel, on me traite comme un enfant! Eh bien! l'on me verra! Prenons d'abord des pistolets, je ne m'en servirai peut-être pas très-mal; pourvu que nous soyons bien près l'un de l'autre, voilà tout ce que je demande. Plus on est près, plus on est sûr de son

coup : oh ! c'est plus commode ! Dis-moi, ma sœur, n'est-ce pas ainsi qu'on s'y prend ? (*Il détourne la tête, n'aperçoit plus Eliza.*) Ah ! je parie qu'elle est à sa toilette. Comme moi, elle ne respire que la vengeance ! Ah ! si ce Valmont pouvait venir.... malgré son ton froid et goguenard....

SCÈNE XVII.

VALMONT, HENRI.

VALMONT, dans le fond.

J'ai poussé la plaisanterie trop loin, et.... comment pourrai-je apaiser Éliza ?

HENRI.

C'est un parti pris, il faut que je me batte absolument, ne fût-ce que pour voir comment cela se fait. Je parie que ce n'est pas une chose très-difficile, de se faire tuer ?

VALMONT, apercevant Henri.

Des armes dans les mains ! une démarche hardie ! allons, j'ai presque fait une conversion.

HENRI, il fait son possible pour n'avoir pas l'air timide.

Ah ! c'est vous, monsieur ! (*A part.*) Parlons ferme. (*Haut.*) Monsieur, j'espère.... d'ailleurs.... l'estime....

VALMONT.

Que désirez-vous ?

HENRI, lui faisant une grande revérence.

Je désire que vous ayez la bonté de vous battre avec moi.

VALMONT.

J'aime à vous voir ces sentiments.

HENRI.

Je suis bien aise que vous m'approuviez. Je dois venger ma sœur, et je vous prie de me faire le plaisir....

(Il lui présente les pistolets.)

VALMONT, riant.

Quelle ardeur martiale!... où est-elle maintenant votre sœur ?

HENRI.

Elle est entrée furieuse dans son cabinet, et je suis sûr qu'elle est en ce moment à se parer....

VALMONT.

Bon effet de ma leçon! vous me ravissez tous deux.

HENRI.

Puisque je vous ravis, monsieur, commençons. (*Il s'éloigne de quelques pas et couche en joue Valmont.*) Est-ce à cette distance là que je dois avoir l'honneur de vous envoyer une balle ?

VALMONT, l'apercevant.

Diable! comme vous y allez! nous arrangerons tout cela; je veux, avant que nous en venions aux mains, parler à Eliza.

HENRI, gravement

Je vous attendrai dans la grande allée, au bas du parc; si je rencontre votre oncle sur ma route, je lui prouverai en passant que je ne suis pas une demoiselle; on me connaîtra!

SCÈNE XVIII.

VALMONT, SEUL.

Éliza va sans doute aussi se montrer à moi sous les armes, elle sera plus dangereuse que notre jeune homme. Je l'aperçois; qu'elle me semble belle!.... je tremble maintenant qu'elle ne me punisse de la leçon, qu'imprudemment j'ai voulu lui donner.

SCÈNE XIX.

VALMONT, ÉLIZA.

DUO.

ÉLIZA, sans voir Valmont.

Que Valmont maintenant paraisse,
De lui je prétends me venger.
A ce regard plein de tendresse
Peut-il s'exposer sans danger?

VALMONT.

Il faut, il faut que je paraisse,
De moi dût-elle se venger;
Mais à parler de ma tendresse
Puis-je m'exposer sans danger?

ÉLIZA, se regardant dans une glace.

Si ce maintien pouvait lui plaire!
Il me semble bien gracieux.

VALMONT.

Quelle taille fine et légère!
Quelle femme peut être mieux!

ÉLIZA.

A ce regard, à ce sourire,
Il ne pourra plus résister!

VALMONT.

Ah! qui pourrait y résister!
Jadis tu m'avais su seduire,
Maintenant tu sais m'enchanter.

ÉLIZA, apercevant Valmont.

Il n'ose m'aborder.

VALMONT, à part.

Je ne sais que lui dire, je suis dans un embarras.... (*Haut.*) Mademoiselle, je venais....

ÉLIZA, jouant l'embarras.

Eh bien! monsieur, vous veniez....

VALMONT.

Mon oncle se dispose à partir, et je prends la liberté de vous faire mes adieux.

ÉLIZA.

Après tout ce qui s'est passé entre nous, vous pouviez vous dispenser de cette politesse; mais enfin, puisque vous avez bien voulu songer à moi, je reçois vos adieux, et je vous souhaite un bon voyage.

VALMONT.

Je me doutais bien que vous verriez mon éloignement avec plaisir; mes torts en effet....

ÉLIZA.

Vos torts! oh! vous n'en avez point avec moi. Je vous remercie au contraire de la leçon que vous avez bien voulu me donner. (*A part.*) Sachons s'il m'aime

toujours. (*Haut.*) Je ferai mon possible pour me corriger d'un travers (*avec sensibilité*) qui m'ôte à jamais le bonheur de la vie.

VALMONT.

Quoi! vous pourriez avoir quelques regrets?....

ÉLIZA, jouant le trouble.

Je ne regrette rien, monsieur.

VALMONT.

Ah! je vois trop que je me suis attiré vos mépris et votre haine!

ÉLIZA, avec la plus grande sensibilité.

Plût au ciel que je pusse haïr!

VALMONT.

Que dites-vous? serait-il possible! Éliza, vous me mettez dans la situation la plus pénible; ce trouble, ces regrets, ne seraient-ils point affectés? ne cherchez-vous qu'à vous venger d'une épreuve insensée, dont je me punirais à l'instant, si j'avais cru blesser un cœur vraiment sensible?

ÉLIZA.

(*A part.*) Bon! (*Haut.*) Et quel intérêt, monsieur, ai-je à vous tromper, puisque nous nous séparons pour toujours? est-ce ma faute à moi, si vous n'avez conservé aucun souvenir de notre première entrevue? J'ai pu, sans m'en apercevoir, et par le seul désir de plaire à mon père, devenir une femme singulière et même ridicule; mais est-ce une raison pour que le temps ait détruit la première impression d'un sentiment approuvé par ma famille, et plus encore par mon cœur? c'est vous seul, ingrat, qui êtes coupable envers moi;

non seulement vous avez oublié l'amour que vous m'aviez juré (*avec trouble*), celui que vous m'aviez inspiré, mais encore vous n'avez pas craint de mettre tout le monde dans votre confidence, et de me livrer aux outrages de votre oncle, et même de votre valet; et tout cela pour me corriger de quelques défauts que la simple réflexion d'un amant, ou la douce réprimande d'un époux adoré, auraient pu détruire pour jamais.

VALMONT.

Ah! combien maintenant je parais coupable à mes yeux! En effet, ai-je pu concevoir, exécuter un pareil projet? que faire pour implorer mon pardon?

ÉLIZA.

Oh! rien, monsieur Valmont; séparons-nous, ne songeons plus à un hymen qui devait faire mon bonheur, partez, oubliez-moi.

VALMONT, avec vivacité.

Oh! faites-moi donc oublier, auparavant, les premiers jours que je vous vis, nos entretiens si doux, l'aveu que j'osai vous faire....

ÉLIZA.

Vous me parlez d'un tems si éloigné....

VALMONT.

Oh! non, vous n'avez point perdu le souvenir de cet instant, où, de l'aveu de votre mère, j'appris de votre bouche que je ne vous étais pas indifférent. Ah! je retrouve en vous cet air timide, cette candeur, ce regard plein de charmes.

ÉLIZA.

Ah! Valmont, que me rappelez-vous?

VALMONT.

Et ce son de voix angélique, il me cause un trouble.... Oh! mon Éliza! je vous vois telle que vous étiez alors; et mon cœur enivré de ses souvenirs, palpite encore de plaisir et d'amour.

ÉLIZA.

(*A part.*) Il m'aime! mais vengeons-nous de sa cruelle leçon. (*Haut.*) Vous me rassurez un peu, je craignais de ne vous paraître jamais qu'un officier de cavalerie.

VALMONT.

Vous devez vous venger, je mérite votre courroux; mais, Éliza, si l'amour me rendit coupable, l'amour doit aussi m'excuser : mon seul tort est d'avoir voulu que vous fussiez parfaite.

ÉLIZA, le plus tendrement.

Non, mon cher Valmont, je vous rendrais malheureux, et vous devez renoncer....

VALMONT.

Ah! ciel, que me dites-vous?

ÉLIZA, reprenant les manières d'un homme.

La vérité; mes habitudes sont maintenant formées; je suis ennemie des occupations douces, et j'aime à vivre à ma volonté.

VALMONT.

Oh! je me garderai de vous contraindre jamais, et la plus entière liberté....

ÉLIZA.

Je déteste les parures, les chiffons; l'habillement le plus simple est celui que je veux porter.

VALMONT.

Et vous avez bien raison ; cette simplicité me ravit.

ÉLIZA.

Mes goûts sont singuliers, j'en conviens; mais j'y tiens : par exemple, j'aime la chasse à la fureur.

VALMONT.

Mais c'est un très-grand plaisir! nous chasserons.

ÉLIZA.

Eh bien! voilà que, sans vous en apercevoir, vous trouvez tous mes défauts charmants; pauvres hommes! moi qui suis aussi sage que vous l'êtes peu, je veux faire votre bonheur, en ne vous épousant pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

VALMONT.

Ciel! comme une injure cruelle,
Éliza punit une erreur!
Cessez, cessez d'être rebelle,
Et consentez à mon bonheur.

ÉLIZA.

J'ai le plus méchant caractère,
J'aime la chasse, les chevaux.

VALMONT.

Songez au vœu de votre père.

ÉLIZA.

Songez, songez à mes défauts.

VALMONT.

Oh! comme une injure cruelle,
Éliza punit une erreur!

ÉLIZA.

Hélas! en vous étant rebelle,
Je fais bien mieux votre bonheur.

SCÈNE XX.

ÉLISA, VALMONT, CHARLES.

CHARLES.

Monsieur, votre voiture est prête,
En cet instant votre oncle veut partir.

VALMONT.

A vous quitter.... il faut que je m'apprête.
Et je n'ai pu vous attendrir!

ÉLIZA, à part.

A me quitter Valmont s'apprête!
Hélas! je me sens attendrir.

CHARLES.

Mais votre oncle s'impatiente;
Venez, venez, il faut partir.

ÉLIZA, vivement, et prenant le ton d'un homme.

Eh! morbleu! qu'il s'impatiente
Ou que seul il veuille partir.

VALMONT, CHARLES, avec étonnement.

Ou que seul il veuille partir!

ÉLIZA, reprenant sa douceur.

Pardon, mon ame violente....
Mais je n'ai pu me contenir.

VALMONT.

Cet aimable courroux m'enchante,
Non, Valmont ne doit plus partir.

ÉLIZA.

Oh! je suis trop impatiente.

CHARLES.

Que l'oncle renonce à partir.

VALMONT.

Éliza! ton cœur me pardonne,
Je dois tomber à tes genoux.

ÉLIZA.

Hélas! mon dépit m'abandonne,
Mais, ingrat, le méritez-vous?

CHARLES.

Je vois qu'Éliza lui pardonne,
Et Valmont sera son époux.

SCÈNE XXI.

SAINT ALBE, VALMONT, HENRI, CHARLES ÉLIZA.

SAINT ALBE, à Henri, qui lui présente des pistolets.

Laissez-moi donc, mademoiselle!

HENRI.

De grace, battons-nous un peu.

SAINT ALBE.

Mais elle a perdu la cervelle,

HENRI.

Morbleu! jarnibleu! ventrebleu!

SAINT ALBE.

Mais, voyez comme elle jure!

VALMONT, ÉLIZA, CHARLES, riant.

Il est vraiment courageux.

HENRI, à Éliza.

Oui, je suis très-courageux,
Et, pour venger ton injure,
Je tuerai, la chose est sûre,
Je tuerai, par la corbleu!
Cet oncle, ou bien le neveu.

TOUS, excepté Henri.

Allons, calmez-vous un peu;
Et, pour venger votre injure,
Ne jouez pas à ce jeu
Avec l'oncle ou le neveu.

SAINT ALBE.

Mais, qu'est-ce que tout cela veut donc dire?

VALMONT.

Ah! mon oncle, partagez ma joie, Éliza me pardonne.

HENRI.

Ah! puisque Éliza pardonne....

ÉLIZA.

Et de bon cœur. Vous m'avez éclairée sur mes défauts, je vous en dois la récompense: voilà ma main.

SAINT ALBE.

Comment! ce dragon!

VALMONT.

Est maintenant la plus aimable femme.... vous saurez le motif....

SAINT ALBE.

Je crois le deviner. Tu m'as trompé.

CHARLES.

Rentrerai-je au service de mon ancien maître?

ÉLIZA.

Oui, Charles. Je vous sais bon gré à tous de la leçon; et si le temps me faisait reprendre mes anciennes habitudes, appelez-moi le capitaine, ce sera le moyen de me corriger.

HENRI.

Puisque tout est ainsi, je me calme; mais dès aujourd'hui, je quitte ma tante, j'entre au service, je m'y distingue, ou je m'y fais tuer.

VALMONT.

Bien, mon ami! si la bravoure et la force font notre mérite, les vertus, la décence et les graces doivent être toujours le partage des femmes.

CHOEUR.

Suivez l'exemple qu'on vous donne;
Au beau sexe parlez raison :
Une femme aisément pardonne,
Quand l'amour dicte la leçon.

FIN DE LA MÉPRISE VOLONTAIRE.

LA JEUNESSE
DE HENRI V,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

Représentée sur le Théâtre-Français le 9 juin 1806.

5.

A M. GAY,

RECEVEUR-GÉNÉRAL DU DÉPARTEMENT DE LA ROER.

Mon Ami,

En te dédiant ma comédie de *la Jeunesse de Henri V*, je devrais, à l'exemple de mes confrères les auteurs, entrer dans de longs détails sur l'ouvrage, te raconter comment l'idée m'en est venue, exagérer les difficultés qu'offrait le sujet, etc., etc., et finir par faire ton éloge.... même le mien. Je devrais dire que tu es aussi bon époux que bon père, que bon ami; que tu joins aux qualités d'un homme laborieux et intègre, d'un administrateur exact et instruit, celles de l'homme aimable et du connaisseur: mais tous ces éloges, si vrais pour ceux qui

ont le bonheur de te connaître, n'en seraient pas plus intéressants pour la majorité des lecteurs. Le langage des amis est plus concis, et non moins éloquent. Il me suffira de te dire : « Mon ami, voilà ma comédie ; le public l'a favorablement accueillie, acceptes-en l'hommage : il te flattera d'autant plus que tu sauras bien ne le devoir qu'à notre vieille amitié. » — Et ce sera là toute ma dédicace.

NOTICE

SUR LA JEUNESSE DE HENRI V.

Dès le commencement de l'année 1795, des jeunes gens qui cultivaient les lettres avec le plus grand succès, se réunissaient tous les dimanches, afin de se communiquer leurs travaux, de s'éclairer sur leurs défauts, et de s'encourager dans leur carrière. Un modeste déjeuner, composé de café et de chocolat, précédait leur petite réunion académique. Le déjeuner fini, on s'occupait de littérature ; l'un des membres de la réunion lisait son dernier ouvrage soit en vers , soit en prose, et des compliments sincères ou une critique enjouée et bienveillante terminait ordinairement la séance. Comme plusieurs de mes amis faisaient partie de cette joyeuse association, j'y fus bientôt introduit. C'est une des époques de ma vie qui m'ont laissé de plus doux souvenirs. Nous étions tous dans cet âge heureux où l'on ne connaît point les passions viles ; nous aimions la littérature, et aucun n'aspirait à

s'en faire un moyen de fortune, ni un instrument d'ambition. Si l'un de nous commençait un ouvrage dramatique, il en confiait franchement le sujet à ses camarades; ses idées étaient respectées, et il n'avait point à craindre qu'on lui dérobât son plan et ses idées. Heureux temps! où l'amour des lettres réunit les esprits, forme les liens de cette douce amitié littéraire, qui devrait être durable, mais que l'intérêt personnel ou l'esprit de parti rompt le plus souvent dans cet âge où l'expérience vous force à vous défier des hommes. — Notre société s'accrut, durant quelques années, des amis de nos amis. Si elle conserva encore long-temps les statuts de sa fondation, pour ce qui regardait le simple repas qui réunissait les auteurs, les discussions fréquentes que l'on se permit dans le cours des lectures rendirent les séances plus imposantes et quelquefois plus animées. Comme nous avions au milieu de nous des littérateurs profonds et des critiques sévères, il s'élevait, sur tel ou tel passage de la pièce en lecture, des difficultés qui donnaient matière à de longues dissertations, à de nombreuses citations où l'on voyait plus, dans celui qui parlait, le désir de montrer son esprit, ses connaissances, que de donner un conseil utile à l'auteur qui le demandait. Trop souvent, je l'avoue à ma honte, la finesse de l'observation échappait à ma sagacité, et j'étais

seulement fâché que l'on interrompît le lecteur dont je voulais écouter avec attention l'ouvrage, afin d'en mieux juger l'ensemble.

Puisque, au lieu de m'occuper, sans préambule, de ma *Jeunesse de Henri V*, j'ai fait connaître nos anciens *déjeuners* (dans l'un desquels, il est vrai, l'idée me vint d'entreprendre cette comédie), je vais continuer d'entrer dans quelques détails sur le genre des discussions qui avaient souvent lieu dans les réunions littéraires; sur l'importance que l'on y attachait à un simple mot, à un hémistiche. J'étais très-étonné de voir que l'on jugeait moins un ouvrage dramatique, d'après l'effet que devaient produire ses combinaisons, que sur de légères fautes dans les détails, qui méritaient à peine une dernière observation. Je me trouvais souvent embarrassé de ne pouvoir partager les opinions de gens de lettres dont j'estimais le caractère et les lumières; mais tel était l'effet de mon organisation, que je restais insensible aux petites taches qui fixaient l'attention générale, tandis que mon imagination, embrassant la totalité de l'ouvrage, cherchait à en balancer les défauts et les beautés.

Cet aveu sincère, que je vais développer encore davantage, de ma manière de sentir, s'il ne tourne pas à l'avantage de mon goût en littérature, offrira du moins la preuve de ma sincérité. Comme

je l'ai dit dans ma préface, mes études, les travaux de ma jeunesse, sans être contraires à la culture des lettres, ne pouvaient me faire espérer de trouver une existence dans la carrière littéraire. J'aimais le théâtre avec passion; mais je n'analysais point les effets qui me charmaient; je lisais des vers par amusement, mais je ne me rendais pas compte de ce qui en constituait la beauté; et souvent je m'étonnais moi-même de rester froid à tel morceau d'un poëme que l'on m'avait indiqué comme admirable; enfin j'ai trouvé, plus d'une fois, très-ennuyeux tel ouvrage dramatique dont on m'avait vanté le style. Soit que la nature m'ait refusé ce sens du poète qui ne goûte de plaisir que dans l'harmonie des mots, soit qu'elle m'ait donné un autre genre de sensibilité, laquelle ne saurait être excitée que par la vérité et la force du raisonnement, je me surprends quelquefois à trouver puériles les entraves de notre versification dont les règles me semblent n'avoir été faites que pour refroidir l'imagination, et diminuer le nombre des auteurs. Certes, il n'est pas difficile d'apprendre les règles de notre prosodie française; un enfant dans quelques leçons pourrait les connaître: ce qui est difficile, c'est de savoir les employer, c'est d'habituer son oreille à classer des sons, à varier des rimes, à admettre les exceptions qu'autorise un usage qui

souvent est contraire au bon sens. L'auteur qui suit, en écrivant en vers, la chaleur de sa tête et de son cœur, se trouve souvent arrêté par des bagatelles que la règle réprouve. Si, dans la crainte de nuire à la chaleur de son dialogue, il ne cherche pas tout de suite à triompher des obstacles, plus tard on les lui reprochera amèrement. Je sais d'avance que ce que je vais dire va paraître non-seulement un paradoxe, mais une impiété littéraire; je n'en poursuivrai pas moins.

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage,

a dit Boileau. Oui, remettez-le cent fois pour savoir si la raison a servi de guide à votre imagination, si vos caractères sont vrais, si vos pensées sont justes, si elles sont fortement exprimées; mais gardez-vous, par respect pour une harmonie de convention, de les altérer et de les affaiblir. Telle correction, qui sert à l'harmonie du vers, nuit à la force de la pensée, et ce travail, répété mille et mille fois dans le courant d'un ouvrage, tout en contribuant à la douceur du style, en fait disparaître ce premier feu, cette première verve qui doivent être la qualité dominante d'un ouvrage dramatique. Tel est mon aveuglement sur cette partie de l'art, qu'on appelle style, que je la crois souvent une sorte d'erreur qui nuit plus dans

les poëmes destinés au théâtre, que des incorrections et certaines fautes de versification : dans Molière même, ces fautes ajoutent quelquefois au comique de son dialogue et à la force de sa pensée.

Qui voudrait corriger

> Mais elle bat ses gens et ne les paye pas :

ou

> C'est d'être Sosie battu.

Certes, ces fautes-là, et quelques autres de même espèce, peuvent échapper à l'attention d'un auteur ou au peu de délicatesse de son oreille; mais dès qu'un ami les lui a fait connaître, il s'empresse de les corriger. Et je crois, au contraire, que si celles de Molière existent encore, c'est qu'il n'a pas voulu affaiblir le comique de son dialogue, et qu'il a préféré la raison à la règle. Afin d'ajouter encore à la bizarrerie de mon opinion, et me rendre tout-à-fait ridicule aux yeux de certaines personnes, je dirai que je préfère mille fois assister à la représentation du *Philinte de Molière*, qu'à celle du *Méchant*, pièce si vantée pour le style. Dans le premier ouvrage, je trouve la franchise de l'homme inspiré par la force de la raison; et dans l'autre, tout le travail d'une satire péniblement comique. Je dirai plus encore, en prenant pour exemples nos grands tragiques; c'est que tout en admirant la grace et la beauté des vers de Racine,

je préfère notre vieux Corneille qui, malgré les inégalités qui tiennent à son génie, s'élève par le seul mouvement de sa première verve jusqu'au sublime de son art.

Houdart de la Mote, qui avait déclaré la guerre aux anciens, et qui ne faisait pas mal les vers, quoiqu'il s'en fût déclaré l'ennemi, en comparant le travail des poètes à ceux de ces charlatans qui croyaient leur temps bien employé, lorsqu'ils faisaient passer des grains de millet dans le trou d'une aiguille, a dû provoquer la colère de tous les poètes de son temps. Je suis loin de partager ses opinions; je suis convaincu que la poésie ajoute à la grandeur de la pensée dans une tragédie, à la malice de l'épigramme dans une comédie : mais je trouve, et je ne suis pas le seul à penser ainsi, que tous nos jeunes poètes tragiques la regardent trop comme la partie essentielle de l'art; ils ont à ce sujet de fausses idées, qu'une expérience tardive leur fera reconnaître. Le hasard m'a fait assister à des lectures de tragédies qui ne sont point encore connues du public; j'ai entendu des vers, et dans tout le cours des ouvrages, j'ai vu la prétention du poète de ne faire que de beaux vers. Si cette prétention, qui se fait sentir d'abord dans les tirades, dans le dialogue coupé, dans toute la pièce, attire une portion de votre admiration sur le travail de l'auteur,

ce n'est qu'aux dépens de la vérité du dialogue et de l'intérêt du drame.

Il faut que cet art d'une versification élevée ne soit pas aussi difficile que nos aïeux ont pu le penser; car il est maintenant peu de nos jeunes gens qui, dans les nombreuses pièces détachées qu'ils envoient aux concours de l'Académie, ne nous surprennent par l'élégance et la force de leur versification; et malgré ces essais, qui devraient nous annoncer des hommes forts dans toutes les parties qu'embrasse la poésie, nous ne voyons pas que la récolte générale réponde au nombre de ces superbes épis. Cette stérilité, qui trompe l'espoir d'une riche moisson, n'aurait-elle pas pour cause une fécondité trop précoce? Un système faux ne deviendrait-il point la cause de notre disette? Aurait-on favorisé une partie aux dépens d'une autre? Et ce qui peut arriver en agriculture, ne serait-il point arrivé en poésie? Nos jeunes poètes dramatiques ne verraient-ils dans les poëmes, les tragédies, les comédies que de la versification? N'accorderaient-ils rien à l'ensemble d'un ouvrage, au génie de la conception, à la vérité des caractères, aux moyens de les développer, à la vraisemblance des péripéties, aux effets imprévus, à la raison, surtout à la raison? S'il en était ainsi, je les plaindrais : quels que fussent leurs talents

pour les vers, ils ne retireraient aucun fruit de leurs pénibles travaux ; ce que le public veut avant tout, c'est d'éprouver, sans être obligé de le raisonner, ce genre de plaisir que procure l'intérêt ou la gaîté d'un ouvrage.

Mais il est temps de laisser là mes opinions sur ce qu'en littérature on appelle le *style*. Il serait très-possible qu'on ne m'eût pas compris, et qu'on eût conclu de mes raisonnements qu'il ne fallait pas corriger ses ouvrages, quand j'ai dit seulement qu'à force de corriger on affaiblissait les traits ; et qu'un tableau *trop léché* perdait sa première beauté, celle qui tient à la création. Je pourrais sans doute m'appuyer de l'exemple de nos grands maîtres, citer *Molière* et *Corneille*, dont toutes les beautés sont nées de la rapidité qu'ils mettaient dans leur composition, et qui croyaient leur ouvrage terminé, quand ils avaient lié ensemble des scènes pleines de l'inspiration d'un vaste génie. Si les commentateurs leur ont reproché des inégalités, ces inégalités semblent un nouveau moyen de l'art qui doit servir encore à donner plus d'éclat aux beautés qui sont nées de la première inspiration. Je sais qu'on n'a point à faire ce reproche à Racine ; que ses confidents parlent aussi élégamment que le roi des rois ; que ses vers, toujours harmonieux, offrent à l'oreille un agréable concert : mais

cette harmonie, qui s'étend sur tous ses personnages, en en faisant des êtres tout parfaits, nuit à la vérité du tableau et à l'énergie des pensées. S'il vous étonne par une égalité de perfection, il ne vous entraîne pas (je le juge d'après mes sensations particulières), par la force de la passion; ses héros me semblent des dieux: ceux de Corneille sont des hommes; et je m'intéresse plus aux hommes qu'aux dieux.

Mais c'est abuser de la patience de mon lecteur que d'entrer dans de pareils détails, comme si l'impression que les ouvrages de ces grands génies ont produite sur mon ame, pouvait et devait être la même sur tous les autres hommes; mais qu'il ne se plaigne pas de l'aveu que je lui fais de mes bizarres idées: en prenant l'engagement de lui donner des notices à la tête de mes pièces, je l'ai également averti que je ne lui cacherais aucune de mes pensées. Cet amour de la sincérité qui me possède, pourra sans doute m'exposer à débiter beaucoup d'extravagances; mais quel auteur, s'il voulait faire une confession vraie de ses opinions en politique et en littérature, ne prouverait, tout autant que moi, qu'il a payé le tribut à la faiblesse humaine?

Cette fois nous reviendrons à nos déjeuners do-

minicaux. Ils s'éloignaient de plus en plus, comme j'avais commencé à le dire, de leur institution. Le but utile qui nous avait rassemblés, était de nous éclairer mutuellement sur les défauts de nos ouvrages; mais afin de pouvoir nous éclairer, il fallait les lire, et c'est ce qui nous arrivait très-rarement. Le luxe s'était introduit dans notre modeste aréopage. Plusieurs littérateurs distingués, que leur carrière politique avait portés aux premiers emplois de l'état, désirèrent faire partie d'une réunion que d'anciennes liaisons avec les gens de lettres qui la composaient leur rendaient agréable. Nous nous empressâmes de les admettre; et nous perdîmes, dès l'arrivée de ces hommes puissants, nos vertus primitives, la simplicité de nos mœurs, l'utilité de nos discussions et de nos critiques: les Grandeurs, les Excellences ne purent frayer avec nous qu'escortées du luxe, des prétentions à l'esprit, de tout le cortége de l'ambition et de l'intrigue. Le thé, le chocolat, le café, devaient seuls, par nos lois, composer le déjeuner, mais elles furent bientôt, comme toutes les grandes institutions humaines, abrogées par la vanité de quelques-uns des membres de la réunion. Cette loi somptuaire, qui n'avait été établie que pour maintenir l'égalité entre l'auteur pauvre et l'auteur riche, lorsque le tour du pauvre arrivait de traiter ses amis, fut détruite du moment

où nos grands personnages réclamèrent l'honneur de nous recevoir. La magnificence des cours, l'avantage d'approcher des hommes puissants qui pouvaient disposer des graces, des faveurs et des pensions, firent naître, dans les têtes de quelques-uns de nos hommes de lettres, des germes d'ambition. On se réunissait très-exactement; mais c'était moins pour parler de littérature que pour s'avouer le convive d'un somptueux déjeuner dont des excellences faisaient partie. Les lois une fois violées, l'égalité détruite, chacun des membres de la société, riche ou non, se crut obligé d'imiter ses confrères; on fit assaut d'élégance et de bonne chère : l'*oiseau du Phase* et le *coq de Bruyère* se montrèrent environnés de truffes, et furent arrosés de Champagne : malheur à l'indigne qui n'eût présenté que le dindon étique! des traits malins auraient puni son air de bourgeoisie. Aux conversations instructives et littéraires, avaient depuis long-temps succédé les bons mots, les quolibets, les grosses bêtises, si amusantes dans la bouche des gens d'esprit; et si quelquefois encore Andrieux, Picard, ou moi, nous nous avisions de réclamer un auditoire, nous ne trouvions souvent, au lieu des juges qui, autrefois, avaient du plaisir à nous entendre, que de grands écoliers qui quittaient à regret leurs plaisirs pour se ranger à l'ennui d'écouter. Aussi, cet intérêt que l'on apportait jadis à l'au-

teur et à son ouvrage, s'était-il changé en une critique encore polie, mais qui, sortie du salon, se répandait dans le monde sous la forme d'une critique amère. Enfin, notre réunion, brillante, imposante par les noms de ceux qui la composaient, ayant perdu de vue, en peu d'années, le but de son institution, avait acquis dans le monde une réputation qui nous attira les épigrammes de tous les hommes de lettres qui ne pouvaient y être admis. On la représenta, peut-être avec quelque raison, comme le premier échelon qui devait conduire à l'Institut et à de grandes places dans l'administration : elle fut tympanisée, ridiculisée; mais elle était trop forte pour succomber à de pareilles atteintes; et si elle a succombé, c'est moins par les efforts de ses ennemis que par les ambitions particulières de ses membres. Plusieurs de nos déjeuneurs oublièrent qu'ils ne devaient être que des gens de lettres: par intérêt, ils se firent politiques; et comme un homme de lettres, quoi qu'on en dise, peut être propre à tout, ils se jetèrent dans les administrations, et échangèrent leur indépendance contre de l'argent, des places et des rubans.

Dans la dernière révolution, dont j'ai été le témoin bien désintéressé, je n'ai pu m'empêcher de gémir sur la faiblesse des hommes, et le peu de fonds que l'on peut faire sur l'intimité des liaisons,

sur les amitiés de la jeunesse. De tous les membres qui composaient les déjeuners, et que l'amitié ou la confiance réunissait tous les dimanches; qui riaient, buvaient, chantaient, pensaient tout haut, à peine en reste-t-il quelques-uns qui, fidèles à d'anciens souvenirs, aiment à se retrouver et à causer de leurs plaisirs passés. Tous sont divisés par l'esprit de parti. L'un, par ambition, a abjuré la philosophie dont il s'était montré le sectaire; l'autre outrage sans ménagement l'homme puissant abattu, auquel il devait sa première existence; celui-ci, timide admirateur du pouvoir, par intérêt, lui sacrifie contre sa conscience; celui-là, non content de devoir sa brillante existence à la politique, veut se montrer zélé réformateur de toutes les idées généreuses; qui n'agit pas et ne pense pas comme lui n'est digne d'aucune estime; il s'entoure de toutes les médiocrités, accueille toutes les intrigues, s'arme contre le génie en faveur de l'homme en place, et déclare, dans l'espoir de voir mieux récompenser ses faux principes, une guerre sourde, ou publique, à tous les hommes dont les talents reconnus honorent maintenant, ou doivent un jour honorer la France.

On se doute bien que si je n'entre pas dans de plus grands détails sur tous les hommes de lettres qui se sont faits ambitieux, parce qu'ils ne pou-

vaient être autre chose, c'est que le sentiment des convenances me force d'affaiblir mes tableaux et de voiler mes personnages. Que l'on ne s'imagine pas que ce soit la crainte de leur ressentiment qui me retienne, ou le respect que m'imposent leurs places ou leurs nouveaux titres: la vérité ne connaît pas les précautions; et, sans manquer de pudeur, elle peut se montrer toute nue. Mais ce qui me force à ne pas l'exposer tout-à-fait au grand jour, c'est par égard pour moi-même. J'ai appelé du nom d'amis plusieurs de ceux dont la conduite m'a surpris autant qu'elle m'a chagriné; et, tout en leur ôtant cette part d'estime qui avait contribué à notre intimité, je crois devoir par pitié pour eux, et par respect pour moi, ne pas les peindre comme le public les voit. Par leur conduite ils ont résolu une grande question : celle de savoir si l'amour des lettres pouvait être compatible avec l'esprit d'intrigue; et si la morale, qui doit être un des fruits de l'étude, ne devrait pas pénétrer l'ame d'un écrivain de tous les sentiments nobles et élevés; s'il est possible qu'un auteur puisse abjurer ses principes, ses goûts, ses amitiés en faveur de l'ignorance, des préjugés et de la superstition. Oui, comme je l'ai dit, cette grande question, ils l'ont résolue; mais non pas à leur avantage. Et quoique leur exemple ait prouvé qu'il y a toujours un très-grand

bénéfice à s'armer pour défendre la puissance; qu'un dévouement, quelque vil qu'il soit, ne reste jamais sans récompense, il n'en est pas moins vrai, et je dois le dire pour l'honneur des lettres, que tous les écrivains modernes qui ont acquis de la réputation par leurs ouvrages, n'ont point par spéculation abandonné leurs principes. L'un, parvenu aux honneurs, sous Bonaparte, par de grands talents administratifs, plutôt que de trahir son caractère, s'est livré tout entier aux lettres qu'il honore par de beaux ouvrages; l'autre, professant ouvertement sa douce philosophie, est resté ce qu'il fut toujours, honorable et honoré. Un troisième, mon émule dans la carrière dramatique, pauvre comme moi, se console avec Thalie des revers de la fortune. Les autres, long-temps proscrits, ou chassés de leur domaine littéraire, trouvent dans leur courage et dans l'estime publique une consolation dans leur malheur. Enfin, de tous les membres qui composaient ce trop célèbre déjeuner, il en est un certain nombre qui ont préféré leur pauvreté indépendante aux places, aux honneurs, aux jouets de l'ambition qu'ils ne pouvaient obtenir qu'en écrivant contre leur conscience. Les valets-scribes d'un parti les insultent maintenant; mais ils n'en sont que plus estimés des honnêtes gens : et s'ils doivent être un jour persécutés pour des opinions devenues pour eux

une religion, par leur désintéressement et quelque courage, ils auront mérité d'honorables malheurs qui, en leur double qualité d'auteurs et de citoyens, leur vaudront peut-être un regret de la postérité.

Si le souvenir de notre réunion dominicale me rappelle l'idée affligeante des causes qui ont amené sa rupture, il me rappelle aussi que c'est à elle seule, comme je l'ai dit en commençant cette notice, que je dois ma pièce de *Henri V*. A l'un de nos déjeuners, et, ce jour là, c'était M. Després (*) qui nous traitait, il fut question, vers la fin du repas, d'une comédie qui ne portait point le nom de son auteur, et qui avait pour titre : *Charles II en certain lieu*. Aucun de nous ne connaissait l'ouvrage; et, comme par son titre il promettait une gaîté grivoise qui n'était point déplacée après le vin de Champagne, nous quittâmes la table pour nous constituer en aréopage. L'un de nous en fit lecture. Le titre nous avait annoncé un sujet singulier; et il l'était en effet beaucoup. La scène se passe, au second acte, dans une de ces maisons plus que suspectes, qui sont très-communes dans les grandes villes. Charles II, déguisé, s'y est rendu accompagné de Rochester. La

(*) M. Després, alors secrétaire des commandements de la reine Hortense, joint à la réputation d'un conteur agréable celle d'un auteur qui a donné au théâtre du Vaudeville, plusieurs ouvrages pleins de graces et d'esprit.

scène où la mère abbesse d'une galante congrégation parle morale avec la plus grande componction à ses gentes religieuses, et celle où Charles II, s'adressant à une grande brune, apprend qu'elle se nomme Judith et qu'elle ne demande pas mieux, comme sa respectable patrone, que d'abattre la tête d'un tyran, nous parurent pleines de l'esprit et du comique qui convenaient à la position et aux caractères des personnages de cette pièce originale. Tandis que mes confrères s'égayaient à qui mieux mieux du genre de plaisanterie qui sentait bien le lieu où la scène se passait, je réfléchissais en moi-même sur les moyens de mettre en scène ce *caractère de Charles II*, sans cesser de le rendre noble et intéressant, et surtout sans blesser les mœurs : ce qui, pour tout auteur qui se respecte, doit être la première règle. Avant que la lecture ne fût finie, j'avais déja disposé une partie de mon plan, inventé de nouveaux personnages, ainsi que les moyens de les faire agir; et dès lors je vis tellement clair dans mes idées, que je ne craignis point de dire à plusieurs de mes amis qu'avant quinze jours je pourrais leur lire une pièce sur le même sujet. Ils me rirent au nez, et prirent sans doute pour une fanfaronade ce qui n'était que l'effet d'une conviction intérieure. Cette pièce *de Charles II en certain lieu*, que, par le piquant du style et la malice du dialogue,

nous attribuâmes d'une commune voix à *Chamfort*, et qui se trouva être l'imitation d'une pièce anglaise par *Mercier*, avait développé chez moi des idées que je brûlais d'impatience de jeter sur le papier. J'avais la donnée principale dans le déguisement de Charles II, et dans la leçon que la reine, de concert avec sa favorite, veut donner au roi, pour le dégoûter de ses courses nocturnes; mais je n'avais rien de ce qui pouvait composer les nombreux ressorts de ma comédie. L'invention du personnage de *Copp*, de la jeune *Betty*, du *Page*; et pour lieu de la scène, *la taverne*, en m'offrant une foule d'idées nouvelles, m'eût bientôt offert les moyens de tirer parti du principal fonds de l'intrigue. Bien convaincu que je n'avais plus à craindre le danger du sujet, les obstacles de l'exécution disparaissaient à mesure que j'avançais dans mon travail. Le troisième acte seulement, qui ne m'avait offert que les idées vagues du dénouement, fut celui qui m'embarrassa le plus, par la difficulté de faire naître des scènes comiques avant d'arriver à la reconnaissance. L'introduction de Copp, dans le palais ainsi que de la jeune Betty, dont je fis une parente de Rochester, me donnèrent aussitôt de nouvelles scènes qui, en ajoutant au comique de la pièce, avaient l'avantage d'en lier toutes les parties. Le

doute que je donne à Copp sur le vrai propriétaire de la montre, est une des causes de la gaîté de la reconnaissance, tandis que dans l'original le prince est tout à coup reconnu; ce qui termine la pièce par sa sortie du mauvais lieu. Je sais qu'avant son départ le roi se trouve dans une position très-comique: c'est l'instant où les dames de la congrégation apprennent qu'elles ont le bonheur de posséder leur roi. Elles se jettent à ses pieds en l'accablant des titres les plus respectables, en l'appelant le père de ses sujets, et en lui demandant sa protection et des priviléges pour la maison; mais comme il m'était défendu de faire usage de ce comique, je crois au moins l'avoir égalé par l'invention de mon intrigue, par la manière dont j'ai suspendu l'action, par la fuite du prince par la croisée, par l'attention que j'ai eue d'attacher toujours à sa personne Rochester, ou le Page, dans le moment où le prince pouvait courir des dangers. Toutes ces précautions réunies, ainsi que le présent du diamant qui sert à faire reconnaître le Page et qui est un des motifs qui engage le roi à pardonner le tour qu'on lui a joué, sont, je crois, les causes qui ont le plus contribué au succès de ma pièce, puisqu'elles ont servi à lier les évènements d'un sujet qui, par sa nature, n'offrait que des scènes

décousues dans un mauvais lieu, qu'une licence trop vraie, et nulle observation dans les convenances du monde et du théâtre.

Comme je l'avais promis à quelques-uns de mes confrères, je lus à notre réunion ma pièce de *Charles II*. Ma première idée avait été d'en faire un opéra comique; et c'est sous cette forme que je la fis connaître à notre déjeuner. Tout le monde me félicita de la manière heureuse dont j'avais triomphé des obstacles que m'offrait le sujet. Content de ce suffrage, je présentai ma pièce aux comédiens de Feydeau, qui l'accueillirent avec transport; et j'allais la donner à mon ami Méhul, avec qui je voulais absolument travailler, lorsque les comédiens, qui n'ont pas toujours envers les auteurs tous les égards qu'ils devraient avoir, me rendirent victime de je ne sais quelle injustice qui me fit rompre avec eux. Un de mes confrères du déjeuner, à qui je confiai mes chagrins, m'eut bientôt offert un moyen de me venger en leur retirant mon opéra de Charles II, et en me conseillant d'en faire une comédie: cette idée me sourit. Cependant comme je craignais que le genre de ma pièce ne convînt point au Théâtre-Français, j'hésitai quelque temps à suivre cet avis. Mais voyant que les comédiens de Feydeau ne faisaient aucun cas de ma menace de leur retirer ma pièce, dans un moment de dépit je pris mon ma-

nuscrit, et, après l'avoir relu avec attention, je vis qu'en supprimant la musique, et en donnant plus d'étendue aux scènes principales, l'ouvrage y gagnerait: je me livrai tout entier à ce nouveau travail. La pièce refaite, je m'empressai de la lire à la Comédie-Française qui la reçut avec enthousiasme. Je ne parlerai pas de son succès; l'affluence du public aux représentations nombreuses qui en ont été données depuis seize ans, et qui lui avaient mérité de la part de Geoffroi le nom d'*éternelle jeunesse de Henri V*, a prouvé suffisamment que le hasard m'avait offert une idée heureuse dont j'avais profité assez adroitement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, de tous mes ouvrages, c'est celui qui m'a le moins coûté de peine et de travail; et c'est celui de tous qui a le plus contribué à me dédommager des chagrins nombreux que m'ont causé mon *Edouard* et quelques autres de mes comédies.

Si les journaux, en parlant de cet ouvrage, ne m'ont point reproché les nombreux anachronismes auxquels donne lieu son titre de *Henri V*, c'est qu'ils savaient d'avance que je fus forcé par la censure de ce temps, qui est encore à peu près la même que celle d'aujourd'hui, de supprimer mon premier titre de *Charles II*. Je pourrai donner une idée de l'esprit des gens de lettres qui la composent, de leur prévoyance méticuleuse, et quelquefois in-

sultante pour le pouvoir, en révélant le motif qui leur fit exiger la suppression de mon premier titre. Charles II avait succédé à *Cromwel*, et nos zélés censeurs craignirent que ce nom de Charles II ne fît penser à leur maître, au Cromwel qui nous gouvernait alors. On conviendra que c'était porter un peu loin la prévoyance; et que leur défense rappellerait bien plus l'usurpation de Bonaparte, en faisant naître des réflexions sur la cause de cette défense, que s'ils eussent laissé jouer ma comédie telle qu'elle avait été faite, comédie qui n'avait aucun rapport à la politique. Ces réflexions devaient venir à l'esprit du public d'autant plus facilement, que les anachronismes, qui furent la suite du changement de nom de mon héros, indiquaient le motif d'un pareil changement. Quant aux anachronismes, il m'eût été impossible de les supprimer, puisqu'ils sont inhérents au sujet; et telle est cependant la passion de certains critiques, que l'un d'eux a fait et voulu imprimer de nombreuses recherches pour prouver que j'étais le plus ignorant et le plus sot des auteurs. Il a prouvé, clair comme le jour, et a cité vingt auteurs comme preuves, que Rochester n'avait point existé sous Henri V, et que c'était un nommé *Falstaf* qu'il fallait y substituer. Il a prouvé, bien mieux encore, que l'on ne connaissait point les montres dans ce temps reculé, et qu'il était

impossible de prendre du punch, attendu que l'Amérique n'avait point été découverte; enfin, je ne finirais pas si je citais tous les passages notés qui ont encouru l'indignation de mon critique, auquel je ne peux répondre qu'un mot : c'est que je n'ai point fait *Henri V*, mais *Charles II*, et que si l'on remarque nombre de sottises dans nos pièces modernes, on peut être certain d'avance que nos censeurs ou passés ou présents y sont pour une très-grande partie.

Je ne parlerai pas du talent que les acteurs ont tous déployés dans cette comédie; le public a pu voir, pendant seize ans, avec quel ensemble parfait on l'a représentée. Si la mort et une retraite ont apporté quelque changement dans sa distribution, tel est encore son ensemble, que malgré les regrets qu'inspirent les acteurs qu'on n'y voit plus, on se sent pénétré d'estime pour ceux qui leur ont succédé. Michot, dont j'ai si souvent employé les talents, acteur précieux et rare par la franchise de son jeu et le naturel de son dialogue, a trop tôt, pour les plaisirs du public, abandonné un théâtre où l'on ne goûtait pas moins sa manière que l'on n'honorait son caractère. Peut-être fatigué, de sa carrière, a-t-il vu le théâtre tel que je le vois? Il aura comparé sa société à toutes ces grandes sociétés humaines qui couvrent notre globe.

Au théâtre, il se trouve aussi des empereurs et des esclaves, des petits et des grands, des gens d'esprit et des sots. Comme dans le monde, l'intérêt et l'orgueil y sont le mobile de toutes les actions; presque autant que dans les cours, on se pousse, on se heurte, on intrigue, on se nuit, on se déteste. Comme partout, le faible est sacrifié au puissant, et la raison à la sottise. Heureux celui, qui, comme Michot, peut, sans perte et sans souci, se retirer de la bagarre; et, se repliant sur soi-même, vivre heureux du fruit de ses travaux! Hélas! tous les hommes ne peuvent avoir une destinée semblable: il en est tel que je connais qui, après plus de trente ans de tourments et d'inquiétudes, ne peut encore entrevoir le jour du repos; et cet instant où la toile tombe (cette fatale toile qui finit toutes les comédies et toutes les extravagances des héros), le surprendra travaillant encore à souffler des bulles de savon pour amuser de grands enfants, et mourant peut-être de chagrin parce qu'on l'a privé de l'honneur de les divertir.

PERSONNAGES.

HENRI (1), héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

ROCHESTER, favori du prince.

ÉDOUARD, page du prince.

COPP, capitaine de corsaire, tenant une taverne.

WILLIAM, valet de chambre du prince.

Mylady CLARA, favorite de la princesse.

BETTY, nièce de Copp.

La scène est dans le palais du prince et dans la taverne de Copp.

(1) Ou, si l'on veut, Charles II, roi d'Angleterre. — *Voy.* la Notice qui précède.

LA JEUNESSE
DE HENRI V.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LADY CLARA, ROCHESTER.

LADY CLARA.

Oui, comte Rochester, la princesse vous accuse d'être un des principaux auteurs de la conduite irrégulière de son époux.

ROCHESTER.

Vous verrez que c'est moi qui empèche le prince d'être amoureux d'elle.

LADY CLARA.

Je ne dis pas cela; mais votre esprit satirique, qui tourne en ridicule tous les bons époux; vos bruyantes folies, vos vers malins, ont fait de vous l'homme le plus dangereux....

ROCHESTER.

Dangereux! ah! mylady, vous allez me donner de l'amour-propre.

LADY CLARA.

Je m'entends, dangereux pour la société.

ROCHESTER.

Et quoi! parce que Henri me fait l'honneur de m'admettre dans ses plaisirs, vous me croyez le complice de ses étourderies? Il serait plaisant qu'auprès de son altesse je m'avisasse de faire le Caton. Je laisse cet emploi aux vieux hiboux de la cour, qui, ne pouvant partager nos amusements, s'avisent de les censurer. Que la princesse Catherine se plaigne de notre conduite, c'est une chose toute naturelle; on sait bien qu'une femme négligée doit trouver des torts à son époux. Mais vous, amie de la princesse autant que je suis chéri de Henri, vous avez une trop grande connaissance du monde pour ne pas m'approuver. Notre rôle est à peu près le même : c'est celui de la complaisance. Êtes-vous disposée à rire, vous pleurez avec votre maîtresse. Suis-je livré à la mélancolie, avec le prince je ris comme un fou; et à nos yeux, comme aux yeux du monde entier, nous aurons toujours raison tant que nous aurons l'adresse de conserver les bonnes graces de nos futurs souverains.

LADY CLARA.

Avec cette différence que la princesse, sensible et vertueuse, est estimée de tous les hommes sages, et que....

ROCHESTER.

Avec cette différence que Henri, aimable et généreux, est recherché de tous les fous; et vous ne nous

disputerez pas l'avantage de la majorité. Mais laissons cela; parlons de nous, de nos projets, belle mylady.

LADY CLARA, riant.

Comment! vous avez encore des projets sur moi?

ROCHESTER.

Sans doute; notre rang est à peu près le même, nos fortunes sont égales, nous sommes tous les deux en faveur; et, à cela près de l'ardent amour que nous avons l'un pour l'autre, c'est un vrai mariage de cour.

LADY CLARA.

Comment croire à votre grande passion? quelle preuve m'avez-vous jamais donnée?....

ROCHESTER.

Comment, quelle preuve! mais songez donc qu'au milieu de la cour la plus galante, malgré la réputation que vous avez d'une vertu... épouvantable... j'ai toujours dit du bien de vous.

LADY CLARA.

Comment! vous avez dit du bien de moi?

ROCHESTER.

J'ai fait plus encore. Vous connaissez la jolie duchesse, cette petite folle sentimentale....

LADY CLARA.

Eh bien! que lui est-il arrivé?

ROCHESTER.

Elle est inconsolable, j'ai rompu!

LADY CLARA.

Oh! pour cela, je n'en crois rien.

ROCHESTER.

Foi d'homme d'honneur! j'ai fait finir cette intrigue secrète; tout le monde vous le dira.

LADY CLARA.

Ah! je vois maintenant que vous ne plaisantez pas. Quoi! vous consentirez à porter le joug pénible du mariage? Mais qui peut vous déterminer à un parti si violent?

ROCHESTER.

La nécessité. Songez que je suis devenu, par la mort de mon frère, le dernier comte de Rochester.

LADY CLARA.

J'ai cru jusqu'à présent que vous aviez un neveu.

ROCHESTER.

Non, pas à ma connaissance. Je dois pourtant avoir quelques parents. Une sœur, que je n'ai jamais connue, fit, dit-on, je ne sais quel sot mariage. Elle suivit son époux dans l'Inde, où tous les deux ont perdu la vie. Mon frère, alors chef de la famille, très-entêté de sa noblesse, ne voulut pas reconnaître le seul fruit d'un hymen qu'il appelait une mésalliance. Il mourut à son tour: en héritant de ses biens et de ses titres, je cherchai vainement cet orphelin, ou plutôt cette orpheline; car il s'agissait d'une petite fille.

LADY CLARA.

C'est un grand malheur pour elle! Je suis certaine que vous seriez enchanté d'avoir auprès de vous cette jeune nièce.

ROCHESTER.

N'en doutez pas, surtout si elle est jolie. Mais re-

venons à notre hymen; parlons du contrat de mariage.

LADY CLARA.

Allons, mon cher comte, vous êtes fou; cependant faisons un arrangement. Si, par l'ascendant que votre esprit vous donne sur le prince, vous parvenez à le dégoûter de ses courses nocturnes, de ses travestissements; si vous le ramenez enfin à la raison et à son épouse, je vous promets.....

ROCHESTER.

Y pensez-vous, mylady? moi, réformateur! que diraient les courtisans? Dois-je risquer ma grande réputation?....

LADY CLARA.

Je vous connais, mylord; rien ne vous est impossible. Vous êtes l'ami de Henri, de plus homme de lettres; vous êtes le seul qui possédiez cet art, ou plutôt ce don de dire des vérités, et des vérités fortes, tout en badinant.

ROCHESTER.

Votre grace oublie encore un genre de mérite.

LADY CLARA.

Lequel?

ROCHESTER.

Celui de me faire exiler régulièrement deux ou trois fois par an.

LADY CLARA.

Et si la femme que vous prétendez aimer s'offrait à partager cet exil?...

ROCHESTER.

Ah! je suis un homme perdu; vous attaquez mon cœur.

LADY CLARA, en soupirant.

Ah! comte, si ce cœur pouvait valoir votre tête...... Eh bien! consentez-vous?...

ROCHESTER.

Vous le voulez. Quel que soit le danger, je me sacrifie; je veux tenter de corriger Henri; je veux le dégoûter de ces aventures romanesques, de ces déguisements.... Mais souvenez-vous, madame, de ma récompense.

LADY CLARA.

Vous pouvez tout espérer. Adieu, mon cher lord; je commence à croire à votre passion, puisque vous me sacrifiez.....

ROCHESTER.

Tout au monde, la faveur du prince. Qu'on dise encore que je ne sais pas aimer!

(Lady Clara sort.)

SCÈNE II.

ROCHESTER, SEUL.

Je crains de m'être trop engagé. Ramener un jeune prince à la raison, un époux à sa femme..... la tâche est vraiment pénible. Henri aime trop à courir les aventures pour espérer.... Il est vrai qu'il n'en a jamais eu que d'agréables. S'il se trouvait dans une situation

embarrassante... C'est un moyen, j'y songerai. C'est une action toute morale que je vais faire; eh bien! elle me coûtera ma faveur et mes pensions. La singulière chose que ce monde! Toute ma vie, je n'ai fait que des folies, et j'ai eu la réputation d'un homme charmant; qu'une seule fois je sois raisonnable, et je vais passer pour un extravagant. Il n'importe, allons au but: c'est à l'amour à me dédommager des folies que me fait faire la raison.

SCÈNE III.

ÉDOUARD, ROCHESTER.

ROCHESTER.

Ah! voici mon jeune protégé; comme il a l'air pensif! Eh bien! qu'avez-vous donc, Édouard?

ÉDOUARD, soupirant.

Je n'ai rien, monsieur le comte.

ROCHESTER.

Bon dieu! quel soupir! Pour un page, vous avez l'air bien mélancolique! Seriez-vous amoureux, par hasard?

ÉDOUARD.

Voilà mon secret. N'est-ce pas une chose désolante? Moi, qui me piquais d'être insensible; moi, qui vous avais pris pour modèle, et qui, grace à quelques aventures brillantes, étais déja cité comme le plus fou et le plus indiscret des jeunes gens, ne voilà-t-il pas que je m'avise d'être amoureux tout de bon!

ROCHESTER.

Comment! il est possible que vous vous dérangiez à ce point?.....

ÉDOUARD.

Si vous n'avez pitié de moi, je suis déshonoré dans le monde; je vais devenir le jeune homme le plus raisonnable et l'amant le plus fidèle.....

ROCHESTER.

Et le plus ennuyeux. C'est une véritable épidémie! Un prince trop volage, un page sentimental, et moi trop sensé; nous tiendrions bien tous les trois notre place à Bedlam! (*) Allons, parlez-moi franchement: quel est l'objet de votre flamme?

ÉDOUARD, embarrassé.

Monsieur le comte...

ROCHESTER.

Est-ce une fille d'honneur de la princesse?

ÉDOUARD.

Non, monsieur le comte.

ROCHESTER.

Quelque riche comtesse.... peut-être?

ÉDOUARD.

Oh! certainement non.

ROCHESTER.

Est-ce que vous ne sauriez pas le nom de votre belle, par hasard?

ÉDOUARD.

Pardonnez-moi, elle s'appelle Betty.

(*) Maison de fous.

ROCHESTER.

Betty, peste, le nom est noble! Et quels sont les lieux enchanteurs que cet objet merveilleux embellit de sa présence?

ÉDOUARD.

Elle habite la ta.... Monsieur le comte, promettez-moi de ne pas rire à mes dépens.

ROCHESTER.

Allons, mon cher, je vois que vous êtes bien amoureux, car vous êtes bien ridicule. Mais finissons pourtant; votre belle demeure-t-elle en ce palais?

ÉDOUARD.

Non, mylord; elle habite la taverne du *Grand-Amiral*, dans le faubourg de Southwark.

ROCHESTER.

La taverne du *Grand-Amiral?* Ah? ah! la bonne folie!

ÉDOUARD.

Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela? Son oncle en est le maître.

ROCHESTER.

Quelque fripon, sans doute, qui gouverne cette maison respectable?

ÉDOUARD.

Quelle calomnie! C'est un parfait honnête homme, un ancien corsaire.

ROCHESTER.

Et vous osez paraître dans une maison, peut-être suspecte, avec les couleurs du prince!

ÉDOUARD.

Je m'en suis bien gardé. Vous savez que je suis très-bon musicien, et que je parle bien la langue italienne?

ROCHESTER.

Eh bien?

ÉDOUARD.

Eh bien! je me suis introduit dans la maison comme maître de musique.

ROCHESTER.

Ah! monsieur se déguise: cela gagne tout le monde à la cour; et vous êtes le signor.....

ÉDOUARD, baragouinant.

Georgini, pour vous servir, monsou le comte, si j'en étais capable.

ROCHESTER.

Comment donc! mais votre aventure est un roman tout entier; et je gage que votre héroïne, cette petite fille d'auberge, est quelques jeune princesse enlevée par des pirates.

ÉDOUARD.

Vous plaisantez toujours: eh bien! moi, monsieur le comte, j'en ai eu quelquefois l'idée. Elle n'est certainement pas ce qu'elle paraît, et je suis sûr.....

ROCHESTER.

Taisez-vous, enfant. Mais j'entends le prince qui revient de la promenade; rendez-vous où votre devoir vous appelle: nous parlerons une autre fois de vos nobles amours.

(Le page sort.)

SCÈNE IV.

ROCHESTER, seul.

Pauvre jeune homme! il est la dupe de quelqu'intrigante; je saurai l'empêcher de faire une sottise. Il faut que je voie cette jeune personne...... ce soir même. Eh! mais qui m'empêcherait... Oui, cette idée me sourit. Je puis tout à la fois, en parlant au valet de chambre du prince, donner une leçon à Henri, et me moquer du page.

SCÈNE V.

HENRI, ROCHESTER.

HENRI.

Ah! bon jour, cher comte: eh bien! que faisons-nous ce soir? As-tu inventé quelque folie?....

ROCHESTER.

Je faisais, au contraire, les plus sérieuses réflexions sur ma vie passée. Je vieillis, il est temps que je me jette dans la réforme.

HENRI.

Voyez le bon apôtre! Tu me fais rire, mon cher Rochester, quand tu prends ton petit air Caton; mais tu as beau faire, tu ne tromperas personne, et l'on ne croira point à ta conversion.

ROCHESTER.

Elle est pourtant réelle; et, pour le prouver aux incrédules, je vais me marier.

HENRI.

Ah!... et tu nous donnes cela pour une preuve de sagesse?

ROCHESTER.

Si c'est une folie, au moins l'usage m'excuse: mylady Clara.....

HENRI.

Consent à t'épouser? Une femme aussi estimable, aussi respectable? Il n'y a que ces mauvais sujets pour triompher de ces grandes vertus.....

ROCHESTER.

Le ciel nous les ayant refusées, il est naturel que nous les trouvions dans les autres.

HENRI.

Si tu te maries, je me charge de ton épithalame en vers burlesques.

ROCHESTER.

Votre altesse peut commencer, tout est arrangé. Aussitôt marié, je quitte la cour et ses plaisirs mondains, et je me retire, avec madame la comtesse, dans mon château de Rochester, dès que toutefois j'en aurai reçu la permission de mes créanciers.

HENRI.

Comment! il est encore hypothéqué?

ROCHESTER.

Pas tout-à-fait; mais l'amour des vers, qui détache de toutes les choses terrestres, m'a engagé à confier l'administration de mes biens à d'honnêtes gens qui m'ont jadis avancé de l'argent.

HENRI.

Vous verrez que c'est moi qui serai obligé de payer tous ces usuriers.

ROCHESTER.

En vérité, mon prince, ces coquins vous connaissent encore mieux que moi; car ils m'ont assuré qu'aussitôt le mariage fait, je rentrerais dans toutes mes possessions.

HENRI.

Nous arrangerons tout cela. Parlons de notre soirée: décidément, où la passerons-nous?

ROCHESTER.

Mais son altesse oublie-t-elle donc que la princesse lui donne ce soir même une fête?

HENRI.

Ah! bon dieu! tu m'y fais songer.

ROCHESTER.

Vous y verrez toutes nos belles ladys.

HENRI.

Oui, de par saint George! toutes les ladys y seront, et l'ennui avec elles. Mais conçois-tu, cher comte, quelle gêne je vais éprouver, moi, qui suis ennemi de toute étiquette, et qui cherche la distraction partout où elle se trouve? La vie privée me console de la vie publique.

ROCHESTER.

Ah! vous êtes bien justifié à mes yeux; mais la princesse votre épouse....

HENRI.

Excellente femme! que j'honore... que je respecte... mais elle a une vertu!... ah!...

ROCHESTER.

Savez-vous bien qu'elle m'en veut beaucoup? Elle m'accuse de partager vos dissipations.

HENRI.

C'est une calomnie : tu les encourages.

ROCHESTER.

Ah! quelle idée! Vous que j'avais choisi pour être mon défenseur... Je suis un homme perdu....

HENRI.

De réputation.

ROCHESTER.

Ah! vous m'accablez à un point....

HENRI.

Comment, comte, vous rougissez pour une plaisanterie! Ah! ah! ah! connais-tu donc encore les moyens d'être modeste?

ROCHESTER.

Mais votre erreur sur mon compte...

HENRI.

Allons, mon cher Rochester, entre nous soit dit, tu sais bien que tu es le plus mauvais sujet des Trois Royaumes.

ROCHESTER, faisant une grande révérence.

Ah! votre altesse s'oublie.

HENRI.

Comment l'entends-tu, malicieux personnage? Enfin, n'est-ce pas toi qui fais crier la cour après moi?

Mérité-je ses reproches, pour courir quelquefois les assemblées publiques, la nuit, déguisé? Et d'ailleurs, quel est le résultat de mes courses nocturnes? quelques découvertes utiles, quelques malheureux secourus...

ROCHESTER.

Quelques veuves consolées... quelques orphelins....

HENRI.

Ah! tu médis, traître! Au reste, si j'ai reçu des leçons d'inconstance, n'est-ce pas de toi seul?

ROCHESTER.

J'en conviens. L'inconstance écarte mieux l'ennui que ne le fait le superbe revenu des grandes passions. Folie, sagesse ne sont qu'un même mot; l'erreur est d'être malheureux: pouvons-nous jamais être plus inconstants que le plaisir?

HENRI, sérieusement.

Tais-toi, pervers; laissons cela. Il est décidé que nous passerons chez la princesse la soirée la plus assommante... Ce qui me console un peu, c'est que tu seras de moitié dans l'ennui que je vais éprouver.

ROCHESTER.

J'en demande pardon à son altesse; mais je ne puis l'accompagner ce soir: des affaires très-graves...

HENRI.

Ah! très-graves, comte? Et ne puis-je savoir quelles sont ces affaires si intéressantes?... Quelques amourettes, sans doute?.....

ROCHESTER.

Non, comme je vous l'ai dit, la chose est grave; il s'agit d'une passion.

HENRI.

D'une passion! tu m'effraies! Et tu en es le héros?

ROCHESTER.

Dieu m'en garde! c'est bien assez d'en être le confident. Au reste, on dit que la jeune fille qui l'inspire est belle comme un ange, vertueuse, des talents...

HENRI.

Belle comme un ange! Et cette merveille habite?...

ROCHESTER.

La taverne du *Grand-Amiral*, dans Southwark. Je veux connaître, par moi-même, si cette beauté mérite sa réputation.

HENRI.

Et moi aussi, je veux la voir ce soir même; et tous deux déguisés.....

ROCHESTER.

Vous n'y pensez pas; mais que dira la princesse?

HENRI.

Elle dira.... ce qu'elle dit tous les jours, que je suis un fou.

ROCHESTER.

Mais si le roi apprend que son fils?.... sa sévérité....

HENRI.

Il est vrai, j'ai tout à craindre.... mais nous prendrons si bien nos précautions, qu'il n'en saura rien.

ROCHESTER.

Et là, si vous rencontrez encore quelque maire audacieux qui vous envoie en prison?

HENRI.

Eh bien! je ferai ce que j'ai fait.... j'obéirai aux lois; je m'y rendrai.

ROCHESTER.

J'espère que vous n'avez point oublié la hardiesse de ce sévère magistrat?....

HENRI.

Je l'ai si peu oubliée, que, devenu souverain, je veux qu'il ait toute sa vie....

ROCHESTER.

Quoi donc?

HENRI.

La première place de l'état.

ROCHESTER.

Si votre altesse traite ainsi ses ennemis, que fera-t-elle pour ses favoris?

HENRI.

Mais peut-être pas grand'chose. Les favoris d'un prince aussi fou que moi ne doivent pas être les amis d'un roi. Mais ne parlons plus de tout cela; avec toi, je ne dois songer qu'à des extravagances. Rendons-nous ce soir dans cette maison.....

ROCHESTER.

Je ne la connais point, et....

HENRI.

Et bien! le moyen de la connaître est de s'y rendre.

ROCHESTER.

Il peut nous arriver quelque aventure désagréable.

HRNRI.

Bon, je n'ai qu'à me louer de toutes celles qui me

sont arrivées. Si tu savais comme il est doux le plaisir de *l'incognito!* J'aime, à l'abri d'un habit simple, à pénétrer dans les familles, à lire dans les cœurs, à connaître les besoins de cette classe estimable et laborieuse du peuple. Je dirai même que, dans ces temps de trouble, ces épreuves sont nécessaires. Je dois régner un jour; et cette connaissance des hommes est utile aux souverains. L'espoir que l'on fonde sur moi, les louanges que l'on me donne, tout m'encourage à bien faire.

ROCHESTER, d'un grand sérieux.

Oh! sans doute, le peuple gagne beaucoup à nos étourderies! Mais si, contre l'ordinaire, au lieu d'une aventure agréable, nous allions ce soir....

HENRI.

Non, non, tout ira bien.....

ROCHESTER.

Mais enfin, si la princesse apprend encore que cette nuit....

HENRI.

Bon, la princesse!..... Je crains bien plus le roi. Songeons à notre travestissement. Holà! William! quelqu'un! (*Un page entre.*) Qu'on appelle William! Ce garçon est d'une adresse!... il nous aura bientôt trouvé tout ce qu'il faut.

ROCHESTER, à part.

Je lui dirai deux mots.

HENRI.

Peut-être va-t-on encore me parler de mes vers; tu sais qu'on les trouve bons.

ROCHESTER, en souriant.

Oui; et les éloges que l'on donne au poète chatouillent plus votre cœur que ceux que l'on adresse à l'héritier présomptif de la Grande-Bretagne.

HENRI.

Ce maudit homme a l'art de deviner tout ce qui se passe dans l'ame.

SCÈNE VI.

HENRI, ROCHESTER, WILLIAM.

HENRI, à William.

Ah! William, ce soir, à neuf heures, une voiture de place dans le petite cour du palais, deux habits bleus de matelots, boutons jaunes, ceintures rouges et chapeaux ronds.

WILLIAM.

Quoi! son altesse veut encore....

HENRI.

Le plus grand secret. Surtout beaucoup d'or dans ma bourse. (*A part.*) Il peut se rencontrer de ces infortunés....

ROCHESTER, à William.

Je vous parlerai, William. (*A part.*) Je le tiens.

HENRI.

Silence! mylady Clara vient à nous.

SCÈNE VII.

Lady CLARA, HENRI, ROCHESTER.

LADY CLARA.

La princesse m'envoie prévenir son altesse qu'elle l'attend à la fête.....

HENRI.

Impossible, chère lady. Je reçois à l'instant un courrier... et les affaires les plus grandes, les plus sérieuses.... (*Bas à Rochester.*) Tire-moi donc de là.

ROCHESTER.

Quels que soient vos regrets, mon prince, le bien de l'état doit passer avant tout. (*Bas à Mylady.*) Nous soupons ce soir à la taverne du *Grand-Amiral.*

HENRI.

Il faut absolument que j'écrive en France, à l'instant même..... à *Monsieur;* on exige de moi une réponse positive.....

ROCHESTER.

Il s'agit peut-être du sort d'une province. (*Bas à Mylady.*) Du sort d'une jeune beauté.

HENRI.

Rochester m'aidera. Dans ce genre d'affaires, j'ai toujours besoin de ses conseils. (*Bas à William.*) De l'argent, du secret et de l'exactitude. Va-t'en. (*Haut.*) Je vous salue, belle mylady; vous excuserez si je vous quitte; mes secrétaires sont là, le travail est préparé,

on n'attend plus que moi. Rochester, vous me suivrez.

(Il sort.)

ROCHESTER.

Je suis à vous, mon prince. (*Vivement à lady Clara.*) Ce soir même la leçon, demain ma disgrace, avant huit jours notre mariage, ou je cesse de croire à la vertu des femmes.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LADY CLARA, SEULE.

Quel homme que ce Rochester! Je lui pardonne d'avance toutes ses folies, s'il peut corriger le prince...... Mais s'il allait être la victime de son zèle!..... Oh! non' Henri est bon, généreux, sensible; et sans la légèreté... Le comte a trop d'esprit pour se compromettre de manière...... Ah! bon dieu! et je ne songe pas que ma main doit être la récompense de son entreprise. Quelle imprudence! Serais-je donc assez folle pour consentir à cet hymen, et par intérêt pour la princesse, me sacrifier?.... me sacrifier! Il est bien aimable! D'ailleurs, ne puis-je pas le ramener à la vertu?..... Ah! si j'y parvenais, quelle gloire pour moi!... Allons confier à la princesse mon embarras et mes incertitudes, et qu'elle apprenne surtout quelle est l'affaire importante qui doit encore ce soir occuper son époux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une chambre dans la taverne du Grand-Amiral.

SCÈNE I.

COPP, BETTY.

COPP.

Quels gaillards que ces deux matelots qui me sont arrivés ce soir! ils boivent!.... Ah! tout vieux capitaine de corsaire que je suis, si je n'avais pas prudemment viré de bord, ils m'auraient fait faire capot.

BETTY.

Comment! ils ne sont pas encore partis? J'aurais bien voulu les voir....

COPP.

Non, non, tu sais bien que je ne veux pas que tu paraisses dans les salles que j'ai destinées au public.

BETTY.

Et ils font donc bien du bruit?

COPP.

On ne s'entend pas. Le plus jeune surtout, c'est un diable. Allons, capitaine Copp, s'écrie-t-il à chaque instant, faites-nous apporter du meilleur claret; ce sont des frères que je régale. Tudieu! à ce prix-là, il aura des parents tant qu'il voudra; on est toujours de la famille de celui qui paie.

BETTY.

Et vous ne les connaissez pas? vous savez au moins à quels vaisseaux ils appartiennent?

COPP.

Dieu me damne si j'ai jamais vu leurs figures! Au reste, que m'importe? ce sont de bonnes gens, car ils ont chanté de bon cœur la chanson nationale.

BETTY.

Oui, et la chanson finit toujours par porter des santés. Il faut que ces matelots soient bien riches pour faire une telle dépense.

COPP.

Bon! c'est ainsi que sont tous les bons marins. A leur âge j'étais aussi fou. Une bonne prise, et j'aurais prié à déjeuner toute une flotte.

BETTY.

Vous êtes si généreux! mon cher oncle.

COPP.

Je ne le serai jamais assez pour toi, ma petite Betty. Tu es bien sans contredit la meilleure fille de l'Angleterre; aussi je t'aime... comme j'aimais mon pauvre frère. C'est que tu lui ressembles... Ah! oui, oui, voilà ses yeux... le tour de son visage... (*Soupirant.*) Pauvre Philippe! Eh bien! est-ce que je vais encore... comme l'autre soir?... Non, non, il vaut mieux que je te quitte, parce que, vois-tu bien, la sensibilité,... cela me fait mal à moi. Parlons d'autre chose. Et ton Georgini? est-ce qu'il n'est pas venu te donner ta leçon de chant?

BETTY.

Voilà trois jours au moins que je ne l'ai vu; voilà trois jours aussi que je ne chante plus.

COPP.

Est-ce que tu ne peux chanter qu'avec lui?

BETTY.

Mais ce n'est qu'avec lui que je chante bien.

COPP.

C'est singulier! Il est gentil au moins ton maître, avec sa petite mine doucette et son baragouin. Je ne puis pas m'empêcher de rire quand il me dit: Monsou Copp, je souis véritablement enchanté de la petite; perché? pourquoi.

DES VOIX EN DEHORS.

Holà! eh! garçon! du punch; holà! eh!

COPP.

Tiens, les entends-tu ces enragés? Je les rejoins un instant; ils font vraiment trop de dépense, je n'aime pas qu'on se ruine chez moi. Adieu, ma petite Betty.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BETTY, seule.

Le respectable oncle! de jour en jour il m'aime davantage. Ah! monsieur Georgini, c'est bien mal à vous de n'être pas venu; vous êtes cause que j'ai été de mauvaise humeur toute la journée. C'est singulier! quand on voit quelquefois des personnes qui font plaisir, on voudrait les voir toujours. Si vous ne voulez

plus venir me donner leçon, il faut me le dire : je prendrai un autre maître........ Il est vrai qu'il n'y en en a pas deux comme lui à Londres. Mais j'entends du bruit à la petite porte. Le cœur me bat. Eh bien! je parie que c'est Georgini; moi, j'ai le talent de reconnaître les personnes sans les voir.

SCÈNE III.

GEORGINI, BETTY.

BETTY.

Ah! vous voilà pourtant, monsieur! Je ne comptais plus sur vous, je vous l'assure.

GEORGINI, contrefaisant l'Italien.

Pardon, mademoiselle, si je ne souis pas venu ces jours derniers; j'ai souffert beaucoup...

BETTY.

Comment! vous avez été malade?

GEORGINI, souriant.

Oui, très-malade... du chagrin de ne pas vous voir.

BETTY.

Moi, je n'ai point été malade, mais j'ai été bien en colère contre vous. Fi! monsieur, c'est indigne d'abandonner ainsi ses écolières; on ne leur donne pas l'envie d'apprendre pour les laisser là; moi, je ne veux pas être une ignorante, je vous en avertis.

GEORGINI.

Je souis piou contrarié que vous du fâcheux contre-temps...

BETTY.

Je parie que vous ne m'avez pas seulement apporté cet air que vous m'aviez promis?...

GEORGINI.

Pardonnez-moi, mademoiselle, le voici. Nous le chanterons ce soir, si vous voulez bien.

BETTY.

Oui, mais pendant que je chanterai, ne me regardez pas comme vous faites toujours; cela m'embarrasse, et puis je ne sais plus ce que je dis.

GEORGINI.

Vous me craignez donc beaucoup?

BETTY.

Oh! oui, je crains beaucoup de ne pas vous plaire.

GEORGINI, à part.

Aimable innocence! mon amour saura te respecter.

SCÈNE IV.

GEORGINI, BETTY, COPP.

COPP.

Ah! te voilà pourtant, signor Georgini. Betty demande toujours après toi; ce n'est pas bien de faire languir ainsi ses écolières.

GEORGINI.

Je souis désespéré de n'être pas venou pioutôt; mais c'est que perché....

COPP.

Perché tu es un imbécile de ne pas venir voir les gens qui t'aiment.

BETTY.

Eh bien! mon oncle, vous avez toujours votre monde ?....

COPP.

Ah! ne m'en parle pas, ce sont des diables : j'ai voulu les renvoyer ; pas possible.

GEORGINI.

Vous avez beaucoup de monde, monsou ; je vais me retirer....

COPP.

Non, monsou, vous resterez à prendre le thé avec nous.

BETTY.

Et vous m'aiderez à le préparer, si cela ne vous déplaît pas trop, monsou.

COPP.

Oui, mais nous y joindrons quelques fruits et du Madère sec. Ces deux originaux, qui mettent toute ma maison en désordre, vont être des nôtres. Ils ont demandé à trinquer en petit comité avec un brave homme comme moi ; et tu sais bien que par état je ne puis refuser de trinquer avec personne.

BETTY.

Comment! vous allez recevoir ici ces deux étourdis?

COPP.

Oh! ne crains rien ; ils sont très-polis et très-aimables. Ils ont dit que nous ferions nos comptes à table. Je n'ai pas cru devoir leur refuser ce plaisir, d'autant plus que je profiterai de ce moment pour renvoyer les autres buveurs. Tiens, voilà déja l'un d'eux qui

nous arrive. Viens m'aider, Betty, à faire préparer la collation. Toi, Georgini, reçois notre compagnie.

SCÈNE V.

GEORGINI, SEUL.

Allons, de page que je suis à la cour, me voilà maître de cérémonies dans une taverne. Je monte en grade! Mais bon dieu! que vois-je sous cet habit grossier! c'est le comte Rochester... Quel motif l'amène ici ?

SCÈNE VI.

ROCHESTER, GEORGINI.

ROCHESTER, à part.

Les cris de ces bonnes gens commencent à m'étourdir. (*Apercevant Édouard.*) Eh! dieu me damne, c'est Édouard!

GEORGINI.

C'est lui-même. (*Baragouinant.*) C'est sans doute pour m'obliger que monsou le comte Rochester...

ROCHESTER, vivement.

Tais-toi donc, traître! Je ne suis point comte ici.

GEORGINI.

Mais votre grace me dira du moins.....

ROCHESTER.

Paix! je me nommé Trim, et le prince se nomme Jacques.

GEORGINI.

Le prince est avec vous? Ah! sans doute, épris de Betty.... Je suis perdu!

ROCHESTER.

Rassurez-vous, signor Georgini; des motifs innocents nous amènent...

GEORGINI.

Henri et le comte de Rochester qui viennent visiter une jeune beauté avec des motifs innocents!... on ne le croira jamais.

ROCHESTER.

La plus grande preuve que je n'ai pas le dessein de vous nuire, c'est que je vous permets de rester avec nous. (*A part.*) Il peut servir à mes projets (*Haut.*) Mais surtout, prenez bien garde de nous faire connaître.

GEORGINI.

Mais, monsieur le comte, vous n'y pensez pas. Quoiqu'il y ait à peine un mois que je sois entré dans les pages, il se peut que le prince retrouve dans mes traits...

ROCHESTER.

Bon! il ne vous a peut-être pas vu trois fois. Votre déguisement, votre accent italien.... Et puis, il est si loin de vous soupçonner ici! Son esprit n'admettant pas la possibilité d'une pareille rencontre, rejettera sur le hasard cette ressemblance entre Édouard et Georgini. Mais souvenez-vous bien, jeune homme, que ceci n'est point une plaisanterie; qu'il est dangereux de faire rougir les grands, et que s'il arrivait la plus petite indiscrétion.....

GEORGINI.

Ah! j'ai trop d'intérêt moi-même à garder mon secret....

ROCHESTER.

Ce n'est pas tout: dans quelque situation que se trouve votre maître, quelque chagrin qu'il éprouve, je vous défends de l'aider en aucune façon; ne voyez en lui que le matelot Jacques.

GEORGINI.

J'ignore quels sont vos desseins; mais cependant si le prince se trouvait dans une situation...

ROCHESTER.

Il s'agit d'une plaisanterie, de quelques instants d'inquiétude, tout au plus. Édouard, je vois avec plaisir votre sollicitude pour votre maître; mais, rassurez-vous, j'ai prévu tous les évènements, et je veillerai moi-même à sa sûreté. Je ne vous dis plus qu'un mot: je ne fais que céder aux ordres de la princesse.

GEORGINI.

Cette dernière raison me décide; je vous obéirai, monsieur le comte.

ROCHESTER.

Le prince vient à nous, silence! et reprenons chacun notre rôle.

SCÈNE VII.

GEORGINI, ROCHESTER, ÉDOUARD, HENRI.

HENRI.

Eh bien! camarade Trim, verrons-nous bientôt cette

merveilleuse beauté qui tourne la tête à tout le monde?

GEORGINI, à part.

Voilà le motif innocent!

ROCHESTER.

Paix, frère Jacques! (*Montrant Édouard.*) Voilà l'un de ses adorateurs : c'est un jeune Italien, son maître de chant.

ÉDOUARD, s'avançant.

Oui, monsou, c'est moi qui lui enseigne la mousique...

HENRI, le contrefaisant.

Ah, vous lui enseignez la mousique! (*Il le regarde avec étonnement.*) Dieu me damne si je ne crois pas voir ce page que tu m'as donné depuis peu de temps? Il y a entre eux une telle ressemblance...

ÉDOUARD, à part.

Ma figure fait son effet.

ROCHESTER.

Moi, je ne trouve pas. D'abord il est bien plus grand qu'Édouard...., et puis ce n'est plus la même figure.

HENRI.

Oh non! non pas tout-à-fait; mais enfin il y a quelque chose.

ROCHESTER, bas.

Eh bien! mon prince, êtes-vous content de votre soirée?

HENRI.

Enchanté, mon ami. A propos, tu me feras songer à ce vieil officier; il a vraiment l'air d'un brave homme.

ROCHESTER, à part.

Ce brave homme est le plus adroit coquin...

HENRI.

Quand je lui ai dit que je pouvais lui être utile, avec quelle reconnaissance il m'a pressé dans ses bras!...

ROCHESTER, à part.

Il lui a volé sa bourse avec une adresse...

HENRI.

Ne se plaint-il pas d'avoir été injustement réformé? Je veux qu'on me présente cette affaire dès demain; tu m'y feras songer.

ROCHESTER.

J'ai son nom sur mes tablettes. Mais votre altesse ne doit pas croire à tous les beaux discours de ces hommes...

HENRI.

J'y croirai toujours lorsque je pourrai les entendre sans être connu d'eux. Ce n'est que pour nous autres grands de la terre que l'on se donne la peine de prendre un masque. Celui qui se plaint au milieu de ses égaux, et parmi les cris de la joie, doit être vraiment malheureux. Ah! que ne puis-je voir ainsi réunis tous les membres qui doivent composer un jour ma grande famille! d'un seul coup d'œil j'aurais bientôt vu tout le mal que je dois éviter, et tout le bien que j'aurai toujours la volonté de faire.

ROCHESTER.

Et quel prince plus aimé que vous...

HENRI.

Tous ces marins, sous leur grossière franchise, cachent de cœurs si bons!... cette joie naïve et populaire...

me fait un plaisir... ah! mon ami, qu'il est doux d'être aimé!

SCÈNE VIII.

GEORGINI, ROCHESTER, ÉDOUARD, HENRI, BETTY.

BETTY, à un domestique.

Préparez la table dans cette chambre.

HENRI, à Rochester.

Oh! qu'elle est jolie cette petite!

GEORGINI, bas à Rochester.

Que dit-il donc?

ROCHESTER, bas à Georgini.

Il dit que votre belle est charmante.

HENRI, à Betty.

Ma belle enfant, ne pourrait-on vous dire un mot?

BETTY.

Volontiers, je ne refuse jamais de parler; je suis à vous tout à l'heure.

HENRI, bas à Rochester.

Amuse donc un peu ce maître à chanter, qui a l'air de si mauvaise humeur.

ROCHESTER, bas à Georgini.

Ah! j'ai quelque chose à vous dire. (*Il l'emmène dans un coin.*) Le prince prétend que vous vous ennuyez, et il veut que je vous amuse.

GEORGINI.

Oui, afin de pouvoir plus librement causer avec Betty.

(*Il se rapproche de Betty.*)

ROCHESTER, l'entraînant encore.

Allons, ne faites donc pas l'enfant : comment! vous suivez mes leçons et vous manquez de complaisance?

GEORGINI, à part.

J'enrage!

BETTY, à Henri qui veut l'aider.

Mais laissez donc, monsieur : c'est le signor Georgini qui doit m'aider à faire le thé.

ROCHESTER, retenant encore Georgini.

Non, il ne le peut pas. Je retiens le signor pour parler musique. (*Bas.*) Il y a des choses qu'il ne faut pas voir dans le monde.

GEORGINI.

Vous êtes l'homme le plus cruel...

BETTY, à Henri.

Mais, monsieur, laissez donc ma main.

HENRI.

On n'est pas plus jolie!

BETTY.

Vous êtes bien poli.

HENRI.

Dites-moi, combien avez-vous d'amoureux?

BETTY.

Vous ne le croirez pas : eh bien! en vérité, je n'en ai pas un.

HENRI.

Vous voulez rire; je vois bien que ce jeune Italien...

BETTY.

Lui! ce n'est pas mon amoureux : c'est mon maître à chanter.

HENRI.

Et il ne vous dit pas qu'il vous aime?

BETTY.

Jamais. Il me dit bien qu'il a du plaisir à me voir, qu'il n'est heureux qu'auprès de moi, que son cœur bat quand il m'entend chanter; mais il est trop honnête pour me parler d'amour.

HENRI.

Cette naïveté m'enchante, et m'inspire un intérêt...

ROCHESTER, riant.

Ah! ah! ah! la plaisante figure!

BETTY, se défendant.

Mais finissez donc, monsieur, je vais me fâcher tout de bon. Georgini, venez donc me défendre, Georgini.

(Il y a un jeu de théâtre : impatience de Georgini, Rochester qui rit; la petite qui crie et se défend.)

SCÈNE IX.

GEORGINI, HENRI, ROCHESTER, BETTY, COPP.

COPP.

Mais à qui diable en voulez-vous donc, frère?

BETTY, montrant Henri.

C'est ce méchant qui voulait m'embrasser malgré moi.

COPP.

Sarpebleu! savez-vous bien, messieurs, que vous êtes chez le capitaine Copp, et qu'on n'embrasse pas sa nièce impunément?

HENRI, confus.

Je n'ai pas crû qu'en rendant hommage à sa beauté...

COPP.

Ah! rendre hommage, c'est bien. Je ne défends pas cela; mais, mille canons, celui qui oserait...

GEORGINI.

N'est-il pas vrai, monsou, que vous ne voulez pas qu'on l'embrasse?

COPP.

A moins qu'elle n'y consente. Sans cela, mes chers messieurs.....

ROCHESTER.

Comment, papa Copp, vous allez vous fâcher pour une bagatelle?...

COPP.

Oh! non, je ne me fâche pas; il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse : à votre âge, j'étais aussi un égrillard. Toi, ma Betty, sers-nous du punch ou du thé, et ne parlons plus de cela.

HENRI.

Je bois du punch, et vive la joie! vous êtes un brave homme, monsieur Copp; touchez là : vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

COPP.

Oh! je ne suis pas fier, moi; je trinque avec tout le monde, quand le vin est bon, s'entend.

HENRI.

A la santé de l'aimable Betty.

COPP.

Volontiers, à sa santé. Cette chère enfant! Si vous

saviez combien je l'aime : ah! c'est que... c'est assez : ne parlons pas d'elle, je ne veux pas m'attendrir.

BETTY.

Mon cher oncle!

ROCHESTER.

Oui, l'on voit que vous aimez beaucoup cette aimable enfant.

COPP.

Elle serait ma fille que je ne pourrais pas l'aimer davantage...

HENRI.

Je le crois; elle est vraiment ravissante (*se levant*), et mon admiration...

COPP, l'arrêtant.

Doucement, patron; admirez-la de loin. Allons, camarades, la petite chanson : j'aime à chanter quand je bois.

BETTY.

Mon oncle, est-ce que vous allez dire encore cette vilaine chanson!

COPP.

Qu'est-ce que tu dis donc, ma vilaine chanson! c'est celle que je chantais toujours quand j'étais corsaire : d'ailleurs je ne sais que celle-là.

BETTY.

Quoi! vous...

COPP.

Tu ne le veux pas? eh bien! chante à ma place.

HENRI.

Oui, nous devons entendre l'aimable Betty.

GEORGINI.

Allons, mademoiselle, je vous ai apporté la dernière chanson de l'un de nos plus aimables poètes, du comte Rochester.

COPP.

Du comte Rochester! que le diable l'emporte avec sa chanson; nous aurions un mauvais sujet de moins.

HENRI, riant.

Ah! ah! vous avez bien raison.

ROCHESTER.

Que vous a-t-il donc fait pour que vous lui en vouliez autant?

COPP.

Qu'est-ce que cela te fait? pourquoi veux-tu que je dise mes secrets?... Son nom seul me met en colère.

BETTY.

Mon oncle, vous m'aviez promis d'oublier cette famille.

ROCHESTER.

Mais quel rapport y a-t-il entre vous?

HENRI.

En effet, je veux savoir...

COPP.

Ah! tu veux savoir.... ah! ah! ah! tu m'as l'air d'un drôle de corps....

HENRI.

J'ai voulu dire que je m'intéressais....

COPP.

Ah! puisque le matelot Jacques nous fait l'honneur de s'intéresser à nous....

HENRI.

Vous ne m'entendez pas. Je n'aime pas plus Rochester que vous; d'abord, c'est un libertin fieffé....

COPP.

Il n'a non plus de sensibilité....

GEORGINI.

Il a bien de l'esprit au moins....

COPP.

Avec tout son esprit, j'en fais moins de cas que de ma pipe. N'est-ce pas une honte?...

BETTY.

Mon oncle, vous allez encore parler beaucoup trop.

COPP.

Laisse, laisse-moi, fille; va, tu n'as rien à craindre, ni moi non plus.

ROCHESTER.

Il est donc bien coupable?

COPP.

S'il est coupable! n'est-ce pas une infamie à lui, de laisser sa propre nièce dans une taverne, quand elle devrait habiter un palais?

GEORGINI, vivement.

Que dites-vous donc?

HENRI, à part.

Quelle rencontre!

ROCHESTER.

Comment! Betty serait?...

GEORGINI.

Oh! que je suis content!

COPP.

Eh bien! qu'est-ce que cela te fait à toi!

GEORGINI.

Oh! c'est pour mademoiselle que je suis dans l'enchantement.

COPP.

Oh! oui, cela la mènera bien loin. Pauvre enfant! si elle n'avait que cet oncle-là pour lui donner une dot, elle risquerait bien de rester fille toute sa vie.

ROCHESTER.

Mais comment se fait-il?...

COPP.

Eh! parbleu, comme il se fait qu'on est parent. Mon frère Philippe Mowbray, brave officier de l'armée royale, épousa une Rochester.

ROCHESTER, à part.

Philippe Mowbray! c'est en effet ce nom-là.

HENRI.

Et vous dites donc que votre frère...

COPP.

Ah! quel brave homme! il valait mieux que moi, celui-là. J'ai été toujours un peu mauvais sujet, je n'ai jamais voulu rien apprendre; aussi on m'embarqua sur un vaisseau marchand. Je devins pilote, et puis capitaine de corsaire. Après avoir parcouru les quatre parties du monde, je revins tout juste pour voir mourir le pauvre Philippe. Je le vois encore avec son habit d'uniforme. Il me dit : « Frère! je sens bien que je ne « naviguerai pas long-temps; tiens, voilà mon enfant « et mon épée; les Rochester n'ont voulu ni de l'un

« ni de l'autre ; prends-les tous deux et ne les impor-« tune pas davantage. » C'est dit, frère, lui répondis-je ; je veux que le diable m'emporte s'ils entendent jamais parler de nous ; touche-là, et meurs tranquille ; ce qu'il fit, et bravement encore.

HENRI.

Et bien ! camarade Trim, que dites-vous de cette histoire?

ROCHESTER.

Elle m'a touché, vraiment.

COPP.

Belle merveille ! moi, je ne la raconte jamais sans pleurer.

HENRI.

Et vous prîtes avec vous l'aimable Betty ?

BETTY.

Oui, monsieur, ce cher oncle a pris le plus grand soin de mon enfance ; et sa bonté touchante...

COPP.

Ah ! il fallait voir comme elle était gentille. Elle n'avait que quatre ans, elle avait l'air d'un petit chérubin. A présent, c'est une demoiselle !

GEORGINI.

Et vous lui avez donné la plus belle éducation.

COPP.

Ah ! ça, c'est vrai ; parce que je suis un ignorant, ce n'est pas une raison pour que Betty Mowbray soit une sotte.

ROCHESTER.

Vous avez donc renoncé pour elle à vos courses?

COPP.

Quelle question! est-ce que je pouvais avoir un enfant sur mon bord? Je fis mieux; je vendis mon bâtiment, j'achetai cette maison; et, pour ne pas quitter tout-à-fait la marine, j'ouvris cette taverne, où je ne reçois que de bons enfants qui causent, boivent, et fument avec moi toute la journée.

HENRI.

Mais l'ambition aurait dû vous engager...

COPP.

Moi! de l'ambition! oh! tu me connais bien! Je suis payé pour n'avoir pas affaire aux lords. Je n'ai d'autre ambition que de marier ma nièce à un bon marchand de la cité, et de lui donner une bonne dot de six mille livres sterling. Elle les aura, de par saint Georges! ou je ne m'appelle pas Copp Mowbray.

ROCHESTER.

Soit; mais avant, allez à la cour, parlez à Rochester...

GEORGINI.

Sans doute il procurera un établissement honorable à cette aimable miss.

BETTY, *piquée.*

Bien obligé, monsieur Georgini; on ne demande pas votre avis.

COPP.

Non, je ne veux pas entendre parler de cet homme-là.

HENRI.

Mais si vous ne voulez pas voir ce damné Rochester, voyez Henri; on dit que sa popularité...

COPP.

Oui, je sais bien qu'on dit les plus belles choses de lui; mais moi, je dis comme le proverbe : Qui se ressemble s'assemble; et je gagerais ma tête qu'il ne vaut pas mieux que lui.

HENRI, à part.

C'est à mon tour.

ROCHESTER, souriant.

Il est vrai que c'est un homme très-adonné à ses plaisirs, qui court les aventures.

HENRI.

Ah! tu as beau dire, camarade, il y a une grande différence entre ces deux hommes; et sa nièce au moins...

COPP.

Oui, oui, il a du bon; et s'il voulait n'être pas si fou, et laver de temps en temps la tête à son Rochester, on pourrait en faire quelque chose.

HENRI.

Ah! c'est ce qui pourra bien arriver un jour.

COPP.

Maintenant, camarades, il est temps de se retirer.

ROCHESTER.

C'est à quoi j'avais déja songé. (*Bas à Édouard.*) Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous dire.

(Il sort avec Édouard sans qu'on le voie.)

COPP.

J'ai fait une petite note de votre dépense, et le tout, en conscience, vous coûtera dix-neuf guinées.

HENRI.

Dix-neuf guinées? c'est une bagatelle.

COPP, étonné.

Ah! vous appelez cela une bagatelle. L'argent ne vous coûte pas grand'chose, à ce qu'il me paraît. Dans vos dernières courses vous avez donc fait de bonnes prises, ou vous avez de bons appointements?

HENRI, riant.

Oui... Hé! Trim, paie le mémoire de ce brave homme, et partons. (*Il se détourne.*) Eh bien! où est-il donc?

BETTY.

Je viens de le voir sortir avec monsieur Georgini; mais j'aperçois....

SCÈNE X.

COPP, HENRI, BETTY, GEORGINI.

GEORGINI, à part.

Il m'a fait ma leçon, point de faiblesse.

HENRI, à Georgini.

Où donc est mon camarade? et pourquoi n'est-il pas ici?

GEORGINI.

Il est pressé, dit-il, de se retirer. Il a ajouté que vous étiez chargé de payer toute la dépense.

HENRI.

Le singulier personnage! (*Bas.*) Mes plaisanteries l'ont piqué; me laisser seul ici! Comment m'en retournerai-je?

COPP, à Henri.

Frère, il est tard, et si vous vouliez finir notre petit compte....

HENRI, cherchant de l'argent.

Volontiers. C'est donc dix-neuf guinées que je dois vous payer?

COPP.

Sans doute. Mais cela semble vous embarrasser un peu.

HENRI, cherchant dans toutes ses poches.

Voilà une chose bien singulière! je suis certain pourtant que j'avais sur moi ma bourse.

GEORGINI, à part.

Il est, ma foi, dans un grand embarras.

COPP.

Est-ce que vous l'avez oubliée?

HENRI, se fouillant plus vivement.

Non, non, je ne l'ai pas oubliée, je l'avais, j'en suis sûr; il faut qu'on me l'ait volée.

COPP.

Qu'appelez-vous? apprenez, monsieur, que je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens.

HENRI.

Eh bien! c'est un de ces honnêtes gens qui me l'aura prise; peut-être bien celui qui m'a attendri sur ses malheurs.

COPP.

Vous me prenez pour un sot: je vous entends, votre compagnon disparaît, et vous, vous dites que l'on vous a volé.

HENRI, à part.

En effet, ce maudit Rochester qui s'en va... (*Haut.*) Si vous aviez la bonté d'attendre jusqu'à demain, je vous enverrais non-seulement dix-neuf guinées, mais le double de la somme.

COPP.

Que parlez-vous du double, monsieur? je suis un honnête homme, je ne veux que ce qui m'est dû; mais je le veux... d'ailleurs, je ne vous connais pas, moi.

HENRI.

Je suis pourtant assez connu.

COPP.

De qui donc? J'ai demandé ce soir à tous nos patrons s'ils vous connaissaient; ils m'ont répondu que non.

HENRI.

Ah! c'est que je suis nouvellement entré dans la marine.

COPP.

Hum! ça commence à me paraître un peu suspect. A quel bord appartenez-vous?

HENRI.

Mais j'appartiens... (*A part.*) Que diable lui dirai-je?

BETTY, à Georgini.

Comme il paraît embarrassé!

GEORGINI, à part.

On le serait à moins.

COPP.

Vous ne savez donc pas le nom de votre vaisseau? (*Bas à Betty.*) C'est un fripon. (*A Henri.*) Eh bien!

mon cher ami, en attendant que vous vous le rappeliez, vous ne sortirez pas de chez moi.

HENRI.

Mais, monsieur Copp.

COPP.

Monsieur, monsieur tant qu'il vous plaira; mais vous ne sortirez pas sans me payer.

BETTY.

Mais, mon oncle, ne pourriez-vous pas lui faire crédit? Je ne vous vis jamais si exigeant.

COPP.

Va, ma Betty, je sais bien ce que je fais; ne vois-tu pas que j'ai affaire à un de ces aigrefins qui battent le pavé de Londres afin de trouver des dupes?

HENRI, à part.

Il me traite très-agréablement.

COPP, à Henri.

Ah! vous croyez qu'il suffira de venir dans une maison honnête, de vider les caves, de mettre tout en rumeur, et de s'en aller sans payer? Non, non, il me faut de l'argent. J'ai pour moi mon bon droit, et la justice du roi, qui protége le dernier citoyen comme le premier de sa cour. De l'argent, de l'argent, et Dieu sauve le roi et toute la famille royale!

HENRI, à part.

Il n'y a rien à dire à cela. Mais comment vais-je faire? quel bonheur! ma montre.... (*Haut.*) Monsieur Copp, à défaut d'argent, vous accepterez bien un gage: voici ma montre, on viendra la reprendre demain en vous remettant les dix-neuf guinées.

COPP, prenant la montre.

Voyons si elle suffit.

HENRI, étourdiment.

Comment suffire! elle vaut soixante fois davantage.

BETTY.

Quels gros diamants! comme elle est brillante!

COPP, bas à Betty et à Georgini.

Beaucoup trop brillante! Quand je vous disais que c'était un fripon!

BETTY.

Je commence à le croire.

HENRI, gaîment.

Cela vaut bien vos dix-neuf guinées peut-être?

COPP.

Je n'en sais rien. Si ce sont de faux diamants, cela ne vaut pas assez; s'ils sont vrais, cela vaut trop. Il n'y a qu'un grand seigneur ou un fripon qui puisse posséder un tel bijou.

HENRI.

Je ne suis pas un grand seigneur, mais....

COPP.

Ah! mais moi, comme je suis un honnête homme, je veux faire voir cette montre et savoir de qui vous la tenez.

HENRI.

Mais monsieur Copp, je puis vous assurer qu'elle m'appartient.

COPP.

On ne m'en fait point accroire; un matelot peut

avoir beaucoup d'argent, et n'a point de ces bijoux-là, à moins qu'il ne les ait volés.

GEORGINI, à part.

Quelle situation!

HENRI.

S'il en est ainsi, rendez-moi ma montre, je ne souffrirai pas.......

COPP.

Ah! vous ne souffrirez pas..... Vous le prenez avec moi sur un singulier ton....

HENRI.

Mais morbleu! monsieur....

COPP.

Pas de bruit, mon jeune homme, ou je fais appeler mes garçons.

HENRI, à part.

Où me suis-je fourré! Si l'on vient à découvrir....

COPP, à Betty et à Georgini.

Voyez, il ne sait plus où il en est. Suivez-moi, vous autres.

HENRI.

Quel chien d'homme! me voilà bien.

COPP, de la porte.

Dans un instant vous aurez de mes nouvelles; en attendant, mon cher monsieur, je vais vous mettre sous la clef.

(Il l'enferme.)

SCÈNE XI.

HENRI, *seul*.

On m'enferme! allons, me voilà prisonnier. Quelle étourderie! oh! maudit Rochester, tu me le paieras. C'est un tour qu'il me joue pour les plaisanteries que je lui ai faites. Peut-être la honte de trouver ici sa nièce... Qu'il est sot! cette petite est charmante; Copp a de la probité, et vraiment ce sont de bonnes gens qui m'appellent coquin, et me retiennent en prison.— Mais si je me trompais sur le caractère de ce vieux corsaire, s'il m'avait reconnu, et si c'était un ancien partisan... la chose est possible. Dans ce temps de trouble et d'orage, j'ai tout à craindre. Seul, la nuit, sans armes, quelle imprudence! compromettre tout à la fois ma personne, la tranquillité de mon père et le sort d'un État! Maudite tête! qu'elle me fait faire de sottises! Je promets bien que, plus sage à l'avenir... Mais si ce Copp est pourtant un honnête homme, je pourrais lui confier qui je suis..... Il peut ne pas vouloir me croire... Oh! quel embarras. Un homme de ce caractère sait-il d'ailleurs garder un secret? Demain toute la taverne serait instruite de ma folie: que penserait la cour, le peuple? Les chansons, les quolibets pleuvraient sur moi de tous côtés... Et quelle serait la colère du roi! Son héritier présomptif en gage pour dix-neuf guinées!—Il faut pourtant prendre un parti. Si mon embarras redouble et si ma situation me force à

me faire connaître, ce sera du moins le plus tard que je pourrai. Ah! pourtant on ouvre: je saurai bientôt...

SCÈNE XII.

HENRI, BETTY, GEORGINI.

GEORGINI, en dehors.

Tenez-vous là, mes amis, et si le coupable veut s'enfouir, vous ne manquerez pas de l'arrêter.

HENRI, à part.

On pose, ma foi, des sentinelles.

BETTY.

Je n'ose pas en approcher.

GEORGINI.

Ne craignez rien, mademoiselle, je souis là pour vous défendre.

HENRI.

Pourquoi donc tant d'apprêts? Vous me croyez donc toujours un homme suspect?

BETTY.

Suspect! ah! vous êtes bien modeste. Fi l'horreur! voler les bijoux de la couronne!

HENRI.

Comment! l'on sait déja?...

BETTY.

Oui, monsieur, l'on sait tout. Vous ne pouvez plus nier. Mon oncle est allé tout de suite chez notre voisin, le joaillier de la cour; il a reconnu la montre: elle appartient au prince royal.

HENRI.

Ah! bon dieu, je vais être découvert.

BETTY.

Ah! vous vous avouez donc coupable?

GEORGINI.

On va bientôt venir : tout le quartier est en rumeur.

HENRI.

Oh! maudite aventure! quand le roi saura....

BETTY.

Oh! le roi, la reine, tout le monde va bientôt vous connaître. Mon oncle est allé chercher le *constable*.

HENRI, à part.

Où me cacher?

BETTY, à Georgini.

Voyez comme il est accablé!

HENRI, vivement.

Mes amis, ne pourriez-vous me sauver? je vous promets une récompense..... (*A part.*) N'ai-je donc rien pour les séduire? Ah! je ne croyais pas l'avoir, ma bague! Monsieur Georgini, prenez cela comme une preuve..... quoique de peu d'apparence, elle est d'un grand prix....

BETTY.

Ne prenez pas, c'est encore une bague volée.

GEORGINI, prenant la bague.

C'est à cause de cela, mademoiselle; nous rendrons le tout ensemble.

HENRI.

Ah! si vous saviez.... J'ai le plus grand intérêt à n'être pas arrêté.

BETTY.

Ah! nous le savons bien. Mon dieu! que c'est donc malheureux pour une famille d'avoir comme cela de méchants garnements : qui sait! cela appartient peut-être à des gens comme il faut?

HENRI.

De grace, consentez à me faire évader, ma chère Betty.

BETTY.

Ne m'approchez pas, vous me faites peur!

HENRI, dans la plus grande agitation.

Ne craignez rien, je suis un honnête homme; oui, Betty, si vous voulez me sauver, je vous promets une place à la cour auprès de la princesse royale, une riche dot; et votre oncle Rochester....

BETTY.

Ah! le pauvre homme! il a perdu la tête, il me fait maintenant pitié.

GEORGINI, à part.

Sa situation m'inquiète! il est dans un trouble....

HENRI, à part, en parcourant le théâtre.

Je crains à chaque instant qu'on n'arrive....(*Haut.*) Mes amis!...

GEORGINI, bas à Betty.

Betty, est-ce que vous voudriez vous reprocher la perte de ce malheureux?...

BETTY.

Comment! est-ce que... eh bien! Georgini, donnons-lui les moyens de s'évader....

HENRI.

De m'évader! ô l'aimable enfant! dans ma joie, il faut que je l'embrasse.

BETTY, se reculant.

Ce n'est pas la peine.

GEORGINI, à part.

C'est contre mes ordres, il n'importe. (*Haut.*) Mais par où passera-t-il? la porte est gardée.

HENRI, allant à la croisée.

Eh! mais par la fenêtre, si vous voulez m'aider.

GEORGINI, vivement.

Non, non, je crains que vous ne vous blessiez.

HENRI, étonné.

Vous êtes trop bon, mon ami.

BETTY.

Elle n'est pas haute; elle donne dans un ruelle qui conduit sur les bords de la Tamise.

HENRI, ouvrant la croisée.

Oh! ce n'est rien, avec ma ceinture, je vais être à terre dans un instant.

BETTY.

Vous voyez ce que je fais pour vous; mais écoutez avant de partir un petit avertissement.

HENRI, attachant vivement sa ceinture.

Je vous écoute.

BETTY.

Si je veux bien vous sauver, c'est à condition que vous me promettez de changer de conduite?

HENRI.

Oui, oui, je vous le promets. (*A part.*) Je ne puis m'empêcher de rire.

BETTY.

Devenez un homme de bien, si c'est possible. Ne volez plus, parce qu'il vous en arriverait malheur.

HENRI.

Oui, oui, voilà une bonne leçon, je serai plus sage.

(Il passe en dehors de la croisée.)

GEORGINI.

On vient, je crois, j'entends la garde.

SCÈNE XIII.

GEORGINI, BETTY.

GEORGINI, le regardant descendre.

(*A part.*) Me voilà sans inquiétude, il a touché la terre.

HENRI, en dehors.

Je me souviendrai de vous; adieu, mes bons amis.

BETTY.

Oui, que va dire mon oncle? comment nous excuser?

GEORGINI.

Laissez-moi faire, je saurai vous tirer d'embarras.

BETTY.

Oui; mais si vous me faites mentir, ce sera votre faute, je vous en avertis.

GEORGINI.

On vient. Songez, Betty, à m'imiter, et surtout dites comme moi.

BETTY.

Eh bien! oui, je dirai comme vous.

SCÈNE XIV.

GEORGINI, BETTY, COPP.

GEORGINI, à la croisée

Au voleur! au voleur! arrêtez le voleur! (*Bas à Betty.*) Criez donc avec moi.

BETTY, d'un voix faible.

Au voleur! arrêtez le voleur!

COPP.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

GEORGINI.

C'est ce fripon qui s'enfuit par la fenêtre.

COPP.

Têtebleu! comment, imbécile, tu n'as pu l'arrêter?

GEORGINI.

Perché, il a tiré des pistolets.

BETTY.

Oh! mon dieu! oui, des pistolets.

GEORGINI.

Il a dit qu'il tuerait mademoiselle.

BETTY.

Oui, il a dit qu'il tuerait mademoiselle

COPP.

Que je suis un grand sot de vous avoir confié cet homme! Mais je cours à l'instant mettre le constable à sa poursuite. On peut le rattraper peut-être encore.

(Il sort.)

BETTY, en sortant.

Oui, mon oncle, nous le rattraperons.

GEORGINI.

Je n'en crois rien. Bon! tout a réussi au gré de mes désirs. Courons vite au palais où mon devoir m'appelle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, SEUL, *vêtu en page.*

HENRI devrait être arrivé. Sans doute, il ne va pas tarder. On ne peut rien me reprocher; c'est aujourd'hui mon jour de service, et je suis à mon poste. Henri m'inquiète malgré moi. Je crains qu'égaré dans cette ville immense... mais... j'entends du bruit dans la petite galerie, c'est lui sans doute; arrangeons-nous sur le fauteuil, et feignons de dormir; il croira que j'attends son lever.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, HENRI.

HENRI, dans le plus grand désordre.

Maudite ville, comme elle est grande!

ÉDOUARD, à part.

Surtout pour les gens de pied.

HENRI.

J'ai cru que je ne trouverais jamais mon palais. Pour comble de malheur, pas un schelling; impossible de prendre une voiture.

ÉDOUARD, à part.

Comme le voilà fait! je ne puis m'empêcher de rire.

HENRI, s'asseyant.

Je me souviendrai de cette nuit. Forcé de fuir comme un voleur! et dans les rues, nouvel embarras. J'avais beau demander à nos *Watchmen* : « Monsieur, par où se rend-on au palais du roi?... — L'imbécile, qui est Anglais, et qui ne connaît pas le palais! Allons, allons, passe ton chemin. »

ÉDOUARD, à part.

Ils ont traité son altesse comme tout le monde.

HENRI.

Mais quels pouvaient être ces deux hommes enveloppés dans leurs manteaux, et que je trouvais à chaque instant sur mes traces?

ÉDOUARD, à part.

Je crois les connaître.

HENRI.

Ils m'ont donné quelque inquiétude. J'ai cru longtemps que ces *gentlemen* allaient à quelque coin de rue me prier poliment de leur donner ma bourse. J'aurais bien ri de l'aventure, ils auraient été plus attrappés que moi. Enfin me voilà au port. Grace à ma petite galerie, et à ma porte secrète, je n'ai été vu que de mon homme de confiance.

ÉDOUARD, à part.

Et du plus discret des pages.

HENRI.

Il est déja très-tard, rentrons dans mon appartement. Je crains que la princesse, inquiète de ma santé, n'en-

voie.... (*Il va pour rentrer dans son appartement.*) Peste soit du page! il attend mon lever. C'est Édouard! plus je le regarde, plus je lui trouve de ressemblance avec le jeune Italien.

ÉDOUARD, à part.

Ma figure lui fait toujours faire des réflexions.

HENRI.

Ce diable de page me barre la porte de ma chambre; comment vais-je faire pour n'être pas vu? ah? bon dieu; mylady Clara! je suis perdu!

SCÈNE III.

ÉDOUARD, HENRI, LADY CLARA.

LADY CLARA, allant à Édouard.

Que faites-vous donc, Édouard? vous dormez à cette heure?

ÉDOUARD.

Pardonnez, mylady, j'attendais le lever de son altesse.

LADY CLARA.

Vous viendrez avertir la princesse aussitôt que son altesse sera visible. Mais, me trompé-je!

(Elle aperçoit Henri.)

HENRI, à part.

Elle m'a vu; comment me tirer de là?

LADY CLARA.

Qu'est-il donc arrivé? votre altesse en cet équipage... Oserais-je demander?...

HENRI.

C'est que, mylady... (*A part.*) Je veux mourir, si je sais que répondre.

LADY CLARA.

J'en demande pardon à votre altesse, mais je ne puis m'empêcher de rire en la voyant ainsi vêtue...

HENRI.

Comment! vous ne trouvez pas cet habit-là galant?... Je m'habille pourtant ainsi tous les matins. J'ai pris le goût du jardinage; dès le point du jour je suis sur ma terrasse à plainter, déraciner.... et vous entendez bien que pour une pareille occupation....

LADY CLARA.

Ah! mon prince, vous avez bien raison; qu'il est heureux pour nous, pour le peuple que vous devez gouverner un jour, que vous ayez des goûts aussi purs, aussi simples!

HENRI, à part.

Peste soit des réflexions morales! elles arrivent bien à propos. (*Haut.*) Mais vous, mylady, qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir si matin?

LADY CLARA.

La princesse, sachant que vous aviez passé la nuit dans des travaux utiles à votre gloire, désirait savoir de vos nouvelles.

HENRI.

Elle est cent fois trop bonne.

LADY CLARA.

Je partage bien vivement son inquiétude. Vraiment vous ne vous ménagez pas assez: vous devez votre

temps à l'état, mais vous ne devez pas lui sacrifier des nuits.

HENRI.

Il est vrai que j'ai passé une nuit diabolique. Vous n'avez plus rien à me dire?

LADY CLARA.

Oserais-je prier votre altesse de m'accorder une faveur? Un écrivain célèbre, auquel je m'intéresse beaucoup, est coupable envers un homme puissant qui vous touche de près; on le poursuit vivement.

HENRI.

C'est un sot! que n'écrivait-il contre moi, on le laisserait tranquille.

LADY CLARA, lui présentant un papier.

Sa grace dépend de votre altesse; daignera-t-elle la signer?

HENRI, à part.

Il me conviendrait mal d'être sévère. (*Haut.*) Donnez, je ne puis rien vous refuser. (*Il signe.*) (*A part.*) Moi-même j'ai besoin d'indulgence. (*Haut.*) Maintenant, mylady, je puis prendre congé de vous? (*A part.*) Je m'en suis tiré assez adroitement, elle ne sait rien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Lady CLARA, ÉDOUARD.

LADY CLARA, à part.

Il croit m'avoir trompée. (*Haut.*) Édouard, un homme

du peuple et une jeune fille désirent parler au prince : vous leur permettrez d'attendre dans cet appartement ? je me charge de les présenter.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, SEUL.

Ne serait-ce point Copp ? je sais qu'il devait venir ce matin apporter la montre ; mais pourquoi sa nièce ? Oh ! je le reconnais bien là, il aura voulu lui faire voir le palais. Je me trompe fort, ou mylady Clara est du complot. Cette bague du prince, comment la rendre ? il faut absolument que je parle au comte Rochester. Rappelons-nous bien ses avis, sachons tous les secrets, et taisons-nous. Mais qu'aura pensé Copp en me voyant disparaître presque aussitôt que le prétendu voleur ? Betty n'aura pu lui cacher la vérité, il sait sans doute que j'ai reçu cette bague ; mais si elle allait avoir des soupçons sur moi. Oh ! non, je connais trop ma Betty. Quelle charmante fille ! Oh ! maintenant je suis presque certain de me marier.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, COPP, BETTY.

BETTY.

Oh ! mon oncle, les beaux appartements !

COPP.

Oh! oui, c'est bien plus beau que chez nous.

ÉDOUARD, à part.

J'avais deviné juste.

COPP.

Voilà un monsieur page qui va nous dire peut-être...

ÉDOUARD, à part.

Gardons bien mon sérieux. (*Haut.*) Vous venez pour parler à son altesse?

BETTY.

Oui, monsieur, nous venons... (*A part.*) Oh! mon oncle, quels traits! malgré moi le cœur me bat...

COPP, la soutenant.

Eh bien! qu'as-tu donc?

ÉDOUARD.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle? je suis inquiet...

BETTY.

Oh! ce n'est rien, monsieur. (*A part.*) Mais mon oncle, voyez comme il lui ressemble.

COPP, le regardant.

C'est vrai, au moins, qu'il lui ressemble beaucoup; mais comme ce ne peut pas être lui...

BETTY.

J'aime pourtant mieux la figure de Georgini.

COPP.

Ne me parle plus de ton Georgini; ne m'as-tu pas dit qu'il avait reçu une bague de notre coquin? et disparaître!.....

ÉDOUARD.

Mais contre qui donc en avez-vous?

COPP.

Je parle d'un petit freluquet d'Italien...

BETTY, vivement.

Qui vous ressemble beaucoup.

ÉDOUARD, souriant.

Bien obligé, mademoiselle.

BETTY, honteuse.

Ce n'est pas cela, monsieur, que je voulais dire; je ne parlais que de la figure.

COPP.

Qu'il revienne à la maison avec sa petite mine et ses chansons... je le ferai chanter, moi!

ÉDOUARD.

Mais qu'a-t-il donc fait?

COPP.

Un petit drôle qui disparaît avec un diamant volé! On le reverra maintenant, Dieu sait quand.

BETTY.

Vous me faites sentir une peine... Comment osez-vous soupçonner ce bon Georgini, le plus doux, le plus aimable, le plus honnête de tous les hommes?... J'en pleure de dépit.

ÉDOUARD, à part.

O ma chère Betty!

COPP.

Oh! c'est que je n'entends pas raillerie, moi, sur l'article de la probité. Ces bijoux-là ne seraient pas restés une nuit dans la maison. Le capitaine Copp est connu : pour ce qui est de l'honneur et du courage... mille cinq cents cargaisons!

ÉDOUARD.

Ne jurez donc pas comme cela dans le palais du roi.

COPP.

C'est juste, je ne jurerai pas. Mais, dites-moi, le prince va-t-il bientôt venir? c'est que je n'ai pas de temps à perdre, moi.

ÉDOUARD.

Je crois l'entendre. Passez dans cet appartement; comme c'est mylady Clara qui doit vous présenter...

COPP.

Ah! oui, cette dame qui nous a fait entrer tout de suite; elle a l'air d'une fine mouche. Ah çà! mais ne me faites pas trop attendre, au moins... Ce n'est pas pour moi que je viens; si le prince ne se laissait pas voler, je ne serais pas obligé de lui rapporter ses joyaux.

BETTY.

Mon oncle, venez donc, on nous avertira...

COPP.

A la bonne heure; mais si l'on me rattrape jamais à la cour, je veux bien que le diable... Ah! il ne faut pas jurer dans le palais du roi.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, SEUL.

Voilà une visite qui ne fera pas grand plaisir à Henri; il aimerait mieux perdre mille fois sa montre... mais chut! Souvenons-nous que je dois tout ignorer.

SCÈNE VIII.

HENRI, ÉDOUARD.

HENRI, en habit de cour.

Édouard, Rochester a-t-il paru?

ÉDOUARD.

Non, votre altesse, pas encore.

HENRI, à part.

Comme je vais le traiter ce Rochester! il avait quelque motif secret, bientôt je saurai tout. Ton esprit ne t'excusera pas, traître! et je jure que tu me paieras le tour cruel que tu m'as joué.

ÉDOUARD.

Son altesse demandait monsieur le comte, il arrive avec mylady.

HENRI.

Mylady est de trop; je ne pourrai point m'expliquer devant elle. N'importe, il ne m'échappera pas.

SCÈNE IX.

HENRI, ÉDOUARD, ROCHESTER, LADY CLARA.

ROCHESTER.

Oserais-je demander à son altesse si elle a bien passé la nuit?

HENRI.

Parfaitement, mon cher comte! (*Bas.*) Te voilà donc, traître!

LADY CLARA, en souriant.

Je croyais que mylord Rochester avait aidé le prince dans ses grands travaux.

ROCHESTER.

Non, mylady, il est arrivé un évènement qui m'a forcé de quitter...

HENRI, avec une colère concentrée.

Oui, monsieur le comte m'a laissé tout le fardeau des affaires.

ROCHESTER.

Je ne doute pas que son altesse ne s'en soit très-bien tirée.

HENRI.

(*A part.*) Il raille encore, le perfide! (*Haut.*) Comte, vous vous rendrez dans mon appartement à deux heures, j'ai à vous parler.

ROCHESTER.

Daignez m'en dispenser; je quitte Londres dans quelques instants.

HENRI.

Pour vous rendre?....

ROCHESTER.

Dans mes terres; je vous le disais hier, je suis un grand coupable, il est temps que je m'exile de la cour, et que je me fasse ermite.

HENRI, avec humeur.

J'approuve ce projet; mais c'est moi qui veux vous choisir votre ermitage.

ROCHESTER, bas à mylady.

Le prince est furieux contre moi.

COPP, criant en dehors.

Eh bien! me fera-t-on attendre toute la journée?

HENRI, étonné.

Quel bruit! qui donc est là?

LADY CLARA.

Ah! je le sais; ce sont deux personnes que j'ai rencontrées dans les grands appartements; elles désirent parler au prince; et je sais qu'il est tellement accessible pour le peuple, que j'ai cru devoir promettre à ces bonnes gens de vous les présenter.

HENRI.

Mais, mylady, dans ce moment cela m'est impossible.

LADY CLARA.

J'en suis fâchée, surtout pour la jeune fille.

HENRI, vivement.

Il y a une jeune fille?

LADY CLARA.

Jolie comme un ange.

HENRI.

Puisque vous le voulez absolument, mylady..... (*A Édouard.*) Faites entrer.

SCÈNE X.

ROCHESTER, HENRI, Lady CLARA, ÉDOUARD, COPP, BETTY.

ÉDOUARD, à Copp.

Venez, le prince consent à vous entendre.

COPP.

Eh bien! maintenant, voilà que je n'ai plus de hardiesse.

BETTY.

Mais, mon oncle, qu'avez-vous à craindre?

COPP.

Je n'ose pas les regarder.

HENRI, à part.

Que vois-je! c'est Copp et sa nièce; me voilà bien.

COPP, à Betty.

Il faut pourtant que je commence mon discours; j'avais arrangé tout cela dans ma tête, et voilà à présent que je ne sais plus que dire.

HENRI.

(*A part.*) Je vais jouer un joli personnage! (*A Rochester.*) Nous nous expliquerons ailleurs; en attendant, le plus grand silence sur ce que vous voyez.

BETTY, à Copp.

Allons, mon oncle, du courage.

COPP, à Betty.

Tu as raison.

LADY CLARA.

Eh bien! brave homme, qu'avez-vous à dire?

HENRI, à part.

J'espère qu'il ne me reconnaîtra pas.

ROCHESTER, bas à mylady.

Avouez que ma nièce est jolie.

COPP, après s'être encouragé.

Eh bien! je vous disais donc... (*A Betty.*) Eh bien! qu'est-ce que je disais donc?

BETTY.

Rapportez tout simplement ce qui s'est passé.

COPP.

Tu as raison, ma petite.

LADY CLARA, à Copp.

Comment vous appelle-t-on, mon bon ami?

HENRI, à part.

Je sais son nom aussi bien que lui.

COPP.

On m'appelle le capitaine Copp, pour vous servir; et voilà Betty, ma nièce, qui sans vanité en vaut bien une autre; et certainement s'il y avait de la justice dans le monde, elle viendrait ici aussi bien que certaine grande dame; parce que vous entendez bien....

BETTY.

Mais, mon oncle, ce n'est pas de cela qu'il est question; allez donc au fait!

COPP.

C'est sûr, il faut aller au fait. D'abord, vous saurez,

mylord... quand je dis mylord, c'est-à-dire, votre altesse....

HENRI, à part.

Il ne s'en tirera jamais.

COPP.

Enfin suffit; vous saurez, primo, que je tiens la taverne du *Grand-Amiral*, où, sans me vanter, je ne reçois que bonne compagnie, excepté quand il m'arrive quelques fripons. Hier au soir il m'en est venu deux; ah! les coquins! si je les rattrape jamais!...... Après avoir fait une grande dépense dans ma maison, ils ont demandé à trinquer avec moi; j'y ai consenti, parce que je suis bon homme. Pourtant, à leur mine, j'aurais dû voir qu'ils voulaient me jouer quelque tour; l'un d'eux surtout avait un air sournois... Il me semble que je le vois encore, un homme de trente ans... (*Regardant Rochester*), à peu près de votre taille; il avait une figure... (*Il s'arrête tout à coup avec le plus grand étonnement.*) Ah! mon dieu! Betty, vois donc; je veux que le diable m'emporte si ce seigneur-là n'est pas mon fripon!

BETTY, effrayée.

Mais, mon oncle, que dites-vous? taisez-vous donc!

HENRI, à part.

La figure de Rochester l'embarrasse.

ROCHESTER.

Eh bien! vous dites donc, capitaine Copp?...

COPP.

Ah! ma foi, je ne dis plus rien; car plus je le regarde... (*A Betty.*) C'est mon coquin!

BETTY, à Copp.

De grace! je parlerai pour vous. (*Betty prend sa place.*) Mon oncle a cru de son devoir de prévenir son altesse que deux inconnus se sont introduits chez lui; qu'après y avoir fait une grosse dépense, qu'ils étaient hors d'état de payer, ils se sont évadés en laissant en dépôt un bijou du plus grand prix, qui se trouve appartenir à la couronne.

COPP, caressant Betty.

Hein! comme ça parle! que tu es gentille, ma petite mignone!

BETTY.

Mon oncle est trop honnête homme pour ne pas s'empresser de rapporter à son altesse la montre qui lui appartient.

COPP, tirant la montre.

Ah! mon dieu! oui, la voici. Les coquins m'ont emporté dix-neuf guinées; si je dis cela, ce n'est pas à cause... parce que, grace au ciel, je suis bien en état de les perdre, au moins. Mais enfin, voici la montre.

HENRI.

Voyons si elle m'appartient.

COPP, traversant le théâtre pour remettre la montre.

Votre joaillier, qui s'y connaît, dit qu'elle appartient à votre altesse. Je la rends; la voilà. (*Au moment où il remet la montre, il s'arrête tout à coup, se trouble, et revient à sa place dans la plus grande émotion.*) — Eh bien! est-ce que j'ai la berlue? Ah! c'est lui, c'est lui!...

BETTY.

Mais qu'avez-vous donc? d'où vient ce trouble?

COPP, à Betty.

Dis encore que je suis un fou; j'y mettrais ma main au feu, son altesse est l'autre!

HENRI, après avoir regardé la montre.

C'est vrai, cette montre est à moi.

LADY CLARA.

Comment?

HENRI.

Je l'aurai perdue, on me l'aura volée.

BETTY, qui les a examinés.

En effet, ils me rappellent des traits...... mais il est impossible.....

COPP.

Nous avons fait là de belle besogne! Voilà que je me rappelle qu'ils ont dit que le prince se déguisait pour courir les aventures.

BETTY.

Ah! mon dieu, qu'allons-nous devenir?

HENRI, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire de leur embarras.

COPP, à Betty.

Laisse-moi faire, je m'en vais raccommoder tout cela (*Haut.*) Le prince ne m'en voudra pas, si je lui dis que ma nièce est une petite sotte; car les deux inconnus qu'elle appelle des fripons, sont peut-être de très-honnêtes gens; la preuve, c'est qu'ils avaient des figures très... très-agréables. Et puis, le soir, vous entendez

bien qu'on peut se tromper... d'ailleurs, moi, si j'avais su,... certainement.... votre altesse doit me connaître assez... pour que je.... parce que... (*Se retournant vers Betty.*) N'est-ce pas que je m'en suis bien tiré?

LADY CLARA.

Je suis de votre avis, ce sont tout au plus des étourdis.

HENRI.

Ce sont de très-mauvais sujets, madame; l'un est déja puni, l'autre le sera bientôt. Capitaine Copp, je suis instruit de tout ce qui s'est passé chez vous. N'a-t-il pas été question d'un certain Rochester?

COPP, à part.

Ahi! (*Haut.*) Je n'en ai pas dit trop de bien.

ROCHESTER.

Est-ce que vous le connaissez assez pour en parler?

COPP.

Oh! quand je dis que je le connais, c'est-à-dire, qu'on le connaît; tout le monde en dit du mal, c'est vrai; mais il y a peut-être quelques personnes qui se trompent.

HENRI.

Non, non, on ne se trompe pas: n'avez-vous pas dit aussi que cette aimable enfant était sa nièce?

COPP.

Ah! là-dessus, je ne me dédis pas; preuve en main, quand on voudra. (*A Betty.*) Faites donc la révérence, petite fille, il est question de vous.

HENRI.

Eh bien! le comte Rochester se chargera de pour-

voir à son établissement, et de la marier d'une manière convenable.

ROCHESTER.

Je puis assurer votre altesse qu'elle prévient ses désirs.

COPP.

Nenni, nenni, je ne donne pas comme ça ma Betty. Laissez-donc!

ROCHESTER.

Mais au moins vous songerez à un établissement digne du nom...

BETTY.

Mylord, ce sont mes affaires.

HENRI.

Je sais de plus qu'un certain maître italien a captivé le cœur de la jeune Betty; mais je m'oppose à ce mariage: ce jeune homme a reçu une bague que, comme le capitaine, il n'a pas eu la délicatesse de rapporter.

COPP, à Betty.

Quand je te disais que c'était un mauvais sujet.

BETTY.

Moi, je suis certaine qu'il la rapportera.

ÉDOUARD, s'avançant.

Je n'attendais que le moment de la remettre à votre altesse.

HENRI.

Comment!... c'est Édouard! ah! je ne m'étonne plus de la ressemblance.

COPP.

Quoi! c'est ce petit perché. (*Riant du gros rire.*) Oh! oh! oh! il y a de la magie dans tout cela.

BETTY.

Oh! mon dieu! voilà... c'est... ah!

HENRI.

C'est en vain, mylady, que je voudrais vous cacher quelque chose; vous voyez les héros de l'aventure.

LADY CLARA.

Oh! je les connaissais depuis long-temps; j'étais de la conjuration.

HENRI.

Comment?

LADY CLARA.

Ainsi que la princesse votre épouse. Si le comte est coupable, c'est nous seules qu'il faut punir.

ROCHESTER.

Oui, je me suis sacrifié.

HENRI, sévèrement.

Tant pis pour vous. C'est être trop hardi; m'avoir fait passer les deux plus cruelles heures!.....

ROCHESTER.

Je conviens de mes torts.

HENRI.

M'avoir exposé la nuit dans les rues de Londres!

ROCHESTER.

Et les deux hommes à manteau?

HENRI.

Eh bien! quels étaient?...

ROCHESTER.

Moi, et votre valet de chambre.

HENRI.

N'importe! jamais vous n'obtiendrez votre pardon.

ROCHESTER, lui présentant un papier

Le voilà signé de votre main.

HENRI.

Ah! je devine; c'est vous, mylady, qui tantôt... (*Souriant à Rochester.*) Ah! Rochester!....

ROCHESTER.

Si quelque chose pouvait me consoler de perdre les bonnes graces de mon prince, ce serait l'espoir de posséder mylady, et le plaisir de retrouver une nièce charmante.

COPP.

Comment! une nièce! ce serait vous qui....

BETTY.

Quoi! monsieur, vous seriez....

ROCHESTER.

Ce mauvais sujet de Rochester. Venez, ma belle enfant, je veux.....

COPP, arrêtant Betty.

Doucement, doucement, je baise bien les mains de votre grandeur; mais je suis aussi son oncle, je l'ai élevée, je la garde.

HENRI.

Il a raison, lui seul en doit disposer; mais j'espère qu'il ne la refusera pas à mon page, à qui je donne une lieutenance dans mon régiment.

ÉDOUARD.

Ah! tant de bonté.....

COPP.

Ah! c'est différent, je n'ai rien à vous refuser.

HENRI.

Capitaine, je n'ai point oublié que je suis votre débiteur. Acceptez cette montre, c'est une récompense que je dois à votre franche probité. Cet anneau, je le réserve pour l'aimable Betty. Je te pardonne, Rochester; mais je vous demande à tous le plus grand secret sur ce qui s'est passé. Cette étourderie m'a causé trop de tourment et trop d'inquiétude, pour qu'elle ne soit pas la dernière.

FIN DE LA JEUNESSE DE HENRI V.

JOSEPH,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉ DE CHANTS,

Représenté pour la première fois le 17 février 1807.

NOTICE

SUR JOSEPH.

Le lendemain de la première représentation du *Joseph* de M. Baour-Lormian, je dînais, avec plusieurs auteurs et quelques artistes, chez madame Gay, où l'on était toujours sûr de trouver la plus aimable réunion, et d'entendre d'agréables discussions sur les lettres et sur les arts. Chacun des convives jugeait, selon sa manière de voir, la pièce de mon confrère; et, quoiqu'ils fussent tous d'accord sur la beauté de la poésie et le mérite de l'ouvrage, ils y trouvèrent je ne sais quel défaut qu'ils ne pouvaient définir, mais qui nuisait à l'ensemble de cette belle tragédie. Comme un autre, je voulus dire mon avis sur cet ouvrage, et je crus expliquer le défaut qu'ils lui reprochaient, en assurant que l'amour que l'auteur avait introduit dans ce sujet patriarchal, affaiblissait le premier intérêt, qui est la piété filiale. Tous se récrièrent contre mon opinion; ils prétendirent que le sujet était trop simple pour que l'auteur pût se dispenser

d'inventer une conjuration et un amour qui pussent fournir de l'aliment pour cinq actes. Je leur répondis que je ne calculais pas le mérite d'une pièce par le nombre des actes; que si, en effet, la simplicité du sujet ne nous offrait pas matière suffisante pour une grande tragédie, il fallait se régler d'après cela, et ne pas étendre le sujet au-delà de sa proportion; que je convenais que ce sujet, si intéressant dans la Bible, n'offrait que la reconnaissance des frères, et que tout ce que l'on pouvait se permettre, c'était de faire arriver Jacob en Égypte, et de le rendre témoin du pardon que Joseph accorde à ses frères; mais qu'au reste tout autre sentiment qui pouvait distraire de cet intérêt de famille, devenait un hors-d'œuvre dangereux pour l'ouvrage, et qu'il fallait tout le talent et le style de *Baour-Lormian* pour avoir pu triompher de l'obstacle qu'il s'était créé lui-même. Méhul, qui était au nombre des convives, nous écoutait avec une attention particulière; mais quand il vit que la discussion allait cesser, il voulut la ranimer, et, avec cette finesse et ce genre d'une aimable raillerie qu'il possédait si bien, il soutint, par un motif qu'on devinera bientôt, que, tout en adoptant quelques-unes de mes idées, il était impossible de traiter ce sujet sans y coudre quelque épisode; qu'au reste rien n'empêchait de tenter une épreuve

qui ne pouvait tourner qu'à l'avantage du public; que si l'on avait fait une tragédie de Joseph, on pouvait bien en faire un opéra; qu'il ne connaissait pas de sujet plus propre à donner du style et de l'intérêt à la musique; et que, puisque je me trouvais d'une opinion contraire à celle de tout le monde, il me portait le défi de lui faire de ce pieux Joseph un opéra en trois actes. Madame Gay appuya cette idée avec toute la chaleur et le charme qu'elle porte dans une conversation; et pour avoir mis quelque opiniâtreté à soutenir mon opinion, je fus condamné par tout le monde à fournir la preuve qu'on pouvait faire un Joseph sans conspiration et sans amour. On voulut plus; on m'assigna le temps où je devais lire l'ouvrage; et comme il était question d'un grand opéra, on convint seulement qu'on me dispensait, pour tout ce qui tenait au récitatif, d'apporter les vers tout façonnés. Afin de ne pas passer pour un gascon, je fus bien obligé de me résigner à tout ce qu'on ordonna. Toute la société contre laquelle j'avais disputé avec la chaleur que donne la conviction, fut ajournée à la quinzaine, avec injonction de venir siéger au même tribunal, et à moi de *comparoir* pour me voir juger et condamner par mes pairs à telle amende qu'il plairait au tribunal littéraire de m'infliger. — Cette plaisanterie, comme tant d'autres de ce

genre, suffisait dans cette maison, où l'esprit et la grace ne cessaient de fournir des bons mots, à nous faire passer une soirée très-agréable; aussi tout le monde s'en alla-t-il très-content, excepté moi qui, cheminant avec ce bon Méhul, me reprochais en riant mon entêtement, et prévoyais déja tout le travail, peut-être inutile, qu'il allait me causer. Cependant, arrivé chez moi, je me mis à réfléchir à la manière dont je traiterais le sujet; et, comme il m'était positivement défendu d'emprunter aucun épisode, puisque c'était là le motif de notre discussion, et qu'il me fallait cependant amener des situations fortes et intéressantes, je ne trouvai d'autre moyen d'y parvenir que de faire un réprouvé de Siméon, et un aveugle de Jacob. Une fois cette donnée admise, je fus tout surpris de la facilité que je trouvai à faire marcher mon action. Mon furieux *Siméon* formait un contraste avec la douceur un peu monotone de Joseph, et la perte de la vue dans mon père Jacob, m'offrait l'occasion toute naturelle d'employer ces méprises de personnages, qui sont d'une si grande ressource pour amener des situations plus ou moins intéressantes. On se doute bien que, mon plan fait, je ne tardai pas à finir l'ouvrage. J'allai moi-même presser le tribunal de se réunir; et, la lecture faite de mon drame, on convint d'une voix unanime que

j'avais gagné ma cause, et qu'on pouvait faire un Joseph sans étendre l'action par des épisodes étrangers au sujet.

Je n'entrerai dans aucun détail sur les beautés musicales de cet ouvrage : c'est sans contredit le chef-d'œuvre de Méhul ; mais je répondrai au reproche qu'on me fit dans le temps, d'avoir porté à l'Opéra-Comique un sujet qui, par son spectacle et le *grandiose* de sa musique, appartenait tout-à-fait au grand Opéra. Lorsque je fus condamné par l'arrêt d'une joyeuse société à composer mon Joseph, il était bien entendu que je travaillais pour notre grande scène lyrique ; mais lorsque mon aréopage eut entendu ma pièce telle qu'elle est maintenant, il fut décidé qu'on ne changerait point le dialogue en récitatif, et qu'on jouerait ainsi la pièce au théâtre Feydeau. Je crois bien que Méhul, qui était encore à cette époque en querelle avec l'administration de l'Opéra, avait secrètement gagné nos juges : car ils parvinrent à me faire consentir à cette substitution de théâtre, à force de raisonnements; et sans doute ma paresse ordinaire m'y décida tout-à-fait. Ma pièce fut jouée et obtint beaucoup de succès à Paris ; mais elle rapporta au théâtre très-peu d'argent : elle fit au contraire la fortune des directeurs de province ; ce qui prouve incontestablement que les idées reli-

gieuses ont beaucoup plus de succès dans les départements que dans la grande capitale ; et j'avoue que je la crois malheureusement tant soit peu impie, malgré tous les soins que l'on prend de la rappeler aux vertus du bon vieux temps, et à cette simplicité de mœurs patriarchales que l'on ne retrouve plus, comme chacun sait, que parmi les ministres de notre sainte religion.

Hélas ! faut-il donc, après être entré dans des détails qui me rappellent les circonstances qui n'ont fait que resserrer les liens d'amitié qui existaient depuis long-temps entre moi et Méhul, que je sois condamné à parler de sa mort prématurée ! Les arts, qui espéraient encore quelques nouveaux chefs-d'œuvre de son immense talent, la société qu'il charmait par les graces de son esprit, ont fait une perte réelle dans la personne de l'honnête homme, de l'homme aimable, et du grand compositeur ; et s'il a droit à mes éloges, comme un artiste distingué dont j'ai partagé les travaux, il a droit à de longs regrets comme mon ami. Les personnes qui n'ont connu que ses chants peuvent l'admirer ; mais ses amis seuls ont pu apprécier son caractère et la bonté de son cœur.

Comme tout véritable homme de génie, il savait plier son talent au genre qu'il voulait traiter ; et

certes il serait difficile de reconnaître l'auteur de *Joseph* et de *Stratonice* dans *une Folie* et dans *l'Irato :* cependant, pour ceux qui pouvaient bien juger de la nature de son talent, il était facile de voir que, s'il consentait quelquefois à chanter la folie, son goût le portait de préférence à peindre les grandes idées et les passions fortes. Et telles sont la grandeur et la beauté de ses accents, que si les révolutions et les discordes civiles parvenaient à nous enlever le peu de liberté dont nous jouissons, l'amour de la patrie, graces à Méhul, ne s'éteindrait pas du moins dans les ames. Ses chants du *Départ* et de *Roland*, comme ceux du Tyrthée de la révolution (M. Rouget de Lisle), procureraient encore, en inspirant des victoires, la conquête de la liberté.

PERSONNAGES.

JACOB, pasteur de la vallée d'Hébron.

JOSEPH, fils de Jacob, ministre d'Égypte.

BENJAMIN, fils de Jacob.

SIMÉON, fils de Jacob.

RUBEN, fils de Jacob.

NEPHTALI, fils de Jacob.

UTOBAL, confident de Joseph.

UN OFFICIER des gardes de Joseph.

JEUNES FILLES de Memphis.
SEPT FILS DE JACOB.
ISRAÉLITES.
ÉGYPTIENS.
SOLDATS.
} Personnages muets.

La scène est à Memphis.

JOSEPH.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du palais de Joseph.

SCÈNE I.

JOSEPH, SEUL.

VAINEMENT Pharaon, dans sa reconnaissance,
S'empresse à flatter mes désirs;
Au milieu des honneurs, de la magnificence,
Mon cœur est tourmenté par d'amers souvenirs.
Champs paternels, Hébron, douce vallée!
Loin de vous a langui ma jeunesse exilée,
Comme au vent du désert se flétrit une fleur.
O mon père! ô Jacob! dans une pure ivresse,
Tu m'appelais l'espoir, l'appui de ta vieillesse...
Et sans moi tu vieillis en pleurant mon malheur!
Frères jaloux, troupe cruelle!
C'est vous, dont la main criminelle
A son amour m'osa ravir.
Avez-vous pu voir, sans frémir,
Ses pleurs, sa douleur paternelle?
Ingrats! je devrais vous haïr;
Et pourtant, malgré mes alarmes,
Malgré cet affreux souvenir,
Si vous pouviez vous repentir,
Je serais touché de vos larmes.

SCÈNE II.

JOSEPH, UTOBAL.

UTOBAL.

Quoi! toujours, seigneur, ce sombre chagrin? Qui peut espérer d'être heureux, si le grand Cléophas ne l'est pas? Ministre de Pharaon, vous partagez la puissance avec lui. Votre sage prévoyance a sauvé l'Égypte de la famine. Les grands vous respectent; le roi vous aime, le peuple vous adore; des honneurs réservés aux rois seuls se préparent pour vous; et demain, du haut d'un char de triomphe, vous pourrez contempler tous les heureux que vous avez faits.

JOSEPH.

Par mes soins, il est vrai, les Égyptiens connaissent l'abondance. Mais, mon cher Utobal, dans les autres climats n'est-il pas d'autres hommes?

UTOBAL.

Et que vous importe, seigneur? êtes-vous chargé du soin de veiller au salut de tout l'univers?

JOSEPH.

Je le vois: tu ignores ma destinée, ou tu feins de l'ignorer.

UTOBAL.

Je sais seulement qu'éclairé par un dieu inconnu sur les bords du Nil, vous prédîtes, il y a neuf ans, à Pharaon, le sort réservé à ses peuples. Votre sagesse lui parut si grande, qu'il vous donna son anneau, qu'il vous appela du nom de Cléophas, et qu'il vous remit le soin de son empire.

JOSEPH.

Quoi! tu ne sais pas que, né parmi les Hébreux, je fus conduit sur ces bords? Ignoré dans la foule des esclaves, victime de l'odieuse perfidie d'une femme, je languis plusieurs années dans une affreuse prison, et je n'en sortis que pour parvenir aux honneurs les plus grands.

UTOBAL.

Je l'ignorais, seigneur.

JOSEPH.

Eh bien! apprends mes infortunes. Je suis né d'un sang qu'en ces lieux on ne peut nommer illustre, puisque je dois le jour à l'un de ces pasteurs dont les troupeaux nombreux couvrent les rives du Jourdain. Jacob est le nom de mon père. Petit-fils d'Abraham, par ses rares vertus, comme son aïeul, il eut des droits à la faveur céleste, et, comme lui, il fit alliance avec le Seigneur. Douze enfants composaient sa famille. J'étais l'aîné des deux fils de Rachel sa bien aimée. Jacob me chérissait tendrement; mes frères en conçurent de la jalousie, et, sans le mériter, j'attirai sur moi leur haine. Tu vas en connaître l'effet.

ROMANCE.

A peine au sortir de l'enfance
(Quatorze ans au plus je comptais),
Je suivis avec confiance
De méchants frères que j'aimais.
Dans *Sichem*, au gras pâturage,
Nous paissions de nombreux troupeaux;

J'étais simple comme au jeune âge,
Timide comme mes agneaux.

Près de trois palmiers solitaires,
J'adressais mes vœux au Seigneur:
Tout à coup saisi par mes frères,
O souvenir rempli d'horreur!
Au fond d'un sombre et froid abîme
Ils me plongent dans leurs fureurs,
Quand je n'opposais à leur crime
Que mon innocence et mes pleurs.

Hélas! près de quitter la vie,
Au jour enfin je fus rendu.
A des marchands de l'Arabie,
Comme un esclave ils m'ont vendu...
Tandis que du prix de leur frère,
Ils comptaient l'or qu'ils partageaient,
Hélas! moi, je pleurais mon père,
Et les ingrats qui me vendaient.

UTOBAL.

Eh quoi! seigneur, depuis que vous jouissez de la faveur de Pharaon, depuis que votre main s'étend sur tout l'univers, vous ne vous êtes point vengé de ces perfides?

JOSEPH.

Utobal, ils sont mes frères.

UTOBAL.

Votre dieu les a punis, sans doute. La famine qui désole le monde entier....

JOSEPH.

Cruel! songes-tu qu'ils vivent près de mon père?

Hélas! bien loin d'accroître leurs maux, j'ai su les soulager. Des émissaires envoyés secrètement ont ramené l'abondance dans le Chanaan; mais depuis quelque temps, cher Utobal; depuis que mes ennemis, jaloux de mon élévation et du bien que j'ai fait, empêchent Pharaon de regarder tous les malheureux comme ses sujets; depuis qu'il a défendu de porter aucun secours aux étrangers, ma famille entière languit en proie aux premiers besoins de la vie. Mon père succombe peut-être aux horreurs de la faim. Ah! cette idée me fait verser des pleurs.

UTOBAL.

Calmez, seigneur....

JOSEPH.

Je l'ai résolu, Utobal; il faut que tu partes à l'instant pour la vallée d'Hébron; il faut que tu voies Jacob, hélas! s'il vit encore. Il faut que tu lui dises qu'il vienne avec sa famille, ses serviteurs et ses troupeaux. Ah! si le destin de tout un peuple ne me retenait pas en ces climats, je serais allé me précipiter à ses pieds. — Mais voici l'heure où tout le peuple rassemblé sur les places publiques attend avec impatience les secours que mes soins prévoyants lui ont réservés : je cours où mon devoir m'appelle. Toi, cher Utobal, reste ici; rassemble tes esclaves et tes chameaux, et songe enfin que de ton zèle dépend peut-être le bonheur de ma vie.

SCÈNE III.

UTOBAL, SEUL.

Quel homme! quelles vertus! oui, sans doute, c'est un dieu qui l'inspire; et depuis qu'il gouverne l'Égypte, il y fait régner à la fois l'équité, l'innocence et la paix. Mais songeons à remplir ses ordres, et que bientôt.....

SCÈNE VI.

UTOBAL, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, des étrangers demandent à parler à Cléophas: en vain je leur refuse l'entrée de ce palais, ils ne veulent point se retirer.

UTOBAL.

Et que prétendent donc ces téméraires?

L'OFFICIER.

Je l'ignore. Ils paraissent bien malheureux; leurs vêtements annoncent la pauvreté, et mes refus les font pleurer et gémir.

UTOBAL.

Mais enfin quelle est leur patrie?

L'OFFICIER.

Ils se disent Hébreux; ils arrivent de Chanaan.

UTOBAL.

Ils arrivent de Chanaan! Allez; qu'on les introduise

dans cet appartement, et qu'ils obtiennent de vous et des honneurs et des respects. (*A part.*) Quelle nouvelle! (*L'officier sort.*) Courons vite en instruire Cléophas. Je vais calmer ses inquiétudes, en lui portant l'espoir de connaître bientôt les destins de son père.

(Il sort.)

SCÈNE V.

L'OFFICIER, Les ÉTRANGERS.

L'OFFICIER, aux étrangers.

Étrangers, rassurez-vous; le grand Cléophas consent à vous voir, à vous entendre : bientôt il va paraître à vos regards.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Les FILS DE JACOB.

RUBEN.

Oui, mes frères, prenons confiance au Dieu de nos pères. Le grand Cléophas, ce bienfaiteur de l'Égypte, nous accordera sans doute un asyle dans cette contrée qui, malgré sa stérilité, peut encore offrir le bonheur.

NEPHTALI.

Oui, Dieu l'a dit à notre père, à l'instant qu'il sacrifiait sur la pierre d'alliance : « Jacob, c'est en Égypte que tu trouveras la fin de tes maux. »

SIMÉON.

Et moi, c'est en Égypte que j'éprouve toutes les horreurs du remords.

RUBEN.

Pourquoi donc es-tu plus malheureux ici?

SIMÉON, bas à ses frères.

N'est-ce pas dans ces climats que Joseph....

NEPHTALI.

Eh quoi! toujours penser au malheureux Joseph! Dieu nous a pardonné, sans doute, puisqu'il nous a conduits dans cette terre hospitalière.

SIMÉON.

Non; le Seigneur a retiré sa protection aux coupables fils de Jacob.

NEPHTALI.

N'es-tu pas le témoin de ses bontés? il nous sauve de la famine qui désole Chanaan.

SIMÉON.

C'est moi, c'est vous tous qui êtes les auteurs des calamités qui affligent le genre humain.

RUBEN.

Et quels grand crimes avons-nous donc commis?

SIMÉON.

Tu le demandes, Ruben, et tu le demandes à Siméon?

NEPHTALI.

Quoi donc! une seule faute doit-elle empoisonner toute notre vie?

SIMÉON.

Vous appelez une faute, abuser de la force et du

nombre contre l'innocence et la jeunesse ! Ah ! si ce n'est qu'une faute, elle pèse sur mon cœur comme un crime, et empoisonne tous les instants de ma vie.

RUBEN.

Calme-toi, Siméon, au nom de notre Dieu qui pardonne.

NEPHTALI.

Par les cheveux blancs de notre père, qui nous maudirait tous.

SIMÉON.

Pourquoi, si vous craigniez de voir paraître mes remords, m'avoir conduit dans ces climats qui me rappellent mon forfait ? Que ne m'abandonniez-vous dans les vallons de Sichem ? que ne m'y laissiez-vous devenir la proie de la famine et du désespoir ?

RUBEN.

Ingrat! tu nous reproches l'amitié que nous avons pour toi !

SIMÉON.

L'amitié que vous avez pour moi ! Il fallait donc me la prouver à l'instant où, par mes perfides conseils, j'excitai votre haine contre le vertueux Joseph.

NEPHTALI.

Tu m'as vu pleurer sur son sort, et même, pardonne-moi, je t'ai maudit, Siméon.

SIMÉON.

Et que pouvait ta malédiction ? l'Éternel m'avait déja frappé de la sienne. Au lieu de me maudire, il fallait me percer du même poignard dont je voulais assassiner Joseph.

NEPHTALI.

N'étais-tu pas mon frère?

SIMÉON.

Joseph n'était-il pas le mien?

RUBEN.

Combien ton égarement nous afflige!

NEPHTALI.

Siméon, reviens à toi.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

SIMÉON.

Non, non, l'Éternel que j'offense
M'accabla du poids de mes maux;
Et sur mon front, dans sa vengeance,
Son doigt divin traça ces mots:
« Mortels, fuyez un misérable;
« Il n'a plus de parents, d'amis;
« Des bras d'un père inconsolable
« Il ravit le plus tendre fils! »

LES FRÈRES.

O Siméon! malheureux frère!
Calme cette affreuse douleur.
Quand tu parles de notre père,
Ah! tu nous déchires le cœur!

SIMÉON.

Quand, pour apaiser ma souffrance,
Je cours embrasser mes enfants,
De Dieu la terrible puissance
Me suit dans leurs bras caressants.
Malgré leur naïve innocence,
Je sens redoubler mon effroi;
Je lis aux traits de leur enfance
Qu'ils seront ingrats comme moi.

LES FRÈRES.

Consolе-toi, malheureux frère !....

SIMÉON.

Je suis puni par le Seigneur.

LES FRÈRES.

Ah ! songe à nous, songe à ton père !

SIMÉON.

Sur moi pèse son bras vengeur.

(On entend des fanfares.)

LES FRÈRES.

Paix, Siméon ! faisons silence.
Déja la garde vient vers nous.
C'est le ministre qui s'avance :
Siméon, garde le silence.

SIMÉON.

Frappé du céleste courroux,
Pourrai-je garder le silence ?

LES FRÈRES.

Faut-il embrasser tes genoux ?...
Cruel ! veux-tu nous perdre tous ?

SCÈNE VII.

L'OFFICIER, Les FILS DE JACOB.

L'OFFICIER.

Étrangers, Cléophas va bientôt paraître à vos regards. Songez à lui rendre les honneurs qu'il a droit d'attendre de tous les hommes ; songez qu'il représente le grand roi dont il est le plus ferme appui... Inclinez vos fronts devant sa puissance.... Le voici....

SCÈNE VIII.

JOSEPH, UTOBAL, Les FILS DE JACOB.

UTOBAL, bas à Joseph.

Oui, seigneur, voilà ces étrangers qui se disent Hébreux.

JOSEPH.

A leur aspect que mon cœur est ému! Si, parmi eux, j'allais reconnaître quelques-uns de mes frères!

RUBEN.

Seigneur, nous embrassons vos genoux.

JOSEPH, s'avançant vers eux.

Étrangers, relevez-vous. (*Se retournant, à Utobal.*) Que vois-je, Utobal? mes yeux ne me trompent point: ce sont mes frères.

UTOBAL.

Est-il possible?

RUBEN.

Vous voyez des malheureux qui viennent au nom de tout un peuple implorer votre assistance.

JOSEPH, bas à Utobal.

Voilà Ruben, l'aîné de mes frères.

NEPHTALI.

Fils d'un simple pasteur, nous ne connaissons point les richesses. Nous déposons à vos pieds ce que nous avons de plus précieux. Dédaignerez-vous, seigneur, les parfums que, dans nos solennités, nous brûlons en l'honneur de l'Éternel?

JOSEPH, bas à Utobal.

C'est la voix de Nephtali : c'est le seul qui répandit des larmes sur mon sort.

UTOBAL, bas à Joseph.

Cachez votre émotion, seigneur.

RUBEN.

Ministre bienfaisant ! ô vous ! dont la sage prévoyance a sauvé tous les peuples d'Égypte, nous pardonnerez-vous si, sur le bruit de votre renommée, nous sommes accourus vers vos climats ? Hélas ! la terre d'Hébron, la plaine de Dothaïm, les vallons de Sichem, tous ces beaux lieux, si riches autrefois, sont frappés de stérilité. La famine détruit tous les jours les enfants du Seigneur. Israël est forcé d'abandonner sa patrie, et l'autel élevé par ses mains à la gloire de l'Éternel.

JOSEPH.

(*A part.*) O malheureuse contrée ! (*Haut.*) Eh quoi ! tout votre peuple s'est jeté dans l'Égypte ? Mais quels sont donc vos titres à la bienfaisance de Pharaon ?

RUBEN.

Ceux du malheur. Ah ! ne rejetez pas les enfants de Jacob.

JOSEPH.

Jacob est donc le nom de votre père ?

RUBEN.

Oui, seigneur. Ce vénérable vieillard, comme vous chéri de tout un peuple, accueille le malheur, loue Dieu, aime ses enfants, et fait tout pour le bonheur des hommes.

JOSEPH, à part.

O mon père !

NEPHTALI.

Le ciel a daigné le conserver à ses enfants.

JOSEPH, à part.

Je te rends graces, ô mon Dieu !

NEPHTALI.

Les nombreuses années qui l'accablent, sans rien ôter à la force de son ame, ont seulement affaibli ses organes. Hélas! il ne peut plus voir ses enfants.

JOSEPH.

Et comment avez-vous pu quitter votre père, le laisser sans appui dans votre malheureux pays ?

RUBEN.

Seigneur, Jacob est avec nous : notre Dieu l'a permis.

JOSEPH.

Pourquoi ne le vois-je pas ici ? l'auriez-vous laissé seul ?

RUBEN.

Notre plus jeune frère, Benjamin, ne le quitte jamais.

JOSEPH, bas à Utobal.

Benjamin ! cet enfant que ma mémoire me rappelle maintenant.... Ah! mon cœur peut à peine supporter l'excès de son bonheur! (*Haut.*) Et verrai-je bientôt votre père ?

RUBEN.

Accompagné de nos femmes, de nos enfants et de nombreux serviteurs, il traverse encore le désert. Nous

avons cru, seigneur, devoir le précéder pour implorer votre protection pour sa famille entière.

JOSEPH.

Vous l'obtiendrez, fils de Jacob; oui, vous obtiendrez un asyle auprès de moi.

RUBEN.

Vous nous permettez donc, seigneur, de dresser nos tentes dans cette plaine d'où l'on découvre la riche Memphis?

JOSEPH.

Je pourvoirai moi-même à vos besoins, étrangers; vous apprendrez combien j'honore la vieillesse et le malheur.

RUBEN.

Ah! seigneur, notre reconnaissance....

(Tous les frères se précipitent à genoux.)

JOSEPH, attendri.

Relevez-vous, mes fr..... (*A part.*) Utobal, quel moment! mon cœur ému.... Mes fr..... (*Haut.*) Étrangers, relevez-vous. Mais, dites-moi, tous les fils de Jacob sont-ils devant mes yeux? votre vénérable père n'en a-t-il point à regretter?

NEPHTALI.

Pardonnez-moi, seigneur, la mort nous a ravi notre frère Joseph.

SIMÉON, égaré.

Qui parle de Joseph?

JOSEPH, à part.

C'est Siméon: malgré moi j'ai frémi.

SIMÉON, s'avançant.

Oh! non, la mort ne l'a point ravi: il vit, je l'espère; c'est la seule consolation qui me reste.

FINAL.

UTOBAL.

Quel trouble vous saisit, seigneur!

JOSEPH.

Ah! son aspect me fait horreur.

LES FRÈRES, à Siméon.

De grace, calme ta fureur.
Déja le trouble qui t'égare
Dans ces lieux répand la terreur.

JOSEPH, bas à Utobal.

C'est Siméon, c'est le barbare
Qui voulut me percer le cœur.

UTOBAL, bas à Joseph.

Dites-moi quel est le barbare
Qui voulut vous percer le cœur?

JOSEPH, à Utobal.

Tes yeux doivent le reconnaître.
Vois, sur son front est la pâleur:
Son aspect est celui d'un traître;
Le désespoir est dans son cœur.

LES FRÈRES, à Siméon.

Hélas! crains de faire paraître
Et tes remords et ta douleur.

SIMÉON.

Ah! de mes transports suis-je maître,
Quand le remords est dans mon cœur!

ENSEMBLE.

JOSEPH.

Reprenons mon empire
Sur ce cœur agité,
Et d'un frère en délire
Plaignons la cruauté.

UTOBAL.

Reprenez votre empire
Sur ce cœur agité,
Et d'un frère en délire
Plaignez la cruauté.

LES FRÈRES.

Ah! reprends de l'empire
Sur ton cœur agité,
Et vois de ton délire
Cléophas irrité.

SIMÉON.

Reprenons de l'empire
Sur mon cœur agité.
Hélas! de mon délire
Je suis épouvanté.

JOSEPH, noblement.

Allez tous au-devant d'un père,
Et dites-lui que Cléophas
Offre à son peuple qu'il révère
Un asyle dans nos climats.

LES FRÈRES.

Ah! seigneur, quelle est notre joie!
Pour Israël, quel heureux sort!
Sans vous, nous serions tous la proie
De la famine et de la mort.

JOSEPH, à Utobal.

Cher Utobal, quelle est ma joie!

D'un père je change le sort.
Sans moi, Jacob serait la proie
De la famine et de la mort.

UTOBAL.

Tout un peuple dans l'abondance,
Seigneur, vous adresse ses vœux.
Hors du palais, la foule immense,
Des chants de la reconnaissance
Déja fait retentir ces lieux.

CHOEUR, du dehors.

Honneur au bienfaiteur du monde!
Honneur au sauveur des humains!

JOSEPH, à Utobal.

Ah! si ton zèle me seconde
Mon père aura des jours sereins.

LES FRÈRES.

Rassurons-nous : tout nous seconde;
Cléophas change nos destins.

CHOEUR, du dehors et des frères.

Honneur au bienfaiteur du monde!
Honneur au sauveur des humains!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la vue extérieure de Memphis. Sur le devant sont des tentes ; la première est très-riche : elle est fermée. Il est nuit.

SCÈNE I.

UTOBAL, JOSEPH.

JOSEPH.

Utobal, dispose ma garde autour de ces lieux ; empêche que les habitans de Memphis ne viennent troubler le culte des Hébreux.

UTOBAL.

Vos ordres seront suivis, seigneur. — Mais dois-je vous laisser seul parmi ces étrangers ?

JOSEPH.

Tu sais qu'ils ne le sont pas pour moi.

UTOBAL.

Mais au milieu de cette obscurité, pourrez-vous, seigneur, vous reconnaître ? Ce camp jeté sans ordre....

JOSEPH.

Laisse à mon cœur le soin de me conduire à la tente de mon père.

UTOBAL.

C'est la vôtre, seigneur. — Jacob est loin de se douter qu'il repose sur les riches coussins qui servent à son fils dans nos solennités.

JOSEPH.

Eh ! que lui fait la pompe orgueilleuse des rois ! il ne voit que la gloire de son Dieu, que le bonheur de ses enfants. Un doux frémissement fait déja palpiter mon cœur.... Oui, l'espoir de le revoir bientôt....

UTOBAL.

Ne cédez pas, seigneur, à votre émotion. La joie a des effets funestes, et votre père, affaibli par l'âge et la douleur... Attendez au moins que, rendu dans votre palais....

JOSEPH.

Ah ! pourrai-je contenir les élans de mon cœur ? Mais, retourne à Memphis.

UTOBAL.

N'oubliez pas, seigneur, qu'au lever du soleil le triomphe vous attend. Déja tout se prépare, et le peuple, impatient de contempler les traits de son bienfaiteur....

JOSEPH.

Aujourd'hui, que ces honneurs me pèsent ! Maintenant je ne puis éprouver qu'un plaisir : celui de me retrouver dans le sein d'Israël. Mais le temps presse ; pars, et reviens aux premiers rayons du jour.

(Utobal sort.)

SCÈNE II.

JOSEPH, SEUL.

Je vais donc revoir ce vieillard vénérable qui, dès ma plus tendre enfance, m'a montré tant d'amour !...

O Jacob! bientôt tu vas revoir ton fils bien-aimé!... Pourrai-je résister à ma tendresse? il le faut pourtant. Mais, que vois-je? cette riche draperie qui brille dans les ténèbres.... N'en doutons pas, c'est l'asyle de Jacob. Entrons, appelons.... Mais, non : dois-je troubler son repos?

SCÈNE III.

SIMÉON, JOSEPH.

SIMÉON.

Tous les enfants d'Israël dorment en paix : moi seul je veille. — O Siméon! la main de l'Éternel s'est appesantie sur toi!

JOSEPH.

Je veux obtenir de lui la grace de mes frères.

SIMÉON.

Je crains toujours de rencontrer des hommes. Je crois toujours les entendre me reprocher mon crime, et, malgré moi, mon fatal secret est prêt à m'échapper.

JOSEPH.

O Siméon! c'est toi que je plains le plus!

SIMÉON.

Siméon! on m'appelle : écoutons.

JOSEPH.

En vain tu veux te fuir, le remords est dans ton cœur.

SIMÉON.

Oui, oui, le remords m'accable.

JOSEPH.

Joseph, sans cesse présent à ta pensée, porte le désespoir dans ton ame.

SIMÉON, s'avançant vers Joseph.

O qui que tu sois! qui lis dans le cœur des coupables, ne révèle pas mon crime!

JOSEPH.

Qui donc est ici?

SIMÉON.

N'as-tu pas nommé Siméon? n'as-tu pas parlé de mes remords?

JOSEPH, reconnaissant Siméon.

Infortuné! c'est toi.

SIMÉON.

Oh! je t'en supplie, puisque tu as pénétré le secret de mon cœur, ne le dis à personne : je ferais horreur à la nature.

JOSEPH.

Malheureux Siméon!

SIMÉON.

Cache-le surtout à mon père; il en mourrait.

JOSEPH.

Vas, tu n'as pas un ennemi dans moi.

SIMÉON.

Il faut que tu sois un enfant du Seigneur, puisque tu as pu deviner un crime qui m'oppresse depuis quinze ans.

JOSEPH.

Ton malheur m'intéresse et m'arrache des larmes.

SIMÉON.

Moi, je n'en verse plus. Dieu me les a retirées : mes yeux sont secs, et mon cœur est brûlant.

JOSEPH.

Que je te plains, Siméon!

SIMÉON.

Ne prononce pas mon nom. Mon vertueux père est là qui repose : son fils Benjamin dort à ses pieds. Ne frappe pas leur oreille du nom d'un criminel.

JOSEPH.

Quoi! n'oses-tu plus paraître devant ton père?

SIMÉON.

Non : sa présence irrite mes maux. — Je ne viens que la nuit, quand il sommeille, contempler sa face vénérable ; et dès que le jour paraît, comme les animaux féroces, je me retire dans les forêts.

JOSEPH.

Mais ses paroles pourraient te consoler.

SIMÉON.

Oh! non; il me parlerait de Joseph.

JOSEPH.

De Joseph?

SIMÉON.

Eh! oui, de mon frère, que j'ai sacrifié à ma haine.

JOSEPH.

Le temps n'a donc point calmé tes regrets?

SIMÉON.

C'est ici que je souffre le plus ; c'est ici que Joseph est partout présent à mes regards : ma mémoire fidèle empoisonne chaque instant de ma vie des souvenirs

du passé. Je le vois, ce bel adolescent, l'orgueil et l'amour de son père; je le vois dans les vallons de Sichem suivre nos troupeaux; je vois l'endroit où, près de trois palmiers, je me précipitai sur lui; j'entends ses cris innocents; il appelle : « Mon père! mon père! sauvez-moi... » (*Se tournant vers la tente.*) Imprudent! s'il m'avait entendu!.... Paix! paix! Jacob repose encore.

JOSEPH.

Infortuné!... que ta situation est cruelle! Mais ton cœur est repentant, Joseph te pardonnera. — Oui, le ciel bientôt.... Siméon, viens, ne t'éloigne pas de moi; c'est un ami qui t'en prie, et qui saura te consoler.

SIMÉON.

Ah! ta voix pénètre mon cœur.... elle y fait naître un peu de calme. — Oui, dans ce moment, je suis moins malheureux. O mon dieu! si je pouvais pleurer! (*On entend un prélude d'instruments éloignés.*) Mais le jour ne va pas tarder à paraître. Mes frères vont bientôt, dans une fervente prière, célébrer l'Éternel : je dois quitter ces lieux.

(Il commence à faire jour dans le fond du théâtre.)

JOSEPH.

Pourquoi ne pas te joindre à leurs chants?

SIMÉON.

Non, mon cœur est coupable. Dieu rejetterait mes vœux. N'a-t-il pas repoussé le sacrifice de Caïn! (*La clarté frappe la tente de Jacob.*) Mais, que vois-je?... Déja la première lueur me permet de distinguer.... O ciel! à ces riches vêtements, à cet aspect auguste,

je ne me trompe point, je reconnais le bienfaiteur d'Israël. O vous! seigneur, qui savez mon crime, qu'il ne vous irrite pas contre ma famille : ne faites pas tomber sur elle le poids de mon forfait. Ayez pitié de mon malheureux père. Pardonnez à tous mes frères : laissez-moi vous fuir. L'Éternel saura bien m'atteindre, et sa justice m'attend dans le fond des déserts.

(Il sort vivement.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, SEUL.

Arrête, Siméon! Il ne m'entend plus.... Bientôt mes soins le rendront à la tranquillité. Déja le jour plus grand....

CHOEUR DE VIERGES, dans l'éloignement.

Dieu d'Israël! père de la nature,
Rends les moissons à nos champs,
Rends à nos prés leur verdure,
Et sauve encore tes enfants!

JOSEPH.

Les chants du matin se font entendre; ils m'attendrissent; ils me rappellent les premières émotions de mon cœur.

CHŒUR DES HOMMES, dans l'éloignement.

Dieu d'Israël! père de la nature, etc.

JOSEPH.

O temps heureux de ma jeunesse! je mêlais ma voix à celle de mes frères.

CHOEUR D'HOMMES ET DE FEMMES, plus rapproché.

Dieu d'Israël! père de la nature, etc.

SCÈNE V.

JOSEPH, BENJAMIN.

BENJAMIN, sortant de la tente qui reste fermée.

Les chants de mes frères font retentir ces lieux qui me sont inconnus. Mon père repose encore.... Dors en paix, Israël, tu as touché une terre hospitalière.

JOSEPH.

C'est donc là ce Benjamin, ce jeune enfant que j'ai si souvent porté dans mes bras, et dont la bouche bégayait à peine mon nom.

BENJAMIN, regardant la tente.

Quelle richesse! mes yeux éblouis peuvent à peine supporter un éclat aussi nouveau pour moi.

JOSEPH.

L'innocence est peinte sur son front. Dans ses jeunes traits, je reconnais Rachel, la bien-aimée de mon père, notre mère commune.

BENJAMIN.

Quel est donc cet homme bienfaisant qui accueille les enfants de Jacob avec tant de grandeur et de magnificence? (*Il se retourne du côté opposé; aperce-*

vant Joseph.) Mais, quel est mon étonnement! qui donc?...

JOSEPH.

Rassure-toi, jeune Benjamin.

BENJAMIN.

Étranger, tu sais mon nom? et pourtant je ne t'ai jamais vu. A ce riche vêtement, je vois que tu es habitant des bords du Nil.

JOSEPH.

Oui, depuis long-temps j'habite Memphis; mais mon cœur chérit le peuple du Chanaan.

BENJAMIN.

Tu habites Memphis? tu as vu sans doute le grand ministre qui nous accueille avec tant de bonté?

JOSEPH.

Oui, je le connais, Benjamin.

BENJAMIN.

Dis-lui combien nous l'aimons tous; dis-lui que mon père bénit son nom, et que, de retour dans notre patrie....

JOSEPH.

Dans ta patrie, Benjamin?

BENJAMIN.

Oui, dans cette terre jadis heureuse, qui nous fut donnée par notre Dieu même.

JOSEPH.

Tu regrettes la vallée d'Hébron?

BENJAMIN.

C'est là que je suis né.

JOSEPH.

Près de moi, tu l'auras bientôt oubliée?

BENJAMIN.

Jamais. Nous y avons laissé les ossements de nos pères et l'autel du Seigneur.

JOSEPH, le prenant dans ses bras.

Mon cher Benjamin!

BENJAMIN.

Tu me presses dans tes bras! d'où te vient donc ce tendre intérêt que je semble t'inspirer?

JOSEPH.

De ta jeunesse, de ton innocence. Oh! combien Jacob doit te chérir!

BENJAMIN.

Dans son cœur j'ai remplacé Joseph.

JOSEPH.

Joseph?

BENJAMIN.

Oui, un frère chéri que nous avons perdu. J'étais trop jeune pour prendre part à la douleur de ma famille. Je ne comprenais pas l'objet de tant de trouble, de sanglots; mais je voyais mon père pleurer, et je pleurais.

JOSEPH.

Langage touchant de la candeur!

ROMANCE.

BENJAMIN.

Ah! lorsque la mort trop cruelle
Enleva ce fils bien-aimé,

Jacob, par sa douleur mortelle,
Vit son triste cœur consumé.
Afin de consoler mon père,
On m'offrit un jour à ses yeux,
Et Jacob, dans mes traits heureux,
Crut revoir les traits de mon frère.

Dans les beaux jours de mon enfance,
Ce bon père m'accompagnait;
Et de sa tendre bienveillance,
Comme Joseph, je fus l'objet.
Si sa tendresse me fut chère,
A mon tour je suis son appui,
Et je puis lui rendre aujourd'hui
Le cœur et l'amour de mon frère.

J'ai su de ma famille entière
Ce que de Joseph on disait :
Il était pieux et sincère;
Aussi tout le monde l'aimait.
Moi, pour consoler mon vieux père,
Pour qu'il me chérisse encor plus,
Je veux acquérir les vertus
Qu'il regrette encor dans mon frère.

JOSEPH, embrasse Benjamin avec transport.

O mon cher Benjamin! vis long-temps auprès de ce bon père. Ah! tu dois le dédommager de la perte qu'il a faite.

BENJAMIN.

Le pourrai-je jamais? Mais déja mes frères circulent dans le camp; le soleil commence à se montrer, et Jacob sommeille encore.

JOSEPH.

Sans troubler son repos, ne puis-je, Benjamin, contempler les traits vénérables de mon.... de ton père?

BENJAMIN.

Ah! je ne puis rien te refuser! Mais surtout ne le réveillons pas.

(La tente s'ouvre : on voit Jacob couché sur de riches coussins.)

JOSEPH, le contemplant avec attendrissement et respect.

Le voilà ce respectable vieillard. Mes yeux le revoient donc enfin! L'âge, qui l'a vieilli, n'a point altéré la noblesse de ses traits. La vertu siége sur son front... Quelle émotion j'éprouve en sa présence!

BENJAMIN.

Qu'as-tu donc? d'où vient le trouble où je vois tes esprits?

JOSEPH.

Benjamin! mon cœur attendri.... mais il dort. Tandis que je le puis, cédons au sentiment qui m'entraîne. Fléchissons le genou devant ce front auguste, et répandons sur ces mains respectables les tendres pleurs qui m'oppressent en ce moment.

(Il se met à genoux, et penche sa tête sur les mains de son père.)

BENJAMIN.

Étranger, si tu étais l'un de ses fils, pourrais-tu donc lui témoigner plus d'amour et de respect?

JOSEPH.

Benjamin, le vieillard vertueux n'est-il pas père de tous les gens de bien?

BENJAMIN.

Il est vrai.

(On entend un bruit éloigné de fanfares et d'instruments guerriers.)

Quel bruit guerrier se fait entendre?

JOSEPH, à part.

Ah! déja le peuple, impatient de mon triomphe, m'appelle vers Memphis. Cruels honneurs! pourrai-je me séparer de mon père?

SCÈNE VI.

JACOB, BENJAMIN, JOSEPH,

TRIO.

BENJAMIN.

Des chants lointains ont frappé mon oreille:
De mon père, par eux, le sommeil est troublé.

JOSEPH, à part.

O doux instant! mon père enfin s'éveille;
Déja d'un fils vers lui l'ame entière a volé.

BENJAMIN.

Ses yeux sont pour jamais privés de la lumière;
Noble étranger, ils ne te verront pas.

JOSEPH, à part.

O vertueux Jacob! ô respectable père!
Que ton fils ne peut-il te serrer dans ses bras!

BENJAMIN.

C'est Benjamin qui de son père
Guide toujours les faibles pas.

JACOB, s'éveillant.

Dieu d'Abraham! exauce ma prière!
Près de mon dernier jour, par ton ordre sévère,
Me voici loin des champs qu'habitaient mes aïeux.
Grand Dieu! si tu défends que ma froide poussière

Se mêle dans la tombe à celle de mon père,
J'adore dans mes maux tes décrets rigoureux.
Je mourrai, s'il le faut, dans la terre étrangère,
Mais qu'après moi mes enfants soient heureux.

JOSEPH ET BENJAMIN

Hélas ! j'entends les vœux d'un père :
Il ne craint point de finir sa carrière,
Pourvu que ses fils soient heureux.

JACOB.

Benjamin, l'heure de la prière est-elle écoulée ? je n'entends point les chants de tes frères.

BENJAMIN.

Tous les chants sont finis. Déja le soleil se fait voir sur l'horizon.

JACOB.

O Benjamin ! quel rêve le Seigneur m'a envoyé ! il a voulu sans doute adoucir l'amertume de mes peines. Écoute ce songe terrible et consolant qui me poursuit encore.

BENJAMIN.

Je t'écoute, mon père.

JACOB.

Je traversais le désert qui sépare le Chanaan des bords du Nil ; je marchais environné de mes enfants : selon mon usage, je m'appuyais sur toi, Benjamin.

BENJAMIN.

Et sans doute j'essayais de te rendre la route moins pénible ?

JACOB.

Oui, mon fils. Tout à coup le vent du désert s'élève

et porte dans les airs un nuage de sable. Ainsi que mes serviteurs et mes chameaux, je cache ma tête pour éviter la mort, et j'attends. L'orage se dissipe, le soleil luit; je relève mon front fatigué : mais, hélas! je me trouve seul auprès d'une plaine aride et brûlante, dont l'étendue se perdait dans l'horizon. Tous mes enfants m'avaient abandonné.

BENJAMIN.

Et moi aussi, mon père? Oh! non, tu te trompes, j'étais auprès de toi.

JACOB.

Non, mon fils, j'étais seul.

BENJAMIN.

Qui? moi, t'abandonner! mes frères m'avaient donc enlevé?

JOSEPH, à part.

Quel crime cet enfant me rapelle!

JACOB.

J'étais seul, te dis-je. Une soif brûlante desséchait ma poitrine : mes forces s'affaiblissaient; j'allais mourir, et déja j'adressais ma prière au Seigneur : je le priais pour mes enfants.

BENJAMIN.

Pour tes enfants!

JACOB.

Quand tout à coup ta voix frappe mon oreille....

BENJAMIN.

Je suis accouru vers toi?

JACOB.

Tu tenais par la main un étranger : il m'apportait le fruit d'un palmier. Cet étranger, si brillant et si beau, s'est penché vers moi; mes yeux se sont ouverts à la lumière, et j'ai reconnu les traits de Joseph !

JOSEPH, à part.

O mon père !

BENJAMIN.

Quoi ! Joseph qui n'est plus ?

JACOB.

Je l'ai pressé sur mon cœur. Je l'ai appelé mon fils, mon bien aimé. Non, jamais dans ma vie je n'éprouvai d'instant plus doux. O mon Joseph ! mon cher Joseph !

FINALE.

JACOB.

O mon Joseph ! cher enfant de mon cœur !
Le temps n'a pu sécher mes larmes.

JOSEPH.

Ah ! que ce moment a de charmes !
Joseph est présent à son cœur.

BENJAMIN.

Eh quoi ! toujours verser des larmes !
Mon père, calme ta douleur.

JACOB.

Quand je repose, ou quand je veille,
Il me semble que je le vois.
Qu'une voix frappe mon oreille,
Je crois reconnaître sa voix.

ENSEMBLE.

JOSEPH.

De l'amour de mon père
Que mon cœur est ému!

BENJAMIN.

Rien ne peut le distraire
Du fils qu'il a perdu.

JACOB.

Rien ne console un père
Du fils qu'il a perdu.

JACOB.

Ah! lorsqu'une mère chérie
Vante l'amour de son enfant,
Jacob, dans sa douleur, s'écrie :
Joseph me chérirait autant.
(A part.)
Toi qui devais consoler ton vieux père,
Seul, mon Joseph, tu causes mes douleurs.

JOSEPH.

Je n'y puis résister.... un trouble involontaire
M'entraîne à ses genoux.

(Il se jette à ses pieds.)

BENJAMIN.

Ciel! que vois-je?

JOSEPH, serrant et embrassant les mains de son père, à part, et d'une voix étouffée.

O mon père!

JACOB, haut.

Qui prend ma main? qui la mouille de pleurs?

SCÈNE VII.

UTOBAL, JACOB, JOSEPH, BENJAMIN.

UTOBAL.

Le peuple, que transporte une commune ivresse,
Sur le char de triomphe, à l'instant veut, seigneur,
Voir monter son libérateur.
Cédez à son amour. Mille cris d'allégresse
Appellent déja Cléophas.

JACOB ET BENJAMIN.

Cléophas!

UTOBAL.

Pour vous voir tout le peuple s'empresse,
Seigneur, ne nous résistez pas.

JACOB.

Mon fils, où donc est Cléophas?

BENJAMIN.

C'est lui qui de ses pleurs mouillait ta main tremblante.

JACOB.

Qu'ai-je entendu? bonté touchante!
Quoi! c'était vous, généreux Cléophas!
Seigneur, c'est à vos pieds que ma reconnaissance....

JOSEPH.

Vous, Jacob, à mes pieds! ah! plutôt dans mes bras....
(Le théâtre se remplit d'Égyptiens et d'Hébreux.)

UTOBAL.

Seigneur, des citoyens le cortége s'avance.

JOSEPH, prenant par la main Benjamin et Jacob.

Venez, venez tous deux, je conduirai vos pas;

Partagez les honneurs et la brillante fête
Qu'en sa reconnaissance un grand peuple m'apprête.
Sur le char de triomphe où je suis attendu,
Si je place aujourd'hui Benjamin et son père,
Je prouve à tout Memphis combien mon cœur révère
Et l'innocence et la vertu.

(Il prend par la main Benjamin, et soutient les pas de Jacob.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

Conquérants de la terre,
Enviez ses destins.
Le démon de la guerre
N'arma jamais ses mains.
Mais comme un tendre père,
Il nourrit les humains.

(Pendant que le chœur chante, on voit passer dans le fond du théâtre un nombreux cortége de soldats et de femmes portant des fleurs et des parfums. Ce cortége précède le char de triomphe sur lequel sont placés Jacob et Joseph. Benjamin est à leurs pieds.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le palais de Joseph. Une longue table tient un des côtés du théâtre, mais sans gêner l'avant-scène. Jacob et tous ses enfants sont autour de cette table, couchés à la manière antique. Au côté opposé, sont des musiciens jouant des divers instruments connus dans ce temps-là. Sur l'avant-scène sont des esclaves de toutes les couleurs, occupés à remplir de grands vases d'or, etc.

SCÈNE I.

JACOB, JOSEPH, LES FILS DE JACOB, *excepté* SIMÉON.

JACOB.

O jour heureux! Seigneur, quelle est votre bonté! Comment de simples pasteurs ont-ils pu mériter les honneurs qu'on leur rend?

JOSEPH.

Ah! vous saurez bientôt que ces respects vous étaient dus!

JACOB.

Vous daignez prendre place à mes côtés, vous m'environnez de tous mes enfants!

BENJAMIN.

De tous, mon père, excepté Siméon.

JACOB.

Quoi! Siméon me fuit encore! N'était-ce pas assez d'avoir à gémir sur le sort de Joseph?

RUBEN.

De Joseph! Faut-il donc qu'au milieu des fêtes, en

présence du plus généreux des ministres, vous ne songiez qu'à Joseph, vous ne parliez que de Joseph? Ne sommes-nous donc pas aussi vos enfants?

JACOB.

Eh quoi! c'est toi, l'aîné de mes enfants, qui me reproches mes douleurs! Ruben, ne te souvient-il plus de ce funeste jour où vous m'annonçâtes sa mort? vous le pleuriez alors. Vous l'avez oublié : vous n'étiez que ses frères. Mais un père a toujours des larmes pour l'enfant qu'il a perdu. (*Joseph prend la main de Jacob et la presse sur son cœur.*) C'est toi, Benjamin, qui viens de presser si tendrement ma main?

BENJAMIN.

Non, mon père : c'est le ministre bienfaisant....

JACOB.

Ah! pardon, seigneur, j'ai cru sentir la main d'un fils.

JOSEPH.

Rassurez-vous, Jacob, sur le sort de Siméon. Par mes ordres, on le cherche maintenant, et bientôt on vous l'amènera.... Esclaves, éloignez-vous. (*Les musiciens et les esclaves s'éloignent.*) Vous, filles de ces contrées, accordez vos harpes d'or. Instruites par mes leçons, accompagnez vos chants, et célébrez aujourd'hui le Dieu grand, le Dieu fort, le Très-Haut.

JACOB.

Qu'entends-je? quoi! seigneur, suivez-vous notre loi?

LES JEUNES FILLES, s'accompagnant de leurs harpes.

A nos chants, à notre harmonie,
Unissez-vous, fils d'Israël,

Et de sa puissance infinie,
Louez avec nous l'Éternel.

UNE JEUNE FILLE, seule.

C'est lui qui féconde la terre,
Lui seul peuple l'onde et les airs.
Sa voix est la voix du tonnerre,
Et son empire est l'univers.

CHOEUR.

A nos chants, à notre harmonie, etc.

UNE JEUNE FILLE, seule.

La fleur qui croît sur nos montagnes,
Les nombreux troupeaux du pasteur,
Les eaux et les fruits des campagnes
Sont les dons heureux du Seigneur.

CHOEUR.

A nos chants, à notre harmonie, etc.

UNE JEUNE FILLE, seule.

L'épouse sensible et féconde,
La vierge ignorant sa beauté,
Doivent au Créateur du monde
L'amour et la maternité.

CHOEUR GÉNÉRAL.

ENSEMBLE.

Aux accords de notre harmonie,
Unissez-vous, fils d'Israël,
Et de sa puissance infinie,
Louez avec nous l'Éternel.

LES FILS DE JACOB.

Aux accords de cette harmonie,
Unissons les vœux d'Israël,
Et de sa puissance infinie,
Louons tous ici l'Éternel.

SCÈNE II.

UTOBAL, JOSEPH, JACOB, Les FILS DE JACOB.

UTOBAL.

(Tout le monde se lève de table.)

Seigneur, faites cesser les chants. En vain vous fûtes le bienfaiteur de l'Égypte ; en vain Pharaon vous a rendu le plus grand après lui ; vos ennemis, jaloux de votre gloire et de vos vertus, osent vous accuser.

JOSEPH.

M'accuser ! et quel est donc mon crime ?

UTOBAL.

D'avoir reçu sans ordre tout un peuple étranger, de lui avoir prodigué les secours réservés à ses sujets ; d'avoir fait partager à un simple pasteur des honneurs qui n'étaient destinés qu'à vous.

JACOB.

Homme généreux ! aurions-nous attiré sur vous la disgrace et le malheur ?

JOSEPH.

Rassurez-vous, bon vieillard.

UTOBAL.

Déja ces vils courtisans cherchent à semer la discorde entre les Égyptiens et le peuple de Chanaan ; déja plusieurs outrages faits à ces étrangers....

JOSEPH, vivement.

Des outrages au peuple de Chanaan ! que les coupables tremblent. Mais je cours aux pieds du trône de

Pharaon : ce grand roi entendra la vérité. La justice de Dieu se fera connaître, et mes ennemis tomberont dans la confusion. Vous, fils de Jacob, parcourez Memphis ; amenez dans mon palais vos amis et vos serviteurs ; sur ma tête, je réponds de leur sûreté. Vous, peuple égyptien, par le Dieu qui m'éclaira sur vos calamités, je jure que quiconque lèvera une main impie sur les enfants d'Israël, à l'instant sera frappé de mort. Gardes, suivez ces étrangers, et protégez leurs personnes. Vous, Benjamin, restez auprès de votre père.

(Les fils de Jacob sortent suivis des gardes. Joseph sort avec Utobal par un autre côté du théâtre.)

SCÈNE III.

JACOB, BENJAMIN.

JACOB.

Homme bienfaisant ! que les bénédictions de l'Éternel.....

BENJAMIN.

Mon père, il ne vous entend plus.

JACOB.

Son absence ne doit pas rendre nos vœux moins ardents. Apprends quel est le pouvoir de la reconnaissance : lorsque j'entends la voix de notre bienfaiteur, mon cœur éprouve un frémissement....

BENJAMIN.

Il ne vous voit pas aussi sans émotion, et lorsque

pendant votre sommeil je lui parlais de mon amour, de vos vertus, son visage s'est incliné vers vous, et ses yeux ont répandu des larmes.

JACOB.

Quoi! ce mortel si grand s'est humilié devant Jacob.

BENJAMIN.

Oui, mon père. « Benjamin, m'a-t-il dit en se prosternant, j'honore en ce moment la vieillesse de ton père. »

JACOB.

Oh! bénis soient les auteurs de ses jours! béni soit le père qui peut l'appeler son fils!

BENJAMIN.

Oh! mille fois heureux l'enfant qui peut l'appeler son frère!

JACOB.

Et dans quels lieux nous a conduits ce sauveur de ma famille?

BENJAMIN.

Dans un riche palais. Les métaux les plus précieux décorent ses lambris.

JACOB.

Ses richesses sont donc bien grandes?

BENJAMIN.

L'or brille sur la pourpre de ses habits.

JACOB.

Il est environné de gardes?

BENJAMIN.

Et de serviteurs.... Un jour ne suffirait pas pour faire le dénombrement de ses esclaves.

JACOB.

Il est aimé du peuple?

BENJAMIN.

Vous avez entendu ses acclamations.

JACOB.

Il a pourtant des ennemis!

BENJAMIN.

Pourquoi a-t-on des ennemis, mon père, quand on fait le bien?

JACOB.

Parce qu'il est des méchants, mon fils. On le nomme Cléophas?

BENJAMIN.

Oui, mon père.

JACOB.

Est-il né dans ces climats?

BENJAMIN.

Je l'ignore.

JACOB.

Peins-moi ses traits que mes yeux ne peuvent voir.

BENJAMIN.

Ses traits sont nobles : sa taille est élevée; de beaux cheveux blonds tombent en boucles sur ses épaules....

JACOB.

O Benjamin! tu me rappelles l'image de Joseph.

BENJAMIN.

Son regard est doux; sa voix est....

JACOB.

Oh! plus d'une fois mon oreille croyait entendre la voix de Joseph.

BENJAMIN.

Six lustres à peine ont composé son âge.

JACOB.

Ce serait l'âge de Joseph.

BENJAMIN.

Mon père, pourquoi donc renouveler vos douleurs par d'inutiles souvenirs? Vous savez trop que le fils de Rachel, que mon frère n'est plus.

JACOB.

Je sais trop qu'il est perdu pour moi. Oui, j'ai tort de me le rappeler sans cesse : ne le remplaces-tu pas dans mon cœur? Sans toi, Benjamin, je vivrais solitaire. Tes frères ont des enfants : ils ont tous oublié leur père.

DUO.

JACOB.

O toi! le digne appui d'un père,
Jamais tu ne me quitteras.

BENJAMIN.

Oui, je vous le promets, mon père,
Toujours je guiderai vos pas.

JACOB.

Je suis privé de la lumière;
C'est toi qui conduiras mes pas.
En vain la plus triste vieillesse
M'accable d'un fardeau pesant;
Je ne crains plus qu'on me délaisse,
Il me reste encore un enfant.

BENJAMIN.

Près de vous je serai sans cesse;

Je prendrai soin de vos vieux ans.
Pourquoi craindre qu'on vous délaisse?
N'avez-vous donc pas des enfants?

JACOB.

O digne objet de ma tendresse!
Exemple des enfants soumis,
Viens, seul appui de ma vieillesse,
Viens dans mes bras, viens, mon cher fils!

BENJAMIN.

Guider son père en sa vieillesse,
N'est-ce pas le devoir d'un fils?

SCÈNE IV.

L'OFFICIER, SIMÉON, BENJAMIN, JACOB.

SIMÉON.

Où me conduisez-vous?

L'OFFICIER.

Par l'ordre de Cléophas, restez auprès de votre père.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BENJAMIN, SIMÉON, JACOB.

BENJAMIN.

C'est toi, Siméon? oh! viens m'aider à consoler mon père.

SIMÉON.

Moi, le consoler, Benjamin?

BENJAMIN.

Il me parle toujours de Joseph.

SIMÉON.

De Joseph! ô mon dieu!

JACOB.

Siméon, pourquoi me fuis-tu? Si quelque grand chagrin te dévore, ne dois-tu pas le dire à ton père? Qui peut mieux que lui porter le calme dans ton ame? Mon fils, ouvre-moi ton cœur, dis-moi quelles sont tes peines.

SIMÉON.

Oh! jamais, jamais!

JACOB.

Serais-tu donc aussi injuste que tes frères? me reprocherais-tu les larmes que je répands sur le sort de Joseph? Siméon, tu es père aussi, toi; si tu perdais l'un de tes enfants par un coup imprévu, le temps même pourrait-il t'en consoler, mon fils?

SIMÉON.

Mon père, vous me déchirez le cœur.

JACOB.

Et tes frères pourtant croient que je leur fais outrage, en pleurant l'enfant qui n'est plus. Les ingrats! ils connaissent bien mal le cœur d'un père. Donne-moi ta main, Siméon; va, crois-moi : l'enfant qu'un père préfère est toujours celui qui se trouve près de lui; c'est toujours l'enfant qui l'aime et le console.

SIMÉON.

Tant de bontés m'accablent.

JACOB.

Je te connais, Siméon. Ton caractère bouillant, emporté, t'a souvent éloigné de moi : toujours tu as dédaigné les amusements de tes frères, les innocents plaisirs du toit paternel. Tu as cherché dans la chasse des occupations guerrières : la rusticité de tes goûts, la solitude des forêts, l'habitude de répandre le sang des animaux, auraient-elles endurci ton cœur? Serais-tu devenu méchant? aurais-tu commis quelque crime? aurais-tu versé le sang innocent?

SIMÉON.

Non, non, jamais! mes mains sont pures du sang des hommes; mais, ô dieu!....

BENJAMIN.

Mon père, pourquoi soupçonner Siméon d'un crime? n'est-il pas le fils de Jacob? ta race peut-elle être coupable envers les hommes et l'Éternel?

SIMÉON, *vivement.*

La race de Jacob sera maudite de Dieu.

BENJAMIN.

Oh! que dis-tu, mon frère?

SIMÉON.

Oh! pardonnez : mes sens troublés, ma raison égarée....

JACOB.

Non, Siméon! Dieu l'a dit à son serviteur : « En « Égypte, tu béniras tes enfants, des rois naîtront « d'eux, et ta postérité, aussi nombreuse que le sable « des mers, s'étendra sur toute la terre. »

SIMÉON.

Il a dit aussi : « Siméon, instrument de violence, « ne jouira pas de la gloire de Jacob. »

JACOB.

Qui t'a révélé la parole de Dieu?

SIMÉON.

Il a dit encore : « Joseph sera le fertile rameau.... »

BENJAMIN.

Arrête, mon frère. Pourquoi parles-tu de Joseph?

JACOB.

Cruel! ne sais-tu pas qu'il n'existe plus?

SIMÉON, *égaré.*

O douleur! ô remords!

JACOB.

Tous mes enfants n'ont-ils donc pas gémi de sa perte?

BENJAMIN.

Encore dans l'enfance, moi aussi, je l'ai pleuré.

SIMÉON.

Je ne puis plus étouffer mon cœur. Le Dieu d'Abraham me poursuit. Je vois l'ange exterminateur; il m'appelle, il me menace, il m'entraîne au tribunal de mon juge.

JACOB.

Malheureux! qu'as-tu donc fait?

SIMÉON.

O Jacob! tu vas me maudire.

JACOB.

Te maudire! ô ciel!

SIMÉON.

J'ai commis un crime.

JACOB.

Un crime ! et tu as nommé Joseph ?

BENJAMIN.

Méchant ! lui aurais-tu donné la mort ?

SIMÉON.

Non, non : si l'Éternel est juste, il vit ; il doit vivre pour punir ses coupables frères.

BENJAMIN.

Ses coupables frères !

JACOB, avec explosion de joie.

Joseph ne serait pas mort !... Depuis quinze ans je répands des larmes, et vous avez pu le souffrir ?

SIMÉON.

Toutes tes larmes sont tombées sur mon cœur, et l'ont noyé comme une mer.

JACOB.

Mais n'est-ce pas toi qui m'as annoncé qu'un monstre l'avait dévoré ?

SIMÉON.

Je t'ai trompé.

JACOB.

A leur retour auprès de moi, tes frères n'ont-ils pas roulé leurs fronts dans la poussière et poussé des cris lamentables ?

SIMÉON.

Ils t'ont trompé.

JACOB.

N'est-ce pas toi qui m'as présenté sa tunique ensan-

glantée, et qui m'as dit d'une voix sombre : « Pleure, « mon père, pleure; ton fils bien-aimé n'est plus. »

SIMÉON.

Je t'ai toujours trompé.

JACOB.

Perfides ! et dans quels climats l'avez-vous conduit ? dans quels lieux pourrai-je le retrouver ?

SIMÉON.

Je l'ignore.

JACOB.

Mais quel était donc ce vêtement que ta main me présenta ?

SIMÉON.

La robe de Joseph.

JACOB.

Quel sang l'avait rougie ?

SIMÉON.

Le sang d'un agneau que ma main égorgea.

JACOB.

Ah ! c'en est trop. Réponds-moi (*d'une voix forte et terrible*) : qu'as-tu fait de ton frère ?

SIMÉON, d'une voix basse et tremblante.

Oh ! c'est la parole de l'Éternel interrogeant Caïn.

BENJAMIN, d'une voix douce et faible.

Qu'as-tu fait de mon frère ?

SIMÉON.

En vain j'ai voulu le frapper. La main du Tout-Puissant a retenu le fer levé sur sa tête. Ne me demande point son sang : il n'a pas coulé.

JACOB.

Qu'en as-tu fait enfin ?

SIMÉON.

Je l'ai vendu.

JACOB.

Vendu !

BENJAMIN.

Le sang d'Israël parmi les esclaves !

SIMÉON.

Mon père !

JACOB.

Ton père !

SIMÉON.

Non, je suis réprouvé. Je ne dois plus vous appeler de ce nom respecté.

JACOB.

Et tes frères sont donc aussi coupables ?

SIMÉON.

Je le suis plus qu'eux tous.

JACOB.

Perfides ! qui put vous porter à ce crime horrible ?

SIMÉON.

L'envie, la haine, la jalousie. Tu ne parlais que de Joseph, tu n'aimais que Joseph, et Joseph nous devint odieux. Nous résolûmes sa perte. Ah ! depuis ce jour, que n'as-tu pu voir mes tourments, mes remords ! La main du Tout-Puissant m'a frappé comme Caïn. Le Très-Haut a troublé ma raison ; il a desséché mes membres ; il a marqué mon front du sceau réprobateur. En vain j'ai cherché des consolations auprès de

ma compagne, de mes enfants.... Le criminel connaît-il le repos? J'ai fui le toit paternel; j'ai laissé ma couche solitaire; j'ai erré dans les forêts; je me suis couché sur le bord des torrents; mes cris ont appelé Joseph: ma voix s'est perdue dans le désert. Le Dieu fort a poursuivi sa vengeance : je suis resté malheureux et coupable.

JACOB.

Siméon!

SIMÉON.

Je ne cherche point à t'attendrir. Je sais quel est mon crime. L'Éternel ne m'a point pardonné, tu dois être aussi terrible que lui. C'est moi qui t'ai ravi ton fils bien-aimé; c'est moi qui l'ai dépouillé de sa tunique: enfin, c'est moi qui ai vendu mon sang, le tien, celui d'Abraham. Je suis à tes genoux; punis-moi, maudis-moi, maudis Siméon jusque dans sa postérité.

JACOB.

Dieu de colère!... Mais quel bruit entends-je?...

BENJAMIN.

Ce sont mes frères qui reviennent.

JACOB.

Les traîtres!

SCÈNE VI.

JACOB ET SES FILS.

RUBEN.

Par les généreux soins de notre bienfaiteur, nous pouvons....

JACOB.

Osez-vous approcher de votre père ?

RUBEN.

Quel est donc notre crime ?

NEPHTALI.

Qu'avons-nous fait ?

JACOB.

Vous osez le demander, cœurs endurcis, vous l'avez donc oublié ?

RUBEN.

O Jacob !

JACOB.

Ne lisez-vous pas sur mon front irrité l'arrêt du Tout-Puissant qui vous condamne ?

RUBEN.

Mes frères ! Siméon !

JACOB.

Ce que vous avez fait ? quoi ! la voix du remords ne crie pas au fond de vos cœurs : Joseph ! Joseph !

RUBEN.

Nous sommes perdus.

BENJAMIN, *se jetant à genoux.*

Grace, mon père ! Benjamin t'implore pour eux.

JACOB, *cherchant Benjamin.*

Benjamin ! sépare-toi vite de ces méchants. L'innocence doit-elle se trouver au sein du crime ? Viens, viens, mon fils ; toi seul es mon sang, toi seul es le sang d'Israël.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

JACOB, à Benjamin.

Quitte pour toujours ces méchants;
Les traîtres t'ont privé d'un frère.

TOUS LES FILS.

Hélas! pardonnez-nous, mon père;
A vos pieds nous sommes tremblants.

BENJAMIN.

Ah! pardonnez à vos enfants.

JACOB.

Vous déchirez le cœur d'un père...
Vous avez vendu votre frère,
Et vous implorez un pardon!

SIMÉON.

Ne punissez que Siméon.

SCÈNE VII.

JACOB ET SES FILS, JOSEPH.

LES FILS.

Seigneur, soyez-nous secourable,
D'un père calmez le courroux.

SIMÉON.

C'est moi qui suis le plus coupable:
Que sur moi tombe son courroux.

JACOB.

Fuyez tous; votre aspect coupable
Redouble mon juste courroux.
Fuyez, ou je vous maudis tous.

JOSEPH.

O ciel! Jacob, je vous supplie,
Ne maudissez pas vos enfants.

JACOB.

Quand vous saurez leur perfidie,
Quand vous connaîtrez ces méchants....

JOSEPH.

Si l'Éternel, dans sa clémence,
Pardonne aux pêcheurs repentants,
Jacob, en proie à la vengeance,
Peut-il maudire ses enfants?

ENSEMBLE.

LES FILS.

Je sens déja que l'espérance
Va renaître au fond de nos cœurs.
Oui, nous devrons à sa clémence,
Peut-être la fin de nos pleurs.

JACOB.

A les punir mon cœur balance.
Hélas! je sens couler mes pleurs.
Dois-je céder à la clémence,
Et rendre la paix à leurs cœurs.

JOSEPH.

A les punir son cœur balance.
Pour eux je sens couler mes pleurs.
Je dois céder à la clémence,
Et terminer tous leurs malheurs.

JACOB, à Joseph.

Ah! seigneur, que me demandez-vous! si vous connaissiez leur crime....

BENJAMIN.

Ils sont coupables, mais ils sont vos enfants.

JACOB.

Pourrez-vous bien le croire? les malheureux! ils ont vendu Joseph, mon fils, leur frère.

RUBEN.

Nos remords surpassent vos douleurs.

NEPHTHLI.

Je donnerais mon sang pour le racheter.

RUBEN.

C'est dans ce pays même qu'il fut conduit. Permettez-nous....

NEPHTALI.

Nous allons tous parcourir l'Égypte, et dès que nous l'aurons retrouvé....

RUBEN.

Nous nous humilierons devant lui.

SIMÉON.

Je plongerai mon front dans la poussière.

RUBEN.

Nous briserons ses fers.

SIMÉON.

J'en chargerai mes mains criminelles.

NEPHTALI.

S'il le faut, nous nous rendrons tous esclaves pour le ramener dans vos bras.

(Ils vont tous pour sortir.)

JOSEPH, vivement.

Fils de Jacob, arrêtez. Vos cœurs sont repentants;

vous cherchez votre frère ; vous voulez porter ses fers : et bien ! vous le retrouverez....

SIMÉON.

Quel espoir nous donnez-vous, seigneur !

JACOB.

Mon fils, mon fils me serait rendu ?

SIMÉON.

Qu'il doit nous haïr !

JOSEPH.

Il vous aime encore.

SIMÉON.

Il ne nous reverra qu'avec horreur.

JOSEPH.

Il vous a déja pardonné.

JACOB.

Ah ! seigneur, secondez mon empressement ; guidez mes pas vers lui : faites-moi retrouver mon fils.

JOSEPH.

Calmez-vous, vénérable vieillard.

JACOB.

Dites, dites, quel est son sort ?

JOSEPH.

Le plus brillant, le plus heureux en ce moment.

JACOB.

Il n'est donc plus esclave ?

JOSEPH.

Il jouit de la faveur du roi : à son aspect, le peuple se prosterne.

JACOB.

Mon trouble! cette voix! mon émotion!... ah! seigneur, ayez pitié de moi; rendez-moi mon fils.

JOSEPH.

Mon père! il est à tes pieds : je suis Joseph!

TOUS, *tombant à genoux.*

Joseph!

JOSEPH.

Oui, c'est ton Joseph qui te demande la grace de ses frères.

BENJAMIN.

Dieu de clémence!

JOSEPH, *après avoir relevé et embrassé Siméon.*

Relevez-vous, mes frères, Jacob vous pardonne. Mon père, vous vivrez au milieu de vos enfants. Pharaon, instruit de mon bonheur et de la perfidie de mes ennemis, vous accorde la terre de Gessen. C'est là que, réunis, tous les fils d'Israël pourront adorer en paix le Dieu de leur père.

CHŒUR FINAL.

Dieu de bonté! Dieu de clémence!
Par toi nos malheurs sont finis.

JACOB.

Jacob a retrouvé son fils.

JOSEPH.

Mon père pardonne à ses fils.

SIMÉON.

Je vois la fin de ma souffrance !...

JOSEPH.

Par la vertu, par l'espérance,

TOUS.

Nos cœurs sont enfin réunis.

FIN DE JOSEPH.

LES ARTISTES
PAR OCCASION,

OU

L'AMATEUR DE TIVOLI,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,
MÊLÉE DE MUSIQUE.

Représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 22 février 1807.

NOTICE

SUR

LES ARTISTES PAR OCCASION.

J'ai parlé, dans une de mes précédentes notices, d'une petite pièce que j'avais composée pour la fête du premier consul, et qui fut jouée sur le théâtre de la Malmaison par les parents ou les amis de Bonaparte, lesquels, depuis, ont brillé sur la scène du monde comme princes, seigneurs, rois et reines. Je me rappelle même avoir dit que tant de complaisance de ma part, que le bonheur que j'avais eu d'amuser de si grands personnages (faveur que je n'avais point sollicitée), ne me valurent pas même un petit remerciement : ce qui prouve incontestablement qu'il ne suffit pas de se créer grand seigneur; que pour l'être en effet il faut se montrer juste et poli, sinon généreux. — Dix ans après, et dans un instant où il n'était plus permis d'approcher mes anciens acteurs, je crus devoir tirer

parti d'une bagatelle qui avait plu généralement, quoique très-médiocrement représentée. J'en parlai à un de mes amis (M. Catel), l'un de nos plus grands compositeurs, et qui joint aux plus rares connaissances dans son art un esprit cultivé, un caractère doux, et tous les avantages d'un homme aussi aimable qu'instruit. Il trouva le fond de ma pièce très-propre à la musique, et composa en effet, sur de très-médiocres paroles, des chants nouveaux et pleins de charme. La pièce eut du succès; mais elle en aurait eu dix fois davantage, si l'on eût rendu une justice complète à la musique, ou plutôt si le compositeur eût connu ces moyens que l'on emploie fréquemment aujourd'hui, qui tiennent, il est vrai, au charlatanisme, mais qui n'en tournent pas moins au profit des ouvrages ou des auteurs. Certes, je ne prétends point dire que mon petit opéra fût une excellente pièce; mais je soutiendrai que ce cadre suffisait pour faire apprécier la jolie musique de M. Catel, et que plusieurs opéras qui sont maintenant au répertoire, ne valent pas à beaucoup près nos *Artistes par occasion*, qu'on semble avoir abandonnés pour toujours. Puisque je suis sur ce sujet, je dirai encore qu'il est peut-être dangereux pour un auteur d'obtenir de ces succès d'affluence qui mettent une énorme distance entre tels ou tels de ses ouvrages. Qu'ar-

rive-t-il? Les comédiens et le public lui-même se montrent sévères et même rigoureux en raison des succès passés, et ne regardent comme pièces dignes de l'auteur qui a obtenu de grands succès, que celles qui piquent vivement la curiosité publique ou qui procurent au théâtre beaucoup d'argent. Quant aux pièces qui n'ont pas été jouées avec le même éclat, les comédiens les délaissent, et se dispensent même de cette politesse qu'ils ont pour certains auteurs qui les obsèdent, et qui se font par intérêt leurs courtisans et leurs amis. Ce que je dis ici de l'Opéra-Comique, je puis le dire également du théâtre Français, avec cette différence pourtant que les comédiens français, plus instruits, plus en état de juger une comédie, n'abandonnent un ouvrage estimable qu'après avoir prouvé à l'auteur, par la médiocrité des recettes, qu'il leur serait nuisible de le jouer. C'est ainsi que l'auteur qui a fait un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns ont obtenu un grand succès, pourra fort bien ne pas les voir jouer tous aussi souvent que tel auteur qui n'aura que quelques pièces médiocres au théâtre. Il est donc important pour l'art et pour les intérêts de l'auteur à qui le ciel a accordé une grande facilité de travail, d'avoir à sa disposition deux théâtres du même genre. S'il en est autrement, s'il n'a qu'une seule scène à sa disposition, ou le dé-

goût s'emparera de lui, parce qu'il ne pourra faire jouer ses pièces, ou il découragera ses confrères, parce qu'il les fera trop souvent jouer. L'établissement de deux théâtres du même genre est indispensable aux progrès de l'art dramatique. Non-seulement ce second théâtre forme un tribunal d'appel pour les auteurs, une succursale pour leurs ouvrages abandonnés sans raison ; mais encore parce qu'il est un motif d'émulation pour le premier. L'expérience nous a déja donné la preuve de cette vérité. Le second théâtre Français, établi depuis quelques années, a fait connaître des auteurs jusque alors ignorés, qui auraient attendu pendant quinze ans une représentation : il a établi une concurrence entre les deux administrations, qui les préserve de la paresse (maladie ordinaire aux enfants de Thalie), et de l'orgueil qui les eût portés en qualité de privilégiés à faire enrager les auteurs.

Mais laissons ces détails qui ne peuvent être entendus que par les personnes qui sont intéressées aux progrès de l'art dramatique. Revenons à ma pièce des *Artistes par occasion*. Comme je l'ai dit, je n'ai fait qu'une fête de famille; et si j'amusai le premier consul avec ce petit tableau, c'est qu'il était probablement en train de s'amuser : car il n'y avait peut-être là de piquant que l'intérêt de la circonstance. Cette petite fête précéda les grandes

fêtes que, plus tard, on lui donna avec tant d'éclat, et qui, par leur but moral et le respect que l'on montrait pour le peuple, valaient beaucoup mieux que celles que l'Empereur fit revivre au moment de son mariage, et que l'on nous a conservées depuis. En effet, les fêtes qui se donnaient sous le Directoire et sous le Consulat avaient quelque chose de grand et d'intéressant : elles rappelaient souvent les fêtes de la Grèce, les jeux Olympiques; tandis que les fêtes d'aujourd'hui, en avilissant le peuple (*), en n'appelant à partager les plaisirs, que la plus sale populace, ne présentent d'autre image que celle de la brutalité, de l'ivresse et de la dégradation de l'homme.

Je ne suis pas le premier à blâmer ce genre d'amusement; sous l'ancien régime, il avait excité la verve d'un chansonnier dont je me rappelle la fin de l'un des couplets :

De vieux cervelats
Dont on ne veut pas,
Qu'on vous jette à la tête;
De grands estaffiers,
De neuf habillés,
Pour avoir l'air de fête.

(*) Au moment du mariage de Bonaparte, on avait établi (comme on le fait encore aujourd'hui), des échafauds sur la place de l'Odeon, près du théâtre dont j'étais alors directeur : de ces échafauds on jetait des cervelats; le vin coulait... et le sang aussi... On transporta au théâtre plusieurs personnes dangereusement blessées.

Quoiqu'il ne soit pas aussi difficile d'amuser le peuple que d'amuser les grands seigneurs, on en revient toujours à la vieille routine; on craint les innovations; de sorte que ces fêtes publiques ou particulières, pour quiconque réfléchit, ont quelque chose qui porte plus à la tristesse qu'à la gaîté. Par exemple, un homme qui a traversé la révolution, et qui retrouve les mêmes charpentes, les mêmes décorations qui ont servi aux fêtes de la fédération, de la république, de Robespierre, etc., ne peut s'empêcher de songer aux malheurs de nos temps passés. Et quand il sait de plus que ces mêmes instruments de fêtes sont confondus (sous la garde de l'intendant des Menus-Plaisirs) avec tous les catafalques et l'appareil des fêtes funèbres, il doit moins songer à rire qu'à s'occuper de la briéveté de la vie et de l'inconséquence des hommes.

Cette idée sur les fêtes me rappelle un trait du vieux prince Henri de Prusse, qui m'a été conté à Berlin par Kotzebuë ou par Auguste Lafontaine. Il servira à prouver combien, parmi les grands, on attache peu d'importance à ces fêtes qui entraînent annuellement de si grandes dépenses. Le prince Henri célébrait tous les ans le jour de naissance du prince Ferdinand, son frère, et, tous les ans, il s'amusait de la manière dont il en était remercié. Après un grand repas, les fenêtres de la

salle à manger, s'ouvrant tout à coup, laissaient voir le parc illuminé, embelli des mêmes décorations et des mêmes chiffres qui servaient depuis trente ans à la même solennité, le même jour et à la même heure. C'est alors que le prince Ferdinand se levait de table, et s'écriait dans son enthousiasme, depuis trente ans : *Agréable surprise! mon cher frère, agréable surprise!*

PERSONNAGES.

M. FOMBONI, amateur de beaux-arts.
DELMONTE, amant d'Éléonore.
PEDRO, valet de Delmonte.
ÉLÉONORE, jeune veuve.
ZERBINE, femme de chambre d'Éléonore.

La scène est à Tivoli, dans les environs de Rome.

LES ARTISTES PAR OCCASION.

Le théâtre représente un vaste jardin, d'un genre pittoresque; dans l'éloignement on voit plusieurs fabriques italiennes. Sur l'avant-scène est un temple antique dont le plancher est élevé au-dessus du sol au moins de deux pieds : ce temple paraît être disposé pour un cabinet de musique; on voit l'intérieur, on y monte par des degrés vus de profil.

SCÈNE I.

ZERBINE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE, dans le cabinet, chante une romance en s'accompagnant de la harpe. Zerbine est dans le jardin, et l'écoute.

O toi! dont mon ame insensée
Conserve encor le souvenir!
Éloigne-toi de ma pensée;
L'amour ne peut nous réunir.

ZERBINE.

Allons, encore cette romance si mélancolique!... elle ne chante que cela toute la journée.

ÉLÉONORE.

C'est en vain que de ton image
Je veux fuir l'attrait séducteur,
Je n'ai point assez de courage
Pour triompher d'un faible cœur.

ZERBINE.

Pour une jeune veuve, elle est vraiment trop affligée.

ÉLÉONORE.

Ah! de l'amour, de sa souffrance,
Heureux qui peut se garantir!
S'il embellit notre existence,
Lui seul aussi nous fait gémir.

ZERBINE.

En vérité, ma pauvre maîtresse, je ne vous reconnais plus.

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, ZERBINE.

ÉLÉONORE, sortant du cabinet.

Comment, c'est toi, Zerbine! et que fais-tu donc ici?

ZERBINE.

Je vous écoute, je m'attendris aux sons de votre voix plaintive. Ah! madame, que vous êtes différente de ce que vous étiez, il y a seulement deux ou trois mois. Veuve d'un vieux mari, vous ajoutiez à tous vos avantages personnels un peu de légèreté et beaucoup de coquetterie : aujourd'hui vous fuyez les hommes! Vous soupirez la romance, ou vous vous occupez de vos douces rêveries.... Quelle métamorphose subite! est-ce l'amour qui vous tourmente, ou le chagrin d'épouser monsieur Fomboni?

ÉLÉONORE.

Hélas! ma chère Zerbine, peut-être tous les deux.

ZERBINE.

L'amour est pour quelque chose dans vos chagrins? ah! contez-moi cela; rien ne m'amuse comme une histoire d'amour.

ÉLÉONORE.

Je rougis de t'avouer une faiblesse impardonnable.

ZERBINE.

Hélas! nous autres pauvres femmes, c'est notre destinée d'être faibles.

ÉLÉONORE.

Tu sais qu'après la mort de mon mari, je vins chercher une retraite chez monsieur Fomboni, son parent et son intime ami. Son âge et sa réputation me mettaient à l'abri....

ZERBINE.

Oui, monsieur Fomboni est très-bon ami, très-vieux, très-honorable, mais très-ennuyeux : connaisseur en titre, enthousiaste des arts, auxquels il n'entend rien, il entasse dans son cabinet et dans son jardin les médailles et les tableaux, les temples et les pyramides; et je suis sûre qu'il ne veut vous épouser que parce qu'il vous trouve peut-être quelque ressemblance avec l'impératrice Poppée.

ÉLÉONORE.

Me laisseras-tu parler?

ZERBINE.

Pardon, madame, c'est sa faute, si lorsque je suis sur son chapitre, je ne taris jamais; il est si complè-

tement ridicule! Vous dites donc que retirée chez monsieur Fomboni....

ÉLÉONORE.

Il chercha tous les moyens de me plaire, et me proposa de m'épouser : ses qualités estimables m'engagèrent à fermer les yeux sur ses défauts, je lui promis ma main.

ZERBINE.

C'est très-bien : avant le mariage on ferme les yeux ; mais après, on les ouvre, malheureusement pour le mari. Non, madame, je le répète, ce mariage ne vous convient pas.

ÉLÉONORE.

Je le crois maintenant, surtout depuis le jour que monsieur Fomboni me permit d'aller voir à Rome une de mes cousines.

ZERBINE.

Quoi! c'est Rome qui est cause que vous chantez des romances si tendres, dans lesquelles vous parlez toujours d'un inconnu?

ÉLÉONORE.

Voilà mon secret : plains mon extravagance. Un jeune homme, dont j'ignore le nom et la naissance, s'est obstiné à me suivre dans tous les lieux publics ; jamais il ne m'a parlé; mais j'ai connu qu'il me distinguait, à ses regards et aux sérénades qu'il me donnait à peu près toutes les nuits.

ZERBINE.

Des sérénades! oh! l'aimable cavalier! des sérénades!.... Eh bien! croiriez-vous que l'usage s'en passe ;

nous avons tort de perdre ainsi de nos droits. Rien n'est plus doux pour une jolie femme que d'être bien chaudement dans son lit, tandis que nos amants s'enrhument à chanter leur amour. Ah! le bon temps que le temps des sérénades! Avant de mourir ne m'en donnera-t-on pas quelqu'une!

ÉLÉONORE.

Tu seras donc toujours folle?

ZERBINE.

Chacun a sa folie. La vôtre est maintenant plus dangereuse que la mienne; car enfin vous aimez l'inconnu, et vous allez épouser un vieux fou. Monsieur Fomboni presse votre mariage, demain la signature du contrat, grande fête à ce sujet. Il est même assez contrarié; il attendait des artistes célèbres qui devaient vous dire en chansons les plus belles choses du monde; personne n'est arrivé; il est dans une impatience vraiment comique.

ÉLÉONORE, *détournant la tête.*

Quels sont donc ces jeunes chasseurs que je vois dans le parc, et qui semblent se cacher à nos regards?

ZERBINE.

Ils seront probablement entrés par une brèche qui donne sur le petit chemin. Ah! je viens d'en voir un! il n'est pas trop mal tourné.

ÉLÉONORE.

Ah! ma chère Zerbine, voilà mon inconnu! c'est lui, je le reconnais.

ZERBINE.

Eh bien! comme vous tremblez!... vous rougissez? Pour une veuve, vous n'êtes pas trop aguerrie.

ÉLÉONORE, très-agitée.

Je te laisse : informe-toi, s'il se peut, quel est le nom, le rang de ce jeune homme; mais tu m'entends, comme si tout cela venait de toi. Adieu, tu viendras me retrouver bientôt.

SCÈNE III.

ZERBINE, SEULE.

Pauvre petite femme!.... elle tremble comme une Agnès; moi je ne suis pas si peureuse, ces messieurs peuvent venir, je ne crains pas les inconnus. Eh bien! ils n'arrivent pas! c'est par trop de timidité : n'ayons pas l'air de courir après eux, mais, nouvelle Syrène, essayons de les attirer par la douceur de ma voix. Justement, je sais une vieille chanson qui convient très-bien à la circonstance.

Le bon Lycas aimait Thémire,
La bergère de son hameau;
Quand il la voit, n'osant rien dire,
Il ôte en tremblant son chapeau.
Mais, venez donc, venez donc, lui dit-elle,
J'attends de vous un compliment;
On n'offense point une belle
Quand on s'y prend bien poliment.

(Elle se détourne.)

Ah! ils me regardent!

Lycas, dans un bois solitaire,
Trouve sa belle un certain soir.
Quoi! c'est vous, aimable bergère,
Que je suis aise de vous voir!...

Mais parlez donc, parlez donc, lui dit-elle,
Faites-moi votre compliment;
On n'offense point une belle
Quand on lui parle poliment.

(Elle se détourne encore.)

Bon! en voilà un qui s'avance.

L'amant, devenu moins sauvage,
Avec Thémire allait danser;
Il dansait bien... mais, quel dommage!
Lycas craignait de se lasser.
Mais, dansez donc, dansez donc, lui dit-elle,
Ne faites plus de compliment;
On n'offense point une belle
Quand on danse.... bien poliment.

Ah! le voilà pourtant; ne faisons pas semblant de le voir.

SCENE IV.

PEDRO, ZERBINE.

PEDRO, saluant Zerbine.

Quelle voix mélodieuse! qui pourrait résister à son charme?

ZERBINE.

Comment, monsieur, vous m'avez entendue? c'est bien indiscret à vous. (*A part.*) Il n'est pas mal, au moins, ce jeune homme.

PEDRO, à part.

Voilà une petite mine qui me revient assez.

ZERBINE, *à part.*

C'est sûrement l'ami de notre bel inconnu. (*Haut.*) A quel hasard dois-je le plaisir de voir monsieur?

PEDRO, *à part.*

Monsieur!... que de politesses! elle me prend pour un homme comme il faut; c'est à mon habit de chasse que je dois cette faveur.

ZERBINE.

Eh bien! ma question semble vous embarrasser?

PEDRO.

Aucunement.... en chassant, nous nous sommes égarés, et nous cherchions notre chemin.

ZERBINE, *finement.*

Ah! c'est votre chemin que vous cherchiez?.... et afin de le trouver plutôt, vous vous introduisez dans des jardins....

PEDRO.

Oui, nous avons vu une brèche ouverte....

ZERBINE.

C'est très-commode; et que prétendez-vous faire ici? Je pourrais vous donner des renseignements....

PEDRO, *à part.*

Ne nous y fions pas. (*Haut.*) L'amour des beaux-arts nous a conduits à Tivoli; et nous venons voir un objet très-intéressant pour des amateurs... comme nous.

ZERBINE.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi. Vous êtes ici chez monsieur Fomboni, le plus grand connaisseur de l'Italie, et je suis sûre que vous y trou-

verez l'objet intéressant que vous cherchez. (*A part.*) Il faut bien aider son prochain.

PEDRO.

Nous le croyons aussi comme vous : nous avons cru remarquer en entrant.... (*A part.*) Il faut pourtant songer à s'introduire dans la maison.

ZERBINE.

Une chose singulière! en vous apercevant tous les deux, j'ai cru d'abord que vous étiez ces hommes célèbres qu'il attendait hier au soir. Il doit se marier avant peu de jours, et les talents de ces artistes...

PEDRO.

Ah! vous attendiez des artistes célèbres!.... afin de célébrer le mariage....

ZERBINE.

Sans doute; les deux plus grands génies de l'Italie, le poète Goldoni et le célèbre Guglielmi. Ils reviennent tous deux de France, et mon maître....

PEDRO, à part.

Son maître! c'est la soubrette.

ZERBINE.

Très-enthousiaste des arts, et n'ayant jamais vu ces artistes si connus....

PEDRO, à part.

Il ne les a jamais vus!

ZERBINE.

Les a fait inviter tous les deux à venir voir son cabinet. Nous les attendions hier.

PEDRO, d'un air important.

Eh bien! ma belle enfant, vous les verrez aujour-

d'hui. Vous pouvez annoncer à votre maître les hommes à talents qu'il désire posséder.

ZERBINE.

Quoi! monsieur, vous et votre ami vous seriez....

PEDRO.

Sans doute. Je suis très-étonné, ma petite, que vous doutiez un instant de la vérité de mes paroles.

ZERBINE, à part.

Voilà un sérieux qui m'en impose. (*Haut.*) Moi, j'ai pensé que vous veniez ici par un tout autre motif.

PEDRO.

Le motif des beaux-arts, mademoiselle, je n'en connais pas d'autres. Mais, brisons là; allez dire à vos maîtres que nous venons d'arriver, et que nous avons grand appétit.

ZERBINE, à part.

S'il était vrai pourtant! Pourquoi pas? la chose est possible, ma maîtresse ne connaît ni le nom, ni le rang de son étranger. Pourtant.... celui-ci n'a pas l'air d'un homme d'esprit; ah! je sais bien qu'il ne faut pas les prendre à la mine. Courons vite annoncer cette nouvelle à ma maîtresse. (*Haut.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

PEDRO, d'un ton protecteur.

Bon jour, ma chère enfant.

SCÈNE V.

PEDRO, DELMONTE.

DUO.

PEDRO.

Eh! mais, monsieur, approchez donc:
Cessez, cessez d'être timide.

DELMONTE, paraissant.

Eh bien! cher Pedro, dis-moi donc,
Dois-je cesser d'être timide?

PEDRO.

Oui, mon esprit vous a servi de guide,
Mieux que l'amour et la raison.

DELMONTE.

Entrerons-nous dans la maison?

PEDRO, d'un ton important.

Nous entrerons dans la maison.

DELMONTE.

Aujourd'hui je verrai la belle Éléonore
Elle connaîtra mon amour:
Ah! c'est pour moi le plus beau jour!

PEDRO.

Vous la verrez demain encore.

DELMONTE.

Je la verrai dans la maison,
Je parlerai dans la maison,
Je lui dirai dans la maison
Que l'amour m'ôte la raison.

PEDRO, à part.

Je dînerai dans la maison,
Je souperai dans la maison,
Je coucherai dans la maison,
Ma foi, le tour est assez bon.

DELMONTE.

Mais quel moyen as-tu donc pris pour inspirer la confiance?

PEDRO.

Un moyen simple, et qui réussit toujours. J'ai pris l'air important, et l'on m'a fait l'accueil le plus flatteur.

DELMONTE.

Mais enfin qu'as-tu dit?

PEDRO.

Rien, moyen sûr de ne pas dire de sottises.

DELMONTE.

Tu lasses ma patience, et je vais....

PEDRO.

Ne nous emportons pas. En deux mots, nous sommes ici chez un vieux connaisseur qui doit épouser votre belle, et qui attendait hier, pour chanter ses appas, messieurs Goldoni et Guglielmi.

DELMONTE.

Quoi! ce poète fameux et ce compositeur dont les chefs-d'œuvre....

PEDRO.

Rien que cela, monsieur; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que nous sommes tous les deux ces hommes admirables. Vous avouerez que je ne vous

traite pas trop mal. Choisissez d'être poète ou musicien ; pour moi, cela m'est à peu près égal, je me sens capable de réussir dans les deux genres.

DELMONTE.

Comment, malheureux ! c'est-là cette ruse merveilleuse ! et tu crois que je consentirai à cette détestable fourberie ? que dirait, que penserait Éléonore ? elle ne me connaît pas ; et ce vil stratagème la préviendrait contre moi.

PEDRO.

Eh bien ! monsieur, n'en parlons plus. Retournons sur nos pas ; aussi bien je crois que nous arrivons trop tard, le mariage doit se faire demain.

DELMONTE.

O ciel ! que me dis-tu ? oh ! mon cher Pedro, j'approuve ta ruse, quelles qu'en soient les suites : il faut absolument que je parle à Éléonore.... mais est-il possible qu'on puisse te prendre pour un homme à talent ?

PEDRO.

Pourquoi pas ? Je dois avoir de l'esprit, j'ai servi pendant deux ans un poète comique. Cependant je prendrai le rôle de musicien. Ce n'est pas toujours lorsqu'ils parlent qu'ils sont le plus aimables.

DELMONTE.

Mais, moi-même, puis-je faire croire....

PEDRO.

Vous, monsieur, vous diriez les plus grandes sottises, que dans la bouche d'un prétendu bel esprit, elles passeraient pour de jolies choses. Allez, allez, tout ira bien. L'essentiel dans ce moment est de sur-

monter votre timidité, de parler à votre Éléonore, et de lui faire connaître votre amour.

DELMONTE.

Je crains bien qu'il ne soit trop tard! Mais j'aperçois quelqu'un....

PEDRO.

A sa tournure bizarre, ce ne peut être que ce fou de connaisseur : attention, et commençons tous les deux notre rôle.

SCÈNE VI.

PEDRO, DELMONTE, FOMBONI.

TRIO.

PEDRO, à Delmonte.

Allons, monsieur, jouons la comédie,
Il faut tromper ce bon vieillard.

DELMONTE.

Puisqu'il le faut, jouons la comédie,
Trompons un instant ce vieillard.

FOMBONI.

Dans leurs traits on voit leur génie,
Mais observons-les à l'écart.

PEDRO.

O merveilles de l'Italie!
Inspirez-moi d'aimables chants;
Et que la douce mélodie
Immortalise mes accents.

FOMBONI, à part.

Ah! je le vois à son génie,

C'est le célèbre Guglielmi,
C'est lui que je possède ici.

DELMONTE.

O merveilles de l'Italie!
Inspirez-moi des vers charmants;
Et qu'aujourd'hui l'affreuse envie
Se taise à mes nobles accents.

FOMBONI, à part.

Ah! je le vois à son génie,
Voilà l'illustre Goldoni,
C'est lui que je possède ici.

ENSEMBLE.

PEDRO, DELMONTE.

Il nous écoute, il nous admire;
Malgré moi, je suis prêt à rire.

FOMBONI.

Comme eux, j'éprouve un beau délire.

TOUS LES TROIS.

O merveilles de l'Italie! etc.

PEDRO, DELMONTE.

Il nous écoute, il nous admire;
A ses dépens nous pouvons rire,
Il croira tout ce qu'on voudra.

FOMBONI.

Ah! le beau feu, le beau délire!
Ma foi, tous deux je les admire:
Ah! les grands hommes que voilà!

FOMBONI.

Messieurs, je ne puis résister au plaisir....

PEDRO, ayant l'air de composer.

Quel est donc l'importun?....

FOMBONI, à Pedro.

Pardonnez mon indiscrétion; mais le désir de voir un homme de génie dans le feu de la composition....

PEDRO.

Ah! monsieur, que vous privez l'univers de belles choses, en m'arrachant à mon extase!

FOMBONI.

Hélas! j'en serai le premier puni.

PEDRO.

Je me sentais inspiré comme la Sybille sur son trépied.

FOMBONI.

Que vous me donnez de regrets!....

PEDRO.

Je n'étais plus à moi, j'étais tout entier à mon démon musical.

FOMBONI.

Je suis bien fâché de vous avoir troublé. Je venais vous dire que des rafraîchissements....

PEDRO.

Et que me parlez-vous de rafraîchissements! je n'éprouvais qu'une soif ardente, brûlante, dévorante, c'était celle de la gloire.

FOMBONI.

Eh bien! messieurs, je vais vous laisser travailler, et donner l'ordre qu'on remporte....

PEDRO.

Non, non, ne donnez point d'ordre; mon enthousiasme est maintenant passé; et de ma soif de gloire, il ne m'est resté qu'une soif assez vulgaire, que je ne serai pas fâché de satisfaire.

FOMBONI.

Il suffit, nous allons bientôt.... Savez-vous bien, messieurs, que je vous ai reconnus tout de suite; vous avez quelque chose d'original qui annonce vos grands talents.

PEDRO.

Surtout le cher Goldoni, c'est le plus grand original....

FOMBONI.

Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'éprouve à recevoir chez moi deux aussi grands hommes. Vous me ferez sûrement connaître quelques-unes de vos nouvelles productions, monsieur Goldoni?

PEDRO.

As-tu du nouveau, mon ami?

DELMONTE.

Mais, je....

PEDRO.

Allons, point de modestie. Tenez, monsieur, je vous assure qu'avant la fin de la journée il vous ménage une surprise....

FOMBONI.

Et vous, monsieur Guglielmi, vous nous ferez entendre quelques morceaux?

PEDRO.

Des morceaux superbes! mais je ne chante bien qu'après dîner.

FOMBONI.

Sans vous avoir jamais vus, je vous connaissais tous les deux. Voilà l'avantage des arts et des lettres. Les

gens célèbres de tous les pays, quel que soit l'idiome, la distance qui les séparent, s'entendent, se jugent, s'apprécient d'un bout de l'univers à l'autre.

PEDRO.

Oui, monsieur, d'un bout de l'univers à l'autre.

FOMBONI.

J'ai lu tous vos chefs-d'œuvre, monsieur Goldoni; il y a une poésie, un sentiment, des caractères.... Oh! nous en causerons à table. (*Il appelle Sébastiani.*) A dîner, et vous nous servirez le vin du Vésuve.

DELMONTE.

Je suis confus d'un accueil....

PEDRO.

Ah! le bon vin, que le vin du Vésuve! Monsieur, je veux le mettre en musique. Goldoni, tu me feras des paroles.

FOMBONI.

Et vous, monsieur Guglielmi, grace au ciel, je chante tous vos opéras. Ah! il faut m'entendre! Quelle mélodie! comme elle pénètre l'ame, le cœur, l'oreille!... c'est d'une chaleur! on éprouve un trouble, un plaisir qui fait.... C'est que.... non.... (*Il chante, en chargeant, un morceau d'opéra de Gulglielmi; il s'interrompt au milieu de l'air.*) Sébastiani, n'oubliez pas le pâté de truffes.

PEDRO.

Le pâté de truffes! ah! monsieur, que vous êtes un grand connaisseur!

FOMBONI.

Quel repas agréable nous allons faire! quelle gaieté! quel feu! J'y suis déja.

PEDRO.

Et moi j'y voudrais être.

FOMBONI.

Nous boirons à l'Amphion et au Molière de l'Italie.

PEDRO.

Oui, monsieur, nous boirons.

FOMBONI.

« C'est ainsi qu'autrefois dans ce champêtre asyle,
« Déposant un moment le soin de l'univers,
« Le favori d'Auguste, entre Horace et Virgile,
« Venait dîner et rire, et chanter les beaux vers!

PEDRO.

Ah! monsieur, que c'est beau! comme cette dernière pensée est bien nourrie!.... *Venait dîner et rire....* C'est superbe!

FOMBONI.

J'espère, mon cher monsieur Goldoni, que vous aurez la complaisance de me lire quelques passages de l'un de vos poëmes.

DELMONTE.

Vous êtes trop bon; mais ma mémoire est d'une infidélité....

PEDRO.

Oh! le cher Goldoni vous dit vrai. Je suis convaincu qu'il ne pourrait pas vous dire deux vers de suite.

FOMBONI.

C'est bien singulier!

PEDRO.

Rien dans sa tête, tout dans son porte-feuille; c'est

au point que si vous lui citiez ses propres ouvrages, je ne sais pas s'il les reconnaîtrait.

FOMBONI.

Mais pourtant ce beau pays doit échauffer votre imagination?

DELMONTE.

Oh! prodigieusement : il m'a même donné l'idée d'un poëme....

PEDRO.

Dont on parlera, je puis le prédire. Il n'oubliera, je vous l'assure, ni ces précieux monuments de l'antiquité, ni ces temples, ni ces cascades magnifiques, ni le pâté de truffes, ni vous même, monsieur Fomboni, et ses vers prophétiques immortaliseront ces beaux lieux.

FOMBONI.

Je vous suis bien obligé; mais en attendant, messieurs, oserais-je vous demander une petite grace?

DELMONTE.

Parlez, nous vous sommes tout dévoués.

FOMBONI.

Il faut vous dire d'abord que sous deux jours je vais me marier: et je voudrais que vous me fissiez la galanterie de composer pour ma future une petite scène dont elle serait l'objet.

PEDRO.

Bagatelle! ce sera l'affaire d'un moment.

DELMONTE.

C'est la jeune veuve Éléonore que vous épousez?

FOMBONI.

Elle-même ; la connaissez-vous?

DELMONTE.

De réputation. Tout le monde en dit le plus grand bien : on vante son caractère, sa beauté, son esprit.

FOMBONI.

Eh bien! monsieur, tout cela n'est rien auprès de ce qu'elle possède.

DELMONTE.

Mais quel plus bel avantage?....

FOMBONI.

Elle a le nez de Cléopâtre!

PEDRO.

Comment! elle a le nez....

FOMBONI.

Le même absolument. Je l'ai comparé avec la médaille antique.

DELMONTE, à part.

Et voilà mon rival! Mais j'aperçois Éléonore; quel trouble s'empare de moi!

FOMBONI.

Tenez, messieurs, la voilà, jugez plutôt vous-mêmes.

SCÈNE VII.

DELMONTE, PEDRO, FOMBONI, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Quoi! monsieur Fomboni, vous n'entendez pas qu'on sonne le dîner? Ah! messieurs, je vous salue.

DELMONTE.

Vous excuserez, madame, si nous osons nous présenter ainsi : afin de rendre notre route plus agréable, nous sommes venus en chassant....

ÉLÉONORE.

Des artistes de votre mérite ont peu besoin de parure ; d'ailleurs vous êtes venus sans cérémonie....

DELMONTE.

Seulement dans l'espérance de voir....

ÉLÉONORE.

Le cabinet de monsieur Fomboni.

PEDRO.

Oui, c'est pour le cabinet. (*Bas à M. Fomboni.*) Vous aviez bien raison; c'est juste le nez de Cléopâtre.

FOMBONI.

Hin ! quand je vous disais....

ÉLÉONORE.

Si je ne me trompe, monsieur Goldoni, car c'est à lui, je crois, que j'ai l'honneur de parler, j'ai eu le plaisir de vous rencontrer à Rome.

DELMONTE.

Il est vrai, je l'habite depuis un mois; et j'y serais encore sans un évènement qui m'a forcé de quitter cette ville.

FOMBONI.

Oui, sans l'invitation que je vous ai envoyée, et que vous avez bien voulu accepter. Mais il est temps de nous rendre à table. Guglielmi, suivez-moi.

PEDRO.

Je ne demande pas mieux, et je vous promets de faire honneur....

DELMONTE, s'avançant et lui fermant le passage.

(*Bas.*) Misérable! si tu oses approcher de la table....

PEDRO, bas.

Mais, monsieur....

DELMONTE, bas.

Quoi! venir effrontément te placer près de ces gens respectables....

PEDRO, bas.

Respectables tant que vous voudrez; mais enfin je suis votre confrère.

DELMONTE, bas.

On le croit; et je rougis déja....

PEDRO, bas.

Moi, monsieur, je ne suis pas fier, je ne rougis pas facilement, et si cela vous est égal, j'irai à l'office.

DELMONTE, bas.

Malheureux! et le nom que tu portes....

PEDRO, bas.

Je ne tiens pas à mon nom, et pourvu que....

DELMONTE, bas.

Traître, crains mon courroux!

FOMBONI, haut.

Eh bien! messieurs, vous ne venez pas?

DELMONTE.

Mon ami me disait qu'il n'était pas dans l'usage de dîner.

PEDRO, bas.

Monsieur, ayez pitié de moi.

DELMONTE.

L'appétit ne lui vient que très-tard.

PEDRO, bas.

Très-tard, y pensez-vous?

DELMONTE.

Il suffit qu'on lui serve la plus petite chose, le soir, dans son appartement.

PEDRO, bas.

Le soir! ah! pauvre Pedro!

FOMBONI.

Singulière manière de vivre!

PEDRO.

Très-singulière en effet.

FOMBONI

Eh bien! tenez, cette bizarrerie est encore une preuve de votre talent.

PEDRO.

C'est une mauvaise preuve.

FOMBONI.

Non, les grands artistes ne font jamais rien comme tout le monde.

PEDRO.

Les grands artistes ont tort.

FOMBONI.

Point de gêne avec nous. Monsieur Guglielmi, je vous enverrai servir demain matin....

PEDRO.

Qu'est-ce que vous dites donc, demain matin? mon

ami vous a dit que ce soir.... (*A part.*) Oh! mon dieu! ils me feront mourir.... (*Haut.*) Si en telle circonstance l'usage veut que les grands talents ne dînent point.... Enfin, il est au moins très-vrai que je soupe, et je vous prie de ne pas m'oublier.

DELMONTE, à Pedro.

Adieu, mon ami, je te rejoindrai bientôt.

PEDRO.

Cela suffit; mon ami, bon appétit.

FOMBONI.

Je parie que vous allez chercher quelques traits de chant pour votre premier opéra.

PEDRO.

Oh! je pourrais bien chercher autre chose.

FOMBONI.

Je vous laisse à vos réflexions.

PEDRO.

Triste nourriture!

SCÈNE VIII.

PEDRO, SEUL.

J'enrage! Pauvre Pedro! il est bien dur d'être la victime de ton stratagême : moi, dont l'estomac se dilatait au seul nom de pâté de truffes.... Peste soit de ma grande réputation! Monsieur Fomboni, qui est bien le meilleur humain, avait déja pour moi une amitié si tendre.... Je suis sûr que pendant tout le repas il va parler de moi, de mes ouvrages, de mon

grand talent ; il boira peut-être à ma santé le vin du Vésuve. Le vin du Vésuve ! ce mot-là me fend le cœur ! il faut pourtant prendre son parti de bonne grace. Je gage que plus d'un homme célèbre....

RONDEAU.

La triste chose que la gloire,
Pour un pauvre auteur sans argent!
Afin de vivre en la mémoire,
Il ne vit pas.... de son vivant.

Sur ses traces la gaîté brille,
Chacun lui fait des compliments.
Que vos ouvrages sont charmants!
Quel bon goût ! l'esprit y pétille....
Mais de retour dans sa famille,
L'infortuné voit ses enfants,
Et gémit d'avoir des talents.

La triste chose que la gloire, etc.

Que ne suis-je une grosse bête!
Mais bête avec force ducats ;
Sans doute on se dirait tout bas :
C'est un sot, une pauvre tête ;
Mais si je donnais quelque fête,
De moi l'on ferait très-grand cas,
Au moins, à l'heure des repas.

La triste chose que la gloire,
Pour un pauvre auteur sans argent !
Afin de vivre en la mémoire,
Il ne vit pas.... de son vivant.

SCÈNE IX.

PEDRO, ZERBINE,

ZERBINE, arrivant avec un papier de musique à la main.

(*A part.*) On a beau me dire que ce monsieur est le fameux Guglielmi, je n'en crois rien. Ce garçon à une certaine amabilité, une certaine grace qui me rappellent l'anti-chambre.

PEDRO, à part.

Ah! voici notre soubrette au minois fin.

ZERBINE, à part.

Ce chiffon de musique que j'ai pris sur le piano de ma maîtresse me fera découvrir la fourberie. Je vais voir bientôt....

PEDRO, à part.

Toute gentille qu'elle est, elle ne me fera point oublier que je ne devrais pas être ici.

ZERBINE, à part.

En le priant de me faire répéter ce morceau, et en chantant à la place le premier air venu, je vais le confondre.

PEDRO, à part.

Pourquoi donc m'observe-t-elle de la sorte?

ZERBINE.

Je crains de déranger M. Guglielmi.

PEDRO, à part.

Voilà un nom qui redouble mes chagrins.

ZERBINE.

Si j'osais l'arracher à ses grandes méditations, je le prierais de me rendre un service.

PEDRO.

Eh bien! que voulez-vous de moi, ma pauvre enfant ?

ZERBINE.

Puisque votre usage n'est pas de dîner dans la salle à manger, je vous prierais de me donner un petit quart-d'heure de votre temps.

PEDRO.

Allons, dépêchons, car mon temps est très-précieux. Que voulez-vous ?

ZERBINE.

Mon maître, qui veut que ses gens aient tous des talents, m'a chargé de chanter ce soir à son concert un petit air d'un grand maître; je n'en suis pas très-sûre, et je vous prierais de me le faire répéter.

PEDRO.

Je le veux bien. Chantez si cela peut vous amuser.

ZERBINE.

C'est un rondeau de Sarti. (*A part.*) Vite une chanson qui court les rues!

PEDRO.

Eh bien! commencez, je vous écoute.

ZERBINE.

Mais, monsieur, pour me suivre, prenez donc la musique.

PEDRO.

Je n'en ai pas besoin, je sais tout cela. Je suis la musique même.

ZERBINE, à part.

Si je me trompais, et qu'un injuste soupçon.... Non, cela ne se peut pas.

PEDRO.

Allons, commencez.

ZERBINE, à Pedro qui a tourné la musique du haut en bas.

Ah! monsieur, comme vous êtes distrait! vous tournez la musique dans le sens contraire.

PEDRO.

Mais, mademoiselle, c'est exprès. Apprenez qu'un homme de mon talent ne lit pas la musique comme tout le monde.

ZERBINE, à part.

C'est un fripon de valet, j'en mettrais ma main au feu.

PEDRO.

Allons, n'abusez pas de ma patience, ou je me fâcherai.

ZERBINE.

Je commence.

DUO.

ZERBINE, chante un petit air encadré dans ce duo.

« Parmi les garçons de son âge,
« Nicolas est le plus galant;
« Aux filles de notre village
« Il en dit tant, il en fait tant,
« Qu'on le trouve un garçon charmant.

PEDRO, à part.

Ah! parbleu, la bonne aventure!

Comme elle je sais la chanson;
Et je puis lui donner le ton.

ZERBINE, à part.

Il n'aperçoit pas l'imposture;
Il croit tenir là ma chanson:
Ah! je vois que c'est un fripon.

PEDRO.

Reprenez, mais bien en mesure,
Continuez votre chanson;
Je prétends vous donner le ton.

ZERBINE.

« Un certain soir dans la prairie,
« Il vint à moi, tout en disant:
« Colette, sois ma douce amie;
« Puis il dit tant, puis il fit tant,
« Que je le choisis pour amant.

PEDRO.

Vous chantez mal, ma bonne amie,
Mettez bien plus d'expression,
Variez un peu plus le ton.

ZERBINE.

De rire, combien j'ai d'envie!
Le traître sait bien ma chanson,
Et prétend me donner le ton.

PEDRO, d'un air grave, et battant la mesure.

Écoutez bien, écoutez ma leçon:
« Depuis ce jour j'ai de la peine,
« Je vois Nicolas moins souvent;
« Quand je l'appelle à perdre haleine,
« Il me répond toujours fuyant:
« Colette, prends un autre amant.

ZERBINE.

Il donne à plein dans l'imposture,
Ce qu'il me chante il le croit là.
Ah! je rirai de l'aventure;
La bonne dupe que voilà!

PEDRO.

Je la fais chanter en mesure,
Elle croit que je sais cela.
Ah! je rirai de l'aventure;
La bonne dupe que voilà!

ZERBINE, lui faisant une grande révérence.

M. Guglielmi, je vous remercie bien de votre complaisance.

PEDRO.

Il n'y a pas de quoi, mademoiselle.

ZERBINE.

Certainement on s'apercevra ce soir que vous m'avez donné leçon.

PEDRO.

Je n'en doute pas.

ZERBINE.

Que ne puis-je vous témoigner ma reconnaissance!

PEDRO.

Patience! je pourrai bien vous faire souvenir un jour de la promesse. (*Il la caresse d'un air protecteur.*) Vous êtes gentille, vous avez de la voix, des dispositions; il vous manque un peu d'aplomb et de simplicité; cela pourra venir avec le temps.

ZERBINE.

J'y compte, surtout si je reçois souvent des avis d'un

pareil maître. Mais, j'aperçois M. Goldoni, on est sorti de table, je vous laisse avec votre m.... votre ami. (*A part.*) C'est un valet, j'en suis certaine! Allons vite raconter à ma maîtresse la bonne découverte que je viens de faire.

SCÈNE X.

PEDRO, DELMONTE.

PEDRO.

Allons, il faut avouer que je m'en suis assez bien tiré.

DELMONTE.

Ah! mon cher Pedro, je suis au comble de la joie!

PEDRO, froidement.

Cela me fait bien plaisir.

DELMONTE.

J'étais placé près d'Éléonore.

PEDRO.

Tant mieux pour vous.

DELMONTE.

Quelle était belle! quel délicieux repas!

PEDRO.

Il était bon, vraiment?

DELMONTE.

Que de charmes! que de graces! que d'esprit!...

PEDRO.

Et des truffes, vous en aviez sans doute?

DELMONTE.

Oh! mon ami, que n'as-tu pu voir mon Éléonore!

PEDRO.

Je n'aurais voulu voir que le pâté.

DELMONTE.

Ce n'est pas une mortelle, c'est un ange!

PEDRO.

Que je donne au diable de bon cœur.

DELMONTE.

Comment! de la colère! encore?

PEDRO.

Eh! parbleu, monsieur, on en aurait à moins! Cela vous est égal, vous ne vous mettez pas à la place d'un pauvre misérable;.... tandis que vous êtes bien à votre aise, auprès de votre belle; tandis que vous contez des douceurs, et que vous sablez le bon vin, moi, je suis là solitaire à écouter les oiseaux, et à donner des leçons de chant aux soubrettes de la maison. C'est tout-à-fait confortable!

DELMONTE.

Comment! tu as eu l'effronterie de donner des leçons de chant?

PEDRO.

J'en donnerai comme cela tant qu'on voudra, pourvu qu'on veuille chanter les chansons que je sais. Il fallait me voir fièrement battre la mesure. J'avais vraiment l'air d'un général.... d'orchestre. Et vous, vos affaires sont-elles plus avancées? avez-vous enfin avoué votre flamme, vos projets?

DELMONTE.

Je ne suis guère plus avancé; et à cela près de quel-

ques regards qu'elle m'a semblé comprendre, j'en suis toujours au même point.

PEDRO.

Ah! vous êtes aussi par trop timide. Vous verrez que nous ne serons venus ici que pour voir votre belle épouser le rival!

DELMONTE.

Ah! Pedro, j'en mourrai de désespoir.

PEDRO.

Et moi d'inanition! Mais votre Éléonore paraît, mon écolière la suit.

SCÈNE XI.

ÉLÉONORE, ZERBINE, DELMONTE, PEDRO.

ÉLÉONORE, à part à Zerbine.

Quelle nouvelle tu m'apprends! Quoi! ce prétendu Guglielmi ne serait qu'un valet? Je veux connaître par moi-même cette supercherie. (*A Delmonte.*) Ah! M. Goldoni, c'est vous que je cherchais.

(Pendant tout le commencement de cette scène, Pedro et Zerbine ont un jeu muet relatif à la leçon.)

DELMONTE.

Serait-il vrai, madame? ah! mon ravissement...

ÉLÉONORE.

Je vais peut-être vous paraître bien indiscrète.

DELMONTE.

Ah! jamais, comptez.... Si vous me connaissiez!

ÉLÉONORE.

Je vous connais pour un homme rempli de mérite et de complaisance. Voici ce dont il s'agit. Zerbine vient de me dire que M. Fomboni voulait, sous quelques jours, me donner une petite fête, et qu'il vous avait même prié de composer quelque chose à ce sujet. Eh bien! moi, je veux le prévenir; je vous demande la plus petite bagatelle pour demain, nous la chanterons; M. Guglielmi nous en fera la musique, et nous accompagnera.

PEDRO, à part.

L'accompagnement sera un peu plus difficile.

DELMONTE.

Comment! madame, vous voulez ;.... mais il faut le temps nécessaire....

ÉLÉONORE.

Ah! vous ne me refuserez pas. Ayez bien soin surtout de peindre ma reconnaissance, mon amour pour lui.

DELMONTE.

Pour qui? pour M. Fomboni?

ÉLÉONORE.

Sans doute. Dites-lui qu'à mes yeux il obtient l'avantage sur tous les jeunes gens qui me font la cour, qu'il est aussi aimable qu'ils le sont peu. Oh! dites-lui surtout qu'il a des rivaux qui m'obsèdent, qui me fatiguent de leur présence; mais qu'il n'en a rien à craindre; et qu'enfin lui seul m'a plu, me plaît et me plaira toujours.

DELMONTE.

Quoi! madame, c'est moi qui dois dire tout cela à M. Fomboni?

PEDRO.

Ah! les belles choses qu'un tel sujet va vous inspirer!... D'abord vous n'avez qu'à comparer M. Fomboni à Cupidon.

DELMONTE, avec humeur.

Tais toi. — Madame, ce serait avec le plus grand plaisir; mais, dans cet instant, ma verve.... mon génie.... (*A part.*) Je ne sais plus que dire.

ÉLÉONORE.

Oh! vous ne vous refuserez pas à nos instances.

PEDRO.

Ce n'est pas la bonne volonté qui nous manque; mais, c'est que travailler en sortant de table.... cela n'est pas sain.

ZERBINE.

Quoi! monsieur, vous sortez de table?

PEDRO, soupirant.

Ce n'est pas pour moi que je parle, mademoiselle.

ÉLÉONORE.

Ah! monsieur, j'aurais cru.....

DELMONTE.

Si vous vouliez me dispenser... Je vous assure...

PEDRO.

Le temps est à l'orage. Ne sens-tu pas, mon cher Goldoni, une pesanteur dans la tête, un embarras dans le cerveau....

ÉLÉONORE.

Mais, pourquoi donc cet air soucieux, distrait? serait-ce le moment de l'inspiration?

ZERBINE.

Sans doute. Voyez, madame, comme il est agité. Son enthousiasme le saisit, tout nous l'annonce.

DELMONTE.

Madame, daignez écouter.

ÉLÉONORE, le prenant par la main.

Entrez vite dans ce cabinet.

(Elle l'entraîne un peu malgré lui vers le temple qui est sur l'avant-scène.)

ZERBINE, prenant plus vivement Pedro.

Votre enthousiasme vous saisit aussi.

DELMONTE, à Éléonore qui l'entraîne.

De grace, madame....

ÉLÉONORE.

Nous savons qu'il faut tyranniser les enfants des muses pour en arracher leurs présents; et comme femmes, nous usons du privilége.

ZERBINE.

Allons, monsieur, par égard pour votre écolière....

PEDRO, se laissant conduire.

Je ferai tout ce que vous voudrez, mais je veux bien que le diable m'emporte, si vous me faites chanter une note.

ÉLÉONORE.

Ce n'est pas tout: comme vous pourriez nous échapper, nous prenons nos précautions. Les gens de lettres, et surtout les musiciens, ont des vertiges; il faut s'en assurer.

(Elles ferment la porte.)

SCÈNE XII.

DELMONTE, PEDRO, *dans le cabinet;* ÉLÉONORE, ZERBINE, *en dehors.*

DELMONTE.

Comment, madame, vous nous enfermez?

ÉLÉONORE, en dehors.

Oui, vous êtes nos prisonniers, et nous ne vous rendrons votre liberté que lorsque vous aurez payé votre rançon.

DELMONTE, à Pedro.

Nous voilà pris comme des sots.

PEDRO.

Et comme des sots en cage, ce qu'il y a de pis.

DELMONTE.

Je veux essayer si je ne pourrais pas, par quelques vers à Éléonore....

PEDRO.

Quoi! vous seriez poète aussi? vous auriez cette maladie-là?

DELMONTE.

Si l'amour pouvait m'inspirer! jamais je n'essayai... et mon embarras.... il n'importe! donne-moi ce papier.

PEDRO, lui donnant la plume et l'encre.

O blond Phébus! par pitié, laisse-nous boire un peu dans les eaux d'Hypocrène!

DELMONTE.

Ne m'interromps pas, laisse-moi réfléchir.

DELMONTE.

Tu vas faire encore quelque nouvelle sottise?

PEDRO.

Ce n'est point une nouvelle sottise, c'est toujours la même qui continue.

DELMONTE.

Allons, je te laisse faire. D'ailleurs, il ne peut nous arriver pis.

PEDRO.

Prenons d'abord ce papier, et ployons-le comme un manuscrit; maintenant il s'agit de sortir....

DELMONTE.

Oui, et la porte est fermée.

PEDRO.

Oh! je saurai bien me faire ouvrir.

QUINQUE.

DELMONTE, PEDRO, frappant à la porte.

Ouvrez, ouvrez-nous cette porte,
Nous avons fait notre opéra.

FOMBONI, se réveillant.

Mais, quel bruit fait-on à la porte?
Qui donc est là? qui donc est là?

PEDRO, frappant encore.

Ouvrez, il faut bien que je sorte.

DELMONTE.

Ouvrez, ouvrez-nous cette porte.

PEDRO.

Nous avons fait notre opéra.

FOMBONI.

Comment ! ils font un opéra,
En faisant du bruit à la porte.

PEDRO.

Ouvrez donc à l'instant,
Ou, morbleu ! je me fâche.

FOMBONI.

Ah ! je vois qu'on se fâche,
Ouvrons-leur à l'instant.
(Allant pour ouvrir la porte.)
Je n'ai pas la clef de la porte,
Je vois qu'il vous faut rester là.

SCÈNE XVII.

PEDRO, FOMBONI, DELMONTE, ÉLÉONORE, ZERBINE.

FOMBONI.

Arrivez donc, Éléonore.

DELMONTE, PEDRO.

Nous ferons plus de bruit encore.

FOMBONI.

Ces messieurs ont fait l'opéra;
Mais ne veulent pas rester là.

ZERBINE.

Avant d'ouvrir, je dois vous dire
Qu'il faut promettre de le lire,
Si non, nous vous retenons là.
(Zerbine ouvre la porte.)

ÉLÉONORE, à Delmonte.

Monsieur, puisque d'Éléonore
Vous fuyez la captivité,
Partez, il en est temps encore,
Reprenez votre liberté.

DELMONTE.

Que ne puis-je d'Éléonore
Vivre dans la captivité !
Parlez, il en est temps encore,
Et j'engage ma liberté.

ZERBINE, ÉLÉONORE.

Que ne peut-il d'Éléonore
Vivre dans la captivité !

ZERBINE, à Éléonore.

Parlez, il en est temps encore,
Il engage sa liberté.

FOMBONI.

Moi, de la belle d'Éléonore
Je vis dans la captivité ;
L'hymen, dans quelques jours encore,
Lui ravira sa liberté.

FOMBONI, à Pedro.

Vous nous ferez donc connaître votre petite pièce? Tenez-vous bien, je suis un bon juge.

PEDRO.

Elle ne vous ennuiera pas, je vous assure.

ÉLÉONORE, à Delmonte.

C'est vous qui lirez, monsieur ?

PEDRO.

Non, madame, c'est moi. Mon ami est un auteur qui ne sait pas lire.

ZERBINE, bas à Pedro.

Hin ? musicien manqué, comment te tireras-tu de là ?

PEDRO, bas à Zerbine.

Friponne ! tu sais tout. Sois-nous propice, et je te ferai épouser un compositeur qui te fera chanter toute la journée.

FOMBONI.

Que dites-vous donc à Zerbine, M. Guglielmi ?

PEDRO.

Je lui demandais si elle ne pouvait jouer un rôle dans notre petit ouvrage.

FOMBONI.

Sans doute, elle a de l'intelligence.

ZERBINE.

Plus que de bonne volonté. Moi, je ne veux pas être utile à ces messieurs.

PEDRO.

Mais, ma chère amie, si vous ne nous aidez pas, mon confrère et moi, nous allons nous trouver dans le plus grand embarras.

FOMBONI.

Vous ne pouvez donc pas vous passer d'elle ?

PEDRO.

Non, le diable m'emporte. Dans notre action, il faut absolument une soubrette qui tire les amants du mauvais pas où ils se sont engagés.

FOMBONI.

Allons, Zerbine, fais quelque chose pour moi, ma bonne amie.

ZERBINE.

Puisque vous le voulez absolument, je me résigne. Mais encore, faut-il que je sache ce qu'il faut faire.

PEDRO.

Je te le dirai. Je te préviens d'abord que nous avons un amant qui est d'une timidité ridicule. Dans l'instant où il faut le plus de courage, il est là tout décontenancé.

FOMBONI.

Dans presque tous les opéras, les amoureux sont des nigauds.

PEDRO.

A qui le dites-vous ? Heureusement que le vieillard que nous jouons, une espèce de tuteur, n'est pas trop de ces gens d'esprit.....

FOMBONI.

Ah! vous avez mis un tuteur; c'est bien usé, bien rebattu!

PEDRO.

Que voulez-vous, monsieur, on prend ce qu'on trouve.

FOMBONI.

Etes-vous content de votre dénouement? c'est-là l'essentiel.

PEDRO.

Pas encore. Il dépend de l'exécution; c'est la soubrette qui le fait aux yeux même du personnage qu'on trompe.

ZERBINE.

Mais enfin, que fait-elle? voyons.

PEDRO.

D'abord, elle parle bas à sa maîtresse; elle lui dit que l'amant qui s'est déguisé pour la voir est un homme estimable, qui n'a que des vues honorables, et qu'il se croit heureux de lui offrir sa main et toute sa fortune, qui est considérable. (*Pendant ce temps Zerbine parle bas à sa maîtresse.*) La jeune dame, qui semble prévenue en faveur de notre jeune homme, baisse les yeux modestement, et paraît s'attendrir en sa faveur. (*Éléonore paraît en effet éprouver quelque trouble.*) La soubrette intelligente profite de ce moment, va prendre notre timide amoureux par la main, et le conduit auprès de sa maîtresse, qui ne peut s'empêcher, dans son émotion, de jeter sur son amant un tendre regard, où se trouvent à la fois la bienveillance et l'amour.

(Zerbine exécute toujours ce que dit Pedro.)

FOMBONI.

Et vous me ferez croire que tout cela s'exécute en présence du tuteur? Le vieux sot est donc aveugle?

PEDRO.

Non, monsieur; mais j'ai mis là un valet, garçon rempli d'esprit, qui occupe tellement le vieillard, qu'il ne voit rien de tout ce qui se passe.

FOMBONI.

La scène est bien hardie!

PEDRO.

Oh! c'est par la hardiesse que nous brillons.

FOMBONI.

Au reste, cela peut faire un tableau assez piquant. Je le vois d'ici.

PEDRO.

Non, pas encore; mais il devient de plus en plus intéressant; les amants se sont parlé, la gaiété brille dans leurs yeux. (*Là, il rapporte ce qu'il voit.*) Le jeune homme, devenu moins timide, se jette aux pieds de sa maîtresse, elle lui donne sa main; il la couvre de baisers; ils se disent enfin qu'ils s'adorent et qu'ils seront époux. C'est tout-à-fait touchant! Voyez plutôt vous-même.

(Il montre à Fomboni le tableau.)

FOMBONI.

O ciel! que vois-je!

PEDRO.

Le tableau dont je vous parlais.

FOMBONI.

Quoi! M. Goldoni....

PEDRO.

Est l'amant déguisé dont je suis le valet

FOMBONI.

Mais pourtant cette pièce....

PEDRO.

Est la pièce que nous vous avons jouée.

FOMBONI.

Morbleu!

FINAL.

DELMONTE, ÉLÉONORE, ZERBINE, PEDRO.

Pardonnez la supercherie;
Vous savez ce que peut l'amour.

DELMONTE, PEDRO.

Hélas! de la supercherie,
Moi seul suis coupable en ce jour.

FOMBONI.

Au diable soit la comédie
Que vous me jouez en ce jour!
Ah! me tromper fut votre envie....

ÉLÉONORE.

Tromper ne fut point mon envie;
Malgré moi je cède à l'amour;
Mais je veux rester votre amie,
J'en fais le serment en ce jour.

PEDRO, à M. Fomboni, en lui montrant son maître.

Monsieur, regardez ce visage.

FOMBONI.

Ce visage que me fait-il?

PEDRO.

Madame, à ce coup d'œil subtil,
De Cléopâtre offre l'image;
Mon maître a le même avantage.

FOMBONI.

Un avantage, et quel est-il?

PEDRO.

De Marc-Antoine il a tout le profil!

FOMBONI.

De Marc-Antoine, oui, c'est là le profil!

DELMONTE, ÉLÉONORE, ZERBINE, PEDRO.

Par amitié, par convenance,
Ne résistez point à nos vœux;
De l'amour pardonnez l'offense,
Et couronnez leurs tendres feux.

FOMBONI.

Par amitié, par convenance,
Ne résistons pas à leurs vœux;
De l'amour pardonnons l'offense,
Et couronnons leurs tendres feux.

FIN DES ARTISTES PAR OCCASION.

LA TAPISSERIE,

COMÉDIE-FOLIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 1er mars 1808.

NOTICE

SUR LA TAPISSERIE.

Je venais d'être nommé directeur du *théâtre de Louvois* qui, tout récemment aussi, avait pris le titre du *théâtre de l'Impératrice*; et désirant, dès mon entrée dans cette place, montrer l'envie que j'avais d'être utile à ma nouvelle administration, je composai cette petite pièce (*la Tapisserie*) pour les jours de carnaval. Je dois le fonds de cette bluette aux *Souvenirs de madame de G****. Elle rapporte comme un fait très-vrai l'étourderie d'un jeune seigneur qui, forcé par les ordres de son père de se parer d'un habit de cérémonie pour recevoir une grande société que l'on attendait au château, trouva plaisant de démeubler sa chambre d'une tenture à personnages, de s'en faire faire un habit, et d'aller dans cet état donner la main aux dames à l'instant où elles descendaient de voiture. Cette anecdote que je crois comme un article de foi, puisque c'est madame de G*** qui l'a contée, et que ma-

dame de G*** est trop bonne, trop religieuse, pour avoir voulu par un mensonge tromper un pauvre auteur comique, je me crus permis de l'arranger pour la scène. Si le fait est controuvé et s'il n'est pas vraisemblable, la faute doit en être à la respectable femme de lettres qui m'a induit en tentation.

Puisque le hasard m'a procuré l'avantage de parler de madame de G*** que je n'ai l'honneur de connaître que par ses nombreux ouvrages, je serais coupable de ne pas donner à son talent tous les éloges qui lui sont dus. Dès ma grande jeunesse j'ai lu avec un plaisir inconcevable ses premiers essais; l'élégance et la simplicité de son style, la sage ordonnance des plans de ses romans, m'avaient complètement séduit. Si, plus avancé en âge, je n'ai pas éprouvé le même plaisir à lire ses autres ouvrages, c'est que j'ai cru m'apercevoir que les opinions religieuses de l'auteur s'y montraient beaucoup trop. Ces opinions qui se font remarquer dans des phrases mystiques ou dans des notes haineuses contre ses rivales dans la carrière des romans, me paraissaient d'autant plus singulières que beaucoup de ses ouvrages auraient pu mériter les anathèmes d'un casuiste rigoureux. En effet, il est tel roman de madame de G***, qu'une mère de famille doit se garder de laisser lire à sa fille; et si les tableaux presque licencieux, si les

conversations trop libres entre des personnages vicieux, si les voluptés de l'amour, présentées sous des formes qui ne sont pas toujours de bon goût, sont répréhensibles aux yeux des pères de l'église, je vois beaucoup de romans de madame de G*** qui doivent être mis à l'index. Dans ces différents ouvrages où l'auteur se montre avec une grande supériorité de talent, on voit les efforts qu'il fait pour tourner vers la morale les conceptions d'un génie naturel qui voudrait s'en écarter toujours. Certes, si madame de G*** ne prenait pas autant de peine pour décrier les dames mondaines qui ont suivi la carrière dans laquelle elle a brillé avec tant d'éclat; si elle se montrait plus indulgente pour les fautes et les erreurs des philosophes de son temps; surtout si, par humilité chrétienne, elle ne mettait point tant d'importance à la vanité des rangs et à l'étiquette des cours, on lui passerait volontiers ses tableaux des amours voluptueuses, en se rappelant qu'elle est femme, qu'elle écrit des romans, et qu'elle doit savoir peindre avec énergie les sensations des heureux jours de la jeunesse.

Cette petite pièce de *la Tapisserie*, très-bien jouée par les acteurs, obtint un assez beau succès. Le jeune Firmin et Grandville, qui font maintenant partie du Théâtre-Français, et qui par les grandes espérances qu'ils donnent, se font chérir

du public et promettent pour l'avenir de se placer au rang des acteurs les plus recommandables, jouèrent avec un très-grand succès les deux rôles importants de ma petite comédie. Cependant telle est la vérité des règles établies par Boileau, qu'à la première représentation, la partie de l'ouvrage la plus comique pensa nuire à la pièce par l'effet de son comique même. Le public eut de la peine à se persuader qu'un jeune homme pût être assez fou pour oser se présenter gravement avec ce ridicule habit. Mais comme le motif du travestissement était justifié, il finit bientôt par rire des plaisanteries du valet et partager l'extravagance de mon jeune étourdi.

On concevra facilement que ma petite pièce ne dut pas contribuer beaucoup à la prospérité du théâtre dont je venais d'être nommé le directeur. Mon ancien ami Picard, en me cédant ses droits sur les sujets qui composaient sa *petite maison de Thalie*, venait de voir tous ses travaux récompensés par le sceptre de l'opéra que l'empereur venait de lui accorder. Il allait commander aux différents peuples d'un grand royaume, peuple chantant, peuple dansant, et peuple bien peu amusant pour un directeur. Lorsque Picard vint me parler de la proposition qu'il avait faite de moi pour le remplacer dans ses premières dignités, je n'eus pas

l'espoir que son projet pût obtenir du succes. Il fallait une décision de l'empereur, et comme je savais qu'il ne m'aimait pas, je désespérai de la réussite de nos démarches communes. Cependant, sur la proposition qui lui fut faite par le premier chambellan (M. de Remusat), de ma nomination à la place du directeur de *théâtre de l'Impératrice*, Bonaparte répondit, *Quoi! Duval! mais il a eu bien des aventures. — Ah! sire, des malheurs*, répondit le comte de Remusat. Il paraît que ce mot lui rappela les chagrins que m'avait causés mon *Édouard*, et qu'il voulut m'en dédommager en me mettant à la tête de l'un de ses quatre grands théâtres. Plût à Dieu qu'il se fût dispensé à mon égard de cette marque de bonté; je n'aurais pas eu huit ans d'un tourment sans cesse renaissant, je n'aurais pas été forcé de quitter ma solitude, mes paisibles occupations, et j'aurais trouvé dans mes travaux littéraires une existence plus douce, plus honorable et plus utile à ma vieillesse. Je ne sais par quelle fatalité je me laissai aller à un mouvement d'ambition qui n'a contribué, ni à mon bonheur, ni à ma fortune. Moi, le moins ambitieux des hommes, moi qui désire le moins de commander aux autres, moi qui n'estime dans la vie que les charmes d'un doux intérieur et le repos, pourquoi ai-je consenti à me voir tout à coup

transporté à la tête d'un petit état, à gouverner des *sujets* qui ne connaissent de lois que leurs passions et leur amour-propre; des sujets qui supportent impatiemment le joug qui leur est imposé? Devais-je troquer mon indépendance contre la petite vanité de régner sur un petit peuple qui n'est pas méchant, mais qui est tout à la fois spirituel, malin, frondeur, séducteur et dangereux! En parlant d'un directeur de théâtre, si je me sers du mot de régner, c'est que je le crois le seul convenable : si son pouvoir ne va pas jusqu'au despotisme, il a comme les autres princes de la terre des intrigues à étouffer, des guerres civiles à prévenir. Il est tel de ses sujets qu'il doit ménager pour l'intérêt de son petit état. Comme un prince il a ses flatteurs, sa police et même ses gendarmes; comme un prince il a des ministres qui ne lui disent pas toujours la vérité; comme au prince on lui tend des piéges et on l'y fait tomber; comme un prince il doit se défendre des séductions de la beauté et des complaisants de sa petite cour; comme un prince on le flatte en sa présence, on le déchire, on le calomnie dès qu'on peut le faire avec sécurité; on lui suscite des guerres extérieures, on ameute contre lui les puissances voisines (les auteurs), on le calomnie dans l'opinion publique, on l'attaque dans son gouvernement, on le persécute,

on le dégoûte, on l'injurie, jusqu'à ce qu'on ait amené un changement de dynastie.

Je puis offrir un exemple du sort que l'on réserve à ces princes débonnaires, qui ne veulent point opposer l'intrigue à l'intrigue, qui se croient assez forts du témoignage de leur conscience et de leurs principes pour dédaigner de résister à des ennemis qu'ils méprisent. Je régnais paisiblement sur mon théâtre du faubourg Saint-Germain, quand je ne sais quel fonctionnaire subalterne commit une faute grave qui demandait une justice éclatante. Convaincu, comme tant de rois, que la clémence était la première vertu des princes, je sentis pourtant qu'il était des circonstances où il fallait montrer quelque rigueur. Je voulus faire chasser du théâtre le coupable : qu'arriva-t-il? Ce coupable, à qui la fortune avait accordé des moyens de séduction, paya secrètement un libelliste pour insulter publiquement ma majesté. Pour quelques louis, un *André Murville*, trop connu pour que je le signale par son caractère et ses ridicules, ce gendre de mademoiselle Arnould, que sa spirituelle belle-mère comparait à ces vieux laquais du Marais, qu'on appelle *Lajeunesse*, crut devoir payer les égards et les secours que j'avais plus d'une fois accordés à sa misère, ou plutôt à celle de l'homme de lettres, par une plate méchanceté, qui n'aurait dû exciter

de ma part que le mépris. Cependant, comme je venais d'être admis dans un corps respectable, et sachant par expérience que la calomnie, ressource des lâches, n'était pas sans influence dans l'opinion publique, je crus devoir, moins par intérêt pour moi-même, que par respect pour l'Académie, à laquelle j'appartenais, poursuivre l'infame qui, pour de l'argent, venait d'outrager un homme qui ne lui avait jamais fait que du bien. Je le traduisis devant les tribunaux, et deux arrêts consécutifs donnèrent au public le droit de l'appeler un calomniateur. Si je rappelle cette circonstance, c'est qu'elle fut une des plus pénibles de ma vie, et qu'elle fit voir combien il est facile de rendre malheureux un honnête homme. Certes, si la liberté de la presse n'offrait d'autre avantage que celui de calomnier, tout gouvernement sage devrait s'empresser de priver les hommes de ce droit si juste, si naturel d'exprimer hautement sa pensée ; elle ne serait plus qu'une arme terrible dans la main des méchants. Mais qu'il y a loin du droit de se plaindre à celui de calomnier, du droit d'éclairer à celui d'incendier, du droit de défendre à celui d'opprimer! Toute chose utile a ses abus; l'instrument tranchant le plus en usage dans la société, peut aussi donner la mort; et faudra-t-il le proscrire parce qu'il existe des scélérats ou des insensés? Non. Que la loi pu-

nisse sévèrement le lâche calomniateur; mais que la loi protége l'infortuné qui se plaint, le savant qui instruit, le citoyen courageux qui signale, appuyé sur des preuves évidentes, tous les abus d'un pouvoir tyrannique.

Ainsi que les bons princes qui n'ont point été les oppresseurs de leurs *sujets*, qui n'ont à se reprocher, ni les faveurs accordées à des maîtresses, ni la prodigalité envers leurs flatteurs, je me suis vu déchu de mes droits sans l'avoir mérité, et je n'ai point regretté un pouvoir que mon orgueil n'a fait peser sur personne. Je suis rentré dans mon obscurité, plus pauvre encore que je n'en étais sorti; et s'il me reste quelque chose de ma grandeur passée, c'est la certitude d'avoir voulu faire le bien, et de l'avoir fait quelquefois.

Je pourrais citer au nombre de mes belles actions, celle d'avoir fait connaître au public une pièce de Collin d'Harleville (*les Querelles des Frères*), que sa triste destinée avait conduite chez l'épicier, après la mort de son auteur. Ainsi que tel orphelin d'un illustre père, qu'une mauvaise fortune a condamné à vivre dans les derniers rangs de l'ordre social, de même la dernière production d'un auteur chéri du public, allait être employée à servir d'enveloppe au poivre et à la canelle, si une ame charitable n'eût révélé au public le respectable

nom de son père. Cependant, malgré cette découverte, cet enfant, qui paraissait avoir été rejeté par sa famille même, n'inspirait point un assez vif intérêt pour qu'on ôsât le produire dans le monde. Trompés sans doute par sa chétive apparence, et l'ignominie du lieu où on l'avait trouvé, les compagnons d'armes de Collin d'Harleville, ses amis les plus chers, l'avaient repoussé comme indigne de réclamer son nom et les droits de sa naissance. Depuis quelques années, enfoui dans les cartons de la comédie, ce pauvre délaissé se cachait à tous les regards, lorsque le hasard me le fit apercevoir. La réputation du père me porta à examiner ce dernier rejeton avec tout l'intérêt que méritait son sort. Loin de partager les idées de ceux qui l'avaient jugé incapable de contribuer à la gloire de son auteur, je prévis au contraire qu'il pourrait marcher de pair avec ses aînés. Cependant comme je me défiais du sentiment d'intérêt qui m'entraînait vers lui, je consultai mon premier ministre (M. Dumaniant *), qui

(*) M. Dumaniant, l'un de nos auteurs les plus féconds, a porté le genre de la comédie d'intrigue à sa perfection : ses nombreux ouvrages qui firent la fortune du théâtre pour lequel il travaillait, n'ont point contribué à la sienne. Son désintéressement fut toujours égal au grand nombre de ses succès. Il a l'estime de tous les hommes de lettres qui aiment le talent uni à la probité ; aussi peut-il se flatter de compter pour amis tous les auteurs recommandables de notre époque. Si dans la vieillesse il ne se trouve pas au nombre des gens de lettres qui ont eu part à la munificence royale, c'est un oubli qui ne peut être que le résultat de sa trop grande modestie.

avait pour moi les qualités d'un véritable Sully. Sa franchise austère, sa probité, ses talents en littérature me rendaient son opinion précieuse. Quelle fut ma joie, quand il se trouva complètement de mon avis! Nous résolûmes de faire sortir du néant ce pauvre abandonné, et, pour parvenir à ce but avec plus de succès, j'allai prier M. Andrieux, l'un des amis de Collin d'Harleville, de se déclarer le parrain de notre orphelin. Par un prologue plein d'esprit, Andrieux prévint le public du sort malheureux qu'avait éprouvé ce dernier fruit du talent de son ami; et le public, intéressé d'avance à son sort, l'accueillit avec un transport que lui méritaient ses malheurs moins encore que ses qualités personnelles. C'est donc grace à moi que *les deux Frères bretons* ont contribué par un succès bien mérité à la gloire de leur père.

J'aurais encore à revéler bien d'autres évènements, advenus pendant les huit ans de mon règne, et qui pourraient mériter l'attention de mon lecteur; mais quoique très-importants pour moi, et quoique dignes peut-être de la plume d'un historiographe, je craindrais qu'ils ne produisissent dans le public qu'une sensation peu durable, racontés à une époque plus politique que littéraire, époque où l'on est assez injuste pour ne faire aucun cas de mes dignités passées. Tel est le néant des grandeurs,

qu'il est peut-être très-peu de mes sujets qui se rappellent mon existence. Je compte déja trois successeurs depuis le fatal moment qui me ravit mes honneurs et ma puissance. — Cette déchéance si cruelle, et contre laquelle je luttai avec courage, en me rendant à mon obscurité première, m'a rendu à la raison, à la philosophie. Ainsi que tous les ambitieux déchus, je me suis écrié avec le roi des sages, ou le sage des rois : *O vanité des vanités ! Tout n'est que vanité !*

PERSONNAGES.

D'ABLANCOUR.

FÉLIX, son petit fils.

LAFLEUR, valet de chambre de Felix.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, vieille fille, prétendue de Félix.

ROSINE, petite nièce de d'Ablancour.

La scène est dans un château, aux environs de Paris, chez d'Ablancour.

LA TAPISSERIE.

Le théâtre représente un salon riche ayant deux portes latérales et un cabinet à gauche de l'acteur.

SCÈNE I.

ROSINE, LAFLEUR, *qui entre par le cabinet.*

ROSINE.

Ah! c'est toi, Lafleur; comment! Félix ne t'accompagne pas? resterait-il à Paris? ne voudrait-il plus épouser mademoiselle de Grandpré?

LAFLEUR.

Que de questions! Parlez-moi des jeunes demoiselles, pour être curieuses!

ROSINE.

Ai-je tort de l'être? depuis trois jours que nous attendons Félix...

LAFLEUR.

Je vais répondre à tout.

ROSINE.

Tu es de sang-froid, et c'est ce qui m'étonne. C'est la première fois de ma vie que je ne te vois pas dans un état d'ivresse.

LAFLEUR.

Cela n'est pas étonnant, je n'ai pas encore déjeuné;

mais dites-moi d'abord, le grand papa est-il bien en colère ?

ROSINE.

Ah ! je t'en réponds ; il vous recevra bien mal.

LAFLEUR.

Diable ! mais ce n'est pourtant pas ma faute .... et tous les parents sont donc rassemblés ?... tous les préparatifs de la noce sont donc faits ? on n'attend donc plus que nous pour épouser ?

ROSINE.

Sans doute... Il ne nous manque rien que le prétendu. Je rirais bien, s'il n'arrivait pas du tout.

LAFLEUR.

Mon maître me suit ; dans un instant vous allez le voir.

ROSINE.

Tant pis.

LAFLEUR.

Tant mieux. C'est moi seul pourtant qui suis cause de son retour... Je lui ai fait une harangue si pathétique.... Elle a duré trois jours.

ROSINE.

Et Félix a eu la constance d'écouter tes sots propos ?

LAFLEUR.

Oui, des sots propos qui l'ont ému jusqu'aux larmes, surtout quand je lui ai dit avec l'accent de la sensibilité : Mon cher maître, que dira votre grand papa ? Il vous envoie à Paris pour vous faire faire des habits de noce, et vous n'y faites que des extravagances. — Que veux-tu, mon pauvre Lafleur ? m'a-

t-il répondu. C'est en vain que je l'ai promis ; jamais je n'épouserai cette vieille folle. Puisque mon grand papa voulait absolument me marier, que ne m'accordait-il la main de ma petite Rosine ? je l'aurais bien aimée.

ROSINE.

Comment ! Félix t'a dit tout cela ? Il t'a dit qu'il n'aimait... J'en suis dans un transport... Mais, c'est qu'il a toujours eu de bonnes qualités, ce jeune homme-là !

LAFLEUR.

Eh bien ! croirez-vous maintenant au pathétique de mes discours ? J'ai donc continué : Votre petite cousine est jolie, mais elle n'a pas trois cent mille livres de rente ; et vous ne devez pas..

ROSINE.

Tais-toi ; tu es un sot..

LAFLEUR.

C'est singulier ! mon maître m'a dit la même chose.

ROSINE.

Va-t'en ; aussi bien si M. d'Ablancour te trouvait ici, tu pourrais bien, dans ta qualité de Mentor...

LAFLEUR.

Parbleu ! mademoiselle, vous m'y faites penser. De la prudence en toute chose. Rendons-nous d'abord à l'office, et de là nous irons saluer nos pénates.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ROSINE, seule.

Ce bon Félix! il a dit : Que ne m'accordait-il ma petite Rosine! Eh bien! on dit pourtant que Félix est un étourdi; moi, je trouve que, pour un jeune homme, c'est très-bien raisonner... Et ce butor de Lafleur qui va lui dire que je n'ai pas trois cent mille livres de rente; comme si mon cousin ne savait pas que je suis une pauvre orpheline élevée chez mon grand oncle... C'est pourtant bien désagréable de n'avoir pas trois cent mille livres de rente, car certainement j'épouserais mon cousin, et je deviendrais, en dépit de toutes les demoiselles de Grandpré, madame Félix d'Ablancour.

SCÈNE III.

ROSINE, FÉLIX.

FÉLIX.

Ah! je te revois enfin, ma chère Rosine.... Eh bien! que disent tous les grands parents? quelle mine ils vont me faire? quel scandale dans ce château?

ROSINE.

Oui, je te conseille de rire, petit cousin.

FÉLIX.

Et pourquoi veux-tu donc que je pleure?

ROSINE.

En effet, je l'oubliais; monsieur se marie. Aux pré-

paratifs qui se font, je vous préviens que votre noce sera superbe.

FÉLIX.

Ma noce! Patience, je ne suis pas encore marié.

ROSINE.

D'abord vous aurez toute la vieille noblesse des environs: trente graves personnages qui sont tous nos amis depuis soixante ans... Je crois que c'est mon grand oncle qui est le plus jeune de la société.

FÉLIX.

Ah! tu exagères, Rosine; ma prétendue a au moins dix ans moins que lui.

ROSINE.

Que veux-tu? cette petite femme t'aime.

FÉLIX.

Nous étions si heureux avant qu'elle se fût impatronisée dans la famille.

ROSINE.

Ah! c'est bien vrai ce que tu dis là!

FÉLIX.

Je faisais tout ce que je voulais de mon grand papa. Quand il se fâchait, je le forçais à rire, en lui disant quelque folie.

ROSINE.

Et même ce régime-là convenait bien à sa santé.

FÉLIX.

A présent, je ne peux plus rien en faire; il est devenu soucieux, grondeur;... enfin il ne m'obéit plus.

ROSINE.

Ah! mon dieu non; tu n'es plus le maître dans la maison.

FÉLIX.

C'est une horreur! mais patience, je reprendrai mes droits.

ROSINE.

Impossible! Tu as donné ta parole d'honneur!...

FÉLIX.

Que veux-tu? mon grand papa m'a pris par la sensibilité... Une fois que je ne ris plus, on fait tout ce qu'on veut de moi... On m'a fait signer un grand papier blanc....

ROSINE.

C'était le contrat de mariage. Allons, tu vas être bientôt un grave père de famille.

FÉLIX.

Tu plaisantes, mais moi je ne suis pas à mon aise. J'ai bien trouvé le moyen de différer la cérémonie; sous le prétexte de faire renouveler les livrées de la maison, je suis allé à Paris...

ROSINE.

Mais que tu es donc sot! il ne fallait pas revenir.

FÉLIX.

Il m'était bien impossible d'y rester plus long-temps. J'ai prêté tout mon argent à Floricour, et cet étourdi s'est avisé de jouer et de perdre tous mes habits de noce dans un seul coup.

ROSINE.

Comment! il a tout joué!

FÉLIX.

Tous ses habits et les miens; je veux mourir, s'il m'en reste un autre que celui-là.

ROSINE.

Tu vas donc te marier en frac? quel bruit cela va faire! la fière demoiselle de Grandpré ne le voudra jamais.

FÉLIX.

Il faudra bien qu'elle s'y résigne. Elle est encore trop heureuse. (*On entend tousser M. d'Ablancour.*) Ah! je crois entendre tousser mon grand papa; voilà un vilain moment à passer.

ROSINE.

Est-ce que tu vas lui conter ton aventure?

FÉLIX.

Je m'en garderai bien.

SCÈNE IV.

ROSINE, D'ABLANCOUR, FÉLIX.

D'ABLANCOUR, en robe de chambre.

Ah! pourtant, monsieur, vous voilà de retour! (*A part.*) Montrons du caractère. (*Haut.*) J'ai cru que je ne vous reverrais plus. (*A part.*) J'en étais déja assez inquiet.

FÉLIX.

Ah! mon dieu, grand papa! comme vous me parlez avec un ton fâché!

D'ABLANCOUR.

Ai-je tort? rester près d'un mois à Paris, quand trente personnes vous attendent pour l'auguste cérémonie.

FÉLIX.

Mais que ne la faisait-on sans moi?

D'ABLANCOUR.

Monsieur, oubliez-vous qu'il est question d'une demoiselle....

FÉLIX.

Oh! d'une demoiselle très-respectable, je le sais...

D'ABLANCOUR.

Paix! paix! j'ai votre parole et votre signature, cela me suffit.

ROSINE.

En effet, mon oncle, Félix n'a pas tort; songez donc qu'elle a presque quatre fois son âge.

FÉLIX.

Et qu'elle pèse pour le moins quatre fois autant que moi.

D'ABLANCOUR.

Quel grand malheur; cela donne de la considération dans un pays. Vous n'êtes plus au temps de votre enfance; je ne vous passerai plus vos impertinences, et surtout je n'en rirai plus.

FÉLIX.

Tant pis; vous vous en porterez moins bien; point de gaîté, point de santé.

D'ABLANCOUR, à part.

Le drôle a ma foi raison; depuis ce diable de mariage, je ne suis pas bien. (*Haut.*) Je commence à me lasser de tout ce bavardage. (*A part.*) Il faut les effrayer. (*Haut.*) Si une fois je me mets en fureur.... je....

ROSINE, tremblante.

Ah! mon dieu, mon oncle...

D'ABLANCOUR, avec intérêt.

Eh bien! qu'as-tu donc, ma petite?

ROSINE.

Ce n'est rien, mais votre colère...

FÉLIX.

Quoi! tu as peur?... tu ne vois pas que le bon papa fait tout ce qu'il peut pour paraître fâché?

D'ABLANCOUR.

Ah! le coquin!... ah! voilà une singulière chose! comment, tu veux me prouver que je ne suis pas en colère?.. Détrompez-vous, monsieur, je suis furieux, extrêmement furieux... et pour vous le prouver à tous les deux.... d'abord, toi, ma chère enfant, commence par t'en aller; et vous, M. Félix, restez; nous avons à raisonner tranquillement d'affaires importantes.

ROSINE.

Mon dieu! mon dieu! je ne l'ai jamais vu aussi méchant qu'aujourd'hui!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

D'ABLANCOUR, FÉLIX.

D'ABLANCOUR.

Maintenant que nous voilà seuls, mon cher ami, parlons raisonnablement; songe que la prétendue est une de mes anciennes amies, et qu'elle mérite des égards... Je conviens que, si mademoiselle de Grand-

pré avait une vingtaine d'années de moins, cela vaudrait peut-être mieux.

FÉLIX.

Ah! je ne l'en aimerais pas davantage. D'abord elle est laide à faire trembler : elle me rappelle ces vieux personnages de tapisserie qui décorent mon appartement....

D'ABLANCOUR.

Ah! tu outres tout... Moi, je l'ai vue bien. Je me rappelle qu'au mariage du Dauphin elle fit à la cour un très-grand effet; je dansai avec elle, et je sais que sa beauté...

FÉLIX.

Parce que vous avez dansé avec elle, il faut que votre petit-fils à son tour....

D'ABLANCOUR.

Allons, tu vas dire quelque sottise.

FÉLIX.

De plus, je la crois très-méchante : elle a toujours un air revêche.

D'ABLANCOUR.

Bah! elle sera de bonne humeur quand elle aura pour époux le plus joli garçon de la contrée.

FÉLIX.

Ah! grand papa, vous me flattez....

D'ABLANCOUR.

Non; c'est que tu me ressembles. A ton âge, j'étais aussi un gaillard; ah! ah!

FÉLIX.

Vous eussiez été un gaillard bien embarrassé, si

votre grand père vous eût régalé d'une danseuse du temps de François Ier.

D'ABLANCOUR.

Bon, bon! tu n'as que des idées romanesques en tête... Mon ami, la beauté passe, les attraits se flétrissent, mais l'argent ne vieillit jamais... songe donc qu'elle te laisse, par son contrat de mariage, trois cent mille livres de rente après sa mort.

FÉLIX.

Oui : mais dans ce contrat a-t-elle stipulé le temps où je pourrai en jouir librement?

D'ABLANCOUR.

Monsieur, voilà les plus ridicules plaisanteries...

FÉLIX.

Pourquoi donc? C'est un marché que nous faisons; et en affaires, il est de la prudence de prendre toutes ses précautions.

D'ABLANCOUR.

Ah! finissons cette fois, ou je saurai vous punir avec une sévérité...

FÉLIX.

Mais, monsieur, vous traitez comme un petit garçon un homme qui va se marier, qui va prendre un rang dans la société....

D'ABLANCOUR.

Aussi, tu me fais sortir de mon caractère...

FÉLIX.

Vous m'avez ordonné de l'épouser, j'obéis; vous ne pouvez rien exiger de plus.

D'ABLANCOUR.

C'est vrai, c'est vrai; j'en conviens, je suis trop vif: allons, Félix, apaise-toi.

FÉLIX.

Je ne vous gronde pas; mais avouez que vous avez eu tort.

D'ABLANCOUR.

Eh bien! soit; faisons la paix, et revenons à notre affaire... Tous les habits de noce sont prêts, les livrées sont apportées sans doute?

FÉLIX, riant.

Ma toilette ne sera pas longue.

D'ABLANCOUR.

Je ne demande pas si l'habit que tu prendras est d'un bon goût... je sais que tu es un amateur.... De quelle couleur est-il?

FÉLIX.

Ah! la couleur... il est d'une couleur qui n'est pas trop déterminée... mais c'est tout ce qu'il y a de plus beau.

D'ABLANCOUR.

Bon, bon! moi je prendrai mon riche habit qui fit tant d'effet...

FÉLIX.

Au mariage du Dauphin.

D'ABLANCOUR.

Oh! non, c'est plus nouveau. Nous serons les deux plus élégants jeunes gens, c'est-à-dire, les deux plus élégants de la société.

FÉLIX.

Allons, c'est une affaire arrangée ; je me sacrifie, j'épouse, et je ferai même danser la mariée, mais tant, tant, qu'elle en sera malade au moins pendant six mois.

D'ABLANCOUR.

Tu seras toujours un étourdi ; mais enfin tu m'obéis, et je te rends toute ma tendresse. (*D'un ton solennel.*) Tu vas te marier ; écoute ces instructions d'un bon père. (*Félix approche un fauteuil.*) Mon ami, songe que le nouvel état que tu vas embrasser doit changer tes goûts, et te forcer à maîtriser tes passions ; considère toujours, dans la douce compagne que le ciel t'a destinée, un être faible qui souvent a besoin d'indulgence. N'oppose point une résistance trop opiniâtre à ses désirs ; n'abuse point des priviléges que t'accordent les lois, et que la tyrannie....

FÉLIX.

Pardon, grand papa, si je vous interromps ; mais dites-moi quels sont les priviléges que m'accordent les lois.

D'ABLANCOUR.

J'ai voulu dire que les lois refusaient à la femme le droit de s'opposer à tes volontés.

FÉLIX.

Diable ! c'est important !... de sorte que, s'il me prenait fantaisie de faire enfermer ma femme le lendemain de mes noces...

D'ABLANCOUR.

Nouvelle extravagance ! tu ne le pourrais pas.

FÉLIX.

Mais en prouvant qu'elle est folle?

D'ABLANCOUR.

Non, non; seulement, un homme de qualité qui aurait à se plaindre de sa femme, pourrait la reléguer dans un vieux château, tandis que, répandu dans le grand monde....

FÉLIX.

Eh bien! j'épouse la dite demoiselle; reste à savoir ce que j'en ferai...

D'ABLANCOUR.

Je vais faire avertir mademoiselle de Grandpré, et veiller aux préparatifs de la fête. Songe que j'aime l'éclat et la magnificence; la plus grande richesse dans les habits; il faut qu'on parle de cette noce-là dans toute la province.

(Il sort.)

FÉLIX.

On en parlera, mais pour se moquer de nous.

SCÈNE VI.

FÉLIX, seul.

Me voilà dans une jolie situation! car enfin il n'y a plus moyen de reculer: j'ai à peine huit heures devant moi pour prendre un parti; il faut pourtant y réfléchir.

SCÈNE VII.

FÉLIX, ROSINE, *sans être vue et apercevant Félix.*

ROSINE.

Ah! bon, il est seul; je pourrai savoir ce que lui a dit mon oncle.

FÉLIX.

Aussi j'ai mal fait de ne pas avouer à ma petite cousine....

ROSINE.

Il parle de moi.

FÉLIX.

Tout l'amour qu'elle m'a inspiré.

ROSINE.

Mais voyez donc cet étourdi qui ne m'en dit rien?

FÉLIX.

Si j'en crois les apparences, elle m'aime aussi.

ROSINE.

Comment? il est encore à le savoir!

FÉLIX.

Il est vrai que le sentiment qui l'entraîne vers moi est si pur....

ROSINE.

Eh bien, comment veut-il qu'il soit?

FÉLIX.

C'est l'amour d'une sœur.

ROSINE.

Oh! oui; mais d'une sœur bien tendre.

FÉLIX.

Elle est si naïve; elle n'a jamais lu de romans, elle connaît à peine le nom d'amour.

ROSINE.

Amour! mais qu'est-ce de plus que de la bonne amitié.

FÉLIX.

Jamais mon grand papa ne consentirait à nous marier ensemble.

ROSINE.

Pourquoi pas, en le priant bien?

FÉLIX.

Rosine est sans fortune, et mon rang à soutenir...

ROSINE.

Ah! l'orgueilleux! l'intéressé!

FÉLIX.

Un enlèvement seul pourrait faire disparaître les difficultés...

ROSINE.

Un enlèvement! que veut-il dire par ce mot?

FÉLIX.

Oui, c'est le seul moyen de forcer M. d'Ablancour à nous marier ensemble.

ROSINE.

A nous marier ensemble! si c'est ainsi, mon petit cousin, je suis pour l'enlèvement.

SCÈNE VIII.

ROSINE, FÉLIX

FÉLIX.

Comment! tu étais là ? tu m'as écouté ?

ROSINE.

Oui, j'ai tout entendu... Oh! que tu parles bien quand tu es seul!

FÉLIX.

Quoi! tu n'as pas perdu un seul mot ?

ROSINE.

Pas un seul.... il y en a un pourtant que je ne comprends pas trop.

FÉLIX.

Ce n'est pas celui qui exprime le sentiment que tu m'inspires ?

ROSINE.

Oh! non; celui-là, je l'avais entendu avant que tu l'eusses prononcé.

FÉLIX, lui baisant la main.

Ma chère Rosine!

ROSINE.

C'est un certain mot d'enlèvement que je n'entends pas du tout.

FÉLIX.

Je te l'expliquerai volontiers.

ROSINE.

Je trouve ce mot-là charmant, puisqu'il offre un moyen de nous marier ensemble.

FÉLIX.

Oui ; mais il y a quelques difficultés ; d'abord, c'est que j'y ai pensé trop tard.

ROSINE.

Bon ! il n'est jamais trop tard pour bien faire.

FÉLIX.

Ta naïveté m'enchante.

ROSINE.

Ainsi, après nous être mariés, nous faisons un enlèvement.

FÉLIX.

Au contraire.

ROSINE.

Ah ! j'entends : il se fait avant le mariage.

FÉLIX.

C'est assez l'usage.

ROSINE.

Mais explique-moi donc...

FÉLIX.

Tu es bien curieuse... écoute : Deux jeunes gens qui s'aiment et que l'on veut séparer, partent ensemble, et vont se marier dans les pays étrangers. Voilà ce qu'on appelle un enlévement.

ROSINE.

Mais cela me paraît très-bien imaginé... j'y consens ; enlevons-nous. Seulement, avant de partir, il faudra prévenir ton grand papa, afin qu'il ne soit pas inquiet de notre absence.

FÉLIX.

Qu'est-ce que tu dis donc ? mais alors il nous empêcherait de partir, et nous punirait...

ROSINE.

Ce n'est pas la puniton que je craindrais, c'est son affliction; il en mourrait ce bon vieillard.

FÉLIX.

C'est aussi ce qui m'arrête... pourtant il faudra trouver un moyen... Puisque je suis sûr que tu m'aimes, ma petite Rosine, vas, tout n'est pas désespéré; et peut-être avant la fin de la journée... Mais voici Lafleur.

SCÈNE IX.

LAFLEUR, ROSINE, FÉLIX.

ROSINE.

Mais qu'as-tu donc, Lafleur? tu nous fais la plus drôle de mine; cela ressemble presque à du chagrin.

FÉLIX.

Tu ne vois pas qu'il vient de l'office?

LAFLEUR.

Je ne suis pas gai, mademoiselle; j'ai même le cœur serré.

ROSINE.

Que t'est-il donc arrivé?

FÉLIX.

Il va te dire quelque sottise.

LAFLEUR.

Non, mon cher maître; cela tient à ma sensibilité.

FÉLIX.

Ah! mon dieu, tu m'attendris.

LAFLEUR.

Mais, monsieur, il n'y a pas de quoi rire. Vous savez mieux que personne combien je m'attache, puisque, depuis votre enfance que je vous sers...

FÉLIX.

Mais qu'est-ce qui te tourmente donc?

LAFLEUR.

C'est une chose bien cruelle de déménager sans qu'on y soit préparé.

FÉLIX.

Quel déménagement? Que diable veux-tu dire?

LAFLEUR.

Quoi! monsieur, vous ne savez pas que nous quittons notre joli appartement des combles du château, pour habiter le premier étage.

ROSINE, malignement.

Et oui, cousin, c'est-là que vous allez demeurer avec madame votre épouse.

FÉLIX.

Tu m'affliges, Rosine.

LAFLEUR.

Ah! lorsque j'ai revu les lieux qui ont été les témoins de nos jeux, de nos études, de nos plaisirs innocents, mon cœur a éprouvé une émotion.... une compression.... une dilatation...

FÉLIX, à Rosine.

Il est tout-à-fait pathétique.

LAFLEUR.

Ah! c'est surtout la famille Darius, qui vous toucherait par son affliction... Non, elle ne s'en consolera jamais.

ROSINE.

Comment? la famille Darius!

FÉLIX.

Mais tu sais bien; c'est cette tapisserie qui me faisait tant de peur dans mon enfance, et qui nous a tant fait rire depuis.

LAFLEUR.

Eh bien! monsieur, elle ne vous fera pas rire maintenant. Il faudrait que vous eussiez un cœur de rocher, si vous ne pleuriez pas en la regardant... Voir une troupe de jolies femmes dans la douleur, cela me fait une peine... surtout madame *Stalira* la mère, et mademoiselle *Starila* la fille.

ROSINE, riant.

Ah! mademoiselle *Stalira!*

LAFLEUR.

Elles avaient l'air de me dire, en me tendant leurs beaux bras: Ingrat Lafleur! que t'avons-nous fait? pourquoi donc nous quittes-tu?

FÉLIX, très-sérieusement.

Tu as un bon naturel, mon ami: ton récit m'a touché moi-même; allons voir tout ce dérangement et admirer mes nouveaux domaines.

(Ils sortent ensemble.)

SCÈNE X.

ROSINE, SEULE.

Est-ce qu'ils sont devenus fous tous les deux? Comment! Félix me quitte comme cela!... il me semble

pourtant que je vaux bien ces vieux personnages... Il n'importe ; je sais qu'il m'aime, cela me suffit ; et sans mademoiselle de Grandpré... ah ! bon dieu ! la voici !

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, ROSINE.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, en négligé galant.

Dites-moi, ma chère amie, la raison qui fait que M. d'Ablancour vient de me faire éveiller si brusquement ?

ROSINE.

Il a probablement quelque grande nouvelle à vous apprendre, peut-être l'arrivée de votre prétendu...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Comment ! M. Félix est arrivé !... ah ! cette nouvelle.... mon trouble... en sorte que la cérémonie se fera pourtant aujourd'hui... Ce n'est pas pour me plaindre, mais notre jeune homme s'est beaucoup fait attendre ; et la famille des Grandpré n'est point habituée à de semblables retards.

ROSINE.

Je conçois que vous devez être fort irritée ; à votre place, moi, pour le punir, je ne l'épouserais pas...

MADEMOISELLE DE GRANPRÉ.

Non, ma chère amie ; il faut excuser la jeunesse. Et d'ailleurs, l'amitié que j'ai vouée à son grand père...

ROSINE.

Eh bien ! mademoiselle, moi je trouve que vous avez

grand tort de ne pas vous fâcher. Vous verrez que cet étourdi vous fera quelque sottise.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Ah! je voudrais bien le voir! graces au ciel! avant la fin de la journée, j'aurai des droits sur lui, et je saurai bien le forcer à me traiter comme je le mérite.

ROSINE.

Non, vous ne connaissez pas ce mauvais caractère. Il ne fera rien de ce que vous voudrez.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Bon, bon! c'est un jeune homme, et je sais comme on le mène. Nous ne serons pas plutôt mariés, qu'il faudra bien qu'il marche droit. Jour de dieu! s'il ne m'obéissait pas!...

ROSINE, à part.

Ce pauvre Félix! Elle le battra, c'est sûr!

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Mais, sans doute, il ne va pas tarder à me rendre ses devoirs, et il n'est pas de l'exacte décence qu'il me trouve dans ce négligé.

ROSINE.

Pourquoi donc, mademoiselle; il vous va si bien; il vous ôte au moins vingt ans.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Comment! vingt ans!... En vérité, cette petite fille est d'une impertinence... Parce qu'elle est un peu plus jeune que moi... Mais je suis trop bonne de m'amuser à babiller avec une enfant, quand l'affaire la plus importante de ma vie demande toute mon attention. Je n'ai pas un instant à perdre... Ma parure; mon bou-

quet ; la couronne virginale, nuptiale... Toutes les femmes en mourront de chagrin... Adieu, petite.

SCÈNE XII.

ROSINE, SEULE.

Conçoit-on qu'un aussi joli jeune homme que Félix épouse une pareille femme ? Qu'on dise encore que les grands parents ont toujours raison !

SCÈNE XIII.

ROSINE, FÉLIX.

ROSINE.

Ah ! te voilà revenu !... Quelle folie t'a donc fait me quitter si brusquement ?

FÉLIX.

Je n'étais pas fâché de revoir mon appartement de garçon : on va le mettre à la moderne.

ROSINE, riant.

La tapisserie t'aurait-elle aussi attendri ? et les pleurs de madame *Stalira*...

FÉLIX.

Ne m'ont pas touché autant que Lafleur. Ses douleurs ont augmenté quand il a vu détendre cette royale tapisserie ; il s'oppose à ce qu'on la porte au garde-meuble... Il veut en décorer sa nouvelle demeure.

ROSINE.

Il est décidément fou !

FÉLIX.

Sa sensibilité est l'effet de son ivresse... Il ne sait ce qu'il dit... J'aurai pourtant besoin de son adresse pour m'aider à rompre ce maudit mariage. J'y compte encore : avant une heure il sera de sang-froid...

ROSINE.

Oh! il ne serait plus temps : mademoiselle de Grandpré est instruite de ton retour. Ah! comme tu vas être grondé! Elle dit que tu n'es qu'un petit jeune homme bien impertinent.

FÉLIX.

Ah! elle dit que je suis un impertinent!

ROSINE.

Et mille autres choses. Elle dit que c'est fort mal de la faire attendre, elle qui ne fait jamais attendre personne... Puis elle a ajouté : Jour de dieu! je le ferai marcher droit, ce petit garçon!

FÉLIX.

Ah! elle me fera marcher droit! Nous verrons... Mais, voici Lafleur! Quel paquet!... Eh bien! que te disais-je? Comme le pieux Enée, il emporte ses pénates... Comment! tu es assez fou...

SCÈNE XIV.

ROSINE, FÉLIX, LAFLEUR.

LAFLEUR, déroulant la tapisserie dont il est chargé, laquelle représente la famille Darius.

Non, monsieur, je n'abandonnerai point mes anciens amis... Ah!

ROSINE.

Tu n'en peux plus, mon pauvre garçon.

LAFLEUR, s'essuyant.

Ah! écoutez donc, mameselle ; on ne porte pas une vingtaine de personnes sur les épaules, sans s'en apercevoir. (*Déroulant tout-à-fait la tapisserie*). Famille respectable! noble sang de rois! c'est moi qui suis ton sauveur... a-t-on rien vu de plus beau?.. voyez-moi ces figures de Perse ; ne dirait-on pas qu'elles pleurent pour de bon?.. les belles mains, le joli nez... Ah! certainement, si j'avais vécu du temps d'Alexandre-le-Grand...

ROSINE.

Tu aurais fait la cour à mademoiselle *Stalira*... Mais que feras-tu enfin de toutes ces figures?

FÉLIX, cherchant.

Si, en les plaçant cette nuit dans la chambre de ma dulcinée, elles pouvaient l'effrayer, et la faire fuir à mille lieues de moi.

LAFLEUR.

Mauvais moyen, monsieur, mademoiselle de Grandpré est une fille aguerrie.

FÉLIX.

Si je pouvais pourtant, sans manquer à ma parole, la forcer à me refuser...? (*A Lafleur qui imite les gestes des personnages de la tapisserie.*) Allons, laisse-là tes sottises; invente donc quelque ruse. Comment! toi, qui te piques d'être un savant, ton imagination ne t'offre pas quelque moyen?

LAFLEUR, passant au milieu.

Attendez... je lisais dernièrement une histoire.. oui, je me la rappelle; il y avait un amant embarrassé, et une demoiselle dans l'embarras... Mais, qu'est-ce qu'il a donc fait de la dame?... C'est cela, un enlèvement!... J'ai votre affaire, monsieur. D'abord, je confisque votre prétendue.

FÉLIX.

Vraiment! ah! quel bonheur!

ROSINE.

Mon cher Lafleur, tu es bien le plus aimable garçon...

FÉLIX.

Vite, réponds-moi; quelle est la ruse? que feras-tu de mademoiselle de Grandpré?

LAFLEUR.

Comme dans le roman, je la vendrai au Grand Seigneur.

FÉLIX.

Comment!... la vendre?... Le fou!

ROSINE.

Pourquoi le décourager, mon ami, si cela se peut?

LAFLEUR.

Mais cela marche tout seul. D'abord, j'arme une galère, et j'arrive la nuit à la tête de mes esclaves; j'enfonce les portes du château, j'entre le sabre à la main, je prends la demoiselle en croupe, j'arrive à Constantinople, et je l'enferme dans le sérail, pour les plaisirs de Sa Hautesse.

FÉLIX.

Beau régal qu'il garde au Grand Seigneur!

ROSINE.

Tiens, mon pauvre cousin, je le dis avec douleur, tu ne peux plus échapper à ton mauvais sort.

(Lafleur retourne à sa tapisserie.)

FÉLIX.

J'en ai bien peur, car enfin le temps s'écoule avec une vitesse...

ROSINE.

Tu devrais plutôt songer à prendre ton habit de cérémonie.

FÉLIX.

C'est bien dit; mais oublies-tu que je n'ai pas un habit. Floricour y a mis bon ordre.

ROSINE.

Et comment vas-tu faire? il te faut pourtant le grand costume; tu sais que ton grand-père tient à l'éclat.

FÉLIX.

C'est vrai! il me faut le grand costume... (*Regardant la tapisserie.*) Eh! mais, qu'est-ce qui m'empêcherait?... O la bonne idée!

ROSINE.

Quelle est-elle?

FÉLIX, se parlant.

Oui, en effet, cela serait superbe. Je tiendrais ma parole, et je pourrais pourtant dégoûter la vieille... Lafleur, es-tu un garçon vif, alerte?

LAFLEUR.

Monsieur doit me connaître.

FÉLIX.

Tu aimes, tu chéris la famille Darius?

LAFLEUR.

J'avoue mon faible, monsieur.

FÉLIX.

Eh bien! il faut que tu m'en fasses un habit complet.

LAFLEUR.

Quoi! de la famille Darius?

FÉLIX.

Oui, mon cher ami; habit veste et culotte.

ROSINE.

Oh! quelle folie!

FÉLIX.

Ce n'en est point une; je n'ai point d'habit de noce; voilà de l'étoffe, je m'en sers. On veut de l'éclat, on n'aura point à se plaindre; mon habit sera tout royal.

LAFLEUR, gravement

Écoutez donc, mademoiselle, cette idée-là n'est pas trop mauvaise, et l'on peut vous ajuster cela d'une manière très-pittoresque... Je vais y réfléchir.

(Il va près de la tapisserie pour prendre ses mesures.)

ROSINE.

Toi seul dans le monde peux avoir une idée aussi folle.

FÉLIX.

Je sais bien que le moyen dont je veux me servir est extravagant. C'est pourtant la seule manière de faire triompher la raison.

ROSINE.

Mais à quel but cela peut-il te mener?

FÉLIX.

Mais au moins à obtenir du temps; et comme mademoiselle de Grandpré a autant de vanité que de prétentions, elle n'osera jamais, en présence d'une aussi nombreuse assemblée, m'accompagner jusqu'à l'église. Le ridicule ne peut tomber sur moi, mais sur elle seule; et, tout en obéissant à mon grand-père, je pourrai forcer ma prétendue à renoncer à ce ridicule mariage.

ROSINE.

Bien trouvé! et mon oncle qui ne pourra s'empêcher de rire... je le connais... il n'y tiendra pas...

FÉLIX.

Et l'air sérieux que je prendrai, et mes protestations d'amour, et les rires de tout le monde, et les huées de tous les enfants du village...

ROSINE.

Oh! il faut qu'avant tu la voies en particulier; la crainte de paraître en public pourra la déterminer plus facilement.

FÉLIX.

Tu me donnes-là un bon conseil, j'en profiterai...

LAFLEUR.

Monsieur, c'est une affaire arrangée; je tiens votre habit, il est dans ma tête.

FÉLIX.

Oh! moi! je ne tiens pas à l'arrangement: qu'il soit bien ridicule, et cela me suffit.

LAFLEUR.

Allons donc, monsieur, vous plaisantez. Que diraiton de moi si votre habit était manqué? J'ai tout disposé; la coupe est arrêtée; vous porterez Éphestion sur les épaules; Alexandre sur la poche; deux jolies femmes sur la veste, et je vous garde deux beaux bras qui vous prendront les genoux.

FÉLIX.

Bien, très-bien, mon ami. Surtout qu'il soit fait dans deux heures; des points longs comme cela; rassemble tous les tailleurs du village, et fais-les conduire dans notre ancien appartement.

ROSINE.

Je me charge de ce soin; avant dix minutes, ils seront tous ici. Adieu, mon petit cousin; tu es bien le plus fou, mais le plus aimable des hommes.

SCÈNE XV.

FÉLIX, LAFLEUR.

FÉLIX.

Allons, j'augure bien de notre entreprise. Je ne sais quel pressentiment me dit que j'aurai les rieurs de mon côté.

LAFLEUR.

Monsieur, j'aurais une petite grace à vous demander.

FÉLIX.

Eh bien! parle, que veux-tu?

LAFLEUR.

Vous allez avoir un habit comme jamais personne n'en a porté.

FÉLIX.

Il faut un commencement à tout. Qui sait; la mode en prendra peut-être.

LAFLEUR.

N'est-il pas convenable que votre premier valet de chambre, le jour de cette cérémonie, brille aussi d'un certain éclat?

FÉLIX.

Que veux-tu donc?

LAFLEUR.

Je sais qu'il y a de la témérité à moi de vouloir marcher sur les traces de mon maître.

FÉLIX.

Tu m'impatientes. Eh bien! après!

LAFLEUR.

Si vous n'aviez pas d'étoffe de reste, je ne me permettrais pas...

FÉLIX.

Quoi! tu voudrais...

LAFLEUR.

De ces deux jambes d'Alexandre, et de cette petite tête d'esclave, me faire un joli juste-au-corps.

FÉLIX.

Ah!

LAFLEUR.

Monsieur, je vous réponds que cette petite femme-là, adroitement coupée, m'irait à ravir.

FÉLIX.

Comment! coquin, tu prétends... ?

LAFLEUR.

Mais, en conscience, ces deux jambes ne vous servent à rien.

FÉLIX.

Il ne s'agit pas de cela... mais est-il convenable que tu sois paré de la même étoffe...?

LAFLEUR.

Je sais bien que ce n'est pas l'usage: mais j'ai un faible, moi, monsieur; j'aime à paraître.

FÉLIX.

Eh bien! puisque tu aimes à paraître, que ne prends-tu ta Bergame?

LAFLEUR.

Ma Bergame ! en effet avec du goût on peut en faire un habit assez galant.

FÉLIX.

Paix! voici mon grand-père!... roule vite cette tapisserie, et surtout le plus grand silence sur nos projets.

SCÈNE XVI.

FÉLIX, D'ABLANCOUR, *en habit riche, et un bouquet au côté*, LAFLEUR.

D'ABLANCOUR.

Comment! Félix, je vous trouve encore dans ce négligé, quand toute la société est déja dans la plus

23.

grande parure. (*Apercevant Lafleur occupé à rouler la tapisserie.*) Mais, qu'est-ce donc que cela?

LAFLEUR.

Cela, monsieur, c'est une famille de votre connaissance.

D'ABLANCOUR.

Que signifie cette folie? Par quel hasard cette tapisserie se trouve-t-elle ici?

LAFLEUR.

Monsieur, c'est une histoire qui tient à un fonds de sensibilité. Vous voyez bien tous ces grands personnages-là; ils ont été anciennement nos amis, et nous ne voulons pas les abandonner dans le malheur.

D'ABLANCOUR.

Tais-toi, bavard; et vous, Félix, me répondrez-vous? Que signifie tout cela?

FÉLIX.

Monsieur, c'est que... (*A part*). Le diable m'emporte, si je sais que répondre.

LAFLEUR.

Monsieur, c'est une galanterie délicate que monsieur veut faire à sa prétendue.

D'ABLANCOUR.

Quoi! cette vieille tenture!

LAFLEUR.

Au nombre de ces personnages, nous avons trouvé son portrait: tenez, il saute aux yeux... Ce grand soldat qui a des moustaches...

D'ABLANCOUR.

Maraud!... j'aurais bien envie... (*Se tournant vers*

Félix.) Ah! monsieur, vous êtes avec moi sur le ton plaisant... (*S'adressant à Lafleur.*) Toi, coquin, commence par remporter tout cela, et surtout ne t'avise pas de contribuer aux sottises de ton maître; ou morbleu!... Et vous, monsieur, habillez-vous sur l'heure.

FÉLIX, regardant Lafleur.

Avec la meilleure volonté, je ne le puis; il y a quelque chose à faire à mon habit... Lafleur, n'oublie rien de ce qui peut en faire ressortir la beauté... je veux me montrer aujourd'hui avec tous mes avantages.

LAFLEUR.

Soyez tranquille; je vais mettre mon habit neuf, qui, sans être aussi riche.... aussi noble... que celui de monsieur, aura pourtant ses petits agréments.

D'ABLANCOUR.

A la bonne heure.

FÉLIX.

Songe que les moments sont précieux.

LAFLEUR.

Dans deux heures vous êtes habillé de la tête aux pieds; j'en jure par les héros que je tiens sous mon bras.

(*Il sort et emporte la tapisserie.*)

SCÈNE XVII.

FÉLIX, D'ABLANCOUR.

D'ABLANCOUR.

Que diable veut-il dire?... tu as un air goguenard... veux-tu que je te parle franchement? malgré tes pro-

messes, j'ai de la peine à te croire de bonne foi. J'ai toujours peur qu'au moment de la cérémonie tu ne nous joues quelque tour diabolique.

FÉLIX.

Non, vous avez tort, je tiendrai ma parole; il faudrait que mademoiselle de Grandpré refusât ma main pour que je me crusse dégagé tout-à-fait.

D'ABLANCOUR.

En ce cas, tu seras aujourd'hui son époux.

FÉLIX.

On ne sait pas : les dames sont si capricieuses;... elle peut se dégoûter de moi tout-à-coup.

D'ABLANCOUR.

Oh! non, elle a toujours trop aimé les jolis garçons.

FÉLIX.

Mais enfin, si ce malheur m'arrivait?

D'ABLANCOUR.

Je voudrais bien que cette vieille coquette fît cette injure à mon petit-fils!

FÉLIX.

J'aurais le droit alors de disposer de ma main.

D'ABLANCOUR.

Volontiers. Je suis tranquille, tu ne seras pas refusé.

FÉLIX.

Je le crois bien aussi, mais votre parole d'honneur...

D'ABLANCOUR.

Oh! je te la donne de tout mon cœur.

FÉLIX.

Je serais bien aise, avant de me rendre au salon, d'obtenir un entretien particulier avec ma prétendue.

Croyez-vous que sa pudeur se refuse à m'accorder cette faveur ?

D'ABLANCOUR.

Non; mademoiselle de Grandpré est une bonne femme qui ne craindra pas de se trouver seule avec toi... Mais, je te le repète encore, va donc t'habiller.

FÉLIX.

J'y cours; et j'espère à mon retour trouver ici ma digne et respectable moitié.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

D'ABLANCOUR, SEUL.

Il a mieux pris la chose qui je ne l'aurais cru. Eh bien! si je n'avais pas montré de la fermeté, ce mariage manquait... de plus, je le soupçonne d'aimer sa petite cousine... Oui... j'ai cru m'apercevoir qu'elle l'aimait aussi... S'entendraient-ils? Non, je ne le crois pas... Rosine est trop naïve, trop innocente, pour pouvoir ainsi m'abuser.

SCÈNE XIX.

D'ABLANCOUR, ROSINE.

ROSINE, entrant comme une étourdie.

Cousin, les tailleurs sont déja à l'ouvrage; ton habit sera bientôt... Comment! c'est vous, mon oncle...

D'ABLANCOUR.

Quelle nouvelle venais-tu donc annoncer si vivement à ton cousin?

ROSINE.

Oh! ce n'est rien; je venais lui parler pour...

D'ALBLANCOUR.

Mais tu parlais de tailleurs, d'habits...

ROSINE.

Oui, je parlais de son habit de noce.

D'ABLANCOUR.

Tu l'as donc vu? est-il aussi beau qu'on le dit?

ROSINE.

Je vous réponds qu'il fera bien de l'effet.

D'ABLANCOUR.

Bon! et de quelle couleur est-il?

ROSINE.

Oh! quant à sa couleur... c'est un habit de toutes couleurs.

D'ABLANCOUR.

Enfin, nous le verrons... Dis-moi, ma petite Rosine, crois-tu que Félix soit bien déterminé à épouser mademoiselle de Grandpré?

ROSINE.

Mais oui, il me semble qu'il est tout-à-fait résigné.

D'ABLANCOUR.

N'aurait-il pas le projet de me jouer quelque tour avant de se rendre à l'église?

ROSINE.

Oh! non. Ce n'est pas à vous: il vous respecte trop pour cela.

D'ABLANCOUR.

Je me défie de lui, parce que je l'ai soupçonné de t'aimer, ma chère petite.

ROSINE.

Moi, je l'ai soupçonné aussi, et je ne me suis pas trompée.

D'ABLANCOUR.

Comment! ce drôle a osé te dire qu'il t'aimait!

ROSINE.

Oh! il ne faut pas le lui reprocher; il a été assez long-temps avant de parler.

D'ABLANCOUR.

Et tu ne t'es pas mise en colère.

ROSINE.

Bien au contraire, je ne l'ai grondé que de m'avoir fait attendre si long-temps.

D'ABLANCOUR.

Est-ce que tu lui aurais dit aussi que tu l'aimes?

ROSINE.

Comment! si je le lui ait dit, non pas une fois... Il me ferait bien du chagrin s'il en doutait.

D'ABLANCOUR.

Mais il me paraît, mes chers enfants, que vous ne vous gênez pas.

ROSINE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe, monsieur, nous nous gênons beaucoup; car, sans vous, je serais enlevée à présent.

D'ABLANCOUR.

Comment! il t'a proposé un enlèvement?

ROSINE.

Eh! sans doute; moi j'étais tout-à-fait pour l'enlèvement... Pourtant, comme il eût fallu vous laisser seul, nous avons eu peur que vous n'en fussiez mort de chagrin; c'est pourquoi nous avons remis la partie à une autre fois.

D'ABLANCOUR.

Ah! vous avez remis la partie... (*Affectant de la colère*). Mademoiselle, je suis... (*A part.*) Il n'y a pas moyen de se fâcher, elle est si bonne, si naïve... Songeons plutôt à savoir ce qui se passe. (*Haut.*) Dis-moi, Rosine, tu sais ce que Félix veut faire pour rompre ce mariage?

ROSINE.

Certainement, je le sais; mais je ne vous le dirai pas.

D'ABLANCOUR.

Ah! cela devient sérieux!... Il ne veut donc pas épouser la femme que je lui donne?

ROSINE.

Au contraire, il l'épousera, si elle veut le prendre.

D'ABLANCOUR.

Tout cela n'est pas clair... Mademoiselle de Grandpré ne sera donc pas sa femme?

ROSINE.

Mais il le faudra bien si elle l'épouse.

D'ABLANCOUR.

Mais il la refusera donc?

ROSINE.

Il s'en gardera bien, puisqu'il vous a donné sa parole de l'épouser.

D'ABLANCOUR.

Que diable viens-tu donc me dire qu'il veut rompre son mariage ?

ROSINE.

Mais non, il ne veut pas rompre, lui, mais nous voudrions que mademoiselle de Grandpré le rompît; alors vous n'auriez plus de reproches à lui faire, et nous pourrions nous marier.

D'ABLANCOUR.

Ah ! j'entends ; il m'a dit à peu près la même chose... je n'en suis plus inquiet... Puisque votre espoir n'est fondé que sur le refus de la future, tu peux t'apprêter à danser ce soir à la noce de ton cousin.

ROSINE.

Qui sait ? C'est peut-être à la mienne que je danserai.

D'ABLANCOUR.

A la bonne heure... En attendant, va prévenir mademoiselle de Grandpré que je désire lui parler dans cet appartement ; que j'ai des choses importantes à lui dire.

ROSINE.

Je vais vous obéir ; mais je vous avertis, mon oncle, que je ne renonce pas à mon cousin ; il peut arriver d'ici ce soir tel évènement...

D'ABLANCOUR.

Quel évènement peut-il arriver ? qui serait assez osé pour s'opposer à mes volontés ?

ROSINE, *s'enfuyant.*

Qui !... La famille Darius !

SCÈNE XX.

D'ABLANCOUR, SEUL.

Que diable veut-elle dire avec sa famille Darius?... C'est quelque enfantillage de la façon de mon neveu. Cependant, il faut l'avouer, ces pauvres enfants se conviendraient parfaitement; mais Rosine n'a point de fortune, et mon Félix est un étourdi qui n'aura jamais trop de bien... Non, non, j'ai bien fait; quand l'intérêt de toute une famille exige un mariage, les convenances doivent se taire.

SCÈNE XXI.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, D'ABLANCOUR.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, en grande parade de l'ancien temps.

Votre petite nièce m'a dit que vous me demandiez, mon cher d'Ablancour.

D'ABLANCOUR.

Il est vrai; je suis chargé d'une commission de la part de mon petit-fils.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Est-ce qu'il ne pourrait pas la faire lui-même? Savez-vous, mon cher ami, que votre petit-fils est un grand fat?

D'ABLANCOUR.

Il faut lui pardonner; la jeunesse est inconsidérée.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Il faut lui apprendre surtout à rendre à mon sexe les hommages qu'il mérite.

D'ABLANCOUR.

Félix est un excellent garçon, mais il est trop étourdi.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Je le rendrai raisonnable; j'ai pour cela des moyens... Avant deux ans vous ne le reconnaîtrez pas.

D'ABLANCOUR.

Écoutez, ma chère amie, n'allez pas le traiter trop durement... il a été élevé si doucement...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Oui, tout le monde sait bien que vous l'avez gâté; mais je me charge de former cet impertinent.

D'ABLANCOUR.

Comme vous traitez ce pauvre garçon qui a tout plein de respect pour vous!

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Qu'il me respecte moins, et surtout qu'il soit plus prévenant... N'est-ce pas une horreur que depuis qu'il est arrivé de Paris, je n'aie pas encore entendu parler de lui; il faut que ce soit moi qui vienne le chercher.

D'ABLANCOUR.

Il a si bien senti son tort, qu'il m'a prié d'obtenir de vous un entretien particulier.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Comment! il me demande un tête à tête, je l'ignorais... Sans cela.... Mais dois-je lui accorder cette faveur

avant que les liens de l'hymen... La convenance, la pudeur, le devoir...

D'ABLANCOUR.

Oh! il m'a assuré que vous n'auriez rien à souffrir... Savez-vous bien que, depuis qu'il doit vous épouser, il est tout-à-fait raisonnable; c'est un vrai Caton.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Tant pis.... il ne faut pas outrer les choses... Un jeune homme doit toujours être entreprenant; il ne ressemble donc point à son grand-papa; je me souviens, mon bon ami, que vous étiez auprès des dames d'une pétulance, d'une témérité...

D'ABLANCOUR.

Ah! ah! il est vrai que dans mon jeune temps j'ai été un petit vaurien.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Votre fils vous ressemblera, je l'espère; il a des qualités excellentes : elles n'ont besoin que d'être développées; je les développerai, mon ami, je les développerai... Mais, j'entends du bruit! ne serait-ce pas lui? mon cœur est dans une agitation... vous sentez que, dans un instant comme celui-ci, une demoiselle n'est pas dans son assiette ordinaire.

D'ABLANCOUR.

Je conçois cela...

MADEMOISELLE DE GRANPRÉ.

Que vous êtes cruel de me quitter ainsi! et en quel moment pour un cœur aussi sensible que le mien!

D'ABLANCOUR.

Allons, allons, du courage, pas trop de timidité; je vous laisse avec votre prétendu.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

MADEMOISELLE DE GRANPRÉ, SEULE.

Je vais donc le voir, cet aimable Félix!... il veut me parler!... ah!... Mais ma parure est-elle assez brillante? Oui, je ne me trouve pas mal... On a bien raison de dire que l'embonpoint dans une femme est une beauté de plus. Je vous demande ce qu'une petite maîtresse délicate paraîtrait auprès de moi?... Mais on vient... Quelle est ma faiblesse! mon cœur bat! et je sens que la rougeur couvre mon front.

SCÈNE XXIII.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, LAFLEUR, *entrant par le cabinet.*

LAFLEUR, avec un habit de tapisserie de Bergame, un bouquet et des gants blancs.

Mademoiselle, je viens de la part de mon maître...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Que vois-je? qui donc? Eh mais! c'est Lafleur!

LAFLEUR.

C'est lui-même, tout prêt à obéir à sa noble et respectable maîtresse.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Quel est cet horrible habit? où l'avez-vous pris?

LAFLEUR.

Dans ma chambre, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Cet habit ressemble... Mais c'est une vieille tapisserie.

LAFLEUR.

L'habit est neuf pourtant, c'est la première fois que je le porte.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Qu'il soit neuf ou vieux, ce n'est pas là la livrée de la famille d'Ablancour.

LAFLEUR.

Non, mademoiselle, c'est la livrée de la famille Darius.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Qu'est-ce que c'est que la famille Darius?... moi qui me vante de connaître toutes les grandes maisons, c'est la première fois que j'en entends parler.

LAFLEUR.

Ce n'est pas étonnant; elle est éteinte.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Conçoit-on cette manie de faire porter à ses gens la livrée d'une famille qui n'existe plus!

LAFLEUR.

C'est par sensibilité; mon maître est tellement attaché à tous les personnages qui ont composé cette respectable famille, qu'il en porte sur lui les portraits de grandeur naturelle.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Que veut dire tout cela? Ton maître est-il fou? le suis-je moi-même?

LAFLEUR.

Cela se peut bien, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Mais voyez cet impertinent... Ah! je vais trouver M. d'Ablancour, et te faire punir comme tu le mérites... Justement!... Voici... Ah! mon dieu! quel grotesque personnage! quel être ridicule!... se moquerait-on de moi?

SCÈNE XXIV.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, FÉLIX, *entrant par le cabinet*; LAFLEUR.

FÉLIX, avec son habit de tapisserie, peint comme Lafleur l'a désigné, un gros bouquet et des gants blancs.

Lafleur, éloignez-vous.

(Lafleur sort.)

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Monsieur, je veux savoir auparavant ce que signifie cette mascarade.

FÉLIX.

Comment! vous appelez une mascarade, l'habit le moins commun, le plus noble, mon habit de noce, enfin.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Votre habit de noce! quelle horreur! Vous auriez

le front de vous présenter ainsi devant l'illustre et nombreuse compagnie?...

FÉLIX.

Ah! je vois que vous êtes prévenue contre moi : avec cet habit-là, je ne manque pas de physionomie.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Monsieur, finissons; vos plaisanteries sont très-déplacées... Ainsi, monsieur, c'est donc votre habit de cérémonie?

FÉLIX.

Je n'aurai que celui-là.. j'ai un Roland furieux avec lequel je compte faire mes visites.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Mais tout Paris se moquera de vous; les enfants vous suivront... On vous prendra pour un fou.

FÉLIX.

On vous prendra donc aussi pour une folle, car je vous certifie qu'aussitôt le mariage fait, vous ne porterez pas de robes qui ne soient de cette étoffe.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Quoi! moi aussi, vous voulez m'affubler de vos tapisseries?

FÉLIX.

Comment! madame, vous ne le saviez pas; mais depuis un mois, à Paris, on travaille pour vous aux Gobelins.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, à part.

J'étouffe de colère!

FÉLIX.

Oui ; j'ai pris des verdures pour vous, avec de belles eaux ; vous aurez sur tout les plus jolis petits canards...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Des canards ! à moi des canards ! apprenez, monsieur, que je n'ai jamais porté de canards.

FÉLIX.

Aimez-vous mieux des cygnes, ou des paons ? Je ne regarderai point à la dépense...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Ah ! c'est aussi trop fort ! et vous prétendez que je me conformerai à vos volontés ?

FÉLIX, mettant son chapeau.

Comment ! madame, je voudrais bien voir que l'on ne m'obéît pas !

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Quel ton impérieux !

FÉLIX.

Quoique jeune, je connais mes droits, et je saurai les soutenir.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

De quels droits parlez-vous donc, monsieur ?

FÉLIX.

De tous ceux qu'un époux a sur sa femme.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Quel petit méchant !

FÉLIX.

Je sais que je pourrais vous traiter plus rigoureusement, mais je n'agirai qu'autant que vous m'y contraindrez.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Et que pourriez-vous de plus, monsieur, que de me faire porter des canards?

FÉLIX.

Mais je pourrais vous reléguer en Auvergne, dans un vieux château, tandis qu'avec de bons amis et quelques femmes aimables, je dépenserais gaîment vos trois cent milles livres de rente à Paris.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Mais il n'y a pas à la cour un homme plus roué que ce petit mauvais sujet-là!

FÉLIX.

Pourquoi donc vous fâcher? Cette petite réclusion est une chose convenue avec mon grand-père; sans cela aurais-je jamais consenti à vous épouser?

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Ah! votre grand-père aussi! je le reconnais bien là... c'est un vieux courtisan!...

FÉLIX.

Je vous devais, ma belle amie, cette explication, avant de prononcer le serment qui doit nous lier tous les deux.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Il n'est pas encore prononcé.

FÉLIX.

Dans de semblables affaires, il ne faut jamais se tromper. Vous connaissez maintenant mes goûts simples: de douces verdures...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Ah! je vous sais bon gré de votre franchise; elle me sauve d'une grande folie.

FÉLIX.

Mais la compagnie nous attend, il faut nous rendre au salon. Quel effet je vais produire!

(Se retournant.)

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Je ne suis pas pressée, monsieur... nous pouvons différer encore.

FÉLIX.

Ah! le désir que j'ai de m'assurer de votre personne... daignez accepter ma main, venez...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Ne me touchez pas... ah! quelle famille de réprouvés! le grand-père et ce vaurien s'entendaient; ils n'en voulaient tous qu'à mon bien; mais vous serez trompés dans votre attente. Allez, allez, monsieur, gardez pour vous votre château d'Auvergne, vos tapisseries et vos canards; jamais vous n'aurez l'honneur d'épouser mademoiselle de Grandpré.

(Elle sort furieuse.)

SCÈNE XXV.

FÉLIX, SEUL.

Bon! tout réussit au gré de mes désirs; elle s'en va furieuse. Ah! mademoiselle, mes tapisseries vous effraient; c'est justement ce que je voulais. J'espère que

mon grand-papa ne sera pas plus difficile à soumettre... Ce n'est pas ma faute à moi, si l'on me refuse... Mais...

SCÈNE XXVI.

FÉLIX, ROSINE.

ROSINE.

Eh bien! cousin, comment mademoiselle de Grandpré... (*Elle le regarde.*) Ah! ah! ah! laisse-moi donc rire... c'est que tu es ridicule... Ah! ah! ah!

FÉLIX.

Allons, dépêche-toi de rire, pour que nous parlions sérieusement.

ROSINE.

C'est fait!... tu dis donc que ta prétendue...

FÉLIX.

Me trouve épouvantable.

ROSINE.

Tant mieux! Qu'elle est aimable!

FÉLIX.

Elle s'est mise dans une colère horrible.

ROSINE.

L'excellente femme!

FÉLIX.

Je t'assure qu'elle ne veut plus m'épouser.

ROSINE.

Je finirai par l'adorer. (*Apercevant Lafleur.*) Voici notre autre original! il a l'air du valet de carreau.

SCÈNE XXVII.

FÉLIX, ROSINE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Du courage, monsieur....! animez-vous de l'esprit de tous les héros qui vous environnent... Votre grand-père accourt avec mademoiselle de Grandpré... La pauvre petite est dans une agitation, dans un trouble, dans une douleur qui, malgré vous, vous ferait... mourir de rire.

ROSINE.

Tu l'as donc vue cette belle affligée?

LAFLEUR.

Oui, de la chambre voisine. Elle appelait monsieur d'Ablancour d'une voix altérée; puis elle a commencé la conversation par lui dire des injures... Le bonhomme ne savait plus où il en était... « Mais, mademoiselle, ce que vous me dites-là est incroyable. — C'est comme je vous le dis, monsieur; ce petit drôle veut me faire porter des canards....— Des canards à vous? Serait-il devenu fou?... » Chut! je les entends! De la fermeté, du sang-froid, et présentons-nous surtout avec noblesse.

SCÈNE XXVIII.

LAFLEUR, MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ, D'ABLANCOUR, FÉLIX, ROSINE.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Voyez plutôt, monsieur, si je vous ai trompé!

D'ABLANCOUR.

Comment! malheureux! c'est vous qui... (*Il ne peut s'empêcher de rire.*) Ah! ah! ah!

ROSINE, bas à Félix.

Je te préviens que ton grand-papa se cache pour rire.

D'ABLANCOUR.

Et ce coquin qui porte aussi... ah! ah! ah!

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Comment! monsieur, vous n'êtes pas furieux?

D'ABLANCOUR.

Pardonnez-moi, mademoiselle, je suis furieux... ah! ah! ah! les drôles de figures!... ah! ah!

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Mais, monsieur, au lieu de vous fâcher, vous riez.

D'ABLANCOUR.

Non, je ne ris pas. Ah! ah! ah! ah! je m'en garderais bien. Ah! ah! ah! Répondez-moi, monsieur le drôle, vous avez donc le projet d'empêcher un mariage....

FÉLIX.

Moi, je ne veux rien empêcher. C'est mademoiselle qui ne me trouve pas assez joli garçon pour vouloir m'épouser.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Mais qui pourrait jamais épouser un pareil original?

ROSINE.

Moi j'aime les originaux; et si mon grand-oncle veut me le donner pour mari...

D'ABLANCOUR.

Taisez-vous, petite fille.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Vous savez de plus que, non content de se fagoter de la sorte, il veut encore...

FÉLIX.

Sur cela, j'agis comme il me plaît. Si mon grand-papa ne me laisse pas le choix de ma femme, il ne peut m'ôter celui de mes habits...

D'ABLANCOUR.

Ma bonne amie, les choses sont trop avancées, pour qu'une folie de jeune homme...

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ

C'est un vaurien qui vous ressemble: tout vieux que vous êtes vous ne valez pas mieux que votre petit-fils; et vous avez beau faire le patelin, vous ne m'enfermerez pas dans un vieux château d'Auvergne.

D'ABLANCOUR.

Est-ce que le chagrin lui a tourné la tête?

FÉLIX.

Ainsi, mademoiselle, c'est une chose décidée, vous me refusez; Rosine ne sera pas si dédaigneuse. Je suis sûr que, tel que je suis, elle acceptera volontiers ma main.

ROSINE.

Moi, je ne tiens pas du tout à l'habit....

D'ABLANCOUR.

Quoi! tu épouserais cet écervelé, et dans ce costume!

ROSINE.

Je porterai même des canards, si cela peut lui faire plaisir.

FÉLIX.

Voilà ce qui s'appelle une femme obéissante: donne-moi ta main; grand-papa, vous savez nos conventions.

D'ABLANCOUR.

Tu es un mauvais sujet... tu t'es moqué de nous, pour épouser Rosine... Eh bien! soit, je te la donne; mais à condition que tu l'épouseras avec cet habit de noce.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ.

Oh! la chose ridicule....! je me prie de la fête.

FÉLIX.

Belle ingrate! je comptais sur vous; vous savez quelle est ma passion pour les tapisseries.

FIN DE LA TAPISSERIE.

LE CHEVALIER
D'INDUSTRIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée sur le Théâtre-Français le 13 avril 1809.

NOTICE

SUR

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE.

J'AVAIS promis à Kotzbuë de repasser par Berlin, afin de lui remettre le manuscrit d'*Édouard*, et cette promesse me força de revenir dans une ville que j'avais déja habitée plus d'un mois : il est vrai que le séjour que j'y avais fait m'avait paru extrêmement agréable. On y aime les arts avec passion, et si, dans cette belle ville, les peintres et compositeurs étrangers n'ont pas l'espoir de faire fortune, ils reçoivent, ainsi qu'en Russie, des seigneurs de la cour un accueil honorable qui peut les dédommager jusqu'à un certain point d'un autre prix qu'ils espéraient de leurs travaux. Le peu de grandes fortunes que l'on compte dans cette ville, les faibles honoraires qui se trouvent attachés aux emplois, ont tout-à-fait écarté le luxe et ont introduit de la simplicité dans les mœurs. Les seigneurs qui, à de solides connaissances dans tous les genres, joignent, comme je l'ai déja dit, un goût très-vif pour les lettres et les

arts, ont avec les artistes et les gens de lettres une politesse affectueuse qu'il est rare de rencontrer dans les autres cours. Je puis offrir une preuve du peu d'apparat et d'étiquette en usage à Berlin. Qui croirait qu'un souverain qui peut mettre trois à quatre cent mille hommes sur pied se contente d'habiter une maison très-bourgeoise que l'on n'appellerait point en France un hôtel, attendu que la façade est située sur la rue et que l'on y monte par un perron! Mais il paraîtra encore bien plus surprenant aux Français que ce même prince, accompagné d'un simple officier, se promène au milieu du peuple comme un simple particulier; mais c'est un particulier si poli, que, dès qu'il rencontre sur son chemin un étranger, il s'empresse de le saluer. Je n'aurais pu croire à tant de politesse, si un banquier avec lequel je me promenais, le lendemain de mon arrivée à Berlin, ne m'eût prévenu, en me montrant le roi, de l'honneur qui m'attendait. Autre exemple de l'affabilité de la plus haute noblesse en Prusse. Je ne tardai pas à recevoir la visite du prince Radziwil (qui se trouve être cousin du roi par son mariage avec S. A. R. princesse Louise de Prusse). L'amour des lettres l'attirait vers moi ; il cultivait la littérature française avec succès, et j'ai vu de lui des romances qui ne le cèdent point, par la grace et la sensibilité, à

celles de nos plus aimables poètes. Nous eûmes bientôt fait connaissance ; il y mettait tant de franchise et si peu de cérémonie qu'il eût été difficile de se refuser à ses prévenances. La tête encore remplie de l'ancienne étiquette de la cour de France, je ne pouvais revenir de mon étonnement de voir avec quelle bonhomie, et dans quelle simplicité de mœurs, les princes passaient leur temps dans la ville du grand Frédéric. Si nos promenades à Charlotembourg nous conduisaient jusqu'à l'heure du repas, il m'emmenait sans façon dîner dans sa famille. Ces dîners surtout m'ont laissé de longs souvenirs. Que l'on s'imagine une princesse du sang, quelques étrangers et quelques artistes assis autour d'une table ronde, servie sans somptuosité, converser avec cette liberté décente qu'établit la confiance et même l'égalité. Mais qu'on ne croie pas que ce repas puisse être comparé à ceux que donnent à Paris nos plus minces financiers; non : je le comparerais plutôt à celui que donnerait un homme de lettres dans l'aisance, qui réunirait quelques amis pour jouir à table des charmes d'une conversation piquante et animée. En entrant dans ces détails sur la manière de vivre d'une altesse royale, dans un temps où le luxe et l'étiquette sont d'un très-petit avantage pour en imposer aux hommes, je crois faire un éloge de son esprit, de la bonté de son cœur, et lui offrir une preuve de mon respect.

Avant d'en venir à mon *Chevalier d'industrie*, dont je dois l'idée au second voyage que j'ai fait à Berlin, je dois m'arrêter un instant à *Brunswick* où je trouve encore à citer un modèle de la politesse des princes de ces cours du Nord. Il était impossible de la porter plus loin que le duc de Brunswick. Elle était telle, qu'elle ressemblait quelquefois à l'exagération : ce qui m'est arrivé avec cet homme respectable le prouvera bien plus que tous mes raisonnements. Si j'étends un peu mon récit sur une circonstance très-peu importante en elle-même, c'est qu'elle me donne l'occasion de rappeler combien ce prince était aimé de ses sujets et combien il méritait de l'être.

Le soir même de notre arrivée à Brunswick, le nom de mes compagnons de voyage et le mien furent inscrits, selon l'usage d'Allemagne, sur la liste des étrangers. Ce jour même nous reçûmes une invitation pour assister au spectacle de la cour. Son Altesse n'y parut pas. Nous nous amusâmes beaucoup moins du jeu des acteurs que de la physionomie des spectateurs. C'était la première fois, depuis Bruxelles, que je me trouvais, comme le dirait une petite maîtresse, avec des figures humaines. La seule chose qui me frappa par son étrangeté, ce furent les costumes militaires. Depuis la révolution, je n'avais vu que nos jeunes officiers fran-

çais élégants sans être recherchés, et sévères dans leur tenue sans aucune affectation. Là, je retrouvai des jeunes gens enveloppés de longs habits, ou plutôt d'une espèce de redingote, garnis de simples boutons de cuivre, dont la petite épée de même métal croisait par derrière leurs jambes, afin que la poignée pût arriver par la basque de l'habit, ainsi qu'on la portait sous Louis XIV. Ces observations sont sans doute bien petites; car il est tout simple que chaque pays ait des usages et des costumes différents du nôtre; mais j'ai promis à mon lecteur de lui faire part de tout ce qui avait pu attirer mon attention, et je tiens fidèlement ma parole. Il est trop heureux encore que je veuille bien lui épargner mes réflexions sur le genre de spectacle que l'on nous donna, sur le jeu des acteurs et sur les grands airs des vieilles douairières de cette petite cour. Mais si j'épargne ces détails à mon lecteur, je ne lui ferai point grace de mon souper avec le prince Shikaskoy et le comte Shouvalof, mes compagnons de voyage, dans la meilleure auberge de Brunsvick : c'est à ce souper qu'il entendra parler notre hôte de la bonté, des vertus d'un digne et respectable duc.

Toute notre conversation roula sur le prince qui était vénéré dans sa résidence : il nous le représenta comme un père de famille au milieu de

ses enfants. Il se promenait seul à pied dans la ville, causait avec les marchands, entrait dans leurs boutiques, s'informait de leurs affaires, et leur donnait des conseils. Il nous cita pour preuve un cordonnier de ses amis que le duc interrogeait souvent sur son commerce, parce qu'il s'amusait beaucoup de la gaîté de ses reparties. Un jour qu'il le trouva moins plaisant qu'à l'ordinaire, il lui en demanda la cause. Le joyeux artisan lui avoua qu'il venait de faire une perte considérable, et que cela l'inquiétait beaucoup; car il ne savait comment il pourrait faire honneur à ses affaires. Le duc alors entra dans l'arrière boutique, se fit apporter ses livres et resta plus d'une heure à lui prouver qu'il pourrait dans trois ans avoir réparé son malheur par de l'économie; et il lui prêta pour ce temps, sans intérêts, la somme dont il avait besoin. Il était si bien connu pour ce genre de bienfaits, que lorsqu'un artisan se trouvait dans l'embarras, il s'écriait: *Je ne vois que notre bon duc qui puisse me tirer de là.* En effet il allait trouver le duc qui le consolait, et lui prêtait son argent.

Certes, un gouvernement paternel de ce genre doit l'emporter sur tous les autres aux yeux d'un homme qui admet d'abord que le prince, ou le père, comme on voudra l'appeler, sera toujours juste et bon. Les lois, avec de tels hommes,

sont inutiles. La flatterie et l'intrigue, si dangereuses pour le peuple dans les grandes cours, ne peuvent rien contre lui dans les petits états où le prince connaît presque tous ses sujets, et où tous les sujets peuvent approcher le prince, implorer sa justice, et lui faire entendre la vérité. Mais ces gouvernements qu'on appelle paternels, établis dans les grands états, ne sont autres que des gouvernements despotiques. Quelle que soit la bonté du prince, n'est-il pas facile à ses courtisans de le tromper? N'est-il pas environné de valets et de gardes? Tous ces hommes qui sont ses premiers esclaves et ses premiers flatteurs, ne sont-ils pas intéressés à empêcher la vérité de parvenir jusque à lui? Quel mal peut-il réparer s'il ne le connaît pas? Quel bien peut-il faire s'il n'a pas écouté les plaintes des malheureux? Le gouvernement paternel, si vanté de nos jours par une certaine classe d'hommes qui fait semblant de croire à la possibilité de son existence dans un grand empire, ne peut donc convenir que dans ces petits états d'Allemagne, dont les impôts ne s'élèvent pas aux revenus de nos riches capitalistes, et que l'on peut parcourir en moins de vingt-quatre heures.

Il n'existe de véritable gouvernement établi pour le bonheur de tous les hommes, que celui qui se trouve fondé sur des lois consenties par la majorité

des représentants de la nation. Ce gouvernement seul sera durable et respecté, si ceux à qui on a confié le dépôt de ces lois sont responsables de leur exécution. Mais si la loi ne peut atteindre les premiers agents de l'autorité, la vérité ne pouvant parvenir jusqu'au prince, l'injustice, la corruption, l'hypocrisie, la violence, auront bientôt anéanti le contrat qui lie le peuple au souverain, et fait d'un gouvernement sage un gouvernement despotique que tout homme vil défend, que tout homme paisible méprise, et que tout audacieux renverse.

Il nous était impossible de passer à Brunswick sans désirer de voir l'excellent prince qui avait tant de droits à la reconnaissance, à l'amour de ses sujets. Le prince Shikaskoy écrivit pour solliciter, en notre nom, l'honneur de lui être présenté. On nous avertit le soir même que S. A. nous recevrait le lendemain vers midi. Il est impossible d'être accueillis avec plus de bienveillance; elle causa beaucoup avec moi de la France, de son gouvernement nouveau, du caractère du premier consul. Le prince vanta ses talents militaires, et me dit, entre autres choses, qu'il se tromperait fort si ce général ne cherchait pas à commencer une nouvelle dynastie. Comme c'était tout-à-fait mon opinion, il me fut très-facile d'abonder dans son sens. Voyant que la conversation commençait à languir, nous prîmes congé de S. A. qui nous reconduisit jusqu'à la dernière anti-chambre, avec

une politesse dont je ne me faisais pas une idée ; et comme j'étais resté le dernier à le saluer, et à faire une dernière remarque sur la simplicité de son costume et la douceur de ses manières, il s'avança plus particulièrement vers moi, et me dit en me faisant un salut amical : *Adieu, M. Duval, je vous baise bien les mains.* J'avoue qu'à ce mot, malgré tout mon respect pour ce respectable homme, je faillis partir d'un éclat de rire. Une altesse royale qui me baisait les mains me semblait une chose si originale, que la réponse de la petite paysane du Festin de Pierre me revint d'abord à la pensée, et je dis mentalement : *Si je l'avais su, monseigneur, je me les serais bien lavées.* Et voilà où conduit l'exagération d'une politesse de cour : on dit les mots les plus bizarres sans leur donner leur véritable acception. Aussi, tous ces protocoles de lettres, toutes ces demandes de *millions de pardons* dans la société, tous ces *dévoués serviteurs* qui ne le sont qu'au bas de leurs lettres, et ne font aucun cas de leurs maîtres, ce sont autant de vains mots qui ne signifient rien, si ce n'est que tous les hommes sont ridicules, et qu'ils cherchent à se tromper mutuellement. Ce sont les Français qui ont infecté l'Europe de toutes ces simagrées de politesses; et comme les étrangers veulent se montrer français par-dessus tout, et prouver qu'ils savent bien notre langue, ils font souvent à tort et à travers un ridicule emploi

de toutes ces expressions d'usage. Cependant, si dans ma manière de voir, je trouve que tous les hommes ont tort d'appauvrir la langue en se servant, pour des futilités, de mots qui expriment des sentiments nobles, comme ceux de *dévouement* et de *reconnaissance*, je m'en console en les trouvant dans la bouche des princes allemands, parce que je crois qu'ils parlent avec plus de franchise. Mais je suis bien convaincu que nos grands seigneurs français savent trop bien leur langue pour faire un tel abus de la politesse envers leurs inférieurs.

Revenons vite à Berlin que, par intérêt pour le lecteur, je n'aurais peut-être pas dû quitter. J'étais descendu, à mon retour de Saint-Pétersbourg, à l'hôtel de Paris, dont l'hôtesse était une femme fort aimable, mais qui, dans sa qualité de femme et de maîtresse d'hôtel, aimait beaucoup à parler et à s'entretenir des voyageurs qu'elle recevait. Elle me prévint dès mon arrivée que j'avais pour voisin M. le chevalier de T**, qu'avant la révolution on nommait à Paris le beau T**. On me l'avait fait voir à cette époque comme le plus bel homme de France, et l'homme le plus répandu dans les sociétes galantes. Voici tout ce que ma babillarde hôtesse m'apprit des aventures de mon compatriote. Dans l'émigration, son titre d'homme à bonnes fortunes l'avait suivi dans toutes les contrées étrangères, où il avait été la terreur des pères et des maris. Mais

ce n'est pas le tout que de plaire aux femmes, et d'en obtenir les faveurs; il ne reste de cela dans l'âge de la raison que des souvenirs qui peuvent être agréables, mais qui ne dédommagent pas ces aimables séducteurs du temps qu'ils ont perdu auprès des belles. Il est donc nécessaire, avant d'arriver à l'âge mûr, que l'homme à bonnes fortunes songe à se faire un établissement, en épousant quelque veuve surannée, ou en séduisant quelque riche héritière; et c'est ce que fit le beau T**. Voyant qu'il était trop connu dans la vieille Europe, il prit le parti de porter ses talents de séducteur et de chevalier d'industrie dans la nouvelle Amérique. Il rencontra là ce qu'il cherchait depuis long-temps; une riche héritière qui se prit d'amour pour lui avec toute la candeur de sa jeunesse et de son innocence. Comme les lois de ce pays accordent aux jeunes personnes une liberté entière, et qu'elles peuvent se marier sans l'aveu de leurs parents, notre beau séducteur n'eut pas de peine à faire prendre à la jeune personne l'engagement de le rendre possesseur par un mariage impromptu, de ses charmes et des grands biens dont elle devait hériter. Le père de la jeune fille, qui probablement n'appréciait pas autant que sa fille le mérite de M. le chevalier de T**, après avoir employé, pour la faire renoncer à lui, tous les moyens de l'éloquence paternelle, eut recours au singulier expé-

dient qui m'a fourni le sujet de ma *comédie du Chevalier d'industrie.* Il alla trouver notre époux futur, lui représenta que son mariage déplaisait à toute la famille, que s'il s'accomplissait, dans sa qualité de père offensé, il dénaturerait sa fortune, de façon que sa fille se trouverait complètement déshéritée; et qu'alors ce mariage que M. le chevalier regardait peut-être comme très-avantageux, loin de contribuer à sa fortune, ne lui rapporterait, tout compte fait, qu'une jeune femme qui ne devait pas être pour un aussi joli homme que lui, un objet de première nécessité; mais qu'au contraire, si M. le chevalier voulait se montrer généreux, et ne pas enlever une fille à son père, il consentait à lui prouver sa reconnaissance en lui assurant une rente de douze mille francs par an, à la condition qu'il consentirait à vivre dans telle ville d'Europe qu'il lui plairait choisir. On se doute bien que notre beau chevalier, étant plus amoureux de la dot que de la femme, accepta avec une apparente générosité la proposition du père. La jeune fille, instruite de cette lâcheté, eut bientôt oublié le tendre amant qui préférait au bonheur de la recevoir des mains de l'amour, douze mille francs de revenu qu'il tenait des mains du père. Il paraît que notre beau chevalier eut une telle douleur d'avoir perdu sa belle Américaine, que de désespoir il renonça à l'hymen, entra dans l'ordre de Malte qui n'exis-

tait plus à cette époque, et vint se fixer à Berlin, où il porta tout à la fois ses revenus, ses ennuis, et la croix d'un chevalier qui combat les infidèles.

J'étais occupé à porter sur mes tablettes le récit prolixe de ma bonne hôtesse, lorsque je fus interrompu par l'arrivée de quatre Français qui avaient été instruits par la gazette de mon arrivée à Berlin. Ces Français ont été si aimables pour moi que je ne puis me décider à passer sous silence ni le motif de leur voyage en Allemagne, ni les petites aventures qui en ont été la suite. Il m'est d'autant plus permis d'en parler, que, de ces quatre Français, trois ne sont plus. Comme plusieurs d'entre eux sont très-connus, et ont laissé par leurs talents, leur esprit et leurs malheurs, des souvenirs précieux à leurs familles, je dois, avant de quitter Berlin, consigner ici mes regrets sur leur malheureux sort.

MM. de Blancmenil, de Montesquiou et Séguier s'étaient mis en route pour visiter la Russie, y faire des observations, en dessiner les vues, les costumes des habitants, et en décrire les mœurs. A entendre M. de Blancmenil, ils allaient faire un voyage pittoresque qui porterait leur nom à la postérité. Ils avaient à cet effet emmené avec eux M. Caraffe, homme très-remarquable par son esprit et son grand talent de dessinateur. Cet artiste estimable avait déja beaucoup voyagé, et il avait rapporté de l'O-

rient qu'il avait parcouru, une collection de dessins du plus grand prix. Cette joyeuse compagnie, dont le plus âgé si l'on en excepte le peintre Caraffe, n'avait pas vingt-deux ans, ne pouvant espérer de me faire retourner en Russie d'où je revenais, fit tant par ses aimables prévenances, qu'elle me décida à parcourir la Saxe que je ne connaissais pas. Nous ne tardâmes pas à partir; je laissai ma voiture à Berlin, et je pris place auprès d'eux. Ce qui me décida tout-à-fait à ce nouveau voyage, c'est qu'Eugène Montesquiou me promit de revenir avec moi en France. Il n'avait jamais eu le projet de visiter le mont Caucase, et il ne voulait que revoir la Saxe qu'il avait connue dans son enfance, son père y ayant représenté la France comme ambassadeur. De mes quatre nouveaux compagnons de voyage, Eugène Montesquiou était celui qui me plaisait davantage. A une figure charmante il unissait un esprit vif, enjoué, et un cœur excellent. Sa vivacité, sa légèreté, son étourderie même, avaient je ne sais quoi de gracieux et de français qui le faisait aimer et rechercher de toutes les sociétés. J'avais du plaisir à l'entendre parler; malgré moi, il me faisait rire de l'originalité de ses folies, et au moment où je me permettais quelques réflexions morales dans son intérêt, il m'interrompait par un mot si plaisant, que je finissais par rire avec lui. A Dresde surtout il lui prit un accès de gaîté

dont on pourrait difficilement se faire une idée. Il faisait tant de bruit dans l'hôtel que nous habitions, le jeune Blancmenil le secondait si bien, que notre hôte, vrai Saxon, tout étonné des chants et des éclats de rire qu'il entendait, nous disait naïvement que nous faisions à nous seuls plus de bruit que la ville entière.

Je suis convaincu que, dans l'une de mes pièces arrêtées par la censure, qui porte pour titre *le Complot de Famille*, les amis et les parents d'Eugène Montesquiou retrouveraient dans le dialogue de mon jeune duc, le caractère tout entier de cet aimable étourdi. Hélas! la mort l'a surpris trop jeune : attaché comme officier d'ordonnance à la personne de l'empereur, il a été enlevé en Espagne à l'amour de ses jeunes enfants et de son intéressante compagne. Son ami Blancmenil, aussi étourdi que lui, aussi bon peut-être, mais ayant quelque chose dans les manières et dans le peu de liaison de ses idées qui annonçait le sort funeste qui l'attendait, sans avoir perdu la vie, n'en est pas moins mort pour sa famille et ses amis. Il paraît qu'une éducation trop sévère et trop religieuse avait retenu son esprit dans des lisières que sa majorité avait rompues trop précipitamment. A vingt-un ans, maître d'une grande fortune, il se jeta dans le tourbillon du monde, et le nouvel aspect sous lequel il vit les hommes et les choses, exalta tout-à-fait son ima-

gination. Ses voyages mêmes contribuèrent encore à l'égarer davantage; je prévis le sort qui lui était réservé par une lettre qu'il m'écrivait de St-Petersbourg, par laquelle il m'annonçait qu'il allait commencer son voyage dans l'intérieur de la Russie. En effet, j'appris peu de temps après que MM. Caraffe et Séguier, ayant refusé de le suivre, seul il se mit en route pour visiter des contrées qui exigent du voyageur tous les secours de la raison et de la prudence. Hélas! il avait déja perdu l'une, pouvait-il espérer l'autre! Au milieu de ses détresses, il ne fut point abandonné de son fidèle valet de chambre, qui parvint à le conduire jusqu'à *Odessa*, où il retrouva, si ce n'est la raison, au moins une existence tranquille auprès de M. de Richelieu qui en était le gouverneur, et qui mit le comble à sa générosité en le renvoyant à sa famille.

Avant de quitter Dresde, où nous avions été parfaitement accueillis par M. de la *Rochefoucauld*, notre ambassadeur; après avoir joui de la belle musique exécutée par des castrats dans l'église catholique; visité la galerie des tableaux (*) et les bibliothèques, nous nous disposâmes à nous rendre aux eaux de Tœplitz dans la Bohême. Mais avant

(*) Au moment où j'étais à Dresde, on venait de dérober à la galerie la belle Madelaine du Corrége : on fit à ce sujet des monitoires pour découvrir le voleur qui, n'ayant aucun espoir de tirer parti de son vol, vint le déposer à la porte d'une église.

de quitter cette belle capitale de la Saxe, je crois devoir faire part à mon lecteur de quelques remarques que j'ai faites, et qui sont relatives à la manière dont on expose aux yeux du public les anciennes armures. Il me semble qu'à Paris on aurait pu tirer le même parti des antiquités de ce genre. A Dresde, je dirai presque qu'on a mis en action toutes ces armes pesantes de nos anciens chevaliers : on a fait le portrait des héros les plus redoutables de ce temps; on les a, selon le trait d'histoire que l'on a voulu représenter, fait combattre à pied ou à cheval. Là, vous voyez des combats à outrance entre tel prince et tel seigneur; leurs gentilshommes les environnent; on dirait qu'ils vont se porter les premiers coups. Armes, chevaux, étoffes, tout est du temps; et au moment où vous entrez dans ces grandes salles qui contiennent trente et quarante chevaliers, tous armés, montés sur leurs chevaux, vous éprouvez un sentiment qui vous rappelle tout à la fois les vieux châteaux et leurs tyrans, le courage et la féodalité, la licence et l'hypocrisie, l'amour et la férocité, l'ignorance et les troubadours.

Mais disons vite adieu aux jeunes princesses de Ohell-Solerne, de Pignatelli, et à l'ambassadeur de Russie, dont la maison si agréable était le rendez-vous des artistes et des jolies femmes. J'aurais pourtant bien tort d'oublier une princesse polo-

naise bien aimable, madame Xat*** qui joue un si grand rôle dans les Mémoires de M. de Lausun, et qui, retirée près de Dresde, ne pouvait se soustraire à nos galants Français qui s'empressaient tous de porter un hommage aux graces, à l'esprit, aux plus beaux yeux que j'aie vus. — Partons vite pour Tœplitz; là, nous trouverons un seigneur bien connu par le charme de son esprit, par la finesse de ses reparties, par ses écrits, très-connus des Français... On se doute que je veux parler du prince de Ligne.

Nous étions à peine arrivés à Tœplitz, que nous nous fîmes présenter à son altesse; mon nom, qui arrivait le dernier dans ma qualité de roturier, devint le premier aussitôt que le prince sut que j'étais l'auteur des pièces que lui et quelques buveurs d'eau avaient jouées sur son théâtre, et qu'ils jouaient encore au moment de mon arrivée. N'en déplaise aux grands noms de mes compagnons de voyage, ce fut pour moi seul que furent les politesses, les attentions et les prévenances. Il est vrai de dire que je ne pouvais arriver plus à propos: on répétait les *Projets de Mariage*, et notre aimable prince jouait *Casini;* nous passâmes une demi-journée à parler de la France, des auteurs, des ouvrages qui avaient été représentés pendant son absence; sa conversation pleine d'esprit était semée d'anecdotes piquantes qui me faisaient rire aux éclats, quoique par caractère je ne sois pas

très-rieur. Je ne suis pas certain que ce fût toujours le trait de ses petits contes qui me faisait rire : je crois plutôt que le comique de son récit tenait à la manière originale dont il contait. Quoique déja tout-à-fait vieillard, il avait une vivacité qu'on rencontre difficilement dans la jeunesse ; sa physionomie mobile animait tout ce qu'il disait ; sa parure plus que négligée ajoutait encore à la singularité de ses manières, qui néanmoins ne cessaient pas d'être nobles. Il me représentait un vieux poète inspiré qui vous amuse par la chaleur de son débit, et par cela même qu'il ne parle pas comme tout le monde. Je lui fis répéter son rôle dans les *Projets de Mariage*. Il n'en savait pas un mot ; mais cela lui était égal : il parlait toujours ; et, dans le proverbe qu'il improvisait, il rencontrait des traits si plaisants, qu'il pouvait désarmer un auteur. Sans aller à Tœplitz, on rencontre souvent des comédiens qui ont adopté cette méthode ; mais ils ne sont pas aussi heureux que le Casini que j'ai rencontré dans la Bohème, et ils devraient dire scrupuleusement la prose des auteurs, ou improviser comme le prince de Ligne. Mes compagnons de voyage, après quelques jours passés à Tœplitz, furent impatients de retourner à Dresde où les plaisirs l'emportaient de beaucoup sur ceux que l'on prend aux eaux par ordonnance du médecin ; moi, je ne partageais pas leur avis, et, si le désir de

revoir ma famille ne m'eût pas entraîné vers la France, j'aurais cédé aux invitations du prince de Ligne, qui voulait me retenir à Tœplitz, et de là m'emmener à Vienne.

De retour à Dresde, notre joyeuse société se sépara. MM. de Blancmenil, Séguier et Caraffe continuèrent leur route vers le nord de la Russie, et M. de Montesquiou et moi, nous reprîmes la route de France. Mais, tous les deux avides de connaître les hommes qui illustraient l'Allemagne par leurs grands talents, nous résolûmes de faire un détour de quarante lieues de France, pour aller faire une visite à MM. *Wiéland*, *Gœthe* et *Schiller*, qui habitaient Veymar. J'avais déja eu l'occasion, à Berlin, de rencontrer chez Kotzebuë un homme très-célèbre par le grand nombre de ses ouvrages, c'était Auguste Lafontaine. Si ses romans ne sont pas tous également estimés par la perfection de leurs plans, et par de vastes conceptions, presque tous sont recommandables par la vérité des tableaux domestiques, par le naturel du dialogue, la naïveté des scènes d'amour, et surtout par la pureté d'une morale douce et philosophique. Je compare cet auteur à notre bon homme dont il porte le nom; et lorsque je le vis pour la première fois, sa bonne physionomie, sa simplicité, me rappelèrent ses ouvrages. Auguste Lafontaine appartient à la colonie française qui vint s'établir en

Prusse au moment de la révocation de l'édit de Nantes. Quoique Français d'origine, il parle assez difficilement notre langue, ce qui me priva du plaisir de cultiver, autant que je l'aurais voulu, cette aimable connaissance. Je négligeai beaucoup moins Ifland, l'un des auteurs comiques de l'Allemagne, qui a le plus imité notre théâtre. Il réunissait aux qualités d'un bon écrivain le talent d'acteur qu'il portait dans le genre comique et pathétique à la perfection. Ce double talent avait beaucoup contribué à sa fortune, et avait fait de sa maison le rendez-vous le plus agréable de Berlin. Je me rappelle avoir fait des dîners charmants à sa maison de campagne de Charlotenbourg; et ces souvenirs me sont bien plus doux que tous ceux que m'a laissés Kotzbuë, qui, indépendamment de ses intrigues politiques dont il fut trop puni, s'est montré ingrat envers les Français et les gens de lettres qui l'accueillirent à Paris avec une distinction toute particulière.

Si j'ai abandonné un instant Weymar pour revenir à Berlin, c'est que, dans ce séjour des lettres et des arts, mon compagnon de voyage et moi nous fûmes bien désappointés. La cour était absente; Wiéland, par son emploi, avait été obligé de la suivre; Schiller souffrait déja de la maladie qui, plusieurs années après, a privé la littérature de ce

beau génie. Gœthe seul habitait encore la résidence; mais nous choisîmes juste pour le voir le moment où il se disposait à partir. Cependant il eut la bonté de retarder pour nous son voyage de quelques heures. J'eus un plaisir extrême à causer avec cet homme de mérite, avec l'auteur d'un livre que j'avais lu au sortir de l'enfance, et qui avait produit sur moi de si vives impressions. Dans son Werther, il m'avait tellement ému, que plus d'une fois, avant de songer à suivre la carrière du théâtre, j'essayai de porter sur la scène ce sujet terrible; mais à peine avais-je fait quelques scènes, que je me sentais découragé par la froideur du dialogue, et l'horreur de mon dénouement. Il en est de ce sujet comme de tant d'autres qui nous sont donnés par les romans. Ils nous paraissent très-dramatiques lorsque nous les lisons, et ils cessent de l'être du moment où nous voulons les porter sur la scène. Enfin, de notre séjour à Weymar il ne me reste que peu de souvenirs, si je compte pour rien un honneur que mon hôte me fit beaucoup valoir, celui d'avoir couché dans un lit où le grand Frédéric avait couché.

De retour en France, un jour que je relisais les différentes notes que j'avais recueillies dans mes voyages, je crus voir dans l'anecdote qui était relative au beau T**, le sujet d'une comédie en cinq actes. On avait

bien porté sur la scène l'homme à bonnes fortunes; pourquoi n'y aurais-je pas mis l'un de ces hommes qui, en tirant parti des avantages qu'ils doivent à la nature, vivent aux dépens de la société qu'ils trompent et qui les méprise? Avant la révolution, j'avais déja rencontré dans le monde beaucoup de ces prétendus hommes de qualité qui, à l'appui d'un nom et d'un esprit superficiel, s'introduisaient chez les riches bourgeois, pour ruiner le fils, séduire la fille, et corrompre toute la famille. Sans doute ce caractère méprisable de chevalier d'industrie me paraissait difficile à traiter; mais je sentis qu'une fois que je serais parvenu à le rendre moins vil en lui donnant de la bravoure et de l'amabilité, je ne devais pas craindre de me mettre à l'ouvrage. La pièce, jouée avec quelque succès, obtint quinze représentations; mais elle ne piqua nullement la curiosité publique. Long-temps après, je cherchai à me rendre compte du peu d'effet qu'elle avait produit sur le public, et j'en trouvai la raison dans la différence du passé au présent. Je ne réfléchis point que la jeune société de nos jours, qui est la seule qui suive les spectacles, n'avait point connu ces prétendus chevaliers qui se confondaient alors avec la noblesse, et qui souvent même en faisaient partie. Je crus que ce que j'avais vu de mes propres yeux, le parterre pour-

rait se le rappeler de même. Certes, c'était on ne peut plus mal raisonner. Le public ayant tout-à-fait perdu de vue l'ancienne noblesse, et n'ayant sous les yeux que des nobles nouvellement brévetés, et qu'il avait vu créer, ne pouvait supposer qu'on pût tout sacrifier pour obtenir des titres que l'argent et des emplois dans le gouvernement suffisaient alors pour faire acquérir. Ma pièce ne devait donc avoir que le genre de succès qu'elle a obtenu; c'est-à-dire, celui qui tient à la contexture de l'ouvrage, et à quelques situations assez singulières où se trouve mon principal personnage. Le parterre m'eût bien mieux compris, si, au lieu de présenter un fripon qui se pare d'un grand nom pour épouser une riche bourgeoise, j'avais mis sur la scène quelques-uns de ces intrigants qui sont toujours à la suite des cours; qui vivent aux dépens de qui il appartient; s'introduisent dans les maisons pour faire preuve des talents qu'ils n'ont pas; font des épigrammes, des calembourgs, pour amuser les niais qui les reçoivent, de petits vers pour les grands, des dénonciations pour la police; prennent, empruntent, reçoivent de toutes mains, et se croient des personnages importants, parce que, grace à d'illustres protections, ils échappent aux galères.

Cette espèce de chevaliers d'industrie était celle

du temps où je donnai ma pièce; tandis que mon *Saint-Remy*, appartient tout-à-fait à l'ancien régime. Mais les circonstances ayant changé, et la noblesse ayant repris une partie de son ancienne prépondérance, je ne doute pas que ce caractère ne revienne à la mode. C'est au moins cet espoir qui m'a engagé à faire reprendre l'ouvrage avec de nombreuses corrections. Ces corrections, en donnant plus de mouvement à l'action, ont contribué au développement du principal caractère, et répandu plus de gaîté dans l'ouvrage. Maintenant, sans le croire parfait, j'ai la conviction intime que le moment arrivera à Paris, comme il est déja arrivé dans la province, où le public lui rendra une justice plus éclatante. Oui, tel est mon aveuglement pour cette comédie, que je la place bien au-dessus de quelques autres de mes ouvrages que le parterre a beaucoup plus applaudis.

PERSONNAGES.

DUMONT, riche négociant.

SAINT-REMY, se disant homme de qualité.

BELMAN, sous le nom de CHARLES LOWEL.

MADAME FRANVAL, veuve, sœur de DUMONT.

ADÈLE, sa fille.

UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, chez madame Franval.

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ADÈLE, SEULE, *un livre à la main.*

AH ! je ne savais pas ce qu'était un roman !
Je ne m'y connaissais pas plus qu'à l'Alcoran ;
Mais grace à celui-ci, qu'un hasard me procure,
Je vois bien qu'on s'instruit dès qu'on en fait lecture.
Très-clairement j'y vois que tous ces merveilleux
Qui viennent près de nous faire les doucereux,
Ne sont que des méchants que l'on doit fuir et craindre.
Quant à moi, je n'ai pas encor trop à m'en plaindre ;
Et sans cet inconnu qui suit toujours mes pas,
J'ignorerais vraiment si j'ai quelques appas.
Mais qu'il se garde au moins de rompre le silence ;
J'ai pris dans ce roman des leçons de prudence ;
Et je lui dirais bien ce que répond ici
Madame de Mésange à monsieur de Sancy :

(Dumont entre et la regarde en riant.)

« Vous avez tort, monsieur ; vous me croyez coquette,

« Et de vos procédés je suis peu satisfaite;
« Oui, vous deviez montrer le respect le plus grand
« Aux vertus qu'ont toujours les femmes de mon rang. »
C'est superbe!

SCÈNE II.

ADÈLE, DUMONT.

DUMONT, se montrant.

Ah! ah! ah!

ADÈLE.

A la fin, d'Angleterre
Vous voilà revenu, cher oncle,

DUMONT.

Oui, ma chère,
Et bien portant toujours.

ADÈLE.

Dites-moi, ce pays
Où l'on voit tant d'argent et de belles ladys,
Y lit-on des romans?

DUMONT.

Oh! beaucoup, je t'assure.

ADÈLE.

M'avez-vous apporté quelque belle parure?

DUMONT.

Eh! tu parles si vite....

ADÈLE.

Et nous ramenez-vous
Votre jeune pupille élevé loin de nous?

DUMONT.

Mais encore....

ADÈLE.

A-t-il fait en effet la folie
Qui contre lui si fort vous a mis en furie?

DUMONT.

Quoi!

ADÈLE.

L'avez-vous grondé, quand vous l'avez revu?

DUMONT.

Avec tes questions, dis-moi finiras-tu?
D'abord laissons mon fils; et dis-moi, je t'en prie,
Avec qui causais-tu tantôt, ma bonne amie?
En entrant j'écoutais. Comme tu parlais bien!

ADÈLE.

Oui, d'avoir de l'esprit j'ai trouvé le moyen.

DUMONT.

Ah!

ADÈLE.

Voyez ce roman; c'est ici que je puise
Ce que je dois savoir, ce qu'il faut que je dise,
Lorsque mon inconnu, que je vois chaque jour,
Viendra m'entretenir de son ardent amour.

DUMONT, à part.

Elle me conte tout avec une innocence....

ADÈLE.

On peut bien s'en fier, mon oncle, à ma prudence.

DUMONT.

Mais ce roman, dis-moi, qui te l'a procuré?

ADÈLE.

Personne. Le hasard à mes yeux l'a montré;
Et comme tous les jours je suis très-solitaire,
Je finis le roman commencé par ma mère.

DUMONT, *lisant le titre du livre.*

Ah! tu peux l'achever. — Ta mère ne vient pas....

ADÈLE.

Pour son prochain hymen elle a tant d'embarras....

DUMONT.

Et voilà le premier effet de sa folie!
Sa fille est délaissée.

ADÈLE.

Ah! quand on se marie,
On peut bien, mon cher oncle, en un pareil moment,
Abandonner un peu la fille pour l'amant.

DUMONT.

La folle! Je voudrais....

ADÈLE.

Vous parlez de la sorte!
Contre ma mère ainsi tout le monde s'emporte!
Jusques à nos valets. Encore hier au soir
Je me fâchai très-fort pour les rendre au devoir.
Ils disaient devant moi : « Madame se marie
« Avec un chevalier, chevalier d'industrie;
« Et qui va largement user de ses deniers
« En faveur d'une carte ou de ses créanciers. »
Quand j'entendis ces mots, je me mis en colère;
Je leur dis vivement de respecter ma mère,
Ou que je les ferais chasser de la maison.
Ah! lorsque je me fâche, il n'y fait pas trop bon.

DUMONT.

C'est bien. Embrasse-moi; puis de ma part cours vite
Annoncer à ma sœur qu'il faut que tout de suite
Elle vienne en ces lieux.

ADÈLE.

Mais n'allez pas au moins
La blâmer d'un hymen qui demande ses soins.
Son futur est aimable et de grande famille.

DUMONT.

Voit-on dans ton roman une très-jeune fille
Qui vienne, en étourdie, à son oncle barbon,
Sans trop savoir pourquoi, donner une leçon?

ADÈLE.

Pour défendre ma mère ai-je besoin de lire?

DUMONT.

Ah! petite parleuse!... Allons, qu'on se retire.

ADÈLE.

Vous avez vos défauts; et chacun sait enfin
Que vous êtes très-brusque et surtout très-malin.

DUMONT.

Ah!

ADÈLE.

Malgré tout cela, moi, je ne vous crains guère;
Et je vous aime aussi comme j'aimais mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUMONT, seul.

Je ne suis pas bien sûr que ma sœur, en ce jour.
Éprouve du plaisir à me voir de retour.
A son futur au moins je suis sûr de déplaire.
Ne nous livrons pas trop à notre caractère ;
En irritant ma sœur, je ne fais rien de bon ;
L'intrigant me paraît maître de la maison ;
Il faut, pour l'évincer, agir avec prudence.
Quand de ce chevalier on m'a parlé d'avance ;
Quand on m'a prévenu du métier qu'il faisait,
On n'a pu me donner la preuve d'aucun fait.

SCÈNE IV.

Madame FRANVAL, DUMONT.

MADAME FRANVAL, à part.

Je l'approche en tremblant.

DUMONT.

C'est toi, ma bonne amie!
Mais tu te portes bien. Je te crois rajeunie.

MADAME FRANVAL, souriant.

Moi, je vous crois toujours l'esprit un peu malin.

DUMONT.

On me traite pourtant comme un tuteur bénin.

(Madame Franval fait un mouvement.

Oui, ce mauvais sujet, objet de mon voyage,
Que j'avais adopté pour fils dans son jeune âge,
L'orphelin qu'à leur mort m'ont légué ses parents,

Que je n'ai pas revu depuis ses premiers ans,
Par ses dérèglements et sa conduite infame
De tous les gens sensés s'est attiré le blâme.
Ce monsieur n'a choisi pour sa société
Que des hommes sans mœurs, sans nom, sans probité,
Qui l'ont très-lestement dépouillé d'une somme
Qui seule aurait suffi pour enrichir un homme.
Après ce beau coup-là, notre dupe, dit-on,
S'est évadé de peur d'être mis en prison.
Morbleu! si j'avais pu le rejoindre un quart-d'heure,
Je me serais chargé des frais de sa demeure;
Et de ma course enfin j'aurais pour résultat
Le plaisir que l'on goûte à punir un ingrat.

MADAME FRANVAL.

Sans vouloir l'excuser, je vous dirai, mon frère,
Qu'il vivait loin de vous, et sans guide et sans père.
Le commerce pour lui n'était pas un état;
Dans le monde il fallait l'offrir avec éclat:
Si vous l'eussiez voulu, grace à votre fortune,
Il aurait pu sortir de la route commune,
Cultiver ses talents, arriver par degré
A quelque grand emploi qui vous eût honoré.

DUMONT.

Ah! de la vanité voilà bien le langage!
Moi, je suis, grace au ciel! et plus fier et plus sage;
Et j'ai dû... Revenons à ce mauvais sujet.
Je ne pardonnerai jamais ce qu'il a fait;
Non pas qu'envers l'honneur il soit déja coupable;
Mais ce n'en est pas moins un homme inexcusable.
Il n'y faut plus songer, et quel que soit son sort,

Qu'on ne m'en parle plus! pour moi l'ingrat est mort.
Ta fille jouira de ma fortune entière,
Et je la nomme enfin mon unique héritière.

MADAME FRANVAL.

Mais, mon frère, pourquoi me parler de cela?
Pense-t-on à la mort, à l'âge où vous voilà?

DUMONT.

Cette réflexion est des plus délicates;
Mais je n'en sens pas moins, ma sœur, que tu me flattes.
Oui, je connais mon âge aussi bien que le tien;
Le temps passe fort vite, et je le sais trop bien.
Au reste, quand on a comme toi pour partage,
L'esprit et la raison, on est jeune à tout âge.

MADAME FRANVAL, souriant.

Te me flattes aussi, mon frère, en vérité.

DUMONT.

Non, on doit te trouver encor de la beauté;
Et, si tu le voulais, je gagerais ma tête
Que tu peux d'un époux t'assurer la conquête.

MADAME FRANVAL.

(A part.)

Vous le croyez, vraiment! Il se moque de moi.

DUMONT, riant.

Je voudrais, à ta place, en essayer, ma foi.

MADAME FRANVAL.

Pour vous faire plaisir, j'en veux prendre la peine.
Oui, peut-être avant peu renoûrai-je une chaîne....

DUMONT.

Tu ris!... Est-ce donc vrai ce qu'on m'a rapporté?

MADAME FRANVAL.

Quoi!

DUMONT.

Bah! des médisants....; c'est une fausseté.
Ils disent qu'oubliant la plus aimable fille,
Tu vas d'un étranger accroître ma famille;
Que tu prends pour époux un jeune homme charmant,
Qui vient on ne sait d'où, vit on ne sait comment.

MADAME FRANVAL.

Vous l'outragez, monsieur; c'est un très-honnête homme.

DUMONT.

Soit; mais d'où te vient-il? de Pékin ou de Rome?
C'est la première fois qu'à Paris on l'a vu;
N'est-ce donc que pour toi qu'il n'est point inconnu?

MADAME FRANVAL, un peu piquée.

Je ne répondrai point à ta brusque ironie.

DUMONT.

On m'a dit qu'en ces lieux il vivait d'industrie.

MADAME FRANVAL, vivement.

On calomnie ainsi monsieur de Saint-Remy!
Celui dont vous ferez quelque jour votre ami!

DUMONT, avec mépris.

Saint-Remy! c'est donc là le nom du personnage?

MADAME FRANVAL.

Pourquoi l'air de mépris?...

DUMONT.

Ah! c'est un nom, je gage,
Qu'il n'a jamais tenu de ses propres aïeux;
Je n'aime pas les *saints* que l'on trouve en tous lieux.

MADAME FRANVAL.

C'est vraiment abuser....

DUMONT.

Je connais la souplesse
De ces jolis garçons pleins de grace et d'adresse;
On en trouve partout, et surtout à Paris.
Ils ont beaucoup de noms, sont de tous les pays :
Toujours Français à Londre, Anglais en Italie :
Avec des airs polis, un ton de courtoisie,
Ils arrivent chez vous ; là, ces joueurs heureux,
Sans même les savoir, gagnent à tous les jeux ;
Ils se montrent jaloux de l'honneur des familles,
Courtisent les mamans plus que les jeunes filles ;
Et dépensant par an plus de vingt mille écus,
Des revenus d'autrui forment leurs revenus.

MADAME FRANVAL.

Et pourquoi donc, monsieur, venez-vous me décrire
Les mœurs de ces gens là ? Pourquoi cette satire ?
Monsieur de Saint-Remy, franc, sensible à l'excès,
N'est point un étranger, puisqu'il est né Français.
Il n'attend point du jeu sa précaire existence,
Puisque ses biens au moins égalent sa naissance ;
Enfin il est, aux yeux de tout homme d'honneur,
Digne de votre estime et digne de mon cœur.

DUMONT.

Quoi ? digne de ton cœur ! Quelle est cette folie !
Je n'ai vu dans ceci qu'une plaisanterie.
Épouserais-tu donc un franc aventurier
Qui se fait appeler monsieur le chevalier ?

MADAME FRANVAL.

N'en a-t-il pas le droit ?... L'ordre qui le décore...

DUMONT.

Est un ordre étranger qu'il doit peut-être encore.
Rarement en Europe on a vu sa couleur;
Et tout est contrebande en lui, jusqu'à l'honneur.

MADAME FRANVAL.

Quoi!

DUMONT.

Ces messieurs ont soin, pour sûreté première,
De ne pas se parer d'un ordre qu'on révère.
Va, je connais trop bien ces chevaliers errants,
Qui d'un prince inconnu se disent chambellans;
Dont les superbes biens, placés en Amérique,
Se fondent aussitôt qu'on passe le tropique.

MADAME FRANVAL.

Il faut avoir, monsieur, l'esprit bien patient....

DUMONT.

Parlons, si tu le veux, plus sérieusement.
Comment l'as-tu connu?

MADAME FRANVAL.

Je veux bien vous répondre,
Et dans le seul espoir que j'ai de vous confondre.

DUMONT.

Soit; voyons.

MADAME FRANVAL.

Vous savez que depuis très-long-temps
Je ne puis habiter tous mes appartements.
Cet hôtel est trop grand, et je trouve plus sage
De ne garder pour moi que le premier étage;
Monsieur de Saint-Remy, connaissant mon projet,
A loué le second et l'habite en effet.

A l'usage je dus sa première visite;
Comme très-près voisin, souvent il vint ensuite.
Je ne vous dirai pas combien il a d'esprit,
Et de cette raison que la grace embellit.
Je parlerai bien moins des autres avantages
Qui doivent le ranger parmi les hommes sages;
Car mon opinion sur cet homme inconnu
Ne servirait à rien, puisqu'il vous a déplu;
Mais je vous citerai ses biens et sa naissance;
Oui, son père autrefois tenait un rang en France;
On le nommait Derfeuille.

DUMONT.

Et le fils, Saint-Remy!
Ah! de grace, ma chère, explique-moi ceci.
Je m'attendais à voir des tours de passe-passe.

MADAME FRANVAL.

Eh! monsieur, de bien peu votre esprit s'embarrasse.
Saint-Remy, j'en conviens, est un nom qu'il a pris
Dans nos troubles passés; monsieur Derfeuille fils,
Par ordre de son père, et quoiqu'en son jeune âge,
Au parti qui régnait opposa son courage;
Il dut être proscrit; et dans un long exil....

DUMONT.

Il a passé ses jours.... Le moyen est subtil;
Mais il reprend son nom pour séduire une veuve...
Et de sa probité tu n'as pas d'autre preuve?

MADAME FRANVAL.

Non; je ne devrais pas, tant vous me tourmentez,
Opposer à vos traits d'utiles vérités:
Mais cependant encor je veux bien vous instruire

Qu'avant de consentir à l'hymen qu'il désire,
J'écrivis à Barrége, au premier magistrat,
Qui m'a certifié son nom et son état.

DUMONT.

Barrége! c'est donc là, c'est dans les Pyrénées
Qu'on connaît du futur les hautes destinées.
Je le veux bien, ma sœur; mais sois sûre, entre nous,
Qu'un jour tu gémiras d'avoir un tel époux.

MADAME FRANVAL.

Mon cœur est indigné de voir qu'on calomnie....

DUMONT.

Je te le dis encor, tu fais une folie.
Et cette vanité qui trouble ta raison,
A défaut de vertu, te fait chercher un nom.
Eh! quel nom vaut le mien! c'est celui d'une race
Depuis plus de cent ans en honneur sur la place;
Qui pourrait y trouver, d'un seul trait de ma main,
Ce que n'obtiendrait pas le plus vieux parchemin.

MADAME FRANVAL.

Je reconnais bien là vos préjugés d'enfance;
Il n'est pas de salut pour vous, hors la finance;
Et quiconque désire, ainsi que fait chacun,
Se montrer dans un rang que je crois moins commun,
Vous paraît entiché d'un orgueil condamnable.
Quoi que vous en disiez, moi, je crois préférable
D'atteindre, si l'on peut, un rang plus élevé.
Tout le monde, monsieur, s'en est très-bien trouvé.
Dans nos brillants salons, si vous portez la vue,
Vous y rencontrerez plus d'une parvenue;
Je veux l'être à mon tour. Très-riche et jeune encor,

Je prétends profiter des jeux qu'offre le sort;
M'appuyer d'un grand nom, par amour pour ma fille,
Et par un noble hymen honorer ma famille.

DUMONT.

Grand merci du présent; je te cède ma part
De l'honneur du beau nom que te fait le hasard :
Des femmes de la ville on te vit la première,
Et des dames de cour tu seras la dernière,
Qui de ta vanité te réservant le prix,
Sauront bien t'en punir par des airs de mépris.
Mais que te font ici les conseils de ton frère,
Lorsque tu ne sais plus que le ciel te fit mère!

MADAME FRANVAL, émue.

Ce reproche cruel me blesse au fond du cœur.

DUMONT.

Point d'attendrissement... allons, adieu, ma sœur.

MADAME FRANVAL, apercevant Saint-Remy.

Saint-Remy!.... demeurez.

DUMONT.

Eh bien! soit! pour te plaire,
Je ferai connaissance avec le cher beau-frère.

SCÈNE V.

DUMONT, SAINT-REMY, MADAME FRANVAL.

SAINT-REMY, parlant dans la coulisse.

Oui, chez l'ambassadeur que l'on m'écrive aussi.
Ah! j'oubliais le prince où je dînai jeudi.

DUMONT, à sa sœur.

C'est un homme de cour.

MADAME FRANVAL, bas à son frère.

Vainement on l'invite;
Il ne veut pas s'y rendre.

DUMONT.

Il vit en bon ermite.

SAINT-REMY.

Ah! madame, pardon; chez vous je me rendais :
Quelle belle santé! je ne vous vis jamais
Plus fraîche.

DUMONT, à part.

Beau début!

SAINT-REMY.

La physionomie
Offre au premier regard l'histoire de la vie;
Aussi sur votre front on lit le calme heureux
Qui naît d'un esprit sage et d'un cœur vertueux.

DUMONT, à part.

Comme il est patelin.

MADAME FRANVAL.

Je suis reconnaissante;
Et de mon embarras....

DUMONT, à part.

Voyez quelle innocente!...

SAINT-REMY.

De mille soins gênants me voilà dégagé;
On en est trop souvent dans le monde assiégé;
Mais il est de ces gens dont le rang, la naissance,
Exigent des égards, un peu de déférence :
Je n'aime point la cour; et, malgré moi, pourtant,
Pour la forme, parfois, je m'y montre un instant;

Mais je ne m'y plais pas ; l'étiquette me lasse.
Eh bien ! ne veut-on pas, par respect pour ma race,
Que me montrant au rang de nos braves guerriers,
Comme eux au champ de Mars je cueille des lauriers !
Le comte de Rissy, c'est mon ami d'enfance,
D'un très-beau régiment, m'a répondu d'avance ;
Quand, d'un autre côté, l'homme le plus puissant,
Dans les emplois civils m'offrait le plus beau rang.
Partout j'ai refusé l'honneur qu'on me veut faire.
Ce peu d'ambition tient à mon caractère :
Je ne puis des grandeurs me montrer partisan ;
J'ai le cœur trop ouvert pour être courtisan.
Oui, je crois qu'il vaut mieux, près d'une douce amie,
Vivre au sein du repos et glisser dans la vie,
Que de se tourmenter pour un éclat trompeur
Qui brille aux yeux du monde, et n'est rien pour le cœur.

DUMONT.

Je suis de votre avis : c'est là qu'une ame honnête
Au sein de ses vertus sourit à la tempête.

SAINT-REMY.

Monsieur....

MADAME FRANVAL.

Mais c'est à moi, monsieur de Saint-Remy,
A présenter mon frère.

SAINT-REMY, allant vivement à Dumont.

Ah ! dites mon ami.

DUMONT.

Pas encor tout-à-fait.

SAINT-REMY.

Mais bientôt, je l'espère.

D'après ce qu'on m'a dit, je vous chéris en frère.
Donnez-moi votre main, mon cher monsieur Dumont.

DUMONT.

Je vois que vous aimez toute notre maison.
C'est avoir, j'en conviens, un heureux caractère.
Pardon, je ne vais pas aussi vite en affaire.

SAINT-REMY.

Ah ! je vous connaissais de réputation.

DUMONT.

Oui, j'ai pour revenu le tiers d'un million.

SAINT-REMY.

Votre papier partout répandu sur la place....

DUMONT.

Me donne des amis dont très-bien je me passe.

SAINT-REMY.

A Londres, on prétend que les fonds sont baissés ;
N'en arrivez-vous pas?

MADAME FRANVAL.

Vraiment ! vous conversez
Comme un négociant.

SAINT-REMY.

Jadis en Angleterre,
J'ai fait valoir des fonds qui restaient à rien faire.
D'abord je vous dirai que dans ce pays-là,
Un lord, un grand seigneur, fait valoir ce qu'il a.
Moi, je trouve très-bien de voir que cette classe
Parmi nos commerçants d'elle-même se place.
On aime son pays, et tout y va très-bien
Quand on lie à son sort ses talents et son bien.
Celui qui dans l'état ravive l'industrie,

Qui par de grands travaux enrichit sa patrie,
Qui rappelle et retient dans leur activité
Tous les bras indolents de la société,
Est le vrai commerçant, qui me paraît, en somme,
Quand il a fait fortune, un très-bon gentilhomme.

DUMONT, à part.

Le traître! avec quel art il cherche à me flatter.

(Haut.)

Vos fonds dans le commerce ont dû vous rapporter?

SAINT-REMY.

Oui, je les plaçai tous, en usant de prudence,
Dans une filature.

DUMONT, à part.

A-t-il de l'impudence!

(Haut.)

Vous gagnâtes beaucoup?

SAINT-REMY.

Non; et c'est tout au plus
Si j'en pourrai tirer un jour cent mille écus.
Mais maintenant mon goût me porte à la culture.

DUMONT.

Employez-y les fonds de votre filature.

MADAME FRANVAL.

Eh quoi! ce simple goût....

SAINT-REMY.

J'aimai d'abord les fleurs.
Bientôt conduit vers l'art de nos cultivateurs,
J'ai vu qu'ils étaient trop guidés par l'habitude.
Moi, de la théorie ayant fait une étude,
Je viens de concevoir un procédé nouveau

Dont je veux enrichir ma ferme et mon château.

DUMONT.

Votre château, monsieur, est....

SAINT-REMY.

Dans les Pyrénées.

DUMONT.

Et non loin de l'Espagne?

SAINT-REMY.

A deux ou trois journées.

DUMONT.

Nouvellement bâti!

SAINT-REMY.

Non, il est très-ancien;
On le fait remonter jusqu'à Domitien.
Je ne crois pas du tout cette vieille chronique;
Car son architecture est tout-à-fait gothique.
Seulement, où je vois sa grande antiquité,
C'est qu'il unit le style à la solidité.
Nos pères n'employaient qu'un ciment très-durable;
Mais nous avons perdu leur secret admirable;
Et je suis convaincu que de nos monuments
Pas un n'existera dans deux ou trois cents ans.

DUMONT, à part.

Comme il parle de tout, et qu'il a d'assurance!
(Haut.)
Je verrai ce château quelque jour, je le pense.

SAINT-REMY.

Oui, j'y compte. A propos, guidez-moi donc aussi
Dans l'emploi de l'argent que je possède ici.
A Londres, vous savez....

DUMONT.

Placez vos fonds en France,
Puisque c'est là le lieu de votre résidence.
Je puis, dès aujourd'hui, vous changer vos effets,
Comme futur parent, le tout sans intérêts.

SAINT-REMY.

Mais demain nous verrons ; ce n'est qu'une misère.

DUMONT, à part.

Au diable, de bon cœur, il donne le beau-frère.

SAINT-REMY.

Moi, je suis riche assez; je dépense fort peu.
Grace au ciel! je n'ai plus ce maudit goût du jeu;
Je l'ai porté très-loin dans ma folle jeunesse.
Sans compter les travers d'une toute autre espèce;
Le beau sexe surtout avait droit sur mon cœur.
En cherchant le plaisir, j'échappais au bonheur;
Je croyais le trouver dans ma grande dépense;
Se ruiner par ton était de mode en France;
Mais ce temps-là n'est plus : nos Français sont meilleurs :
Ils ont plus de raison, et surtout plus de mœurs.
Nos Laïs n'iraient point, d'un luxe asiatique,
Insulter maintenant à la pudeur publique.
On aime le plaisir; mais honnête et chez soi :
Enfin, nous valons mieux, j'en puis juger par moi.

DUMONT, bas à sa sœur.

De ses vices passés il se fait un mérite.

MADAME FRANVAL.

Vous ne l'accusez pas au moins d'être hypocrite.

SCÈNE VI.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Votre voiture attend, madame.

MADAME FRANVAL.

Ah! nous allons.

(Montrant Saint-Remy.)

Tous deux, pour un instant, mon frère, nous sortons.
Vous dînez avec nous?

DUMONT.

Je ne puis le promettre.

SAINT-REMY.

Quoi! vous nous refusez?

MADAME FRANVAL, d'un ton piqué.

Vous en êtes le maître.

DUMONT.

Très-bien, ma chère sœur.

SAINT-REMY.

Non, monsieur, vous viendrez.

DUMONT.

Nous nous verrons bientôt plus que vous ne voudrez.

SAINT-REMY, le saluant sort avec madame Franval.

Jamais assez, monsieur.

SCÈNE VII.

DUMONT, SEUL.

Quel excès d'impudence!
Il faut avec cet homme agir avec prudence;
Dès qu'on croit le saisir, il échappe aussitôt.
Ah! quand on vit d'intrigue, on n'est jamais un sot.
A l'épouser je vois ma sœur bien décidée....
Si je pouvais connaître.... Il me vient une idée...
Courons un peu Paris, consultons des Anglais;
Qui sait! je dois par eux apprendre ses hauts faits;
Je dois contre ses mœurs obtenir quelque preuve
Que j'apporterai vite à notre pauvre veuve;
Et puis nous l'aiderons à chasser de son cœur
L'intrigant qui déja s'en croit le possesseur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLES, UN DOMESTIQUE.

CHARLES.

C'EST monsieur Saint-Remy que j'ai vu tout à l'heure
Entrer dans cet hôtel?

LE DOMESTIQUE.

C'est ici sa demeure

CHARLES.

Ne puis-je lui parler?

LE DOMESTIQUE.

Non, je ne le crois pas.
Son hymen très-prochain lui cause un embarras...

CHARLES.

Saint-Remy se marie?

LE DOMESTIQUE.

Il épouse madame....

CHARLES.

Madame?

LE DOMESTIQUE.

De Franval.

CHARLES, à part.

Ah! malheureuse femme!

(Haut.)

Mais la jeune personne?

LE DOMESTIQUE.

Est sa fille.

CHARLES, à part.

Vraiment?

LE DOMESTIQUE, à part.

Ah! que de questions! Dans cet appartement
Monsieur de Saint-Remy peut-être va se rendre;
Je vais vous annoncer; voulez-vous bien l'attendre.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CHARLES, SEUL.

Pour déjouer un traître, ah! le ciel m'a choisi;
Mais suis-je moins coupable en paraissant ici?
Oserais-je jamais offenser l'innocence
De l'aveu d'un amour qui fait mon espérance?
Mais on vient. Dieux! c'est elle.

SCÈNE III.

ADÈLE, CHARLES.

ADÈLE, cherchant des yeux.

Eh! mais je ne vois pas
Que ma mère... C'est lui! quel est mon embarras!

CHARLES, à part.

(Haut.)

Je n'ose lui parler. Pardon, mademoiselle,

(A part.)

Lorsque je viens ici... Je tremble devant elle.

ADÈLE.

(A part.)

Mais je venais aussi pour.... C'est bien singulier;
Pourquoi me fait-il peur? Qu'il parle le premier.

CHARLES.

Le motif qui m'amène est de grande importance.
Je n'aurais pas osé, sans cette circonstance,
M'offrir à vos regards.

ADÈLE, troublée.

Monsieur dit... qu'il me dit

(A part.)

Que d'ailleurs... Je croyais que j'avais plus d'esprit.
Dans mon livre la dame en dit bien davantage.

CHARLES.

Je sais tout le respect que je dois à votre âge;
Et si d'être connu je puis avoir l'honneur....

ADÈLE, étourdiment.

Moi! je vous connais bien.

CHARLES.

Cet espoir trop flatteur....

ADÈLE.

Ah! bon dieu! qu'ai-je dit?

CHARLES.

Ah! serait-il possible
Que le secret d'un cœur malheureux et sensible...

ADÈLE, à part.

Sensible et malheureux, ainsi parlait l'amant.
Si je lui répondais comme dans le roman?

CHARLES.

Ne vous offensez pas surtout, mademoiselle,
De ma témérité.

ADÈLE, cherchant.

Ma mémoire infidèle...

CHARLES.

En osant vous aimer, je fus trop criminel.

ADÈLE, à part.

Bon, cela me revient.

CHARLES.

Mais mon respect est tel,
Que si vous rejetez les vœux d'un cœur sincère,
Je cours chercher la mort sous un autre hémisphère.

ADÈLE, avec dignité.

« *Monsieur, n'essayez point à lire dans mon cœur;*
« *Je voudrais me cacher mon imprudente erreur.* »

CHARLES.

Comment?

ADÈLE, s'impatientant.

Mais laissez donc : « *Oui, je deviens coupable,*
« *En suivant de l'amour la pente redoutable.* »

CHARLES, à genoux.

Ah! ma reconnaissance...

ADÈLE.

Eh bien! que faites-vous?

CHARLES.

Dans mon ravissement, j'embrasse vos genoux.

ADÈLE.

Nous n'en sommes pas là. Je ne puis plus rien dire.

CHARLES.

Vous me répondiez donc?...

ADÈLE.

Ce que je viens de lire.

Vous vous en étonnez?

CHARLES.

Pour moi quelle leçon!

ADÈLE.

J'en apprendrai bien plus dans le livre second.
Monsieur de Saint-Remy!... Chut! il faut du mystère!

CHARLES, à part.

Ah! je suis trop puni de n'avoir pu me taire.
Devais-je révéler à ce cœur innocent...

ADÈLE.

Nous nous rencontrerons dans quelqu'autre moment;
Avec vous, en secret, il faut bien que je cause;
Puis à mon oncle, après, j'irai conter la chose.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-REMY, CHARLES.

SAINT-REMY, à la coulisse.

Pourquoi laisser entrer? on connaît mon bon cœur.

(Apercevant Charles.)

Les malheureux viendront.... Comment! c'est vous?

CHARLES.

Monsieur..

SAINT-REMY.

Qui t'a conduit ici?

CHARLES.

Ma mauvaise fortune.
Ma présence en ces lieux vous est-elle importune?

SAINT-REMY.

Non, lorsqu'après un an je retrouve un ami!

CHARLES.

De me revoir, monsieur, vous êtes donc ravi?

SAINT-REMY.

(A part.)

En doutes-tu, mon cher? Qui diable me l'amène?
(Haut.)
Mais dis-moi, cet air triste annonce quelque peine:
Serais-tu malheureux?

CHARLES.

Mais vous savez très-bien
Que dès votre départ il ne me restait rien.
Que le jeu m'a réduit....

SAINT-REMY.

Ah! que fait-on à Londre?
C'est un très-beau pays.

CHARLES.

Je ne puis vous répondre.
Ne renouvelez pas des regrets superflus.
Depuis long-temps, hélas! je ne l'habite plus;
Mes revers, mes chagrins, une fatale dette,
M'ont fait dans ce pays chercher une retraite.

SAINT-REMY.

Ma foi, tu fis fort bien : de crainte d'accident,
S'éloigner est toujours un parti très-prudent.
Si pour toi la fortune en ce jour est rebelle,

Tu la verras bientôt se montrer moins cruelle;
Et, dans un seul instant, réparant ses erreurs,
Elle t'accablera des plus douces faveurs.
Très-souvent emporté par ma vive jeunesse,
J'ai payé le tribut à l'humaine faiblesse;
Je voulais, comme toi, trancher du grand seigneur ;
Qui veut hanter les grands, doit payer cet honneur.

CHARLES.

Les grands!...

SAINT-REMY.

Je me suis vu la fortune contraire;
Mais pour des gens d'esprit la peine est passagère.
Il arrive un moment...

CHARLES.

Oui, c'est la vérité;
Et quand je perdis tout, vous fûtes bien traité.

SAINT-REMY.

Mais je n'ai point joué contre toi.

CHARLES.

Non, vous-même;
Vos amis seulement sont d'un bonheur extrême.

SAINT-REMY.

Charles, que signifie un semblable soupçon?

CHARLES.

S'il vous blesse, je puis vous en faire raison.
(Élevant la voix.)
Oui, monsieur, je le dis.

SAINT-REMY, inquiet.

Parlez plus bas, de grace!
Vous le savez assez, je crains peu la menace;

Mais dans cette maison un éclat dangereux...

CHARLES.

Je parlerai de même ailleurs que dans ces lieux.

SAINT-REMY.

Mais vous savez aussi que je puis vous entendre ;
Que dans un rendez-vous je ne fais pas attendre.
Monsieur, vous m'avez vu m'expliquer en champ clos.

CHARLES.

C'est la seule vertu...

SAINT-REMY.

Bon! voilà de grands mots.
Par le malheur je vois que ton ame est aigrie ;
Mais tu sais que l'injure à rien ne remédie.
Causons tranquillement.... Envers toi si j'ai tort,
Je puis tout réparer.... Des outrages du sort
Mon amitié veut bien se rendre responsable.
Je ne me souviens plus que tu devins coupable.
Je devine à peu près quel est ton dénûment ;
Et tu sais qu'un ami peut offrir de l'argent :
Accepte.

(Il lui présente une bourse.)

CHARLES.

Non, monsieur.

SAINT-REMY.

C'est être ridicule.
Va, tu peux recevoir cet argent sans scrupule.

CHARLES.

Je le crois. Cependant je vous suis obligé.

SAINT-REMY.

Eh quoi! mon offre encor t'aurait-elle outragé?

CHARLES.

Je n'emprunte qu'autant que je suis sûr de rendre.

SAINT-REMY.

C'est cela qui t'arrête! ami, tu peux le prendre;
Moi, je n'y compte plus, sitôt qu'il est prêté.

CHARLES.

Encore une fois, non.

SAINT-REMY.

Soit! garde ta fierté;
Mais de tous tes chagrins ne me fais pas un crime,
Lorsque tu vois combien l'amitié qui m'anime....

CHARLES.

Je suis reconnaissant....

SAINT-REMY.

Demeures-tu bien loin?
Je veux aller te voir.

CHARLES.

C'est prendre trop de soin.
La maison que j'habite est modeste et commune;
Mais elle doit suffire à ma triste fortune.

SAINT-REMY.

De tes nombreux revers je suis fâché vraiment;
Je voudrais te loger plus convenablement.
J'habite maintenant chez une vieille tante
Du côté maternel.... Cette bonne parente,
Un peu trop singulière, est très-riche, dit-on;
Et j'aurai quelque jour cette succession.
Il me faut ménager la bonne douairière;
Elle est avare en diable, et d'humeur casanière.
Sa trop grande santé m'incommode à l'excès:

On est donc éternel quand on vit au Marais !
S'il pouvait arriver ce beau jour de tristesse !...
L'espoir de ce grand deuil me cause une allégresse !...
Mais, viens, je dois sortir, la voiture m'attend ;
Je te reconduirai, si tu veux, en sortant.

CHARLES, avec ironie.

Non ; j'ai dans cet hôtel une affaire pressée,
A laquelle la vieille est fort intéressée.

SAINT-REMY.

Quoi ! madame Franval !

CHARLES.

Oh ! je la connais peu ;
Mais quand on est l'ami de son très-cher neveu....

SAINT-REMY, à part.

Il plaisante, je crois.

CHARLES.

Puis, j'aurai l'avantage
De la féliciter sur son grand mariage.

SAINT-REMY.

Quoi ! tu sais....

CHARLES.

Une tante est un fort bon parti ;
Vous devez désirer d'en être le mari.
Même de son vivant vous aurez l'héritage.

SAINT-REMY.

(A part.)

Qui peut t'avoir appris ?... Conjurons cet orage.

CHARLES.

Aujourd'hui vous signez le bienheureux contrat,
Qui doit pour l'avenir assurer votre état :

Veuillez me présenter à la belle future;
Je serai de la noce.

SAINT-REMY, à part.

Au diable l'aventure!

(Haut.)

Il faut le ménager.... J'y compte bien aussi;
Mais ta discrétion est nécessaire ici.
De tous me grands projets je veux d'abord t'instruire,
Te prévenir surtout de ce que tu dois dire.

CHARLES.

Dans ces emplois, monsieur, je ne puis vous servir:
J'ai le plus grand défaut, je ne sais pas mentir.
Dès le premier moment, je dirai qui vous êtes,
Et comment vous vivez, et tout ce que vous faites.
Mon indiscrétion ne peut causer de mal,
Si vous ne trompez point madame de Franval.

SAINT-REMY.

Imprudent! malheureux! quand tout me favorise,
Vous voulez m'enlever le prix d'une entreprise
Qui déja m'a coûté tant de peines, de soins!
Ingrat! réfléchis donc à tes pressants besoins;
Des ressources sans nombre à tes yeux sont offertes;
Oui, ce cœur généreux veut réparer tes pertes.

CHARLES.

Non, non, cet or, acquis par de pareils moyens,
Me rendrait à tes yeux ce que tu fus aux miens.

SAINT-REMY.

Perfide!... Mais réponds avant que je me venge.
Pourquoi donc cet éclat, et quel motif étrange
T'engage à déranger un plan bien concerté,

Qui peut à ton bonheur....

CHARLES.

D'abord, la probité,
Et surtout le désir de sauver une femme
Dont la fille adorable....

SAINT-REMY.

A des droits sur ton ame?

CHARLES.

Elle seule console un cœur infortuné
Que tout dans la nature avait abondonné.

SAINT-REMY.

Que dis-tu? quel secret! tu connaîtrais Adèle?
Tu l'aimerais enfin?

CHARLES.

Je ne vis que par elle.
Son image me suit; je l'aime avec ardeur;
Elle seule aujourd'hui peut me rendre au bonheur.

SAINT-REMY.

Eh bien! je veux servir l'ingrat qui veut me nuire,
Et le guider au but vers lequel il aspire.
Oui, lorsque tu prétends renverser mes projets,
Moi, je prétends des tiens assurer le succès,
Et te faire obtenir, de l'aveu de sa mère,
Cette jeune beauté que ton amour préfère.

CHARLES.

Ah! de quel doux espoir, ô ciel! me flattez-vous!

SAINT-REMY.

Charles, avant un mois tu seras son époux.
Écoute-moi: guidé par ta vive jeunesse,
Et par le fol excès de ta délicatesse,

Tu crois qu'en révélant à madame Franval
Quelques traits de ma vie où l'on veut voir du mal,
Tu vas m'ôter le cœur d'une femme sensible;
Détrompe-toi, mon cher; la chose est impossible;
Et quand tu parviendrais à me donner un tort,
Je n'en suis pas moins sûr de partager son sort.
Écoute bien plutôt l'amour et la fortune;
Et pour notre bonheur faisons cause commune.
A ton ardent espoir j'unis mes intérêts,
Et je t'assure alors le plus brillant succès.
Dès aujourd'hui tu viens habiter ma demeure;
Tu verras en ces lieux ton amante à toute heure.
Sans outrager les lois de l'hospitalité,
Tu pourras émouvoir la sensibilité
De ce cœur tout naïf. Chaque jour va t'apprendre
Une part du secret que tu veux lui surprendre;
Dans son regard si doux ton cœur pourra saisir
Son premier sentiment et son premier désir;
Et bientôt couronnant votre amour mutuelle,
L'hymen à mon ami livrera son Adèle.

CHARLES.

Pour me séduire en vain vous m'offrez le bonheur;
Vous flattez mes désirs sans convaincre mon cœur.
Je n'y puis consentir.

SAINT-REMY.

Malgré toi, je t'oblige....
Mais on vient; dissimule, il le faut, je l'exige:
C'est madame Franval!

CHARLES.

Que vais-je faire ici?

SCÈNE V.

MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, CHARLES.

MADAME FRANVAL.

Je viens.... Quel est monsieur?

SAINT-REMY.

Le fils de mon ami,
Du brave sir Lowel, baronnet d'Angleterre.

CHARLES, à part.

Sir Lowel est mon nom.

SAINT-REMY.

Nous avons fait la guerre
Pendant long-temps ensemble... Au fort de Gibraltar
Il périssait sans moi, deux minutes plus tard;
Et mon courage alors qui lui sauva la vie,
Entre nous deux forma le doux nœud qui nous lie.
C'est un homme d'honneur; et son fils malheureux
Doit trouver dans mon cœur un secours généreux.

MADAME FRANVAL.

Son fils est....

SAINT-REMY.

La jeunesse est toujours étourdie.
Notre jeune homme à Londre a fait une folie;
Cependant noble et fier, même au sein de l'erreur,
Il ne s'écarta point du chemin de l'honneur.

MADAME FRANVAL.

Dès que l'on voit monsieur, sur sa figure honnête
On lit....

SAINT-REMY.

Lowel, pourquoi baisser ainsi la tête?
Quand le sévère honneur n'a rien à reprocher,
Quand on s'estime enfin, pourquoi donc se cacher?
Quitter de ses parents le séjour trop austère,
Remplir de sa folie une ville étrangère,
Perdre tous ses moments et sa fortune au jeu,
C'est sans doute un grand tort, mais dont on rougit peu.

MADAME FRANVAL.

Il fut donc la dupe?

SAINT-REMY.

Oui, d'une femme jolie.

CHARLES.

Non; mais d'un bon ami qui vivait d'industrie.

SAINT-REMY.

Bonne leçon pour vous; on n'est pas deux fois pris.

MADAME FRANVAL.

Hélas! on voit beaucoup de ces gens dans Paris.
Trop heureux le jeune homme à qui la prévoyance
Fait éviter le piége offert à l'imprudence!
S'il y tombe, bientôt ce jeune infortuné,
Avili par ses mœurs, et de plus ruiné,
Sans appui, sans secours, dégradé par le vice,
Cesse d'être victime, afin d'être complice.

CHARLES, troublé.

Hélas! c'est mon arrêt et ma confusion.
Madame....

SAINT-REMY, vivement.

Vous troublez ce malheureux garçon.
Voyez son embarras.... Jeune homme, du courage!

Vous avez dû payer le tribut à votre âge ;
Reprenez vos esprits ; madame n'a point eu
Le projet de blesser l'ami que j'ai reçu :
Elle est bonne....

MADAME FRANVAL.

Ah ! monsieur ! je suis désespérée....

SAINT-REMY.

Je vais rendre au bercail la brebis égarée :
Éloignons le chagrin.

CHARLES, à part.

Oh ! quelle audace il a !

SAINT-REMY.

Je vais écrire au père, et tout s'arrangera :
D'abord, pour m'arracher à des inquiétudes,
Et vous faire quitter certaines habitudes,
Vous resterez ici, dans ma société ;
Près de moi vous serez au moins en sûreté.

MADAME FRANVAL.

Oui, c'est ce que monsieur aura de mieux à faire.

SAINT-REMY.

Qu'il demeure avec nous : vous pourrez d'une mère
Lui donner les conseils.

MADAME FRANVAL.

J'y consens de bon cœur.

CHARLES, à part.

Eh quoi ! je pourrai voir Adèle ? ah ! quel bonheur !

SAINT-REMY.

A propos, le notaire.... il devait nous attendre.

MADAME FRANVAL.

Près de lui je venais vous prier de vous rendre.

Du contrat il rédige à présent le projet,
Et nous le signerons sitôt qu'il sera fait.

SAINT-REMY.

Allons le retrouver; c'est un vieillard aimable;
Et de manquer d'égards, moi, je suis incapable.
A l'instant je reviens.

CHARLES.

Monsieur, vous...

SAINT-REMY.

En sortant,
Madame va songer à ton appartement.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

CHARLES, SEUL.

Madame de Franval m'a bien rendu justice;
Je ne suis plus victime, et me voilà complice!
Échappons au mépris; dès ce moment sortons...
Quoi! sans revoir Adèle!... impossible; restons.
Dût-elle rire enfin du feu qui me dévore,
Je ne puis m'éloigner sans lui parler encore.
La voici.

SCÈNE VII.

ADÈLE CHARLES.

ADÈLE.

Je vous cherche. Ah! je sais vos secrets,
Et pour vous en parler, je reviens tout exprès.

CHARLES.

Mes secrets ?

ADÈLE.

C'est monsieur Saint-Remy qui m'envoie ;
Vous devez bien l'aimer ?

CHARLES, à part.

Quels moyens il emploie !

ADÈLE.

Tout à l'heure il m'a dit qu'on vous nommait Lowel,
Et que vous méritiez le courroux paternel ;
Que ma mère aujourd'hui vous donnait un asile ;
Que graces à mes soins vous seriez plus tranquille ;
Seulement qu'il fallait vous surveiller de près,
Pour vous faire quitter tous vos mauvais sujets ;
Que je devais d'abord vous aimer comme un frère,
Et qu'à mon tour aussi je vous deviendrais chère ;
Que vous êtes très-fou ; mais que vous êtes bon
Sitôt que vous avez repris votre raison.

CHARLES, à part.

Dans ses projets déja quelle adresse perfide !

ADÈLE.

Pourquoi ne pas parler ? soyez donc moins timide,
Dites-moi vos chagrins ; je vais vous consoler.

CHARLES, à part.

Quel ton naïf et bon !...

ADÈLE.

Vous n'osez me parler !
Quoique je ne sois pas très-avancée en âge,
Je sais qu'assez souvent un homme n'est pas sage ;
Que par les passions il se laisse entraîner,

Et qu'un rien tout à coup le fait déraisonner.

CHARLES, en soupirant.

Vous avez lu cela ?

ADÈLE.

C'est la vérité même.
Dans mon livre on vous craint bien plus qu'on ne vous aime;
Et si j'en crois, monsieur, ce qu'on cite de vous,
Les hommes sont méchants, et de plus ils sont fous.

CHARLES.

Et vous me croyez donc...

ADÈLE.

Pas plus sage qu'un autre.
Chacun a sa folie, et vous avez la vôtre;
Si bien que votre ami m'a dit en me quittant,
Qu'il fallait vous traiter comme un extravagant.

CHARLES.

Eh mais! que pensez-vous de ce futur beau-père?

ADÈLE.

Pourquoi supposez-vous qu'il puisse me déplaire?
Ainsi que mon cher oncle en direz-vous du mal?

CHARLES.

Quoi! vous avez un oncle?

ADÈLE.

Et très-original,
Généreux et malin, que de tout mon cœur j'aime;
Que je fais enrager pour l'amuser lui-même,
Et qui déteste aussi monsieur de Saint-Remy.
Il n'a donc qu'en vous seul un véritable ami?

CHARLES.

Moi, son ami, grands dieux!

ADÈLE.

Ce titre vous offense?

CHARLES.

Ah! bientôt vous saurez ce que sur lui je pense.
Mais puis-je voir votre oncle?

ADÈLE.

Il habite ici près.

CHARLES.

Je puis donc lui parler?

ADÈLE.

Vous avez des secrets
A lui communiquer?

CHARLES.

Je ne dois plus me taire.

ADÈLE.

D'hier au soir il est arrivé d'Angleterre.

CHARLES.

De Londre?

ADÈLE.

Il y cherchait un très-mauvais sujet
Qu'il n'avait vu qu'enfant.

CHARLES.

Eh quoi! c'est là l'objet?...

ADÈLE.

C'est mon oncle Dumont qui lui servit de père.

CHARLES.

Dumont!

ADÈLE.

Ah! contre lui comme il est en colère!
Et n'a-t-il pas raison? il l'aimait comme un fils.

CHARLES, à part.

De tout ce que j'entends....

ADÈLE.

Vous paraissez surpris;
Qu'avez-vous?

CHARLES.

(A part.)

Ce n'est rien. Il faut que je m'éclaire.

(Haut.)

De madame Franval monsieur Dumont est frère?

ADÈLE.

Mais sans doute.

CHARLES.

Ah! grands dieux!

ADÈLE.

Quelle agitation

CHARLES.

Oui! c'est le ciel qui m'a conduit dans la maison.

ADÈLE.

Eh bien! ce méchant-là, qu'avec raison l'on blâme,
Mon oncle eut le projet de me rendre sa femme!

CHARLES.

Il se peut!

ADÈLE.

Il disait tout gaîment: Oui, je veux
Que ma nièce et Belman soient unis tous les deux.
Je ferai cet hymen.

CHARLES, à part.

Ah! pour moi quelle épreuve!

ADÈLE.

Mais du mauvais sujet, grace au ciel! je suis veuve,
Et je m'en réjouis; c'est un très-grand malheur
D'épouser un méchant, un ingrat, un joueur.

CHARLES, à part.

Je me précipitais dans un nouvel abîme.

ADÈLE.

Eh bon dieu! qu'a-t-il donc? son regard qui s'anime...

CHARLES, à part.

Moi! j'aurais pu, grands dieux! trahir mon bienfaiteur!
Malheureux! qu'ai-je fait?

ADÈLE, s'éloignant.

Vraiment, il me fait peur.

CHARLES, à part.

Non, traître! tu cherchais en vain à me séduire!

ADÈLE, à part, regardant Charles.

Il a l'air en courroux; et que peut-il se dire?

CHARLES, à part.

Mais je vais déjouer tes infames projets.

ADÈLE, de même.

On me l'avait bien dit.

CHARLES, à part.

Nous nous battrons après.

ADÈLE, de même.

Il est dans sa folie.

CHARLES, à part.

Oui, le sort favorable
Me ramène en ces lieux pour punir un coupable.

(Haut.)

Sachez, mademoiselle...

ADÈLE, effrayée.

Ah! ne m'approchez pas!

CHARLES.

Vous croyez...

ADÈLE.

Non, monsieur, ne suivez point mes pas.

(A part.)

Ah! comme en un instant sa tête déménage!
A son âge, être fou! c'est vraiment grand dommage!

(Elle sort en courant.)

SCÈNE VIII.

CHARLES, SEUL.

Mais je puis empêcher.... Ah! cet heureux espoir....
J'y parviendrai peut-être en faisant mon devoir....
Hélas! j'allais trahir mon bienfaiteur, mon père,
Et voir livrer sa sœur!.... Pour la sauver, que faire?
Je puis me procurer, et par l'ambassadeur,
Quelqu'écrit qui pourra dévoiler l'imposteur.
Mais essayons d'abord, à l'abri du mystère,
De voir monsieur Dumont, de calmer sa colère;
Et quant à Saint-Remy, je dois feindre avec lui;
Des détails de son plan m'emparer aujourd'hui.
Oui, c'est le seul moyen de déjouer l'adresse
Du méchant qui naguère a séduit ma jeunesse;
Et qui tantôt encor, trompant mon faible cœur,
Enrichi de mes biens, m'allait ravir l'honneur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHARLES, SAINT-REMY.

SAINT-REMY.

Au bonheur qui t'attend cesse d'être rebelle,
Accepte les bienfaits d'une amitié fidèle;
Oui, je veux par mes soins qu'établi dans ces lieux,
Mon ami soit un jour au comble de ses vœux.

CHARLES.

Ces odieux moyens!...

SAINT-REMY.

Sois donc plus raisonnable.
Des fautes de l'amour on n'est jamais coupable.
On croirait, à te voir cet air triste et boudeur,
Que tu commets un crime en cherchant le bonheur.

CHARLES.

Oui, tromper est un crime....

SAINT-REMY.

Aux yeux de l'imbécile
Qui sait peu comme on vit à la cour, à la ville.
Pour nous justifier il est mille raisons;
Et nous aurons bien fait, si nous réussissons.
De ruses et d'esprit les hommes font échange;
On est trompé, l'on trompe, et tout cela s'arrange.
Tu n'en peux pas douter; dans le monde on le voit,
La fortune appartient toujours au plus adroit.

Eh! mais, jette un instant les yeux sur le grand monde;
Pèse bien les moyens sur lesquels il se fonde;
Et si tu descendais un étage plus bas,
Observe et réfléchis; que n'y verrais-tu pas?
Marchands, hommes de loi, tous gens très-nécessaires,
Quand ils ne trompent pas font de tristes affaires.
Le banquier de vos fonds vous offrant l'intérêt,
Parle-t-il du bilan qu'il prépare en secret?
De ces honnêtes gens, que l'intrigue stimule,
Trouve-t-on la conduite et basse et ridicule?
Et lorsque la fortune au but les a portés,
En sont-ils moins bien vus dans nos sociétés?
Tu m'as dit qu'à Paris un homme qu'on révère,
Prenait à tes destins un intérêt de père;
Mais que ton mauvais sort t'en avait éloigné.
Je le crois; on repousse un homme infortuné;
Mais que bientôt l'amour, flattant ton espérance,
Te rende possesseur de la fortune immense
Que t'apporte pour dot un objet enchanteur,
Tu seras accueilli de ton cher bienfaiteur.
L'argent seul est le but qui dirige les hommes;
C'est par lui qu'on peut tout dans le siècle où nous sommes;
Il agit à la fois sur le rang, la beauté;
Il supplée au talent, presque à la probité;
Il impose ses lois aux maîtres de la terre;
Il entretient la paix ou fomente la guerre;
Enfin l'argent est tout; quiconque n'en a pas
Quand il peut en avoir, est un sot ici-bas;
Et nous serions vraiment tout-à-fait ridicules,
Si je m'en rapportais, mon cher, à tes scrupules.

CHARLES.

Vous connaissez le monde ; et peut-être ai-je tort
D'opposer à vos vœux un courageux effort ;
Mais certains préjugés....

SAINT-REMY.

J'en crains peu l'influence ;
L'amour est dans ton cœur ; il fera résistance.
D'abord sois bien certain, et c'est la vérité,
Que nous n'agissons point contre la probité.
De mes jours je n'ai, moi, fait de mal à personne ;
Mais je suis le torrent où le sort m'abandonne :
Quand madame Franval a cru voir dans mon nom
De quelque souche antique un dernier rejeton,
Dois-je donc aujourd'hui, sachant bien qu'elle m'aime,
La priver d'une erreur qui fait son bonheur même ?
Ces mortels enviés, que sont-ils plus que nous ?
N'en ai-je pas l'esprit et même tous les goûts ?
J'aime le jeu, le vin, et surtout la dépense ;
Je me trouve parfois un peu bas en finance ;
Mais je sais m'arranger avec mes créanciers.
Parle-t-on de se battre ? on me voit des premiers ;
Je chéris la beauté qui n'est pas trop farouche ;
Le beau nom de l'honneur est toujours dans ma bouche :
Qui me croirait méchant m'aurait très-mal jugé.
Je conviens que je vis sans aucun préjugé.
Les vertus ne font pas des maris très-aimables ;
Plus que certaines gens que l'on nomme estimables,
Je puis avec la dame en agir assez bien :
En l'épousant, tu vois que j'agis pour son bien.

CHARLES, souriant.

Vous répondez à tout.... Je n'ai plus rien à dire.
Ainsi le mariage....

SAINT-REMY.

Elle vient d'y souscrire.
Du contrat, de la noce, on forme les apprêts;
La fortune me rit, et je touche au succès.

CHARLES.

Est-ce sous votre nom, peu connu dans la France,
Que vous épousez?

SAINT-REMY.

Fi! de ma haute naissance
J'ai la preuve certaine; et de vieux parchemins
Que jadis ma prudence a fixés dans mes mains,
En me faisant sortir d'une tige guerrière,
Ont fait un colonel de feu mon pauvre père,
Qui, s'il vivait encor, pourrait être surpris
Du rang où la fortune a fait monter son fils.

CHARLES.

C'est très-bien; et de plus cet acte qu'on rédige
Est en votre faveur?

SAINT-REMY.

Oh! c'est un vrai prodige;
Non pas de bel esprit, mais d'un certain talent
Dont le ciel m'a doué, je ne sais trop comment:
Jamais on ne me vit sur les bancs d'une école,
Et j'en remontrerais peut-être au vieux Barthole.

CHARLES.

Vous avez fait sans doute une étude autrefois?...

SAINT-REMY.

Oh! dans notre carrière on sait un peu les lois.
Va, pour notre bonheur tu peux me laisser faire;
Je sais adroitement me tirer d'une affaire.
Mon hymen arrangé, d'abord je songe au tien;
Il m'est, je te l'assure, aussi cher que le mien.
Ta naissance, et surtout la bonté de ton ame,
Te donnent mille droits au succès de ta flamme;
Mais le sort envers toi devînt-il rigoureux,
Dans moi tu trouveras un cœur affectueux,
Qui ne suivit jamais la route trop commune,
De changer ses amis en changeant de fortune.
Je ne ressemble pas à ces hommes du jour,
Que l'on voit toujours prêts à faire un demi-tour;
Et qui n'ont en effet de pose véritable,
Qu'à l'instant où le vent n'est plus au variable.
Connais-moi; nous allons subir un même sort;
C'est, entre gens d'honneur, à la vie, à la mort.
J'entends monsieur Dumont; écarte tout nuage;
Ne songe qu'à l'objet qui devient ton partage.

CHARLES, à part.

Monsieur Dumont! comment supporter son aspect?
Je dois pourtant....

SAINT-REMY.

Il faut être très-circonspect.
Cet homme à manier est difficile en diable.

CHARLES, à part.

Justes dieux! s'il savait que je suis le coupable....

SCÈNE II.

CHARLES, SAINT-REMY, DUMONT.

SAINT-REMY.

Ah! sans doute, avec nous vous venez pour dîner?

DUMONT.

Un tout autre motif ici doit m'amener.
J'arrive pour vous voir exprès de ma demeure,
Et je viens pour causer tout au plus un quart-d'heure.

SAINT-REMY.

C'est bien peu; mais enfin....

DUMONT, apercevant Charles.

Ah! je n'avais pas vu
Ce jeune homme!...

SAINT-REMY.

Monsieur n'est point un inconnu.
C'est le fils d'un ami....

DUMONT, avec un air de mépris.

D'un ami de collége....

SAINT-REMY.

C'est un très-bon enfant; votre sœur le protége,
Et permet que chez elle il prenne un logement.

DUMONT, à part.

Allons, dans la maison encore un intrigant.
Sa physionomie est cependant honnête.

CHARLES, à part.

Éloignons-nous, mon trouble....

SAINT-REMY, à Charles, lui faisant signe de rester.

Où vas-tu donc? arrête.
Monsieur ne peut avoir rien de très-important....

DUMONT.

Mais l'objet qui m'amène est peu divertissant.

SAINT-REMY.

Pour vous?

DUMONT.

Pour vous. J'ai dû sur votre caractère,
Malgré ce que m'a dit une sœur qui m'est chère,
Solliciter partout de sûrs renseignements.
J'en ai reçu, monsieur, qui sont très-étonnants.

SAINT-REMY.

Et que dit-on? parlez.

DUMONT.

On ose se permettre....
Mais non; devant ma sœur je vous lirai la lettre.

SAINT-REMY.

Ah! c'est donc un écrit?

DUMONT.

Très-fort....

SAINT-REMY.

Vous plaisantez!
Et que dit-il, monsieur?

DUMONT.

Eh! mais, des vérités!
On me l'assure, au moins.

SAINT-REMY, à part.

Cet écrit m'inquiète.

CHARLES, à part.

Et d'où peut-il venir?

SAINT-REMY.

Eh bien! soit; je m'apprête
A voir les beaux effet d'une inquisition....
Vous ne me gâtez pas, au moins, monsieur Dumont.

DUMONT.

Ah! vous riez, tant mieux; moi, j'aime que l'on rie.
Et je viens vous donner exprès la comédie.

SAINT-REMY.

Eh bien! commençons donc! lisez l'écrit flatteur....

DUMONT.

Très-peu flatteur, monsieur; il attaque l'honneur.

SAINT-REMY.

Je me pique d'avoir de la philosophie.

DUMONT.

Eh bien! l'on dit que, grace à certaine industrie....

SAINT-REMY.

L'industrie est un bien.... tout, depuis l'artisan,
En remontant très-haut, jusques au courtisan....

DUMONT.

Oh! c'est toute autre chose, et vous devez m'entendre.

SAINT-REMY.

Je n'ai pas le bonheur, monsieur, de vous comprendre.

DUMONT.

Pour vous, homme du monde, il me semble étonnant
Que vous ne sachiez pas ce qu'est un intrigant.
Moi, je suis plus heureux; chaque jour m'en présente;
J'en connais un, surtout, dont l'aspect me tourmente.
Sur les sots et les fous il fonde son avoir.

Cause-t-il, son babil triomphe du savoir ;
Ayant soin de flatter, quelqu'ennui qu'il en coûte,
La sotte vanité de celui qui l'écoute,
Il parle aux gens de cour de leurs postes d'éclat,
Batailles aux guerriers, et code au magistrat;
Mais devenu l'ami d'une bonne famille,
Il épouse la mère ou convoite la fille;
Et maître, sans retour, d'un cœur trop confiant,
Il punit d'une erreur cet objet imprudent.
L'or, voilà son amour, son but, son espérance;
Et la perte d'autrui fait sa seule existence.

SAINT-REMY.

(A part.) (Haut.)

O le maudit vieillard! Ce n'est pas voir en beau.

CHARLES.

Ah! l'on pourrait encore rembrunir le tableau.
Monsieur ne parle pas de la perfide adresse
Que met ce corrupteur à tromper la jeunesse ;
Il a dans ses discours un ton de vérité...
Son esprit raisonneur ou sa folle gaîté
Vous flatte, vous séduit et vous met sans défense.
Au but qu'il se promet vous le portez d'avance;
Et les fils qu'en tous sens il vous aura tendus,
Vous ont enveloppé même avant qu'ils soient vus.
On se débat en vain; une force secrète
Du jeune infortuné vient hâter la défaite.
Une fois éloigné de son premier chemin,
Ne pouvant y rentrer, il cède à son destin;
Et s'aperçoit trop tard, au fond du précipice,
Qu'une première erreur est un pas vers le vice,

Qu'on ne peut s'écarter des hommes vertueux,
Sans perdre son estime et cesser d'être heureux.

DUMONT, allant à lui.

Ce jeune homme a vraiment...

SAINT-REMY, avec une colère intérieure.

La touchante boutade!

DUMONT, revenant sur ses pas.

Que je suis fou! de l'autre il est le camarade.

SAINT-REMY.

Sans défendre les gens que l'on accuse ici,
Je plains ceux que le sort force de vivre ainsi.
Il faut bien des vertus à qui connaît les hommes,
Et tous ne vivent pas dans l'aisance où nous sommes.
Quand un aventurier fait quelques malheureux,
Croyez qu'il est encor bien plus à plaindre qu'eux.
N'est-ce pas un tourment de chercher la fortune,
Sans avoir de moyen pour s'en procurer une?
Sous un abord riant il cache ses ennuis;
A tromper, à trahir il consume ses nuits;
Sa vie est un travail; ce travail est de feindre,
De flatter, de mentir, de désirer, de craindre,
De concevoir un plan, de chercher un projet
Qui, s'il est déjoué, le perdra tout-à-fait.
Il faut qu'il ait enfin, pour saisir la fortune,
Ce qu'on ne peut trouver dans la route commune,
Ces talents, qui plus haut auraient un noble éclat:
Un intrigant peut être un grand homme d'état.
Pauvre, il doit dans le monde affecter l'opulence,
Et sous un tissu d'or cacher son indigence;
Il s'empare d'un rang qui lui fut refusé;

Il se bat pour l'honneur, quand il est méprisé;
Il n'a point de parents, d'amis ni de patrie,
Et la honte l'attend au terme de sa vie.

(Reprenant un air riant.)

Cet homme est-il heureux? Eh bien! voilà pourtant
Comme on voit s'écouler les jours d'un intrigant.

DUMONT, le regardant.

Il faut avoir senti ce qu'on sait si bien peindre.

SAINT-REMY.

Monsieur....

CHARLES, à part.

Par ces aveux il me force à le plaindre.

SCÈNE III.

CHARLES, SAINT-REMY, MADAME FRANVAL, DUMONT.

MADAME FRANVAL.

Tu m'as fait demander; de ta joyeuse humeur
Est-ce un présage heureux?

DUMONT, brusquement.

Je suis très-gai, ma sœur.

MADAME FRANVAL.

Tant mieux! j'aime à te voir devenir raisonnable.

(A Charles.)

Bon jour, monsieur Lowel.

CHARLES, à part.

Cet affreux nom m'accable.

DUMONT.

Monsieur a nom Lowel?

SAINT-REMY.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'il était l'héritier d'un homme en grand crédit?
Ce jeune homme a commis une légère faute....

DUMONT.

Je connais un Lowel qui dans la chambre haute...

SAINT-REMY.

Ce n'est pas celui-là; c'est un autre seigneur
Qui voulut l'an dernier m'unir avec sa sœur;
Une fort belle femme, et de qui la naissance
N'approche point encor de sa fortune immense.
Je refusai tout net cette grande union;
Je n'avais point d'amour et point d'ambition.
Je ne puis concevoir qu'aujourd'hui l'on s'unisse
Par un simple calcul d'orgueil et d'avarice.
La fortune à ce point ne peut frapper mes yeux;
Et j'aimerais mieux vivre obscur et malheureux,
Que de lier mon sort au destin d'une femme
Qui du plus tendre amour n'eût pas rempli mon ame.

DUMONT, à part.

Le fripon!

CHARLES, à part.

Quelle adresse!

MADAME FRANVAL.

Oui, je crois en effet...

DUMONT.

Oui, tu crois bonnement les contes qu'on te fait.

MADAME FRANVAL.

Voulez-vous donc toujours me tourmenter, mon frère?

SAINT-REMY.

Ah! ne le blâmez pas; j'approuve sa colère;
Monsieur a, ce matin, reçu certain billet
Qui me traite fort mal; il va vous mettre au fait.

MADAME FRANVAL.

Ah! des méchants, je crois, vous n'avez rien à craindre.

SAINT-REMY.

Mais l'homme le plus pur peut avoir à s'en plaindre.
(A Dumont.)
D'abord, quel est celui qui vous a fait l'envoi?

DUMONT.

Il n'a point mis son nom.

SAINT-REMY, à part.

Bonne affaire pour moi.

CHARLES, à part.

Si j'osais!...

MADAME FRANVAL.

Ce serait une lettre annoyme?

DUMONT.

J'en conviens.

(Saint-Remy respire.)

MADAME FRANVAL.

Vous croiriez....

DUMONT.

Serait-ce un si grand crime?
Très-souvent, sans signer, on dit la vérité....

SAINT-REMY.

Non, monsieur, j'en appelle à votre probité.

DUMONT.

On peut craindre l'effet d'un avis salutaire.

SAINT-REMY.

Le plus prudent alors, monsieur, est de se taire.

MADAME FRANVAL.

Qu'on ne me parle plus d'un misérable écrit
Qui flétrit, selon moi, l'inconnu qui le fit.

SAINT-REMY.

Non, non; pour m'obliger vous daignerez l'entendre.
Il faut que nous sachions les moyens qu'on veut prendre
Pour me perdre à vos yeux... J'aime la vérité;
Et dans mes actions je fuis l'obscurité.
Allons, lisez, monsieur.

MADAME FRANVAL.

Je vous préviens d'avance
Que je ne fais point cas de cette impertinence.

DUMONT.

M'y voilà.

(Il lit.)

« Monsieur, d'après l'estime dont vous jouissez gé-
« néralement, je crois de mon devoir de vous pré-
« venir du danger qui menace votre sœur.

SAINT-REMY.

C'est très-bien; le début est brillant.

DUMONT, lisant.

« Si je ne partais à l'instant pour Londres, j'irais vous
« donner de vive voix la preuve que le prétendu che-
« valier qui doit l'épouser, n'est qu'un intrigant.

SAINT-REMY, avec humeur.

Ah!

DUMONT.

Le mot est écrit, et très-lisiblement.

(lisant.)

« Sa naissance est obscure......

SAINT-REMY.

Oui, l'on me connaît bien ! ma naissance est obscure !
Allez donc à Barrége éclaircir l'aventure;
On vous dira, monsieur, que depuis trois cents ans,
Des Derfeuille on connaît les nobles descendants.

CHARLES, à part.

Derfeuille ! mais ce nom....

MADAME FRANVAL.

Je puis montrer la preuve...

CHARLES, à part.

J'en puis avoir une autre....

DUMONT, lisant.

« Sa naissance est obscure, sa fortune nulle, sa probité
« plus que suspecte....

SAINT-REMY.

Ah ! c'est mettre à l'épreuve
L'homme le plus tranquille. Eh bien ! voyez, ami,
Si l'homme le plus pur est jamais à l'abri;
Vous qui me connaissez, et depuis votre enfance,
Sur l'honneur vous savez ce que de moi l'on pense;
Personne sur cela n'est plus instruit que vous;
Mais déja dans vos yeux éclate le courroux;
Oui, vous vous révoltez contre une calomnie
Qui tendrait à jeter des soupçons sur ma vie.

(Montrant Charles.)

Lui seul, sans doute, ici peut me justifier;
Mais non, je vous défends, mon cher, de l'essayer;
A de tels ennemis je ne dois pas répondre,
Et je ne dirais pas un mot pour les confondre.

MADAME FRANVAL.

J'approuve cet orgueil ; non, vous ne devez pas
Répondre en ce moment à des propos si bas.
Mais monsieur peut très-bien, pour détromper mon frère,
Défendre son ami.

CHARLES, à part.

Je ne puis plus me taire.

(Haut.)

L'honneur veut qu'à l'instant....

DUMONT, l'interrompant.

On s'entend au besoin,
Et je puis récuser un semblable témoin.

CHARLES.

Mais je puis vous apprendre....

DUMONT.

Ah! terminons, de grace ;
Si vous restez, monsieur, je vais quitter la place.

CHARLES.

J'obéis, mais bientôt....

DUMONT.

Il suffit, serviteur.

CHARLES.

Plus tard je remplirai les devoirs de l'honneur.

SCÈNE IV.

SAINT-REMY, MADAME FRANVAL, DUMONT.

DUMONT.

Continuons l'écrit.

(Lisant.)

« Si madame Franval veut retarder son mariage de

« trois semaines seulement, j'ose l'assurer que je me
« ferai connaître, en lui donnant des preuves convain-
« cantes de tout ce que j'avance ici. »

Si la lettre est blâmable,
Son auteur en ce point se montre raisonnable.
Puisque pour vous convaincre il demande du temps,
Ne peut-on différer l'hymen quelques instants?
Ne pouvez-vous, enfin, pendant quelques semaines,
Porter patiemment vos amoureuses chaînes?

MADAME FRANVAL.

Que vous me tourmentez avec ce ton railleur!
Jusque dans vos conseils vous mettez de l'aigreur.
Mais puisque vous blâmez l'hymen qui se prépare,
De vos sarcasmes froids il faudrait être avare;
Ne pas montrer surtout vos sentiments secrets,
Et vos petits moyens auraient plus de succès.

DUMONT.

C'est un tort, j'en conviens; tel est mon caractère.
Monsieur est bien plus fin; il sait se contrefaire.

SAINT-REMY.

Monsieur....

DUMONT, avec force.

Vous n'êtes pas maître encore en ces lieux;
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.

MADAME FRANVAL.

Ah! songez, Saint-Remy!

DUMONT.

Je puis dire, je pense,
Que cette pauvre sœur fait une extravagance;
Que l'écrit est très-bon, et qu'elle eût fort bien fait

D'attendre quelque temps les preuves qu'il promet.

MADAME FRANVAL.

Mais enfin, dites-moi, puis-je avoir de l'estime
Pour des renseignements que m'offre un anonyme?
Surtout lorsque c'est vous, qui n'aimez pas monsieur,
Qui m'apportez l'écrit?

DUMONT.

Très-bien; j'en suis l'auteur.
Parlez de bonne foi; vous le croyez, je gage.

MADAME FRANVAL.

Je ne dis pas cela.

SAINT-REMY.

Ah! c'est lui faire outrage.
Monsieur ne m'aime pas; mais je répondrais bien
Qu'il n'a pu, pour me perdre, user d'un tel moyen.

DUMONT.

Ne me défendez pas, monsieur, je vous en prie;
Et votre estime aussi très-fort me contrarie.

MADAME FRANVAL.

Mais avouez au moins que vous prenez un ton
Qui peut justifier cet indigne soupçon.
Que dois-je donc penser? qu'un malfaisant génie
Répand dans ma maison sa noire calomnie;
Que pour rompre mes nœuds il veut adroitement
De son crime caché vous faire l'instrument.

DUMONT.

C'est très-bien raisonner.

SAINT-REMY.

De terminer l'affaire,
Moi, je vois un moyen; monsieur veut qu'on diffère

Le moment désiré qui doit m'unir à vous ;
Il faut le retarder ; allons, résignons-nous.
C'est un cruel parti ; j'en gémirai, sans doute,
C'est, pour avoir la paix, le bonheur qu'il m'en coûte.
Dans la société, peut-être, on jasera ;
Dieu sait ce que sur nous chaque méchant dira ;
Mais enfin il le faut ; ce cruel sacrifice
De tous mes envieux trompera la malice.

DUMONT, à part.

Serpent !

MADAME FRANVAL.

Non, la raison, votre amour, mon bonheur,
Repoussent le parti que vous dicte l'honneur.
De tous vos ennemis la rage est impuissante,
Et je mettrai ma gloire à tromper leur attente.
Dès aujourd'hui, bien loin de céder à leurs vœux,
Je hâte le moment qui doit nous rendre heureux.
Le contrat est tout fait, et déja le notaire
Nous attend pour signer ; venez. Adieu, mon frère.
(Revenant à Dumont.)
Ou si tu veux prouver que tu chéris ta sœur,
Répare ton injure en signant mon bonheur.

DUMONT.

Je ne signerai point ; je vous en remercie ;
Vous vous marîrez bien sans moi, ma bonne amie.
(Elle sort avec Saint-Remy.)

SCÈNE V.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT, seul.

Peste soit de ma sœur! surtout de son amant!
C'est moi qui suis le sot; le drôle est triomphant.

CHARLES, à part, en entrant.

Il est seul.... je voudrais.... non, malgré moi je n'ose...

DUMONT, à part, en apercevant Charles.

Eh! quoi! l'autre revient; me veut-il quelque chose?
(Haut.)
Comment! vous n'allez pas avec le bon ami
Dont vous avez tantôt si bien pris le parti?

CHARLES.

Moi, son parti! grand dieux!

DUMONT.

Ah! vous êtes timide.
Vous n'en valez pas mieux avec votre air candide.
Vous faites de bonne heure un dangereux métier.

CHARLES.

Croyez que je pourrais!....

DUMONT

Quoi! vous justifier!
Vous tremblez; il vous manque encor de l'assurance.
Cela viendra; dans tout un jeune homme commence.

CHARLES.

Combien vous m'affligez par ce cruel soupçon!

DUMONT.

Vous n'êtes pas l'ami d'un insigne fripon!

CHARLES.

Vous voyez son ami bien moins que sa victime.

DUMONT.

La liaison pourtant entre vous est intime.

CHARLES.

Un malheureux hasard m'a conduit en ces lieux ;
Mais je ne fus jamais l'ami d'un homme affreux.

DUMONT, allant à lui avec intérêt.

D'un homme affreux ! c'est bien ; mais dites-moi, de grace,
Pourquoi dans la maison avez-vous une place ?
Quand on n'est pas l'ami d'un méchant garnement,
On ne vient pas chez lui prendre un appartement.
D'ailleurs, n'avez-vous pas démenti cette lettre ?...

CHARLES.

Moi ? j'approuve celui qui vous l'a fait remettre ;
Sur mes intentions vous vous êtes mépris ;
Et moi-même j'étais si troublé, si surpris,
Que, craignant d'irriter encor votre colère,
J'ai dû vous obéir, m'éloigner et me taire.

DUMONT.

Hein ! comment ? vous seriez aussi de mon avis ?
Mais si vous n'êtes pas au rang de ses amis,
Tantôt pour le prouver vous eussiez dû, je pense,
De toute autre façon appuyer l'évidence ;
De l'écrit clandestin justifier l'auteur.

CHARLES.

Je l'ai voulu cent fois ; mais sur mon faible cœur
La crainte a prévalu.... mon embarras extrême....
Un motif que je n'ose avouer à moi-même....

DUMONT.

Oui, je comprends très-bien. Monsieur de Saint-Remy,
Peut-être, malgré vous, vous reçut en ami;
Peut-être il vous aura rendu quelque service....
Et ses bienfaits honteux vous ont fait son complice.
C'est un tort; il faut rompre un lien dangereux.
Si votre jeune cœur est encor vertueux,
Je veux vous seconder, sauver votre jeunesse
De l'appât que vous offre une coupable adresse.
Oui, vous m'intéressez; votre cruel état,
Votre abandon, surtout, me rappelle un ingrat...
Mais ne songeons qu'à vous : d'abord, je vous oblige
A parler hautement; c'est un point que j'exige;
Chez ma sœur, à l'instant, rendons-nous tous les deux;
Confondez d'un seul mot cet homme astucieux;
Venez dès ce moment éclairer notre veuve.

CHARLES.

Elle rejetterait la vérité sans preuve.
Je dois plûtot, avant d'attaquer l'imposteur,
Consulter des Anglais, voir leur ambassadeur;
Je suis lié, monsieur, avec son secrétaire,
Et son secours pourrait nous être nécessaire.
Certain nom de Derfeuille....

DUMONT.

Ah! Derfeuille! ce fat
Prétend que c'est son nom, et le prend au contrat.

CHARLES.

Non, ce n'est pas le sien; Saint-Remy vous abuse;
Mais il faut que ce nom le démasque et l'accuse;
Et quand j'aurai sur lui certain renseignement....

DUMONT.

Pour l'obtenir, monsieur, ah! courez promptement;
Contre mon chevalier découvrez quelque chose,
Et près de vos parents je plaide votre cause.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DUMONT, SEUL.

SUR ce jeune Lowel je fonde peu d'espoir;
Il voudrait une preuve.... et pourra-t-il l'avoir?
Pour démasquer un fourbe il est plus d'un obstacle;
Et quand on y parvient, ce n'est que par miracle.
Mon projet est meilleur. Dans ce beau métier-là,
Que veut le chevalier? de l'or? il en aura.
Oui, mais s'il se fâchait? On n'est pas malhonnête,
Pour offrir son argent, surtout en tête à tête.
Des piéges d'un fripon je sauverai ma sœur....
Pour m'en débarrasser je suis piqué d'honneur.
Riche, point d'héritiers, que m'importe la somme!
Il faut dès aujourd'hui que je chasse notre homme.
C'est mon dernier moyen. Nous essaîrons avant
De nous en délivrer; mais sans argent comptant.

SCÈNE II.

DUMONT, ADÈLE.

DUMONT, à Adèle.

Ah! te voilà, petite?

ADÈLE.

Eh oui ! je viens d'apprendre
Que vous étiez ici.

DUMONT.

Lowel se fait attendre ;
De chez l'ambassadeur il n'est pas revenu ?

ADÈLE.

Non; depuis son accès je ne l'ai pas revu.

DUMONT.

Quoi ! son accès ?

ADÈLE.

Mais, oui, malgré son air aimable,
Son organe si doux, sa tournure agréable,
J'ai bien vu qu'il avait le timbre un peu fêlé.

DUMONT.

Tu ris, ma chère enfant ?

ADÈLE.

Non, quand il m'a parlé,
Sa figure animée était si singulière....
Puis il me regardait de certaine manière....

DUMONT.

Ah! tu dis....

ADÈLE.

Il avait un air si malheureux,
Qu'en le voyaut ainsi, moi, j'ai baissé les yeux.

DUMONT.

Ah !

ADÈLE.

Cela ne m'a pas long-temps inquiétée.
Je sais que d'un amant quand l'ame est agitée,

On lit dans ses regards certain je ne sais quoi....
Oh! je m'y connais trop pour qu'on me trompe, moi.

DUMONT.

Ah! c'est donc à ses yeux que jugeant sa folie....

ADÈLE.

Non, c'est à ses discours.

DUMONT.

Voyons, ma chère amie.

ADÈLE.

C'est, lorsque tous les deux nous avons conversé,
Que j'ai vu que l'esprit était tout renversé.
Dès le premier moment j'ai prévu son délire;
Et dans mon trouble, moi, ne sachant que lui dire,
J'ai parlé de ma mère, ainsi que de l'époux
Qu'elle allait se donner aujourd'hui malgré vous.
Ah! c'est à tout cela que sa tête est partie :
« Madame de Franval, m'a-t-il dit, se marie
« Avec cet intrigant! Se peut-il? Ah! grands dieux!
« Je dois tout révéler, il le faut, je le veux;
« Nous nous battrons après. » Puis il faisait un geste
Effrayant, comme çà. A ce maintien funeste,
Craignant d'être victime aussi de sa fureur,
J'ai fui cet insensé, tout en tremblant de peur.

DUMONT, à part.

Je vois, à ce récit de la douce innocence,
Que je n'ai pas trop mal placé ma confiance,
Et que notre jeune homme est de très-bonne foi.

ADÈLE.

Il vient; je ne veux pas qu'il soit si près de moi.

(Elle passe de l'autre côté.)

SCÈNE III.

CHARLES, DUMONT, ADÈLE.

DUMONT.

Eh bien ! mon cher monsieur, est-il temps qu'on agisse ?
Et d'un aventurier me ferez-vous justice ?
Avez-vous quelqu'écrit qui découvre à ma sœur
Quelques aimables tours de l'adroit imposteur ?

CHARLES.

Non, je n'ai pu trouver l'ami de mon enfance ;
A la campagne il a suivi son excellence ;
Mais il revient ce soir.

DUMONT.

Ma foi, n'attendons plus
Des secours qui pourraient devenir superflus.
Démasquez-le à l'instant.

CHARLES.

Comptez sur mon courage.
Oui, son expulsion deviendra mon ouvrage.
D'obtenir vos bontés mon cœur est si jaloux !...

DUMONT.

Notre fripon chassé, je m'occupe de vous ;
Je verrai vos parents, et bientôt je l'espère,
Je vous reconduirai moi-même à votre père.

CHARLES.

Ah ! puissé-je obtenir un généreux pardon !

ADÈLE.

Si mon oncle revoit son fils d'adoption,

Je gage....

CHARLES, tremblant.

Comme moi, ce fils serait coupable?

DUMONT.

Mon fils! il ne l'est point mon fils, ce misérable!

CHARLES.

Ah! pardon. Je l'ai cru....

ADÈLE.

Vous l'appeliez jadis
Votre aimable orphelin, et même votre fils.

DUMONT.

Oui, lorsque les vertus embellissaient son ame;
Lorsque j'ai désiré que tu fusses sa femme.

CHARLES.

Grands dieux!

DUMONT.

Mais à présent qu'il n'est plus qu'un vaurien,
J'ai rompu tous nos nœuds; Belman ne m'est plus rien.

ADÈLE.

Peut-être des méchants ont trompé sa jeunesse.

CHARLES.

Abandonné trop tôt à sa fougueuse ivresse,
Et dupe ainsi que moi des gens qui l'ont trahi,
Il a fait une faute et s'en repent aussi.
Sur le point de tomber au fond du précipice,
Il cherchera sans doute une main protectrice;
Et comme moi, peut-être, au sein de son malheur,
Il est entre les mains de son libérateur.
Notre sort se ressemble, et sa faute est la mienne;
Avec même indulgence il faut traiter la sienne;

Quand il viendra vers vous réclamer vos bienfaits,
Pourrez-vous repousser ses douloureux regrets?

ADÈLE, *attendrie.*

Qui ne pardonnerait quand vous plaidez sa cause?

DUMONT.

Vraiment avec chaleur.... Mais parlons d'autre chose:
Et quant à ce pardon, nous n'en sommes pas là.
J'entends du bruit, je crois; oui, tous deux les voilà.
Allons, vite, attaquez notre épouseur en face;
De votre premier coup il doit quitter la place;
Vous n'avez maintenant plus rien à ménager.
Ferme! je serai là pour vous encourager.

(*Il fait passer Charles à sa gauche.*)

SCÈNE IV.

DUMONT, CHARLES, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, ADÈLE.

SAINT-REMY.

Ah! c'est toi, cher Lowel! prends part à mon ivresse;
Un premier nœud déja couronne ma tendresse.
Si j'en crois l'apparence, il a fait des heureux;
Tu nous peux maintenant féliciter tous deux.

CHARLES.

Y pensez-vous? qui? moi! féliciter madame,
Quand vous savez, monsieur, qu'une odieuse trame...

SAINT-REMY.

Comment?

CHARLES.

Ne formez pas cette horrible union,

Un méchant vous abuse et sa confusion.....

DUMONT, à part.

C'est très-bien commencer.

MADAME FRANVAL.

Ciel! que voulez-vous dire?

CHARLES.

Monsieur vous a trompée.

SAINT-REMY.

Ah! quel est ce délire,

Mon ami?

CHARLES.

Votre ami! je ne le fus jamais;
Et je dois dévoiler tous vos affreux projets.

SAINT-REMY.

(A part.)

Eh quoi! lorsque tantôt.... Contenons ma colère.

(Haut.)

Ne vous souvient-il plus que reçu comme un frère,
Ma touchante bonté....

CHARLES.

Ne me rappelez pas
L'instant qui fit ma honte.

SAINT-REMY, à part.

O dieux! quel embarras!

MADAME FRANVAL.

Monsieur...

CHARLES.

Sachez d'abord que l'écrit anonyme
Que vous avez tantôt regardé comme un crime,
N'est point par les méchants un mensonge inventé;

Tout en est vrai, madame, et l'honneur l'a dicté.

DUMONT, à part, en se frottant les mains.

L'honneur, il a raison; c'est parler à merveille.

ADÈLE, à part.

Ma mère réfléchit.

SAINT-REMY.

Je doute si je veille.
De tout ce que j'entends je demeure surpris.
Qu'opposer à cela, si ce n'est du mépris?

CHARLES.

Par ce calme apparent vous nous trompez encore;
Je le voix dans vos yeux, le courroux vous dévore;
Vous prévoyez déja le sort qui vous attend.
Je ne dis plus qu'un mot; je retourne à l'instant
Chez un homme qui peut dévoiler votre vie,
Et ravir la victime à votre perfidie.
Oui, des preuves bientôt... Madame, en attendant,
Craignez tout de l'effet d'un cœur trop confiant;
Suspendez cet hymen; croyez-en votre frère;
Sur votre sort futur la vérité l'éclaire.
Si vous la repoussez, tremblez de votre erreur;
Vous unirez vos jours à ceux d'un imposteur.
Et quant à vous, monsieur, j'entends votre menace;
Nous nous verrons demain; entre nous plus de grace.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, ADÈLE.

SAINT-REMY, *d'un grand sang-froid.*

Vraiment, monsieur Dumont, je ne l'aurais pas cru.
J'en reste stupéfait, quoiqu'on m'eût prévenu.

DUMONT.

De quoi vous prévint-on?

SAINT-REMY.

Eh mais! de votre haine.
Pour me perdre, monsieur, que vous prenez de peine!

DUMONT.

Comment, vous m'accusez?

SAINT-REMY.

Moi, non; c'est ce méchant
Qui malgré vous trahit un secret important.
Quoi! vous le connaissez depuis une heure à peine,
Et je vois que déja l'amitié vous entraîne.
Il sait donc vos projets; vous en avez causé?
On s'arrange en secret, et je suis accusé;
Et cependant tantôt loin d'appuyer la lettre,
Il m'a justifié.

DUMONT.

Voulez-vous bien permettre?...

SAINT-REMY.

Ah! permettez aussi, soyez juste un instant.
Au tribunal toujours l'accusé se défend.

Je reviens à Lowel. Par quelle circonstance
A-t-il en amitié cette brusque inconstance?
(A madame Franval.)
Mais je vois le motif; ce jeune écervelé
Que j'excuse un peu plus, m'avait tantôt parlé
Des graces, des vertus de votre jeune Adèle...

ADÈLE, à part.

On sait!...

SAINT-REMY.

Il ne faut pas rougir, mademoiselle;
Tous les jours on inspire un tendre sentiment,
Sans que de notre aveu...

MADAME FRANVAL.

Vous rougissez, vraiment?

ADÈLE.

Mais, non...

SAINT-REMY, à madame Franval.

Ah! n'allez pas vous montrer trop sévère,
On doit savoir aimer aussitôt qu'on sait plaire.

MADAME FRANVAL, à sa fille.

Vous le connaissez donc?

ADÈLE.

Je l'ai vu quelquefois.

MADAME FRANVAL.

Depuis combien de temps?

ADÈLE.

Depuis près de trois mois.
Mon oncle le sait bien; j'ai conté sans mystère
Que ce jeune Lowel désirait de me plaire;
Que de plus il romprait votre hymen projeté.

Moi, je ne cache rien; voilà la vérité.

DUMONT.

En voilà bien d'une autre!

SAINT-REMY.

Eh bien! voyez, madame,
Comme tout se découvre! Ah! quel complot infame!
De cette trahison vous connaissez l'objet.
Ne pouvant réussir, monsieur voit en secret
Notre jeune étourdi, qui se laisse séduire,
Et s'unit au projet que l'on a de me nuire;
Il ose m'accuser, bien assuré qu'un jour
On paîra son mensonge en payant son amour.

DUMONT.

Il faut pour vous entendre user de patience;
Mais je voulais encor juger votre impudence.
Quoi! vous osez, monsieur!...

SAINT-REMY.

Oui, c'est la vérité;
Ma perte était le but de ce lâche traité.
Madame a trop d'esprit...

DUMONT.

Madame est une folle;
Et vous le plus adroit....

MADAME FRANVAL.

Monsieur, quelle parole
Votre courroux ici vous fait-il prononcer?

SAINT-REMY.

Laissez, laissez, madame; il ne peut m'offenser;
Quelle que soit ici son injustice extrême,
Monsieur est votre frère, et je crois qu'il vous aime.

DUMONT.

Mais je dois...

MADAME FRANVAL.

C'est asssez; mon cœur est affecté,
Et je veux respirer au moins en liberté.
J'ai besoin de repos; cette scène cruelle...
(A Saint-Remy.) (A sa fille.)
Je vous verrai bientôt. Venez, mademoiselle.

(Elle sort avec Adèle.)

SCÈNE VI.

DUMONT, SAINT-REMY.

DUMONT, à part.

Il reste; allons, morbleu! profitons du moment.

SAINT-REMY, à part.

Ah! quelle trahison!

DUMONT, à part.

Sacrifions l'argent.
(A Saint-Remy qui, en le voyant, cherche à l'éviter.)
Vous m'en voulez, monsieur?

SAINT-REMY.

Quoi! cela vous étonne?
Vous m'attaquez toujours.

DUMONT.

Oh! je vous le pardonne.

SAINT-REMY.

Je vous en veux bien moins qu'à ce perfide ami,
Qu'à ce lâche Lowel qui pour vous m'a trahi;
Car votre haine au moins se montre avec franchise.

DUMONT.

Et moi, je vous admire. Il faut que je le dise;
Pour tromper vous avez un merveilleux talent;
Vous savez repousser le plus fort argument,
Et même le tourner contre votre adversaire.
Vous forceriez, je crois, la raison à se taire.

SAINT-REMY.

Vous voulez plaisanter!

DUMONT.

Je parle franchement;
Vous m'avez subjugué.

SAINT-REMY.

Bon! c'est un compliment?

DUMONT.

Ma foi, non; que ma sœur se marie à sa guise,
Qu'elle fasse pour vous la plus haute sottise,
Elle le veut; c'est bien.

SAINT-REMY.

Une sottise! en quoi?

DUMONT.

Allons, vous le savez, et beaucoup mieux que moi.
Si j'ai tort de trouver ce lien très-blâmable,
Ne peut-on arranger la chose à l'amiable?

SAINT-REMY, étonné.

A l'amiable?

DUMONT.

Eh oui! dans l'affaire d'abord
Je prétends vous donner un intérêt très-fort.

SAINT-REMY.

Quoi! dans votre commerce?

DUMONT.

Oui, pour vous, je m'avise
Aujourd'hui de tenter une grande entreprise.
Comme négociant, moi, j'ai le préjugé
Qu'avec beaucoup d'argent tout peut être arrangé.

SAINT-REMY.

Oui, des gens tels que vous c'est assez la manière.
Eh bien! parlons argent, si cela peut vous plaire.

DUMONT.

Je sais qu'un gentilhomme en fait très-peu de cas;
Mais quand on l'offre, enfin, vous ne refusez pas.

SAINT-REMY, à part.

Je crois le deviner.

DUMONT, à part.

Il faut brusquer la chose.

(Haut.)

Vous épousez ma sœur?

SAINT-REMY.

Eh! quoi! c'est là la cause?....

DUMONT.

Cet hymen me déplaît; ce n'est pas un secret.

SAINT-REMY.

Je sais pour l'empêcher ce que vous avez fait.

DUMONT.

Je ferai pis encor si l'on veut m'y contraindre.

SAINT-REMY.

Bon! j'espère avant peu n'avoir plus à vous craindre.

DUMONT.

Pardonnez-moi, monsieur; je ne suis pas malin,
Mais je suis entêté; c'est quelque chose enfin.

Pourquoi, quand nous pouvons traiter bien une affaire,
Aller lutter d'intrigue, et nous faire la guerre?
Et que n'agissons-nous comme un certain Valmont?...

SAINT-REMY.

Comment a-t-il agi?

DUMONT.

C'était un homme rond,
Aussi riche que moi, moins entêté peut-être,
Bien qu'on l'eût fait plutôt sauter par la fenêtre
Que de le voir céder.... Sa fille aimait, dit-on,
Un certain chevalier, un très-joli garçon;
La belle était majeure, et pouvait sans son père
Se marier enfin; le bon homme en colère
Ne vit qu'un seul moyen de rompre ces doux nœuds;
Il prit beaucoup d'argent, vint voir notre amoureux;
Lui dora la pillule, et fit si bien qu'en somme,
Il arrangea la chose avec ce galant homme.

SAINT-REMY.

Et vous croyez, monsieur, qu'on peut me proposer?...

DUMONT.

Moi, je crois qu'on serait un sot de refuser.
Quelque talent qu'on ait; de quelqu'éclat qu'on brille,
Lorsque l'on ne plaît pas à toute une famille,
De ne pas la troubler il est, je crois, prudent;
Et l'on accepte alors un accommodement.

SAINT-REMY.

Quand par de tels moyens on cherche la richesse....

DUMONT.

Il faut que les présents soient d'une telle espèce....
Je le sais.... Je conviens qu'on ne saurait offrir

Qu'une somme qui pût ne pas faire rougir
Un homme délicat.... Ma fortune est très-grande;
Je puis rendre service, et sans qu'on le demande;
Et pour nous arranger, le moyen que je prends
Est de faire un cadeau de trois cent mille francs.
Ce présent tel qu'il est peut consoler, j'espère,
De la perte qu'on fait d'un aimable beau-frère?

SAINT-REMY, troublé.

Monsieur, mon embarras....

DUMONT.

Il est très-naturel;
Mais mon empressement dans cette affaire est tel,
Qu'il faut vous décider.

SAINT-REMY.

Monsieur, songez qu'on m'aime!

DUMONT.

Si cela n'était pas, agirais-je de même?
Vous n'épouserez pas si vous tardez d'un jour;
Et trois cent mille francs valent beaucoup d'amour.
Notre assaut pourrait bien....

SAINT-REMY, à part.

En effet, le temps presse,
De madame Franval je crains que la faiblesse....

DUMONT, tirant un gros porte-feuille.

Là, ma somme est comptée, et toute en bons billets:
Si vous n'acceptez pas, prenez garde aux regrets.

SAINT-REMY, agité.

Monsieur!...

DUMONT.

Un simple oui, me suffit d'ordinaire;

Et toujours lestement, moi, je traite une affaire.

(Montrant du papier.)

Seulement à ma sœur, par un petit écrit,
Vous lui rendez la foi que son cœur vous promit,
Sans dire le pourquoi; je connais trop son ame
Pour craindre après cela de la voir votre femme.
Oui, quatre mots de vous enfin me suffiront.

SAINT-REMY, à part, très-agité.

Que faire? la sueur vient me couvrir le front.

DUMONT, étalant les billets.

Avec cela, tenez, en vivant comme un sage,
Des traits de la fortune on peut braver l'orage.
Après tant de fatigue on trouve le repos,
Et l'on jouit en paix du fruit de ses travaux.

SAINT-REMY, à part, jetant des regards avides sur le porte-feuille.

Quoi! trois cent mille francs!... ils me troublent la vue.
C'est une fortune! ah! d'espoir mon ame émue....

(Regardant de tous côtés.)

N'est-ce point une ruse? Oh! non; je n'entends rien.
Personne n'est ici.

DUMONT.

Décidez-vous. Eh bien?

SAINT-REMY, dans la plus grande agitation.

Avant, monsieur, je dois....

DUMONT.

Écrivez tout de suite;
Je compte votre argent, et vous l'aurez bien vite.

(Il se met à compter les billets sur la table.)

SAINT-REMY, à part.

Si je refuse, ô ciel! quels seront mes regrets!

Il est temps de fixer mes esprits inquiets.
Si je n'accepte pas, et si mon mariage
Est rompu.... c'est de quoi se poignarder de rage.
Saisissons le présent; il n'est point d'avenir
Pour un homme prudent qui veut vivre et jouir.

(Haut.)

Vous voulez un écrit? il faut vous satisfaire.

DUMONT, toujours comptant les billets.

Très-bien; nous allons donc terminer notre affaire.

SAINT-REMY, à l'instant où il prend la plume, aperçoit madame Franval qui entre par la droite.

(A part.) (Haut, rejetant la plume.) (Il crie.)

Madame de Franval! C'est un piége..... Monsieur!
M'insulter à ce point, douter de mon honneur!

SCÈNE VII.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY.

SAINT-REMY, jetant les billets qui sont sur la table.

Tenez, voilà le cas que je fais de l'injure....

DUMONT, les ramassant.

Quel vertige vous prend?

SAINT-REMY, toujours feignant la colère.

C'est combler la mesure!
Vous m'osez faire, à moi, cet affront outrageant!
Pour rompre mon hymen vous m'offrez de l'argent!

MADAME FRANVAL, dans le fond.

Ciel! qu'entends-je?

DUMONT.

Eh! j'ai cru....

SAINT-REMY.

Je contiens ma colère;
De madame Franval si vous n'étiez le frère,
Un juste châtiment....

MADAME FRANVAL, paraissant.

Arrêtez, Saint-Remy !....

SAINT-REMY.

Quoi ! madame, c'est vous !

DUMONT.

Ah ! vous étiez ici ?

SAINT-REMY.

Hélas ! si vous saviez combien on me méprise !

DUMONT.

Ah ! qui vous le dirait aurait trop de franchise.

SAINT-REMY.

Non, ce n'est pas assez pour me perdre à vos yeux
De se rendre l'auteur d'écrits calomnieux,
De séduire un enfant, de flatter sa tendresse,
De lui promettre enfin d'être époux de sa nièce
S'il veut me dénoncer; monsieur fait plus encor:
En échange d'un cœur il m'ose offrir de l'or.
Oui, madame, il a cru que j'aurais la bassesse
De céder votre main, de vendre ma tendresse.
Moi, coupable, grand dieu, d'une pareille horreur !
C'est connaître bien peu tout ce que vaut mon cœur.
Ah ! l'espoir du bonheur que votre hymen me donne,
Ne saurait se payer du prix d'une couronne.

DUMONT, à madame Franval.

Croirais-tu bonnement....

MADAME FRANVAL.

Eh! monsieur, j'ai tout vu.

DUMONT.

Mais il fallait l'entendre.

MADAME FRANVAL.

Oui, j'ai tout entendu.
J'ai vu de vos billets l'insolent étalage,
Sa générosité....

DUMONT.

Par la morbleu, j'enrage!

MADAME FRANVAL.

Vous ne parviendrez plus à le calomnier ;
Je connais maintenant le cœur du chevalier:
Et ma reconnaissance....

DUMONT.

Ah! tu veux être dupe,
Lorsque de te sauver mon zèle encor s'occupe;
Quand je fais tout pour toi, quand je suis prêt enfin.

MADAME FRANVAL.

De tout cela, monsieur, verrai-je un jour la fin?
Dois-je toujours trouver un tyran dans mon frère?
Vos persécutions viennent d'un caractère
Rebelle, opiniâtre; et mon crime envers vous
Est que, sans votre avis, j'ose prendre un époux.
Mais ce dernier outrage a détruit votre empire,
Et je vais ordonner l'hymen que je désire.
A nos nœuds désormais il n'est plus de retard.
Je le suis à l'autel dès demain au plus tard.
Oui, demain dans ces lieux monsieur pourra paraître,
Non plus comme étranger, mais en époux, en maître

Qu'alors vous n'aurez plus aucun droit d'accuser.

(Elle donne la main à Saint-Remy.)

Pour la cérémonie allons tout disposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, SEUL.

Je suis pris comme un sot; et, malgré ma colère,
Il me faut accepter le diable pour beau-frère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADÈLE, DUMONT.

DUMONT.

Eh bien! ma chère enfant, la noce est en bon train;
N'est-ce pas aujourd'hui?....

ADÈLE.

Sans doute, ce matin.
Vous vous y trouverez? ah! que j'en suis contente!

DUMONT.

(A part.)

Tu ne m'y verras pas... Si, contre mon attente,
Lowel pouvait avoir.... Il n'y faut plus penser;
A rompre un tel hymen il faut donc renoncer.
(A Adèle.)
Le futur va venir chercher la mariée?

ADÈLE.

Onze heures, c'est le temps.

DUMONT.

Elle est donc habillée?

ADÈLE.

Monsieur de Saint-Remy dit qu'il est du bon ton
Qu'on aille en négligé s'épouser sans façon.

DUMONT, à part.

Il redoutait le temps qu'exige la parure.

ADÈLE.

A faire un mariage il s'entend, je vous jure.
Aux plus petits détails il a donné ses soins;
Il a couru partout, a choisi les témoins;
On croirait, tant il met et d'ordre et de prudence,
Qu'il avait pour l'hymen tout préparé d'avance.

DUMONT, à part.

Il faut se résigner. Je regrette à présent
Mes traits un peu malins et mon emportement.
Mais qui peut y tenir?

ADÈLE, le voyant parler seul.

Qu'a-t-il donc à se dire?

DUMONT, à part, à l'un des coins du théâtre.

J'ai trop brusqué ma sœur. C'est pour me contredire
Qu'elle vient de presser cet hymen projeté.
J'aurais dû ménager un peu sa vanité.

ADÈLE, à part.

Tous les hommes ont-ils des instants de lubie?

DUMONT, à part.

Mais quel autre pourrait sans entrer en furie,
Sans se désespérer, voir un maître fripon,
A titre de beau-frère, entrer dans la maison?
Si j'étais moins âgé de quelque trente années,
J'empêcherais encor l'effet de ces menées.
Oui, je saurais, morbleu!...

(Frappant de sa canne.)

ADÈLE, s'éloignant.

Mon oncle en tient aussi.

DUMONT, à part.

Il faut changer de ton, et contre Saint-Remy...

ADÈLE, à part.

Les hommes, je le vois, sont des fous à tout âge.

DUMONT, à part.

Si je pouvais suspendre encor le mariage...

(Se retournant brusquement vers Adèle, qui tressaille de peur.)

Écoute, mon enfant... De quoi donc as-tu peur?

ADÈLE.

(A part.)

De rien. Il ne faut pas lui donner de l'humeur.

DUMONT.

Va de ma part encor annoncer à ta mère
Qu'avant de la quitter, son vieil ami, son frère,
Désire lui parler.

ADÈLE.

Vous voulez nous quitter?

DUMONT.

Tu dois, de mon départ, très-peu t'inquiéter.
Dis surtout qu'au moment de m'exiler de France,
D'embrasser une sœur j'ai gardé l'espérance...
M'entends-tu bien?

ADÈLE.

J'y vais.

(Elle sort.)

SCENE II.

DUMONT, SEUL.

Déguisons mon courroux :

Prenons près de ma sœur l'air indulgent et doux.
Peut-être la raison moins brusque et moins amère,
Mon départ préparé, son amour pour son frère,
Pourront-ils m'obtenir quelques jours de délais;
C'est tout ce qu'il m'en faut pour gagner mon procès.
Des tours de l'intrigant Lowel m'aura la preuve,
Et de sa griffe encor je sauverai ma veuve.

SCÈNE III.

DUMONT, MADAME FRANVAL.

DUMONT, à part.

La voici. Maintenant il faut changer de ton.
(Haut.)
C'est toi, ma chère sœur ?

MADAME FRANVAL.

Monsieur, que me dit-on ?
Que c'est à des adieux...

DUMONT.

Que tu dois ma visite.
Il faut bien s'embrasser avant qu'on ne se quitte.

MADAME FRANVAL.

Quelle raison peut donc motiver ce départ?

DUMONT.

Je vois qu'à mes chagrins tu prends un peu de part;
Oui, malgré tous mes torts je vois que ma sœur m'aime.

MADAME FRANVAL.

En pouvez-vous douter ?

DUMONT.

Ma brusquerie extrême

Aurait dû cependant t'irriter contre moi.
Je devais autrement en agir avec toi.
Mais si pour ton hymen je me montrai rebelle,
Tu ne saurais blâmer le motif de mon zèle ;
Et tout ce que j'ai fait, c'était pour ton bonheur.

MADAME FRANVAL.

De mon frère en tout temps j'ai connu le bon cœur ;
Mais son aveuglement....

DUMONT.

Laissons cela, de grace.
Nous avons un défaut, un vrai défaut de race ;
Tu tiens à tes projets, moi je suis entêté ;
Et de plus nous disons toujours la vérité.
Ainsi, crois-moi, laissons toute réminiscence ;
Quand je suis sur le point d'abandonner la France,
D'aller finir mes jours dans un autre pays,
Nous devons, chère sœur, nous quitter bons amis.

MADAME FRANVAL.

Comment ! chez l'étranger exposant ta vieillesse.

DUMONT.

J'ai des correspondants que mon sort intéresse
Et sans ta fille et toi, mes seuls, mes vrais liens,
Dans un autre climat j'aurais porté mes biens.

MADAME FRANVAL.

A nous quitter quel est le motif qui t'engage ?

DUMONT.

Tu sais parfaitement que c'est ton mariage.
J'ai dit ce que je crois de monsieur Saint-Remy ;
Et si dans ton époux je vois un ennemi,
Et si jamais sur lui je ne saurais me taire,

Il est de mon devoir de fuir un tel beau-frère.
Mais cessons; mon dessein n'est pas de te blâmer.

MADAME FRANVAL.

Si par son caractère il me force à l'aimer,
C'est qu'il peut rendre aussi ma maison agréable.

DUMONT.

Ces messieurs dans le monde ont tous un air aimable;
Mais chez eux ils n'ont pas ce même extérieur;
Leur ton brusque et commun perce dans leur humeur.

MADAME FRANVAL.

Ton amitié pour moi te crée une chimère;
Moi, j'aurais différé par égard pour mon frère,
Si toujours me parlant avec cette bonté,
Il eût à mes regards offert la vérité.

DUMONT.

Oui, je sais que j'ai tort; et je devais, ma chère,
Me défier bien plus d'un maudit caractère;
Car, j'en suis sûr, j'aurais changé tous tes projets,
Si tu m'avais donné quatre jours de délais.

MADAME FRANVAL.

Ah! pour cela vraiment je ne saurais vous croire.

DUMONT.

Si tu cédais, ma sœur, j'aurais encor la gloire
De faire triompher mes utiles secours,
Et l'espoir de passer avec toi mes vieux jours.

MADAME FRANVAL, réfléchissant.

Quatre jours de délais...

DUMONT.

Avoue avec justice
Que tu me devais bien ce petit sacrifice.

MADAME FRANVAL.

S'il était encor temps....

DUMONT, à part.

Je vois de l'embarras.

MADAME FRANVAL.

Si j'obtiens quelques jours, vous ne partirez pas?

DUMONT.

Bien plus! sur ton futur si le soupçon m'égare,
A te suivre à l'autel soudain je me prépare.

MADAME FRANVAL.

Eh bien! vous connaîtrez tout mon attachement;
Attendez-moi, mon frère, en cet appartement.

DUMONT, l'embrassant.

(A part.)

Très-bien, ma bonne sœur. Ah! pourvu que l'adresse
Ne vienne pas encor surprendre sa faiblesse.

(Il sort.)

SCENE IV.

MADAME FRANVAL, SEULE.

Si Saint-Remy jamais... non, je ne le crois pas.
Sur ses traits cependant j'ai lu quelqu'embarras;
Et que peut-il prouver? Un homme irréprochable,
Indigné d'un soupçon, peut paraître coupable,
Mais il vient, j'ose à peine....

SCÈNE V.

SAINT-REMY, MADAME FRANVAL.

SAINT-REMY.

Enfin je vous revois,
Et malgré les méchants qui blâment votre choix,
Je puis donc espérer, ô ma charmante amie!
De voir ma destinée à votre sort unie.
Tout est prêt maintenant, et déja nos témoins...

MADAME FRANVAL, timidement.

Je regrette beaucoup qu'ayant pris tant de soins,
Nous nous trouvions forcés aujourd'hui de suspendre.

SAINT-REMY.

De suspendre... Eh quoi donc?

MADAME FRANVAL.

Oui, nous devons attendre....
Je crois utile enfin, et par égard pour vous,
De différer l'instant qui vous rend mon époux.

SAINT-REMY.

(A part.) (Haut.)
O maudit contre-temps! Quoi! vous voulez, madame,
Retarder le moment qui couronne ma flamme?
Quand tout est préparé, quand vous m'avez promis
Que le plus doux hymen allait nous voir unis...

MADAME FRANVAL.

Je sais qu'un tel éclat est assez ridicule,
Et dans tout autre temps je me ferais scrupule
De céder aux désirs d'un calomniateur;
Mais il y va, je crois, aussi de votre honneur;
Et je dois à mon frère, à vous-même, à ma fille,

La preuve que mon choix honore la famille.
Ne conviendrait-il pas d'écrire à vos parents?
D'avoir pour caution tous vos amis puissants?
Surtout de les prier de marquer à mon frère
Ce qu'ils pensent de vous, de votre caractère?
Ce moyen noble et franc, par l'honneur inspiré,
Confondra des méchants le trait peu mesuré;
Et nous pourrons, après avoir vaincu l'envie,
Serrer devant les lois le doux nœud qui nous lie.

SAINT-REMY.

Madame, ce moyen, je vous l'ai proposé;
Et quand je le voulais vous l'avez refusé.
Maintenant ce retard, décidé par vous-même,
Va de mes ennemis appuyer le système;
Ils vont s'imaginer qu'un soupçon odieux
S'est glissé dans un cœur qui rejette mes vœux.
Le trait envenimé que lance la malice,
Ne fût-il pas mortel, laisse une cicatrice;
Rien ne peut l'effacer, et je vois en ce jour
Que votre cœur déja n'a plus le même amour.

MADAME FRANVAL.

Non, Saint-Remy, croyez que ce cœur vous honore.

SAINT-REMY, très-vivement.

Pourquoi donc, s'il est vrai que vous m'aimez encore,
M'avilir devant ceux qui m'ont persécuté?
Lorsque pour notre hymen tout se trouve apprêté,
Le différer d'un jour, c'est me faire un outrage;
Ah! montrez-leur plutôt que votre choix est sage,
Que votre esprit n'a pas tant de facilité,
Que vous donnez un cœur à qui l'a mérité,

Et que vous savez bien, trompant leurs artifices,
Distinguer des humains les vertus et les vices.
Voilà pour moi du moins quel est votre devoir;
Mais lorsque par faiblesse on veut flatter l'espoir
De mes persécuteurs, cette condescendance
Dans ma position me courrouce et m'offense,
Et m'oblige à montrer mes sentiments secrets.
Notre hymen se fera tout à l'heure ou jamais.

MADAME FRANVAL, timidement.

Pourquoi vous emporter? Serais-je donc coupable
En offrant un moyen que je crois raisonnable?
Ne saurais-je à mon frère offrir la vérité
Sans blesser votre amour, votre noble fierté?
Si j'osai sur ce point proposer ma pensée,
Je ne m'attendais pas à la voir repoussée.
Qu'ai-je voulu d'ailleurs? Qu'un homme vertueux,
Estimable pour moi, le fût à tous les yeux.

SAINT-REMY, dans le plus grand désordre.

Madame, pardonnez; mais mon ame troublée
Ne voit que les dangers d'une trame voilée.
Puis-je sans désespoir voir ce cœur excellent
Se prendre de lui-même au piége qu'on lui tend?
Et puis-je voir enfin la femme que j'adore
Éloigner mon hymen, et sans me plaindre encore?
Non, de vous posséder mon cœur est trop jaloux.
Toute mon existence est attachée à vous;
Sans vous point de bonheur, et votre destinée
Doit à mon sort, à moi, se trouver enchaînée.
Je ne vois que le but où se portent mes vœux.
Ah! l'effroi de vous perdre est un tourment affreux;

Et si dans vos regards j'apercevais la crainte
Que doit vous inspirer une odieuse feinte,
Pour me justifier je percerais ce cœur
Que l'on put accuser de n'avoir point d'honneur.
Oui, mon bras à l'instant, guidé par la furie,
Pour venger vos mépris s'en prendrait à ma vie.
Ah! ma tête se perd à cet affreux soupçon.
Je n'entends déja plus la voix de la raison.
Mes regards sont troublés, ma main désespérée...

(Il feint de tirer son épée.)

MADAME FRANVAL, l'arrêtant.

Ah! mon cher Saint-Remy!...

SAINT-REMY, se jetant à ses pieds.

Non, non, femme adorée.
Non, tu m'aimes encor, je le vois dans tes yeux;
Et malgré les méchants ton amant est heureux.
Ah! c'est à tes genoux que ma reconnaissance...

MADAME FRANVAL, attendrie.

Qui pourrait résister à sa tendre éloquence!
Mon ami, levez-vous; vos vœux seront remplis.
Non, je n'ai jamais cru les propos qu'on m'a dits.
Quand de la vérité vous avez le langage,
Douter de votre cœur serait vous faire outrage.
Allons, plus de retard; oui, je marche à l'autel;
Je prononce avec vous le serment solennel.
Au temple sans éclat je desire me rendre.
Je vous quitte un moment pour venir vous reprendre;
Et nous irons alors promettre tous les deux
De nous aimer toujours et de nous rendre heureux.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-REMY, SEUL.

Ah! que de peine il faut pour mener cette femme!
C'est ce maudit Dumont qui vient troubler son ame.
Que ce jour fut pénible! Ah! je respire enfin.
A fléchir, mon génie a forcé le destin.
L'horizon s'éclaircit; quelques moments d'attente,
Et je vais posséder cent mille francs de rente!
O fortune! s'il est un terme à ta rigueur,
Que tu fais acheter ta brillante faveur!
Mais cet oncle!... Belman!... Une frayeur secrète,
Lorsque je touche au but, me trouble et m'inquiète.
Le plus petit hasard peut m'offrir un revers;
Et nous songeons à tout, hors à ce qui nous perd.
Que ne puis-je d'une heure avancer la journée!
La minute qui fuit me paraît une année.
Le danger que je cours n'est que dans le retard;
Et la dame Franval!...Je gage que de l'art
Elle emprunte à présent sa fraîcheur ordinaire.
En croyant me charmer elle me désespère.
La folle!...

SCÈNE VII.

MADAME FRANVAL, SAINT-REMY.

SAINT-REMY.

Ah! cher objet des plus doux sentiments,

Partons; tous nos témoins sont très-impatients;
Je renais au bonheur quand vous daignez me suivre.
Oui, je mourais sans vous, mais par vous je vais vivre.
Venez.

SCÈNE VIII.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY.

DUMONT, entrant en riant.

Ah! ah! ah! ah! non, rien n'est si plaisant.

MADAME FRANVAL.

Mon frère ici!

SAINT-REMY.

Je suis....

DUMONT.

Moi, je suis très-content.

SAINT-REMY, à madame Franval.

Songez que nous devons....

DUMONT.

Oh! la drôle d'histoire!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

MADAME FRANVAL.

De vous que dois-je croire?

SAINT-REMY.

Votre gaîté, monsieur...

DUMONT.

Ma sœur, embrasse-moi.
Allons, je ne veux plus me séparer de toi.

SAINT-REMY.

Madame, vous savez que nous devons nous rendre....
Tous mes amis sont-là, ne faisons pas attendre.

DUMONT.

Tous vos amis, monsieur, décampent à l'instant.
C'est ce dont je riais tout à l'heure en entrant.

SAINT-REMY.

Quoi!

DUMONT.

Ah! ah! ah!

MADAME FRANVAL.

Mais vous....

DUMONT.

Pardonnez-moi, de grace.
Mais je ne puis songer, sans rire, à la grimace
Qu'a faite en me voyant un ami de monsieur
Que je connais beaucoup, un homme plein d'honneur,
Que j'ai pu l'an dernier, et pour certaine affaire,
Contraindre à voyager autre part que sur terre.

SAINT-REMY.

Dieux!

MADAME FRANVAL.

Mais!...

DUMONT.

Aperçois-tu notre honnête témoin,
Dès l'instant qu'il me voit se blotir dans un coin?
Moi, qui le reconnais, soudain je le relance:
Enchanté de vous voir! quoi! vous êtes en France?
Vous allez marier monsieur de Saint-Remy,
Le futur de ma sœur et votre bon ami?

A ce propos notre homme est devenu tout blême ;
Et les autres témoins, tous honnêtes de même,
Dans tous ses mouvements imitant mon fripon,
Ont soudain avec lui déserté la maison.
(A Saint-Remy.)
Cette rencontre là, de funeste présage,
Va retarder, monsieur, votre heureux mariage.

SAINT-REMY.

Connais-je ces gens, moi?

SCÈNE IX.

ADÈLE, DUMONT, Madame FRANVAL, SAINT-REMY.

ADÈLE, accourant.

Je l'ai vu dans l'instant.

DUMONT.

Qui donc?

ADÈLE.

Le jeune fou ; de voiture il descend ;
Il agite un papier.... il est dans une joie !...

DUMONT, à Saint-Remy.

Ah! pour vous achever c'est le ciel qui l'envoie.
(A Charles qui entre.) (A Saint-Remy.)
Oui, c'est Lowel. Tremblez, votre sort est marqué.

SCÈNE X.

ADÈLE, DUMONT, CHARLES, SAINT-REMY,
MADAME FRANVAL.

SAINT-REMY.

Moi, trembler!

CHARLES.

Grace à moi, vous êtes démasqué.

SAINT-REMY.

Traître! oserais-tu bien....

MADAME FRANVAL.

Ciel! que voulez-vous dire?

CHARLES.

Oui, j'ose.... et cet écrit de tout va vous instruire,
Madame; il m'est remis par le ministre anglais,
Qui d'une lettre encor confirme ici les faits.

(Il remet les papiers à Dumont.)

SAINT-REMY, à part.

Qu'est-ce donc?

MADAME FRANVAL.

Mais, monsieur....

DUMONT, parcourant l'écrit.

Ah! l'heureuse aventure!

(A Saint-Remy.)

A la fin je vous tiens!

SAINT-REMY.

Est-ce encore une injure?

DUMONT, à madame Franval.

Ne m'avez-vous pas dit que le nom de monsieur
Était Derfeuille?

MADAME FRANVAL.

Eh bien?

SAINT-REMY.

C'est un nom plein d'honneur.

DUMONT.

J'en conviens. Vos parents étaient gens d'importance.
Oui, votre père est mort au service de France.

SAINT-REMY.

Il était colonel, mes papiers en font foi;
Je suis l'unique fils....

DUMONT.

Vous ne l'êtes pas.

SAINT-REMY, plus troublé.

Quoi!
De me ravir mon nom vous avez l'insolence!
Mais je possède ici mon acte de naissance;
Et je puis....

DUMONT.

Doucement! si vous l'êtes, tant pis;
Car malgré moi je vais effrayer vos amis.

SAINT-REMY.

Vous abusez, monsieur....

MADAME FRANVAL.

Explique-toi, de grace!

DUMONT, à madame Franval.

Va, va, je ne crains plus que ton hymen se fasse.

Par l'écrit que je tiens le fait est décidé;
Depuis près de trois mois monsieur est décédé.

SAINT-REMY, perdant tout-à-fait la tête.

Ma fureur.... je prétends....

DUMONT.

Oh! vous avez beau faire;
Je tiens entre mes mains votre extrait mortuaire.

MADAME FRANVAL, toute troublée.

Monsieur, vous pâlissez.

SAINT-REMY.

Oui, d'indignation.
Cet acte absurde et faux qu'on a mis sous mon nom...

CHARLES.

Derfeuille est mort à Londre, et sa mort imprévue
Ici de ses parents devait être connue.
Parcourez cette lettre, où notre ambassadeur
Atteste en le signant cet acte accusateur.

MADAME FRANVAL, prenant la lettre.

Eh quoi! l'on aurait pu!.... Quel effrayant mystère.
(En lisant.)
Grand dieu! c'est là sa vie.... Où me cacher, mon frère?
Comment fuir ce perfide?

DUMONT.

Où le fuir? dans mes bras.

SAINT-REMY, à madame Franval.

Quoi! vous pourriez penser?....

MADAME FRANVAL.

Ah! ne m'approchez pas.
Le voile est déchiré. Quelle clarté subite
Me montre en un instant votre infame conduite!

Ah! j'en frémis encor; vous me faites horreur.
Sortez de ma maison; éloignez-vous, monsieur.

SAINT-REMY, à part.

C'en est fait, mais au moins cédons avec courage.
(Haut.)
Eh bien! vous le voulez, rompons ce mariage.
(A Charles.)
Pour toi, traître!.... Mais non, je dois me contenir.
Il me reste un espoir, celui de te punir.
Crois-tu donc triompher lorsque le sort m'accable?
Tu veux à mes dépens faire l'homme estimable,
Pour trouver un appui près de ton bienfaiteur,
De ce père adoptif...

DUMONT.

Quoi!

SAINT-REMY.

Crains qu'en ma fureur
Je ne venge sur toi ma honte et ma ruine;
Tremble du sort affreux que mon bras te destine.
Je te verrai, Belman!

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ADÈLE, CHARLES, DUMONT, MADAME FRANVAL.

TOUS.

Belman!

DUMONT.

Eh quoi! c'est vous?

CHARLES, se jetant à ses genoux.

Voyez un malheureux embrassant vos genoux,
Dont vous avez connu le repentir sincère;
Et qui vous redemande un protecteur, un père.

DUMONT.

Qui t'a conduit ici?

CHARLES.

Le hasard et l'amour.

DUMONT.

Sous un faux nom.....

MADAME FRANVAL.

Je dois le défendre à mon tour;
Mon frère, il m'a sauvée, et ma reconnaissance....

ADÈLE.

Je la partage bien....

MADAME FRANVAL.

Son inexpérience....

DUMONT.

Relevez-vous, monsieur.

MADAME FRANVAL.

Tu lui dois son pardon.
Pouvait-il résister à la séduction,
A ces piéges adroits que l'intrigant sait tendre,
Quand l'âge et la raison n'ont pas su m'en défendre?

DUMONT.

Ma sœur, c'est le temps seul qui pourra m'éclaircir....
Attendons pour son bien les fruits du repentir.
S'il ne m'a point trompé, je lui rends ma tendresse;
Je ferai plus encor; peut-être un jour ma nièce....

CHARLES.

Mon père ! ah ! quel bonheur !

DUMONT.

Nous n'en sommes pas là.
Les vertus ont un prix, sa main le deviendra.
En attendant, sachez, par votre expérience,
Fuir tous ces intrigants qui sont communs en France :
Tous ces hommes brillants d'un éclat emprunté,
Sont partout les fléaux de la société.

FIN DU CHEVALIER D'INDUSTRIE,

ET DU TOME VI.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

